PQ
2446
.G52
1853
3-5
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gilbertetgilbert0305suee

GILBERT ET GILBERTE.

IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

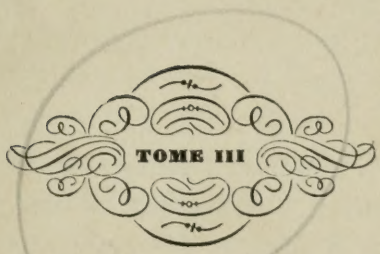
GILBERT

ET

GILBERTE

PAR

EUGÈNE SUE.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1853

I

M. Rapin et le général Poussard, lassés d'attendre en vain la compagne du poëte, et redoutant quelque piége, étaient venus la surprendre. A la vue de son père, elle craignit surtout qu'il menaçât Gilbert du procès criminel, car alors elle perdait le fruit de son sacrifice héroïque, elle n'était plus haïe ou méprisée du poëte : il devinait facilement que la prétendue désaffection de la jeune femme n'était qu'un faux semblant, et qu'elle n'avait eu qu'un but : celui d'épargner les suites d'un odieux scandale à l'homme qu'elle adorait, et de ne lui laisser aucuns regrets de leur séparation, en le persuadant qu'une cause cruelle-

ment blessante pour lui amenait seule cette rupture; peut-être enfin, une fois sur la voie, pénétrerait-il aussi que même avant la rencontre imprévue de son père, et déjà convaincue de la fâcheuse influence exercée sur le génie du poëte par la vie intime dans laquelle il s'absorbait depuis deux ans, la jeune femme s'était résolue de lui rendre une liberté indispensable à l'essor de son génie.

Ces réflexions se présentèrent à l'esprit de Gilberte avec la rapidité de la pensée. Aussi, lorsque le célèbre écrivain, stupéfait de la subite entrée de deux inconnus chez lui, à une pareille heure de la nuit, s'avança vivement vers eux en s'écriant : « Qui êtes-vous? Que voulez-vous ? » la jeune femme courut vers M. Rapin et lui dit tout haut :

— Mon père, je suis prête à vous suivre; je consens au mariage que vous me proposez.

Puis elle ajouta tout bas :

— Mais pas un mot du procès criminel! sinon je me refuse à tout, et il faudra bien que vous me rendiez compte des biens de ma mère...

M. Rapin, certain de la résignation de sa fille à ses volontés, n'ayant dès lors plus aucun intérêt à poursuivre le procès criminel contre le poëte, répondit également tout bas à la jeune femme :

— Je ne dirai mot du procès, mais suivez-moi à l'instant.

Gilbert n'avait pas d'abord cru aux paroles de sa compagne, lorsque, avant l'apparition de M. Rapin, elle lui avait parlé de sa rencontre avec lui ; mais il fut forcé de se rendre à l'évidence, lorsqu'il entendit la jeune femme s'écrier : « Mon père, je suis prête à vous suivre ; je consens au mariage que vous me proposez ! » Ces derniers mots jetèrent le poëte dans une surprise et une anxiété inexprimables ; aussi, voyant Gilberte prendre le bras de M. Rapin et se préparer à sortir, il s'élança vers la porte, et en y courant, il marcha involontairement sur le pied du général Poussard, qui se trouvait sur son passage.

— Madame ne sortira pas d'ici sans m'avoir donné des explications que j'ai le droit d'attendre d'elle ! s'écria le poëte, debout au seuil de la porte, qu'il ferma.

Le spadassin, un moment stupéfait de l'incroyable audace de Gilbert, qui s'était permis de lui marcher involontairement sur le pied, se précipita vers le poëte en levant la main sur lui, et s'écria :

— Comment, pékin ! tu oses me marcher sur le pied ?... Tiens !

Il allait souffleter Gilbert lorsque celui-ci,

aussi robuste qu'agile, saisit la main déjà levée du spadassin, la rabaissa violemment, et le repoussa ensuite si énergiquement en arrière, que le général alla trébucher à quelques pas. Reconnaissant avec rage qu'en se servant des armes naturelles il ne pouvait lutter contre son jeune et vigoureux adversaire, de qui le poignet de fer avait la force d'un étau, le spadassin, d'abord muet de rage, se raffermit sur ses jambes et s'écria en se mordant les poings :

— Mille tonnerres !... me bousculer ! moi le général Poussard !

Et ses yeux, soudain injectés de sang, lançaient au poëte des regards furieux.

— Moi, répétait-il, moi le général Poussard !

— Pardieu ! s'écria Gilbert, la rencontre est heureuse ! Ah ! vous êtes ce fameux duelliste au sanglant renom? Je pourrai donc vous donner une leçon qui, je l'espère, sera pour vos pareils d'un profitable exemple.

— Oh ! c'est toi qui la recevras, la leçon ! reprit le général d'une voix étranglée par la colère, mais n'osant s'approcher de Gilbert. Oh ! oui, va... je te tuerai !

A ces mots dits par le spadassin avec l'accent d'une conviction sinistre, à l'aspect de cette figure martiale, illuminée par de gros yeux sanglants comme ceux d'un bouledogue de

combat, Gilberte poussa un cri d'épouvante ; mais elle fut heureusement rassurée en entendant Gilbert répondre au général :

— Vous ne tuerez personne, misérable et lâche meurtrier ! Assez longtemps vous avez abusé de votre supériorité dans les armes pour assassiner impunément vos victimes ! Regardez-moi bien en face, M. Poussard, et contemplez aussi cette canne de respectable apparence, que j'ai l'honneur de vous présenter.

Gilbert, ce disant, prit sa canne, qu'en entrant il avait déposée près d'un siége, et la brandit aux yeux du général.

— Mille tonnerres ! me menacer de coups de canne, moi ! s'écria le spadassin en rugissant.

Et, aveuglé par la rage, il allait s'élancer sur le poëte ; mais M. Rapin le retint en lui disant tout bas :

— A ce jeu-là, mon vieux, tu n'es pas de force ; calme-toi.

Ces paroles atterrèrent le général, qui, se souvenant de la vigueur du poignet de Gilbert, leva les yeux au plafond en frappant du pied dans sa rage impuissante.

— Donc, monsieur le tueur d'hommes, reprit le poëte, regardez bien cette canne, elle est à la fois solide et souple. Or si jamais, entendez-vous bien ? si jamais vous aviez l'impudence de m'in-

sulter, vous recevriez à l'instant la plus rude, la plus plantureuse correction que votre large échine puisse supporter.

— Lâche!... lâche!... lâche! hurla le spadassin, tu insultes les gens, et après tu refuses de te battre!

— Je veux bien vous répondre que si j'avais le malheur d'insulter un galant homme, je lui offrirais toutes les réparations qu'il lui plairait d'exiger, dût-il m'en coûter la vie, répondit Gilbert. Mais quoi ! je ne vous connais pas, vous vous introduisez chez moi au milieu de la nuit, accompagnant un homme qui vient, dit-il, m'enlever ma femme ; courant dans mon émotion à cette porte, je vous marche involontairement sur le pied, vous avez l'audace de lever la main pour me souffleter, je vous repousse, et vous venez effrontément prétendre que je vous ai insulté ! Assez, monsieur, assez! je possède une force physique parfaitement suffisante à corriger vertement ceux qui m'outragent ; après quoi, s'ils m'outragent de nouveau, sous prétexte que je refuse de me battre, je les corrige de nouveau ; vous m'entendez, monsieur le tueur d'hommes? Donc, tenez-vous ceci pour dit, et comptez sur ma promesse autant que sur ma canne, dans le cas où vous auriez l'insolence de m'insulter encore! Ah ! vous ne jetteriez pas

l'épouvante et le deuil dans les familles si l'on vous traitait comme je vous traite et comme vous méritez de l'être.

Pendant que le général rongeait son frein avec une sourde et sombre fureur, Gilbert, s'adressant à M. Rapin, lui dit :

— Il a fallu, monsieur, un incident aussi déplorable que celui dont vous venez d'être témoin pour me distraire malgré moi des explications que j'ai le droit, je le répète, d'attendre de vous et de celle... qui est ma femme, entendez-vous, monsieur? ma femme, dans l'acception la plus sacrée de ce mot !

— Comment, monsieur! s'écria l'ancien garde-magasin en se posant de nouveau en père outragé, vous avez séduit ma fille, déshonoré mes cheveux blancs, et vous osez...

— Monsieur, sans entrer dans aucun détail sur le passé, sans vous faire un récit qui vous mettrait certainement à même d'apprécier ma conduite autrement que vous ne l'appréciez, je ne vous répondrai qu'un mot, il vous prouvera quelle est mon affection pour mademoiselle votre fille : je lui avais offert ma main, elle l'a refusée... je la lui offre encore... ce mariage ne sera pas, croyez-le, une réparation, mais la consécration d'une affection à laquelle j'ai voué ma vie.

— Monsieur...

— Je puis le dire sans orgueil, je suis un honnête homme ; je ne vous parlerai pas de ma renommée, elle a reçu ce soir un rude échec : quoi qu'il en soit, l'honorabilité de mon nom demeurera toujours intacte ; ma fortune, complétement indépendante, est plus que suffisante pour ma femme et pour moi, et de ce que j'avance, mon notaire vous donnera les preuves.

— Monsieur... ces offres...

— Un dernier mot, ajouta Gilbert, se souvenant d'avoir lu dans le récit de la vie de sa compagne que son père se montrait à son égard d'une sordide avarice : ni moi ni ma femme, et je crois pouvoir parler pour elle, nous ne prétendons, nous ne prétendrons jamais à la moindre partie de vos biens. Et maintenant, monsieur, vous ne douterez pas, je crois, que je sois un homme d'honneur?

La jeune femme connaissait la cupidité de son père ; elle craignit de lui voir accepter la généreuse proposition du poëte qui offrait de renoncer à toute espèce de dot. Aussi, avant que M. Rapin, qui semblait se consulter, eût eu le temps de répondre, Gilberte dit d'une voix ferme :

— Mon père, si reconnaissante, si touchée que je sois de la proposition qui m'est faite de-

vant vous, je suis obligée de la refuser : je préfère m'unir, selon vos projets, à la personne dont vous m'avez parlé.

— Ah! c'en est trop! s'écria Gilbert avec un douloureux accablement, car malgré tout ce qu'il croyait avoir à reprocher à sa compagne, il l'aimait encore passionnément. C'est du mépris, c'est de la cruauté!

« Enfin! pensa Gilberte, il me hait! »

— Ma fille, réfléchissez, reprit M. Rapin fort affriandé par cette pensée que le poëte renonçait d'avance à l'héritage maternel que sa future femme avait à réclamer, réfléchissez bien avant de vous décider. La personne de qui je vous ai parlé peut sans doute vous donner un titre, une belle position sociale...

« Un titre! pensait le poëte avec déchirement, une position sociale!... Serait-ce donc à un misérable orgueil qu'elle me sacrifierait?... Elle... elle!... Non, c'est impossible! Ces projets de mariage si soudains sont une fable! »

— Mais, ma fille, je dois vous le déclarer, poursuivit M. Rapin, le prétendu que je vous destinais ne sera jamais pour vous qu'un père, d'abord à cause de son âge, puis parce qu'en consentant à vous épouser malgré votre inconduite, généreux sacrifice qu'il veut bien faire à sa vieille amitié pour moi, la première condition

qu'en homme d'honneur il met à ce mariage, est que, vous et lui, vous vivrez complétement et à jamais séparés, comme si vous n'étiez pas mariés, bien que vous deviez habiter la même demeure. A ce prix seulement il consent à jeter un voile sur le passé et à vous réhabiliter aux yeux du monde en vous donnant son nom, attendant de vous, en échange de la noblesse de ses procédés, une affection filiale et une conduite désormais exemplaire. Tel est le mariage dont je vous ai parlé, ma fille ; une dernière fois réfléchissez avant de vous décider.

Un grand silence se fit après ces dernières paroles de M. Rapin. Gilberte parut profondément pensive ; le poëte, croyant qu'elle hésitait dans sa résolution, conservant une lueur d'espérance, attendait son arrêt dans un muet accablement.

Le général Poussard, car c'était lui que M. Rapin avait d'abord voulu proposer à sa fille pour mari ; le général, remarquant l'expression douloureuse des traits du poëte, éprouvait une joie cruelle ; il n'en pouvait douter, quoique cette conviction l'exaspérât : s'il insultait de nouveau son robuste adversaire, il s'exposait à recevoir un rude châtiment. Aussi éprouvait-il une sorte de consolation en songeant que si la jeune femme persistait dans sa résolution, elle portait

au poëte un coup affreux. Le spadassin, fort courroucé d'ailleurs contre M. Rapin, dont il devinait la cupide arrière-pensée à l'endroit de ce mariage *sans dot* inopinément proposé par le poëte, attendait donc avec anxiété la réponse de Gilberte toujours pensive. Elle avait d'abord été presque heureuse en entendant M. Rapin lui proposer un mariage *qui ne serait pas un mariage*, puisque son époux ne devait être pour elle qu'un père. Vivant ainsi séparée de lui, quoique habitant sous le même toit, elle pourrait, dans sa solitude et s'appartenant tout entière, continuer d'adorer en secret l'homme qui lui inspirait un dévouement héroïque... Cependant, elle sentit durant un instant son courage défaillir... Elle pouvait, grâce à la cupidité de M. Rapin, épouser le poëte et lui consacrer ses jours, comme par le passé ! Cette tentation fut d'abord puissante, presque irrésistible ; mais convaincue, et par instinct du vrai et par la triste expérience de cette soirée, que la vie intime, monotone et casanière du foyer domestique, déjà funeste au génie du poëte, l'éteindrait complétement, la jeune femme surmonta ses hésitations et se promit d'accomplir le sacrifice tout entier. Les souvenirs cruels, odieux, qu'elle laisserait à Gilbert, seraient bientôt oubliés par lui ; il chercherait et trouverait des distractions dans

ses travaux, dans de nouveaux succès. En vain il disait que l'échec de la soirée brisait sa plume... A cette résolution peut-être serait-il resté fidèle, en continuant de vivre dans la douce intimité de la jeune femme ; mais séparé d'elle à jamais par l'abîme infranchissable du mariage qu'elle allait contracter ; mais cruellement humilié, irrité d'un abandon si blessant pour lui, l'oisiveté lui semblerait bientôt insupportable, et son génie, désormais délivré de toute entrave, enfanterait de nouveaux chefs-d'œuvre.

« Ces chefs-d'œuvre, pensait la jeune femme, seront la récompense, la glorification du sacrifice que je m'impose. Ils seront ma consolation, ma joie dans ma retraite, et en y lisant avec amour, avec orgueil, ces vers écrits par mon poëte adoré, je me dirai : Sans mon dévouement, la postérité serait peut-être privée de ces sublimes œuvres ! »

Exaltée par ces dernières pensées, Gilberte, après un silence assez prolongé, fit cette réponse, attendue avec une égale anxiété par le poëte, par le général Poussard et par M. Rapin :

— Mon père, je viens encore de mûrement réfléchir à votre proposition ; je comprends l'étendue des devoirs que m'impose la générosité de l'homme qui consentirait à me réhabiliter aux yeux du monde, en me donnant son nom.

S'il tient sa promesse, s'il est pour moi un père, croyez-en ma parole, je serai pour lui une fille respectueuse et reconnaissante.

— La baronne Poussard n'aura, foi de soldat, qu'à se louer de moi ! s'écria le spadassin ému malgré lui de la dignité des paroles de Gilberte et triomphant du coup qu'il portait au poëte.

S'approchant alors de la jeune femme, il ajouta en lui offrant son bras :

— Venez, baronne ! venez, ma fille !

— Quoi ! c'est vous ! s'écria involontairement Gilberte en se reculant et ne pouvant retenir une exclamation de surprise et d'aversion. C'est vous !

A ce cri, un doute traversa l'esprit de Gilbert, et s'élançant vers la jeune femme, il lui dit avec un accent de joie ineffable :

— Ah ! tu me trompais !

— Moi ! reprit Gilberte sentant (mais trop tard) qu'elle s'était trahie, je vous trompais ? Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Si ! oh si ! tu le sais, ma bien-aimée ! Ton embarras me le prouve. Ce changement inexplicable, impossible, survenu ce soir dans tes paroles, dans ton esprit, dans ton cœur ; ces brusques projets de mariage ; enfin, ce cri que l'étonnement et l'effroi viennent de t'arracher, oui, tout me prouve que ta conduite cache un

mystère ; tout me dit que tu es encore, que tu as toujours été digne de mon amour, car je t'aime, oh ! je t'aime plus tendrement que jamais !

« Oh ! mon courage ! » pensa Gilberte en entendant la voix palpitante du poëte, et voyant ses beaux traits un moment éclairés par une dernière et radieuse espérance ; mais détournant la vue, de peur de céder à l'attendrissement qui la gagnait, elle fit un effort surhumain. Sans répondre à Gilbert, elle reprit, feignant d'être encore en proie à la surprise qui avait failli trahir le secret de son dévouement :

— Quoi !... mon père... c'est monsieur que vous me proposiez pour mari ?

— Oui, ma fille.

— Monsieur, qui tout à l'heure ne parlait que de duels, que de meurtres ?

— Oh ! rassurez-vous, ma chère demoiselle, reprit le spadassin ; pour vous je serai plus doux qu'un agneau, et mon épée vous protégera comme elle protégerait ma fille !

— Mon père, reprit Gilberte, mon mariage avec monsieur est impossible !

— Ah ! je savais bien, moi, que tu me trompais ! s'écria Gilbert avec une ivresse croissante, je savais bien que tu étais digne de toi-même.

— Je n'ai jamais, je le crois, démérité de

votre estime, mon ami, répondit la jeune femme d'une voix calme, mais il me semble indispensable pour vous, pour moi, pour mon père et pour monsieur, qui m'offre son nom par un sentiment de générosité que je ne saurais méconnaître, il me semble indispensable d'expliquer ma conduite, en apparence très-étrange, très-mystérieuse, et cependant fort naturelle.

S'adressant alors avec une mélancolie profonde à Gilbert, qui sentait défaillir son espoir renaissant :

— Mon ami, en vous j'ai passionnément aimé l'homme de génie ; malgré vos instances si honorables pour nous deux, j'ai dû refuser votre main ; en voici la raison : je pressentais, et je vous l'ai avoué tout à l'heure, que si cette gloire qui m'avait enivrée pâlissait, mon affection pour vous pâlirait aussi ; à aucun prix je n'aurais donc voulu vous lier éternellement à moi, sachant qu'un jour pouvait venir où je vous aimerais moins. Malheureusement ce jour est venu.

— Madame, s'écria Gilbert, qui retombait douloureusement de toute la hauteur de sa dernière illusion, vous deviez m'épargner un pareil aveu devant des étrangers !

— Votre insuccès de ce soir, je vous l'ai dit, m'a frappée au cœur, poursuivit Gilberte. Par-

donnez à ma lâcheté, mais, malgré moi, je me suis sentie douloureusement humiliée en entendant insulter votre nom, jusqu'alors glorieux et dont j'étais si fière.

— Madame, encore une fois, devant des étrangers, de pareils aveux me blessent!...

— Qu'ont-ils de blessant? Est-ce à dire que ma tendresse pour vous ait soudain fait place à l'indifférence? Non, vous ne le croyez pas; mais j'ai honte de le dire, j'ai senti qu'en conservant à la noblesse de votre caractère la profonde estime que j'aurai toujours pour lui, je vous aimais moins! Hélas! contre cette misérable faiblesse en vain j'ai lutté. Dès lors, ma résolution a été prise, j'ai songé à vous rendre votre liberté; le hasard a voulu qu'en rentrant ici ce soir j'aie trouvé mon père; il m'a offert mon pardon si je consentais à un mariage dont vous avez entendu les conditions. Elles seules pouvaient me décider à cette union qui sans cela eût été la honte et pour moi et pour l'homme qui m'offre sa main; mais enfin, en accomplissant loyalement mes devoirs, je trouvais dans cette nouvelle vie l'oubli du passé, le calme pour le présent, la sécurité pour l'avenir, avantages inespérés pour moi dans la pénible position où, par ma faute, uniquement par ma faute, je me suis placée. Enfin, tout à l'heure, vous

m'avez de nouveau, mon ami, proposé votre main; je l'ai refusée il y a deux ans, dans la seule crainte d'un refroidissement que j'osais à peine prévoir. Il s'est réalisé. Est-il possible que maintenant je vous épouse? Non, non! Aussi, je m'étais, selon les vœux de mon père, résignée à un lien qui ne devait être qu'un échange de sollicitude paternelle et de respect filial. Ma conduite, vous le reconnaîtrez maintenant, je l'espère, ne cache aucun mystère, elle est fort naturelle.

— Oh! murmura Gilbert avec désespoir, oh! quelle sécheresse de cœur, quel égoïsme, quelle déception, mon Dieu!

— Malheureusement, reprit la jeune femme, cette union, à laquelle, par déférence pour mon père et par raison, je m'étais décidée, n'est plus possible.

— Et pourquoi? demanda le général avec un pénible désappointement, pourquoi donc ce mariage est-il impossible, mademoiselle?

— Vous me le demandez, monsieur? Puis-je vous épouser, vous qui, dans l'emportement de votre impétueux caractère, avez gravement outragé l'homme à qui j'ai voué une estime qui ne finira qu'avec ma vie?

— Madame, dit Gilbert avec un amer ressentiment, faites-moi grâce de votre intérêt.

— Vous êtes cruel, mon ami, mais je ne saurais oublier l'outrage dont vous avez été l'objet, et si M. le général voulait au moins reconnaître qu'après avoir été involontairement heurté par vous, il a eu tort de voir là une insulte de votre part, s'il voulait regretter son emportement, je pourrais peut-être consentir à...

— Eh bien ! s'écria le spadassin, chez qui le désir de triompher de son rival et d'épouser une femme richement dotée l'emportèrent sur sa crânerie farouche, si monsieur consent à répéter que c'est involontairement qu'il m'a marché sur le pied, je regretterai d'avoir levé la main sur lui.

— Mon ami, dit Gilberte au poëte, il me semble que vous ne pouvez rien exiger de plus de M. le général ; quant à moi, je lui sais gré de se montrer si conciliant...

— Ah ! madame ! s'écria Gilbert avec désespoir, ce n'est plus de la pitié que vous m'inspirez, c'est de l'aversion ! Laissez-moi... votre vue me fait mal !

« Enfin !... se dit Gilberte, il me hait... il me méprise... il ne me regrettera pas !... »

Et s'adressant à M. Rapin :

— Mon père... partons ! cette scène est pour moi trop pénible.

Puis se tournant vers le spadassin :

— M. le général, vous vous êtes rendu à mon désir... vous avez ma parole... je consens à cette union aux conditions que vous avez posées.

Faisant enfin un pas vers le poëte, elle lui dit tristement :

— Ah ! mon ami... vous vous montrez pour moi d'une injuste sévérité...

— Laissez-moi, madame ! s'écria Gilbert. Ah ! maudit soit le jour où je vous ai connue ! Puisse votre souvenir s'effacer à jamais de ma vie !

— Venez, mon père, venez ! dit la jeune fille à M. Rapin en l'entraînant, je ne saurais rester un instant de plus dans cette maison.

Gilberte sortit précipitamment avec son père. Le spadassin les suivait, lorsque se ravisant, et cédant à son caractère matamore et au désir de jouir de l'humiliation de son rival, qu'il voyait brisé de douleur, il lui dit :

— Et vous, croyez-moi, ne venez jamais regarder la baronne Poussard entre les deux yeux !

Gilbert souffrait si cruellement en ce moment, et de l'abandon de sa compagne, et du remords que lui causait la mort d'Auguste Clément, que, dans l'exaspération de sa douleur, il sentit le désir d'en finir avec la vie. Aussi, regardant le spadassin avec une joie farouche, il s'écria :

— Vous êtes un vieux drôle, un insolent

coquin, un lâche meurtrier, M. l'épouseur de ma femme! et malgré le mépris que vous m'inspirez, je veux me battre avec vous!

— Vrai! s'écria le spadassin, haletant d'une espérance sanguinaire. Oh! si tu voulais te battre, je te pardonnerais tes injures!

— L'avenue qui conduit à cette maison est déserte. Le jour va bientôt paraître; allez chercher des épées; vos témoins seront les miens, répondit Gilbert d'une voix sourde. Vous me tuerez ou je vous tuerai! car je vous hais à la mort!

— Enfin! s'écria le spadassin, il se bat!

— Poussard! que diable fais-tu? dit la voix de M. Rapin, qui, pendant les quelques paroles échangées entre le poëte et le spadassin, avait déjà descendu l'escalier. Tu ne viens donc pas?

— Me voilà, mon vieux, me voilà! répondit le général. Pour complaire à ma future, je réitérais à monsieur mes excuses afin de nous quitter en bons termes. Me voilà!

Et se retournant vers le poëte :

— Dans une heure je reviens. Oh! je te saignerai, mauvais rimailleur!

II

Le général Poussard, durant la dernière partie de la soirée si accidentée, avait complétement oublié la terrible et mystérieuse prédiction du marquis de Montlaur presque à l'agonie :

— Tu auras une colique atroce toutes les fois que tu mettras l'épée à la main pour te battre en duel.

Cependant, après la provocation du poëte, cette pensée revint soudain à l'esprit du spadassin ; mais, après un moment de frayeur, il fit ce raisonnement :

— Cette prédiction est, comme me l'a dit

Rapin (et j'incline de plus en plus à le croire), une hallucination de mon cerveau, ou bien, si inexplicable qu'elle soit, cette prédiction est réelle et se réalisera. S'il en arrive ainsi, si par malheur je dois avoir la colique lorsque, dans deux heures, je mettrai l'épée à la main contre ce rimailleur, je suis un homme perdu, déshonoré; en ce cas, je coupe mes moustaches, je prends un autre nom, et, me donnant pour un notaire retiré, ou un autre métier de pékin, je vais planter mes choux avec la baronne dans quelque trou de province, où le vin soit bon, la volaille, le gibier abondants, et je mène une vie de coq en pâte, ne demandant à ma femme rien autre chose que de surveiller la cuisinière; enfin, si le honteux souvenir de ma colique me pince par trop fort, je boirai, pour m'étourdir, quelques bouteilles de vin vieux de plus à mon dîner. Mais si, au contraire, j'ai été dupe d'une hallucination, et je le crois, car, tonnerre du diable! un homme qui jouit de six pouces de fer dans le ventre et qui a l'œil à l'envers, le bout du nez blanc et les lèvres violettes, ne parle pas; si enfin je me retrouve, sur le terrain, le vieux Poussard! le brave Poussard! le vrai Poussard! je saignerai le rimailleur, et jamais je n'aurai saigné personne avec plus de jubilation : j'aimerais beaucoup que le premier mari

de la baronne ait six pieds de terre sur la carcasse; ça me mettrait tout à fait à l'aise au vis-à-vis de moi-même; car enfin, quoique je sois décidé à n'être qu'un père pour la baronne et que je préfère la table au cotillon, cependant il me serait désobligeant de penser que celui qui a été le mari de ma femme sans l'épouser est vivant, ainsi que moi, qui l'ai épousée et ne suis point son mari. Donc, il faut que je tue le rimailleur, et je le tuerai! Oui, oui, décidément la colique est une blague!

En ruminant ainsi ses sinistres espérances, le spadassin, se séparant de M. Rapin et de sa fille, qui n'avaient pas le moindre soupçon de ce nouveau duel, se rendit en hâte chez lui pour y chercher ses épées *culottées,* monta en voiture peu de temps avant le lever du soleil, se fit conduire chez deux de ses anciens compagnons d'armes qui, ayant toujours ignoré la malversation en suite de laquelle le commandant Poussard avait été cassé de son grade en 1814, conservaient avec lui des relations et l'acceptaient comme ex-général au service de Bolivar. L'un de ces officiers retraités était le *commandant* Dupont, l'autre le *capitaine* Robin; le spadassin les prit, comme on dit, au saut du lit et leur proposa d'être ses témoins dans une affaire grave et inarrangeable. Ces militaires ne

partageaient pas la manie sanguinaire de leur ancien camarade ; néanmoins, ils ne pouvaient lui refuser d'être ses seconds, au nom de leur ancienne confraternité d'armes. Afin de régulariser le duel, on convint de prendre en passant, à l'hôtel des Invalides, voisin du lieu du rendez-vous, deux vieux soldats, destinés à servir de témoins à l'adversaire du général ; le hasard voulut que l'un de ces invalides eût jadis fait partie du régiment dont le spadassin avait longtemps commandé un des bataillons. La reconnaissance fut des plus touchantes, et les deux soldats, montant dans un second fiacre, suivirent celui qui contenait le général et ses amis. Le jour commençait de poindre lorsque les voitures entrèrent dans l'avenue Méricourt, à l'extrémité de laquelle se trouvait la maison du poëte.

— Qui de vous deux va descendre pour aller me chercher et m'amener le poulet? dit le spadassin à ses témoins ; je vois ici près, et à gauche de la route, un petit taillis ; s'il s'y trouve une clairière, nous serons là comme des amours pour nous peigner.

— Diable de Poussard, dit le commandant Dupont, toujours le même... crâne comme à vingt ans!

— Tu trouves donc cela très-amusant de tuer

les gens? reprit le capitaine Robin; moi je trouve ça bête au possible, sans compter que c'est toujours la même chose.

— Mon vieux, reprit le spadassin en caressant le pommeau de ses épées, tu ne trouverais pas ça bête du tout, si, comme moi, tu étais à ton *douzième,* car le rimailleur va être mon *douzième.*

— Prends garde, reprit le commandant Dupont, un beau jour tu te feras pincer...

— Oh! oh! celui qui pincera le papa Poussard est encore à naître, répondit en riant le spadassin. Tonnerre du diable! vous allez me voir sous les armes; j'ai de l'œil, de la main et du jarret comme dans mon beau temps.

— Ce serait un peu curieux, si ce diable de vieux Poussard allait tuer ce fameux écrivain, dit le commandant. Ce que c'est que de nous pourtant!

— Moi, reprit le capitaine Dupont, je trouverais cela triste; il n'y a déjà pas trop d'hommes de génie, et puis ce serait peu flatteur pour toi, Poussard, car un homme de plume n'a guère l'habitude de l'épée, tu devrais le ménager un peu... Voyons, n'abuse pas de ta supériorité; blesse-le, et que ce soit fini.

— Le ménager! répondit le spadassin avec un éclat de rire féroce. Aussi vrai que je m'ap-

pelle Poussard, avant un quart d'heure le rimailleur aura le ventre rouge... et l'œil blanc!

La voiture s'étant en ce moment arrêtée non loin de la demeure du poëte, le commandant Dupont dit au spadassin :

— Je vais descendre pour avertir ton adversaire que nous sommes là avec ses témoins.

— Oui ; et si, flairant trop tard la mort que je lui apporte, il voulait fouiner, amène-moi ce pékin-là... par les deux oreilles, comme un veau à l'abattoir! Nous allons aller avec Robin jusqu'au petit taillis que j'ai remarqué en passant; nous examinerons le terrain, et, j'en suis certain, nous trouverons là juste la place qu'il nous faut. Tu nous rejoindras; nous t'attendrons.

Pendant que le commandant Dupont sonnait à la porte du jardin de la maison du poëte, le spadassin, le capitaine Robin et les deux invalides se dirigèrent vers le taillis.

— Te voilà donc, mon vieux grognard, disait en cheminant le général Poussard à l'ancien soldat de son régiment, vieillard à moustaches blanches et manchot; sais-tu que nous ne nous sommes pas vus depuis la bataille de Tarragone?

— C'est vrai, mon commandant.

— Combien es-tu resté dans le 72e ?

— J'y suis entré à Burgos, mon commandant, quand vous étiez sous-lieutenant, et j'ai quitté le régiment quand vous avez été nommé chef de bataillon.

— Tu as bonne mémoire.

— Dame ! c'est que je suis diablement bien payé pour me rappeler la date de vos grades.

— Comment cela, vieux loustic ?

— C'est tout simple, mon commandant : à l'affaire où vous avez été nommé lieutenant, j'ai reçu une balle dans les reins. Bon, et d'une. A la défense de Marmora, qui vous a valu le grade de capitaine. j'ai reçu un coup de baïonnette dans le ventre... Bon, et de deux. Enfin, à la bataille de Buytrago, j'ai eu le bras emporté par un boulet. Bon, et de trois, que je me suis dit. De ce coup-là mon capitaine va être fait chef de bataillon. Ça n'a pas manqué.

— Tu n'es qu'une vieille bête ! Et au régiment je t'aurais flanqué un mois de cachot pour des réflexions pareilles. Ah çà ! grognard, est-ce que tu n'étais pas maître d'armes au 72e ?

— Non, mon commandant, j'étais seulement *prévôt*.

— Eh bien, tu vas voir que le père Poussard n'est pas manchot.

— Je crois bien! c'est moi qui le suis, mon commandant...

— Silence dans les rangs, grognard! je dis que tu vas me voir en découdre contre le pékin dont tu es témoin. Tiens, le voilà.

Ce disant, le spadassin montra du geste le poëte qui s'avançait dans l'avenue, causant avec le commandant Dupont; celui-ci, en homme bien élevé, se montrait fort courtois. Après avoir salué poliment Gilbert, il rejoignit le général Poussard et le capitaine Robin, puis il dit aux deux invalides :

— Mes braves, allez rejoindre ce monsieur, à qui vous servirez de témoins.

—Et habit bas! s'écria le spadassin en remettant au colonel ses deux épées *culottées*. (Jetant alors son chapeau à terre, il commença d'ôter sa cravate, sa redingote et son gilet.) Enfin, nous allons donc saigner le rimailleur!... (Et ses gros yeux à fleur de tête, de plus en plus injectés de sang, paraissaient sortir de leur orbite.) Je vais donc mettre mon *douzième* sous terre!... D'abord je vous en préviens, mes vieux camarades, s'il veut caner, je lui casse la figure à coups de pommeau d'épée...

— Allons, Poussard, pas d'injures, dit le commandant Dupont en haussant les épaules. Et d'ailleurs, ne t'abuse pas : tu n'as point affaire

à un... poltron! Je me connais en hommes, ton adversaire ne reculera pas d'une semelle, c'est moi qui te le dis.

— Lui!... le pékin! Eh bien! examine un peu sa frimousse lorsqu'il verra la pointe de mon épée à la hauteur de ses yeux!

En devisant ainsi, le spadassin, se dépouillant d'une partie de ses vêtements, n'avait conservé que son pantalon et sa chemise, qui, à demi entr'ouverte, laissait voir son cou de taureau et sa poitrine velue; de sa main gauche, il relevait la manche droite de sa chemise, qu'il enroulait au-dessus de l'avant-bras. En proie à une sorte d'éréthisme sanguinaire, ses cheveux blancs, coupés en brosse, semblaient se hérisser sur sa tête, et, dans sa farouche impatience, il mâchonnait l'extrémité des longues moustaches grises qui cachaient ses lèvres.

Le poëte, après avoir cordialement remercié les deux vieux soldats d'avoir consenti à lui servir de témoins, commença aussi de se dévêtir. Sur sa noble figure, pâle et impassible comme un masque de marbre, on lisait le mépris de la vie. Se croyant victime d'une horrible déception, ne pouvant plus croire à rien, maudissant Gilberte, et lui-même, et l'humanité, son unique espoir était de mourir sous l'épée du spadassin, ou bien, grâce à une chance plus

que douteuse, de tuer cet homme, devenu pour lui un rival abhorré.

Lorsque Gilbert eut ôté son gilet, il se rapprocha du général Poussard. Cette rencontre se passait au milieu d'une clairière entourée de trois côtés d'un taillis assez épais et aboutissant à l'avenue par un chemin gazonné. Une dizaine de pas séparaient encore le poëte du spadassin, lorsque celui-ci, malgré les remontrances de ses témoins, cria grossièrement à son adversaire :

— Avance donc! avance donc!... Ça pue la mort, hein ? et tu renâcles?...

Gilbert ne répondit rien, fit quelques pas de plus; les deux invalides, ses témoins, s'écartèrent, et le capitaine Robin, tenant à sa main et placées en croix les deux épées *culottées,* qu'il avait d'abord loyalement mesurées, afin de s'assurer qu'elles étaient de longueur égale, les présenta au poëte. Il en prit une ; l'autre fut remise par le commandant au spadassin, qui la saisit avec une joie sauvage en s'écriant :

— Avance ici... que je te saigne !

Le commandant Dupont, afin de mettre un terme aux brutales invectives de son partenaire, dit à voix haute :

— Allons, messieurs, en garde.

Gilbert, toujours pâle et impassible, se mit

en garde avec aisance : il n'était pas étranger à la science de l'escrime ; le général Poussard s'apprêtait à se développer dans toute la redoutable puissance de sa pose... déjà il se hanchait, s'arc-boutant sur une jambe, et avançant l'autre... lorsque soudain ses traits se crispèrent d'une façon étrange ; son bras gauche, qu'il levait lentement pour se mettre en garde, tandis que de sa main droite il serrait son épée, s'arrêta... comme s'il eût été paralysé... puis tressaillant, le spadassin se pinça les lèvres sous ses épaisses moustaches ; sa large face enluminée commença de pâlir, de grosses gouttes de sueur coulèrent de son front ; sa figure, de plus en plus contractée, grimaça, et la main dont il tenait son épée trembla convulsivement.

Le commandant Dupont, le capitaine Robin et les deux invalides s'entre-regardaient avec une surprise muette et croissante, tant les symptômes qui se manifestaient chez le forcené duelliste ressemblaient à ceux de la frayeur. Ces symptômes, le poëte ne les remarquait pas : son esprit était ailleurs ; mais dans son ardeur fiévreuse d'en finir avec la vie ou de satisfaire la haine que lui inspirait le futur époux de Gilberte, il dit à son adversaire avec une sombre impatience :

— Allons donc, monsieur, en garde !

— Poussard, dit le commandant Dupont à demi-voix, que diable as-tu donc? Te voilà tout pâle, ta main tremble, tes jambes flageolent !

— Poussard, je te connais, ce n'est saprebleu pas de la peur que tu éprouves, ajouta aussi à demi-voix le capitaine Robin. Tu es donc indisposé?

— Blanchard, dit à son tour et tout bas à son camarade le soldat qui avait servi sous les ordres du duelliste, regarde donc le commandant. J'étais aussi pâle que lui la première fois que j'ai été au feu! Mais un vieux troupier comme lui pâlir devant une épée! c'est tout de même drôle.

Pendant ces observations à son endroit, faites tout haut ou tout bas, par les témoins du duel, les traits du spadassin, s'altérant de plus en plus, exprimèrent bientôt un mélange de rage, de honte et d'épouvante impossible à décrire; la prédiction oubliée par lui dans le paroxysme de sa fureur meurtrière se réalisait ponctuellement. A peine avait-il eu mis l'épée à la main qu'il ressentit soudain les épreintes croissantes d'une colique atroce. S'il eût été possible d'oublier les victimes de la forfanterie stupide et féroce de ce misérable, plus hideux encore dans sa cruauté qu'une bête carnassière qui, du moins, poussée

par la faim, vit de ses tueries ; si ce meurtrier, depuis longtemps impuni, n'avait pas laissé sur son passage tant de larmes, tant de sang et tant de deuil, il aurait excité de la compassion. Il se voyait perdu, déshonoré aux yeux de ces officiers, de ces soldats autrefois témoins de sa bravoure ; son nom, hier encore terrible, n'inspirerait bientôt plus que le mépris et la raillerie ! Ce que ce spadassin employa d'énergie pour lutter contre cette colique vengeresse est incroyable ; mais dans cette lutte de la volonté contre la douleur physique, il fut vaincu. Cependant, conservant un dernier espoir, il remit brusquement son épée au capitaine Robin, lui disant d'une voix palpitante et d'un air presque égaré :

— C'est... c'est l'effet d'une ancienne blessure... une crampe d'estomac... ce ne sera rien... un peu d'air... un peu d'exercice... et je reviens au poste !

Le duelliste, en prononçant ces mots, se promenait à grands pas, laissant ses témoins consternés, comme on dit, *pour l'honneur du corps*. Aussi le commandant Dupont, extrêmement embarrassé, dit-il à Gilbert :

— Monsieur... je suis vraiment confus... de ce qui arrive, mais le général est saisi d'une indisposition subite...

— Soit... monsieur, répondit Gilbert en s'inclinant, j'attendrai.

Et il retomba dans ses douloureuses réflexions.

— Hum ! fit soudain l'un des invalides, s'adressant tout bas à son camarade, dis donc, Blanchard... le général appelle ça prendre l'air !

— Oui, l'air de fouiner devant le bourgeois !...

— Et on l'appelait au régiment le bourreau des crânes ! ce que c'est que l'âge, mon vieux Blanchard !

Cependant le général Poussard se rapprocha bientôt d'un pas ferme et dégagé. Le souvenir de sa honte et de tout ce qu'il avait souffert en songeant aux conséquences de cette honte, qui le déshonorait aux yeux de ses anciens compagnons d'armes, redoublait sa rage sanguinaire. Il la ressentait aussi furieuse qu'il l'avait ressentie quelques minutes auparavant, à l'instant de mettre l'épée à la main. Aussi se croyait-il certain de se réhabiliter aux yeux de ses témoins.

« La prédiction, une fois déjà réalisée, ne se réalisera pas de nouveau, » pensait le spadassin; et d'ailleurs cette prédiction (hallucination de sa cervelle échauffée, plus que jamais il persistait à le croire) s'était probablement accomplie en vertu de cette étrange réaction du moral

sur le physique, grâce à laquelle on est parfois réellement affligé des maux dont la crainte chimérique a longtemps frappé, absorbé notre esprit.

Ces raisons devaient paraître d'autant plus victorieuses au duelliste, qu'il avait besoin d'y croire. Une seconde mésaventure le déshonorait à jamais, puisque, comme la première, elle ne pourrait être attribuée à une indisposition subite.

Le général accourut donc alerte, dispos, se sentant plein de vigueur et d'énergie. S'adressant alors au poëte, qui, les bras croisés, quoiqu'il tînt toujours son épée à la main, attendait, sombre et rêveur, le moment du combat, l'incorrigible spadassin s'écria :

— Sans la crampe d'estomac que m'a causée une ancienne blessure... (tu ne connais pas cela... toi... les anciennes blessures !) ton affaire serait déjà faite ! Mais sois tranquille ! avant cinq minutes tu seras saigné !

— Saprebleu ! Poussard, dit à demi-voix le capitaine Robin, ne sois pas ainsi grossier... sinon Dupont et moi nous nous retirons à l'instant !

— Mon épée ! s'écria le spadassin, peu soucieux de ces reproches, mon épée, fichtre !

— Tiens, dit le commandant Dupont d'un air

péniblement inquiet, et cette fois, du moins... sers-t'en, de ton épée! sinon tu nous mettrais dans une position déshonorante!

— Mille millions de tonnerres! s'écria le spadassin en écumant et attachant ses yeux sanglants sur son ancien frère d'armes. Oserais-tu douter de mon courage, toi... toi, qui m'as vu au feu?... Si je le croyais... pendant que je suis en train, je te...

— Prends ton épée, répondit le commandant Dupont en haussant les épaules, et finis-en d'abord avec ton adversaire... nous verrons ensuite...

Et il remit l'arme au duelliste, qui s'en saisit. Tombant alors en garde, il s'écria, voyant Gilbert toujours immobile et rêveur :

— Allons, dépêchons-nous! Si tu as oublié quelque chose sur ton testament... tant pis pour tes héritiers, il est trop tard! Et vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux quatre témoins du duel, voyez bien ce coup-là... je parie que je vas lui flanquer six pouces de lame au-dessous du teton droit! Si je le manque, si le poulet n'est pas saigné dans cinq minutes, vous me cracherez à la figure comme au dernier des lâches.

Le poëte se remit en garde, mais à l'instant où le commandant Dupont prononçait les paroles sacramentelles... « *Allez, messieurs!* » il

vit, avec autant de chagrin que de colère, les mêmes apparences de frayeur se manifester de nouveau sur les traits pâlissants et contractés du spadassin. De nouveau sa main trembla convulsivement, de nouveau son front se trempa de sueur, et ses jambes semblèrent se dérober sous lui. Puis au bout d'un moment son épée tomba de sa main, et des larmes, oui... de grosses larmes coulèrent de ses yeux ! Cachant alors sa figure sous ses poings crispés, il s'écria d'un ton déchirant, désespéré :

— Perdu... déshonoré !... Oh ! je...

Mais le spadassin n'eut pas le loisir d'ajouter un mot, il se hâta de quitter le champ clos, et disparut pour ne plus revenir, laissant Gilbert son épée à la main, et fort surpris de cette seconde et brusque retraite.

— Hein ! Blanchard, dit l'invalide à son camarade, nous en rirons longtemps, de ce duel-là !

— Sapredieu ! s'écria le capitaine Robin exaspéré, je donnerais dix années de solde pour être ailleurs qu'ici !

— C'est incompréhensible, répondit le commandant Dupont. Comment ! Poussard... lui ! lui !...

— C'est incompréhensible ! mais cela est ! nous ne pouvons pas ainsi, mort-Dieu, laisser

déshonorer l'épaulette ! reprit le capitaine Robin. Nous sommes tous solidaires de l'honneur militaire... il faut que toi ou moi nous prenions la place de Poussard ; ce duel ne peut pas se terminer ainsi...

— Comment, tu veux... ? Mais c'est absurde !...

— Il ne sera pas dit qu'un officier ait par deux fois tourné les talons devant un bourgeois, sans que, pour l'honneur de l'épaulette, un militaire se soit du moins présenté à la place de l'absent et ait pris fait et cause pour lui.

— Mais, encore une fois, c'est insensé !

Le capitaine Robin, sans vouloir entendre davantage son compagnon, s'avança vivement vers Gilbert, qui, retombé dans ses réflexions désolantes, semblait étranger à ce qui se passait autour de lui.

— Monsieur, lui dit brusquement le capitaine, que la disparition du spadassin mettait de fort méchante humeur, en ma qualité de témoin de M. Poussard, il est de mon devoir et de mon droit de vous demander à l'instant une explication.

Gilbert, rendu de son côté très-irritable par le désespoir, et choqué par l'accent rude et presque hostile du capitaine, lui répondit sèchement :

— Quelle explication avez-vous à me demander, monsieur?

— Je désire, monsieur, que vous me déclariez sur l'honneur que vous n'attribuez pas à la lâcheté la conduite de M. Poussard dans cette circonstance, sinon...

— Sinon... quoi, monsieur?

— Comme je n'admets pas qu'un officier puisse être seulement soupçonné de lâcheté en ma présence, je prendrais pour une insulte personnelle votre refus d'accéder à la déclaration que je vous demande.... et je serais obligé, monsieur, de vous demander à l'instant satisfaction.

— Monsieur, puisqu'il vous faut absolument une déclaration...

— Oui... monsieur... il m'en faut une absolument.

— Je vous ferai donc celle-ci : Je considère M. Poussard comme le plus lâche des hommes!

— Monsieur...

— ..... Pour le plus lâche des hommes! répéta Gilbert en appuyant sur ces mots. Je ne sais rien de plus honteux, de plus exécrable que les duels nombreux et meurtriers dans lesquels, abusant de la supériorité de son escrime, ce misérable spadassin assassinait ses victimes presque à coup sûr...

— Monsieur, permettez, dit le commandant Dupont, qui forcément dut se mêler à cet entretien ; notre camarade Poussard s'est souvent battu avec des adversaires de sa force...

— Vraiment, monsieur? ce duelliste, quand il ne joue pas à coup sûr, comme joue un escroc avec des dés pipés, a l'honnêteté de jouer à chance égale? Vraiment! il sait au besoin risquer sa peau, pour se donner le sanglant plaisir de tuer un autre homme? Voilà qui est pardieu fort honorable!

— Monsieur... si ce n'est point un honneur, ce n'est pas du moins une lâcheté, reprit le commandant Dupont, qui semblait porté à la conciliation. Aussi, je ne doute pas que vous regrettiez l'expression de lâche... adressée à l'officier qui nous avait pris pour témoins.

— Monsieur, je ne regrette nullement l'expression dont je me suis servi : l'on peut audacieusement jouer sa vie dans un duel ou à la guerre, et commettre des lâchetés, des indignités sans nombre, ainsi qu'en a commis M. Poussard.

— Vous oubliez, monsieur, que nous portons l'épaulette, reprit le commandant Dupont, et qu'entre soldats nous sommes forcément solidaires... de l'honneur militaire!

— Messieurs, reprit Gilbert, je vous tiens

pour des gens d'honneur, et comme tels, vous ne pouvez réclamer la moindre solidarité avec ce spadassin.

— Et moi, je la réclame à tort ou à raison, monsieur : cela me regarde! s'écria le capitaine Robin. Et si vous ne rétractez pas tout ce que vous avez dit à propos de notre camarade Poussard... je saurai bien vous forcer à mettre l'épée à la main.

— Vous n'aurez à faire pour cela, monsieur, aucun effort, répondit Gilbert, impatient d'en finir avec la vie.

Et il se dit avec une amertume sardonique :

— O vanité de la résolution des hommes! j'ai toujours regardé le duel comme un préjugé sauvage et stupide... et voilà que, par dégoût de la vie, je demande la mort à un duel!

Contre son espérance, le poëte ne trouva pas la mort dans ce duel; le capitaine Robin ne se battait que pour un faux point d'honneur, il le sentait : aussi, le combat engagé, ne chercha-t-il qu'à blesser légèrement le poëte, et il réussit au gré de ses désirs : Gilbert reçut au bras droit un coup d'épée peu dangereux.

Le lendemain on lisait dans les journaux :

« Hier, une rencontre a eu lieu entre M. le « capitaine Robin et M. George Hubert. Ce « dernier a été blessé, etc., etc. »

Gilberte, malgré son inébranlable résolution d'accomplir jusqu'à la fin le sacrifice qu'elle s'était imposé, fut saisie d'une angoisse mortelle en apprenant l'issue de ce duel par la voix publique ; ignorant le degré de gravité de la blessure du poëte, elle ne put résister au besoin d'aller elle-même s'informer de ses nouvelles, et se fit conduire avenue Méricourt. Elle trouva la porte du jardinet entr'ouverte, monta le perron, croyant rencontrer madame Catherine dans l'une des pièces du rez-de-chaussée, mais elle ne vit personne, la femme de ménage s'étant absentée pendant un instant. Cette solitude, l'apparence d'abandon, et le silence qui régnait dans ce logis, redoublèrent les inquiétudes de Gilberte ; elle monta rapidement les degrés conduisant à la porte de la chambre à coucher, prêta l'oreille... et n'entendit rien. De sinistres appréhensions assiégèrent son esprit. Elle s'imagina que madame Catherine, la seule qui pût donner des soins à Gilbert, le voyant dans un état désespéré, avait couru au dehors chercher du secours ; cédant alors à son anxiété croissante, la jeune femme ouvrit doucement la porte de la chambre à coucher... Là... elle vit le poëte étendu sur son lit et en proie au délire de la fièvre. De temps à autre, il murmurait des paroles entrecoupées :

— Maudite... soit-elle! disait-il; avant... ma vie... paisible... glorieuse... Oh! chère solitude... d'autrefois!... étude... poésie... consolation... vous... me... vengerez de... l'abandon... Ah!... maudite... maudite!...

Ces mots presque sans suite et interrompus par de longs silences peignaient l'agitation de l'âme du grand écrivain. Ses ressentiments se faisaient jour à travers l'égarement de son esprit. Giberte le contemplait dans un pieux recueillement. L'instinct de son cœur lui disait que, malgré l'ardeur de sa fièvre, le poëte ne courait aucun danger sérieux. Plusieurs fois en parlant il avait agité son bras, enveloppé d'un appareil ensanglanté. La blessure ne devait donc pas être grave. Bientôt les paroles sans suite qu'il prononçait furent coupées par des silences de plus en plus prolongés; ses yeux jusqu'alors demi-clos se fermèrent complétement; sa respiration devint de moins en moins saccadée; un sommeil bienfaisant commençait évidemment à succéder à l'ardeur de la fièvre; les mots qu'il essayait encore de prononcer expirèrent sur ses lèvres, à peine agitées par un souffle doux et régulier. Gilbert cédait peu à peu à l'un de ces sommeils profonds où l'âme et le corps, après de cruelles agitations, trouvent enfin un calme réparateur.

— O mon poëte, tu vivras ! murmura la jeune femme, les yeux baignés de larmes et contemplant Gilbert avec une tendresse passionnée. Tu vas renaître pour l'admiration de la France ! pour l'honneur de l'esprit humain ! Moi, pauvre créature ignorée, je me serai élevée presque à ta hauteur par le sacrifice ! Dans l'amertume de ta déception, tu songes encore à moi, pour me maudire. Mais bientôt, fuyant mon souvenir détesté, tu m'auras complétement oubliée, grâce aux maternelles douceurs de l'étude et à l'enivrement de tes nouveaux succès ! Peut-être, pourtant... te les rappelleras-tu, comme on se rappelle un songe lointain, ces deux années de paisible et tendre intimité, qui auront été, qui seront toute ma vie, à moi. O mon poëte ! pour toi-même, ne les regrette jamais, ces jours fortunés ! Ton génie, non pas éteint, mais assoupi, mais reposé dans leur douce uniformité, va, plus puissant encore qu'autrefois, s'élancer dans les glorieuses régions où il planait naguère en souverain. Du fond de mon obscur oubli, je te suivrai des yeux jusqu'à l'heure où la mort aura clos ma paupière ! A ce moment suprême, tu auras ma dernière pensée, ô mon poëte ! et je me dirai : « Meurs heureuse... Jamais femme n'a aimé... comme tu as aimé ! »

Essuyant alors les pleurs qui baignaient son

visage, elle se pencha vers Gilbert endormi et murmura d'une voix affaiblie :

— Maintenant, adieu... pour toujours adieu... âme de ma vie!... Un dernier baiser sur ton front!...

Gilberte effleurait de ses lèvres tremblantes le front du poëte, lorsque la douce voix de l'invisible fée se fit entendre à l'oreille des deux jeunes gens et leur dit :

— Gilbert et Gilberte, voulez-vous continuer d'être George Hubert et Louise?... Leur vie, si enviée par vous, comble-t-elle vos désirs?

A la voix de la Korrigan, Gilbert et Gilberte, redevenus soudainement EUX-MÊMES, et reprenant possession de leur MOI, tout en conservant le souvenir du passé, s'écrièrent :

— Ah! Korrigan! nous ne voulons plus être George Hubert et Louise! Nous voulons à l'instant retourner dans notre petite chambre.

— C'est fait! répondit la voix.

Gilbert et Gilberte éprouvèrent un moment de vertige pendant lequel ils perdirent la conscience de leur être, et ils se retrouvèrent dans leur modeste chambre de la rue de Lille.

III

Gilbert et Gilberte, se retrouvant en face l'un de l'autre dans leur modeste demeure, éprouvèrent ce même ressentiment de joie déjà éprouvé par eux lorsque, après leur première métamorphose, ils étaient *sortis de la vie* du marquis et de la marquise de Montlaur.

Nos deux jeunes gens s'embrassèrent, les yeux humides de douces larmes.

— Ah ! mon pauvre chéri, disait Gilberte, qu'il est bon de nous retrouver *nous-mêmes* dans notre petite chambre !

— Ah ! Minette, il en est de la gloire...

comme du *marquisat!* j'en ai par-dessus les oreilles! Quelle galère! Non, vois-tu, jamais je n'oublierai mes angoisses avant cette maudite première représentation!... Et je ne savais pas encore si mon drame réussirait... Quelles tortures! un accusé attendant son arrêt ne doit pas éprouver de pires tourments! J'étais littéralement sur le gril!! Ma pièce eût réussi, qu'avant d'être bien certain du succès, je n'en aurais pas moins souffert comme un damné, à cause de mille appréhensions plus poignantes les unes que les autres. Aussi... juge un peu de ma position lorsque, pour bouquet, j'ai entendu le public siffler comme un merle... Qu'est-ce que je dis?... siffler comme cinq cents merles! Et les huées... et les cris... et les injures! sans compter l'horrible coup que m'a porté la mort de ce pauvre Auguste Clément qui va se jeter à la rivière, au lieu de rester tout bonnement garçon épicier! Enfin, espérant me consoler près de toi, je rentre à la maison, et je te trouve méconnaissable pour le cœur, pour le caractère! Tu m'abandonnes! quand jamais je n'avais eu plus besoin de ton affection! Tu refuses de te marier avec moi pour épouser... qui? cet affreux général Poussard... pour devenir la *baronne* POUSSARDE! Ah! Minette! Minette! ce n'était guère gentil de ta part!

— Mais, chéri, je t'aimais au contraire plus passionnément que jamais...

— Ah bah!

— Certainement.

— Et tu voulais en épouser un autre?

— Justement! figure-toi que, pendant cette maudite représentation, j'avais entendu dire autour de moi : « George Hubert est fini, coulé, depuis qu'il s'est acoquiné avec une femme, depuis qu'il est devenu pot-au-feu... »

— Pot-au-feu ! hein , Minette! comme on traite le génie! ma parole d'honneur, c'est dégoûtant!

— Ne m'en parle pas, Bibi, j'étais outrée! cependant, j'ai tout de suite compris que, malgré mon amour, mon influence sur toi nuisait à ta gloire. Alors je me suis dit : « Il paraîtrait que décidément j'abrutis celui que j'adore; il faut nous séparer! » Cela, tu le sens bien, me brisait le cœur, mais je t'aimais tant pour toi, pour ton génie, qu'afin de ne pas même te laisser un regret de notre rupture, j'ai fait tout mon possible pour que tu me haïsses! Enfin, j'ai promis d'épouser ce gros vilain Poussard pour ne te laisser aucune espérance de nous revoir jamais.

— Nom d'un petit bonhomme! figure-toi, Minette, qu'un moment je me suis douté de la

chose ! Ta conduite me semblait si extraordinaire que je pensais qu'il y avait quelque manigance là-dessous.

— Oh ! j'ai bien vu que tu étais sur le point de me deviner ; mais en redoublant d'adresse, j'ai dérouté tes soupçons...

— Pauvre Minette ! combien tu m'aimes ! Et ce pauvre George Hubert, qui, à l'heure qu'il est, te regarde comme une pas grand'chose. J'aurais presque envie d'aller lui dire : « Rassurez-vous, Louise vous adore, je sais ça par ma femme, qui A ÉTÉ Louise comme J'AI ÉTÉ vous-même, M. George Hubert. »

— Au fait, nous devrions les prévenir tous deux. Après cela, peut-être ne nous croiraient-ils pas.

— C'est probable ; mais quel courage tu as eu ! Et je te maudissais, je t'exécrais ! Ah ! si j'avais su !

— Tu le sais maintenant. Veux-tu rentrer avec Gilberte dans la vie de Louise et de George Hubert ? dit la douce voix de l'invisible Korrigan. Émettez ce vœu, mes amis, et vous redevenez George Hubert et Louise.

— Merci, Korrigan, répondit Gilbert. Ah ! vous étiez là ? Eh bien, vous nous avez entendus : nous voici revenus de la gloire comme du marquisat.

— Oh ! oui, répondit Gilberte, nous en voilà revenus, et pour toujours, chère petite fée.

— Je vous répéterai, mes amis, ce que je vous disais lorsque vous renonciez à continuer d'être le marquis et la marquise de Montlaur : George Hubert n'est pas le seul poëte illustre de ce temps-ci, il en est d'autres, et des plus glorieux, dans la vie desquels vous pouvez entrer.

— Et sans reproche, Korrigan, nous vous répéterons : « Merci, nous sortons d'en prendre ! l'échantillon nous suffit. » N'est-ce pas, Gilberte ?

— Certainement, car enfin, avouez-le, bonne petite fée, tant qu'à vouloir être un grand poëte et sa maîtresse, pouvions-nous mieux choisir ? Quels généreux caractères que ceux de George et de Louise ! En est-il beaucoup de semblables, Korrigan ?

— Non, mes amis.

— Et puis, tenez, Korrigan, reprit Gilbert d'un air réfléchi, faisons en deux mots le compte du grand poëte, comme nous avons fait le compte du grand seigneur, parce que « l'on apprend, comme on dit, beaucoup en voyageant, » et quoiqu'ils n'aient pas été positivement couleur de rose, nos deux voyages à travers le marquisat et la gloire...

— Il nous ont toujours donné un peu d'expérience, n'est-ce pas, Bibi? ajouta la jeune

femme d'un air capable et le plus charmant du monde. Nous savons déjà que (pour notre goût du moins) le bonheur n'est pas là où nous l'avons cherché jusqu'ici.

— Et si nous nous sommes trompés de route, ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas, Korrigan? reprit Gilbert. Nous voyons un grand seigneur et sa femme, tous deux jeunes et beaux, habitant un hôtel superbe, recevant la plus grande société de Paris... dame ! nous autres, pauvres gens, nous disons naturellement : « Ah ! nom d'un petit bonhomme ! nous voudrions bien être à la place de ce grand seigneur et de cette grande dame. » Mais bientôt nous savons par nous-mêmes (car tout est là), nous savons par nous-mêmes de quoi il retourne pour ce grand seigneur et pour son épouse. Alors, bon, suffit !

— C'est ça, Bibi, tu as raison de dire qu'il faut savoir par soi-même de quoi il retourne, qu'il faut enfin avoir eu l'expérience de certaines choses pour les connaître au fond et au vrai. Ainsi, par exemple, notre chère petite Korrigan, qui sait tout, en sa qualité de fée, nous aurait dit (s'il ne lui avait pas été défendu de nous guider de ses conseils) : « Mes amis, croyez-moi, n'entrez ni dans la vie du marquis et de la marquise, ni dans la vie de George Hubert et de Louise ; vous vous en repentiriez. »

Qu'est-ce que nous lui aurions répondu?

— Je vais te le dire, chérie; nous aurions répondu : « Comment! Korrigan, le bonheur ne consiste pas à avoir un grand nom, une grande fortune, ou bien à être un des plus fameux génies de son temps? Allons donc, Korrigan, vous voulez, sans reproche, abuser de notre innocence. Mais Minette et moi nous sommes comme saint Thomas, nous voulons voir et toucher pour croire! »

— Et maintenant que nous avons vu et touché, reprit Gilberte, maintenant que nous savons les choses par nous-mêmes, puisque nous avons été ceux-là que nous désirions d'être, nous sommes très-certains, je le répète, que pour nous, du moins, le bonheur n'est pas là où nous l'avons cherché jusqu'ici. Or, cette certitude, qui nous l'a donnée? Hé! hé! notre petite expérience; mais, dame, oui!

— Bons cœurs! murmura la voix de la fée avec un accent de douce satisfaction. Enfin, cela commence.

— Quoi, Korrigan? reprit Gilbert, qu'est-ce qui commence?

— Rien, mes amis.

— Comment! rien, Korrigan?

— Non, mes amis, rien ne commence, puisque rien ne finit. L'éternité sans fin est sans

commencement. Mais ne cherchez pas le sens de mes paroles, je me parlais à moi-même.

— Le fait est, chère Korrigan, que pour comprendre que rien ne commence parce que rien ne finit, il faut être d'autres gaillards que de pauvres et simples mortels comme nous deux Minette!

— Ainsi, mes amis, vous avez assez vu, assez senti par vous-mêmes, pour ne plus vouloir rentrer dans la vie de George Hubert et de Louise... C'est décidé?

— Archidécidé, Korrigan; car, tenez : en deux mots, faisons, comme je le disais, le compte de la gloire.

— Les avantages, d'abord, Bibi.

— D'accord; voyons : j'ai eu un admirable talent; quand j'entrais quelque part, l'on me regardait jusque dans le blanc des yeux, on se poussait du coude, en disant : « C'est lui... le voilà! le grand poëte, le fameux George Hubert! » Les plus jolies femmes du grand monde me faisaient des mamours ; des princesses royales me disaient les choses les plus gentilles; les princes, les ducs, les marquis, les ambassadeurs et tout le tremblement me répétaient en chœur et à satiété : « Ah! nom d'un petit bonhomme, M. George Hubert, quel talent vous avez! Ah! mais! un talent! un talent! Dieu de

Dieu ! quel talent ! Non, c'est bête, vous en avez trop ! Il n'est pas permis d'avoir tant de talent que ça ! » Bon ! j'ai éprouvé, le matin de la première représentation de mon drame, un très-grand plaisir, lorsque j'ai comme entrevu une superbe idée, qui devait être le sujet d'un nouveau drame, ce qui, par parenthèse, m'a engagé pendant un moment à t'envoyer au diable, ma pauvre Minette, parce que tu m'avais fait perdre le fil de mon idée.

— Ah ! Bibi, c'est très-mal.

— Il est vrai de dire que je me suis repenti tout de suite, en m'avouant à moi-même que j'étais un animal !

— A la bonne heure ! je te reconnais là, mon chéri !

— Continuons le compte de mon bonheur. Voyons ? Ah ! j'oubliais : tout en ne prodiguant pas mes œuvres, je gagnais douze ou quinze mille francs par an, ce qui, joint à mon patrimoine, me permettait de très-bien vivre et me donnait l'agrément de pouvoir ouvrir ma bourse à ceux qui s'adressaient à moi. Très-bien. Voyons, qu'y a-t-il encore à mettre au compte de mon bonheur ?

— Et l'amour si dévoué, si tendre, si résigné de cette pauvre Louise, est-ce que tu l'oublies, Gilbert ?

— Non, non, au contraire, je le gardais pour la bonne bouche. Pauvre chère créature, comme elle m'adorait ! Et cet amour-là, je le devais absolument à mon génie, puisque mes ouvrages avaient tourné la tête de cette brave et excellente fille. Voyons, Korrigan, en fait de bonheur, je n'omets rien ?

— Et ton nom populaire en Europe ! dans les deux mondes ! reprit la douce voix ; ton nom illustre en tous pays, et connu des plus humbles et des plus grands !

— Soit, Korrigan. Si j'avais compris toutes les langues de l'Europe et des deux mondes, et que j'y eusse voyagé... dans les deux mondes, j'aurais entendu là, comme en France, répéter en chœur :

« Quel talent !

« Quel talent ! !

« Quel talent ! ! ! »

Et Gilbert chantonna sur l'air des *Lampions* cette triple répétition admirative, de sorte que Gilberte se mit à rire de tout son cœur.

— D'accord, chère Korrigan, reprit Gilbert, mettons encore cela au compte de mon bonheur. Et maintenant, voyons le revers de la médaille.

— Ah oui ! il est gentil, le revers, pauvre chéri !

— Et il n'y a pas à dire *mon bel ami,* pour-

suivit Gilbert. Je parle de ce que j'ai vu, senti par moi-même. Et notez en passant, Korrigan, que je n'avais pas pour un liard d'amour-propre. Si j'en avais eu, ça aurait été bien pis! Donc, je trouve bon de me dérober à des empressements très-flatteurs, sans doute, mais qui ne me laissent pas un moment pour travailler et goûter le charme de l'intimité de ma maîtresse; je me retire avec elle dans une maisonnette isolée; mais comme on se dispute les moindres lignes de mon écriture, comme la curiosité publique s'attache à toutes mes actions, comme je ne peux pas éternuer sans que l'on se dise : « Vous ne savez pas? George Hubert a éternué hier, à onze heures moins sept minutes. — Ah bah! — Parole d'honneur. — Merci, je vais informer de tout ceci mon correspondant littéraire du Monomotapa, » il suit de cette curiosité acharnée après moi qu'un diable de journal découvre ma retraite et régale ses abonnés d'une histoire moitié vraie, moitié fausse, dans laquelle ma vie privée et celle de Louise sont données en pâture au public, y compris l'adresse de ma demeure.

« Alors commence la procession. Elle est ououverte par cet enragé Marseillais, qui enfonce ma porte sous prétexte que je la ferme à son admiration, et il me traite comme un nègre,

toujours en m'admirant. Arrive ensuite cet autre enragé : l'amateur d'autographes, qui veut placer mon écriture à côté de celle de la reine Pomaré ou de l'empereur Nicolas, et il me traite environ comme m'a traité le Marseillais. Puis ce sont ces satanées Anglaises, marchant à la mécanique, qui viennent me lorgner, ni plus ni moins qu'une bête curieuse, et voir le dedans de *moâ*. Et puis enfin ce pauvre garçon qui va se jeter à la rivière parce que je lui dis tout bonnement qu'il fera mieux de rester garçon épicier que d'écrire de mauvais vers! Mais bah! tout cela n'est rien, comparé au reste. La calomnie m'empoigne et me déchire à belles dents! Je suis un avaricieux qui enlève les héritières pour les beaux yeux de leurs millions! un brutal, un envieux, qui, par la dureté de ses critiques, pousse à la rivière les garçons épiciers qui s'imaginent de faire des vers!

« Attendez, Korrigan, nous ne sommes pas au bout; nous voici au moment de cette première représentation. Je suis d'abord sur le gril, et ensuite, pour varier la chose, en plein dans la poêle à frire. Mon nom est sifflé, hué, moqué, conspué; on me traite (devant ma maîtresse) de défunt, d'enterré, d'homme fini. Enfin c'est elle, la malheureuse, qui, dit-on, a noyé mon génie dans le pot-au-feu! Tant et si bien, que

pour me rendre à la gloire, Louise me quitte. Alors, dans mon désespoir, je veux, pour me débarrasser de la vie, me faire tuer en duel par le général Poussard. »

Et partant d'un grand éclat de rire, Gilbert ajouta :

— Ah ! Minette... si tu l'avais vu, ce vieux spadassin, d'abord bravache, insolent et féroce comme d'habitude, en arrivant sur le terrain ; mais une fois qu'il a mis l'épée à la main, serviteur de tout mon cœur ! mon homme est pris d'une colique atroce.

— Il n'a eu que ce qu'il méritait, cet affreux Poussard ! reprit Gilberte en partageant l'hilarité de son mari. Quelle bonne idée tu avais eue de le vouer à la colique, toutes les fois qu'il voudrait se battre contre quelqu'un, ce méchant homme ! Sans cela... juge donc ! il tuait peut-être aujourd'hui ce pauvre George Hubert ! et quand je pense, chéri, que je t'aimais assez pour vouloir épouser ce vieux monstre de Poussard !

— Enfin, Korrigan, et voilà le pis, car je n'ai rien oublié des plus secrètes pensées qui me sont venues pendant que j'étais George Hubert : je me rappelle parfaitement qu'après avoir été blessé par le capitaine qui remplaçait le Poussard, je me disais avant d'être pris de la

fièvre et du délire : « Je me consolerai de l'indignité de la conduite de Louise à mon égard, en songeant qu'elle avait une funeste influence sur mon talent, ainsi que le prouve la chute de mon drame; la monotonie de cette vie intime m'engourdissait; et en rompant nos liens, que j'aurais toujours respectés si elle fût restée pour moi ce qu'elle était jadis, Louise me rend à la liberté, à l'étude, qui sera désormais ma seule consolation ! »

— Ah ! chéri, quelle leçon ! les femmes qui s'amourachent des hommes de génie sont cruellement à plaindre ! Pauvre Louise ! Pauvre martyre !

— Et maintenant, voyons, franchement, chère Korrigan, reprit Gilbert, avouez que, un peu plus, un peu moins, l'existence de tous les hommes comme George Hubert se ressemble ?

— Oui, reprit la fée, sauf quelques événements particuliers à George Hubert, la vie de presque tous les hommes de génie a ses amertumes, ses dégoûts, ses déceptions, ses douleurs cachées ; oui, pour eux les succès passés s'effacent devant l'appréhension ou la certitude d'une défaite; oui, rassasiés de louanges, la critique leur est doublement poignante ; oui, ils usent leur intelligence, leur vie, leur âme, à élaborer dans la retraite ces belles œuvres qui

charment et enseignent l'humanité; oui, souvent ils sacrifient à la gloire, à l'étude, leurs goûts, leurs sentiments les plus chers; oui, la calomnie, l'injustice, l'ingratitude, succèdent souvent pour eux à l'enthousiasme qu'ils inspiraient; mais ils vivent dans la mémoire des hommes, et, malgré ses chagrins, leur vie glorieuse fait l'admiration et l'envie de tous.

— De tous ceux qui ne l'ont pas connue par eux-mêmes, cette glorieuse vie, chère Korrigan; car je me rappelle qu'étant George Hubert et sur le gril, avant cette maudite première représentation, je me disais ceci, qui me paraît fort juste : « Ah! combien sont plus heureux que moi ceux-là qui, doués d'une intelligence suffisante pour apprécier les productions de l'esprit, jouissent d'elles sans aucun souci, tandis que pour créer ces jouissances du public l'écrivain s'épuise en labeurs incessants! »

— Le fait est, chéri, qu'en lisant l'autre soir ici, au coin de notre feu, ce beau drame d'*Octave*, nous deux qui sommes pourtant des gens simples et sans instruction, nous avons certainement éprouvé au moins autant de bonheur à lire cet ouvrage, que George Hubert en a eu à l'écrire, et nous sommes restés étrangers au travail, aux angoisses que cette œuvre lui a coûté.

— Ainsi, mes amis, reprit la douce voix,

vous renoncez à rentrer dans la vie de George Hubert ou de tout autre illustre génie, et à chercher là le bonheur ?

— Vous comprenez, Korrigan, que s'il nous fallait absolument choisir entre notre condition de lithographe et de fleuriste et celle de George Hubert et de Louise... peut-être nous rentrerions dans leur vie... Et encore non, non, mille fois non, car enfin George Hubert aura sans doute la gloire pour se consoler, mais cette pauvre Louise !...

— Ah ! mon Dieu ! Korrigan, dit Gilbert, j'y pense, est-ce que cette brave fille, si aimante, si dévouée, épousera vraiment cet affreux Poussard ?

— Votre résolution de ne plus vouloir être George Hubert et sa maîtresse étant, je le sais, très-arrêtée, mes amis...

— Oh ! oui, très arrêtée, Korrigan.

— Je peux vous répondre au sujet de l'avenir de Louise. Oui, fidèle à son vœu de ne laisser à George Hubert ni un regret ni une espérance, Louise épousera le général Poussard.

— Ah ! la malheureuse !... Entends-tu, chéri ?... Elle épousera ce vilain homme !

A ce moment, les deux jeunes gens entendirent ouvrir leur porte au dehors, et elle donna passage à madame Badureau.

Madame Badureau fut d'abord très-surprise de trouver ses locataires dans leur chambre, dont elle avait la clef; elle se fit ensuite à elle-même un sourire de reproche en disant :

— Ce que c'est que de nous pourtant!... Jeune ventriloque, il faut que les malheurs que j'ai *zévus* me fassent perdre la mémoire : j'oublie toujours que vous êtes M. Bosco en personne.

— M. Bosco? reprit Gilbert abasourdi; où diable prenez-vous M. Bosco?

Gilbert en ce moment ne se souvenait plus que la surveille, au moment de sa nouvelle métamorphose, et voulant faire une *niche* à madame Badureau, il avait demandé à la Korrigan de demeurer invisible, ainsi que sa femme, aux yeux de la portière, pendant qu'ils lui parleraient.

Et le prodige s'était accompli.

— Vous êtes un fameux ventriloque et un fier escamoteur, vu que vous vous escamotez vous-même, ainsi que vous l'annoncez dans vos affiches, M. Bosco! avait, son premier étonnement passé, répondu madame Badureau, s'expliquant ainsi l'invisibilité surnaturelle des deux jeunes gens, et la rabaissant au niveau d'une scène de ventriloquie et d'un subtil escamotage.

Persistant donc à voir dans Gilbert, non plus

un prince polonais déguisé, mais un célèbre prestidigitateur, elle reprit :

— M. Bosco, vous comprenez que si je ne vous savais pas très-fort sur le sac à la malice et la poudre de perlimpimpin, j'aurais le droit de m'étonner de bien des choses.

— De quelles choses, madame Badureau? reprit Gilbert se rappelant alors quel personnage il était aux yeux de la portière ; que s'est-il donc passé ici d'extraordinaire?

— Je vas vous le dire : je suis, pour ma porte et dans ma loge, comme un vrai *cerfebère*... Personne n'entre ni ne sort que je ne le dévisage des yeux. Or, depuis trois jours, je ne vous ai pas vu sortir, ni madame non plus, qui est votre compère. Je suis montée chez vous une douzaine de fois ; j'ai ouvert votre porte... dont j'ai seule la clef... je n'ai trouvé personne, et pourtant, je le jurerais sur les cendres de feu Badureau, vous n'avez pas mis le pied hors de la maison! Encore un tour tiré de votre sac à la malice, M. Bosco! Et puis, pendant ces trois jours, vous n'avez certes pas vécu de l'air du temps, vous et madame Bosco, puisque je ne vous ai pas fait pour un liard de cuisine... Elle non plus, quoiqu'elle la fît très-gentiment, surtout le miroton et la gibelotte, avant que je l'aie prise pour la fille d'un milord.

— La gibelotte?... fille d'un milord? madame Badureau !

— Mais non, M. Bosco, votre épouse ! Enfin, il y a une demi-heure, je monte ici... je ne trouve personne ; je redescends et je m'assois sous la porte cochère, afin de tricoter au frais. Si vous aviez été sorti, il vous aurait fallu, pour rentrer chez vous avec votre dame, me passer sur le corps, et pourtant vous voilà... Toujours le sac à la malice, M. Bosco !

— Madame Badureau, ne racontez surtout ce tour à personne : il est nouveau.

— Motus ! d'autant plus que je crois qu'il y a en bas une de vos pratiques.

— Une de mes pratiques?

— Oh ! dans le grand genre ! Ils sont en voiture. Ce monsieur et cette dame m'ont dit : « Nous voulons parler tout de suite à M. Gilbert, ouvrier lithographe, et à son épouse. » (Bon ! que j'ai pensé à part moi, ils savent le faux nom de mon ventriloque de locataire, et ils veulent lui proposer de venir faire des tours devant leur société.) Mais, motus, je ne trahis pas votre secret, M. Bosco, et je réponds : « M. Gilbert n'y est pas, ni son épouse non plus. Je descends de chez eux, et il n'est pas rentré. — Retournez-y, ma chère dame, peut-être y est-il, me répondent vos pratiques, et ferme-

t-il sa porte. Remontez tout de suite, voilà quarante sous pour votre peine. Frappez encore, et dites à M. Gilbert que c'est un meunier à barbe d'or, qu'il a rencontré au *Café de Paris.* »

— Que diable nous contez-vous là, madame Badureau? Un meunier à barbe d'or?

— M. Bosco, il est vrai qu'un pareil meunier doit être aussi rare qu'un merle blanc; mais je me suis dit : « Ça doit être un tour de votre sac à la malice, et... »

— Ah! chéri, je comprends! reprit Gilberte en interrompant la portière, c'est ce jeune homme qui, lors de ce fameux dimanche, dînait en même temps que nous au *Café de Paris...* et à qui nous avons fait la surprise du million... tu sais?

— La surprise du million? Encore un tour de gobelet! dit madame Badureau en hochant la tête. En ont-ils dans leur sac! Dieu de Dieu! en ont-ils de ces tours!

— C'est ça, Minette, reprit Gilbert, *M. Meunier, commis à la Barbe d'or.*

— A propos, chère petite Korrigan, dit la jeune femme, sans songer à la présence de la portière, la surprise de l'autre million, l'ont-ils eue, ces bons jeunes gens?

— Pas encore, répondit la voix de l'invisible fée. Ordonnez, j'obéirai.

— Hum... hum ! Minette, s'écrie Gilbert en faisant à sa femme un signe d'intelligence pour lui reprocher d'avoir inconsidérément parlé, et d'avoir ainsi provoqué une réponse de l'invisible fée devant madame Badureau.

Mais celle-ci, un moment stupéfaite en entendant cette voix d'un timbre si doux, si sonore, qui semblait venir de l'un des angles du plafond, leva la tête dans cette direction, puis, se frappant le front :

— Ah ! M. Bosco... quel superbe ventriloque vous faites ! et moi qui oublie toujours que vous l'êtes !

— Vous croyez, madame Badureau ? reprit Gilbert dépité, presque courroucé de voir ses relations supernaturelles avec une fée produire si peu d'impression sur la portière. Ah ! vous croyez que ce que vous venez d'entendre n'est qu'un jeu de ventriloquie ?

— Oui, M. Bosco, et sans vouloir rabaisser votre talent, que j'adore, je vous dirai que j'ai assisté, avec défunt mon époux, à une séance où un ventriloque a fait miauler trois chats dans la tabatière de feu Badureau. Vous n'en êtes pas encore là, jeune homme, mais ça viendra...

Pendant que Gilberte riait aux larmes de cette réponse, Gilbert, mis hors de lui-même par

l'incrédulité de la portière, qui se posait en esprit fort, s'écria pour la confondre :

— Korrigan! Minette et moi, nous voulons que la commode auprès de laquelle se trouve madame Badureau devienne... voyons... devienne quoi? ah! un chameau; oui, un vrai chameau de dix pieds de haut, et qu'il s'agenouille devant madame Badureau...

— Oui, dit Gilberte en redoublant ses éclats de rire, va pour le chameau!

— C'est fait! dit la voix de la fée, c'est fait!

— C'est fait... c'est fait... jeune ventriloque... c'est bientôt dit! reprit la portière en s'adressant à Gilbert, nous allons voir ça.

Et après avoir lentement savouré une prise de tabac, elle se baissa quelque peu, appuya ses deux mains sur ses genoux, et contempla la commode d'un œil calme et attentif en répétant :

— Voyons un peu ce tour-là!

La Korrigan avait à peine dit : « C'est fait! » que la petite commode de noyer avait soudain grandi, grandi sur ses pieds, devenus les jambes cagneuses de l'animal du désert, puis s'allongeant, s'arrondissant, se bossuant, se couvrant d'un pelage rare et jaunâtre, elle donnait à l'une de ses extrémités passage à un long cou terminé par une tête busquée; en un mot, la petite commode de noyer s'était, à vue d'œil,

transfigurée en un véritable chameau de la plus belle taille, dont la bosse rugueuse touchait presque le plafond.

Au moment où le docile animal s'agenouilla devant madame Badureau, en balançant çà et là son long cou et sa tête difforme où brillait son grand œil intelligent et doux, Gilberte, regrettant cette évocation magique, et effrayée de cette métamorphose, se rapprocha vivement de son mari, en lui disant avec chagrin et frayeur :

— Oh ! maintenant j'ai peur... Et puis notre pauvre petite commode... j'y tenais tant ! nous l'avions achetée ensemble, le jour de nos noces... et notre linge que j'avais si bien rangé dans les tiroirs en le parsemant de feuilles de rose, pour qu'il sente bon... il va être dans un joli état... s'il est dans le ventre de cette vilaine bête ! Korrigan, renvoyez-la tout de suite. Nous voulons revoir notre petite commode avec notre linge bien rangé et sentant bon, n'est-ce pas, chéri?

— Minette, rassure-toi, reprit Gilbert en jetant un regard triomphant et superbe sur la portière ; je voulais seulement savoir si madame Badureau croirait ce tour-là sorti *de mon sac à la malice*, comme elle dit !!! Maintenant, Korrigan, nous voulons que le chameau disparaisse !

— C'est fait ! dit la voix.

Et le chameau, se rapetissant à vue d'œil, sembla, pour ainsi dire, rentrer dans l'intérieur de la commode, à mesure qu'elle reprit sa forme primitive qui lui demeura.

Pendant que Gilberte, non sans crainte, s'approchait du meuble, afin d'examiner, en bonne ménagère, s'il renfermait le linge qu'elle y avait si soigneusement mis en ordre, madame Badureau, qui, l'œil écarquillé, avait attentivement suivi les phases de ce prodige sans manifester d'autre sentiment que celui d'une curiosité à peu près satisfaite, se redressa en hochant la tête.

— Eh bien ! reprit Gilbert déjà fort choqué de n'avoir pas causé la moindre frayeur à la portière par cette évocation magique, eh bien ! que dites-vous de cela, madame Badureau ?

— Je dis que j'ai vu mieux que ce tour-là, répondit la portière avec suffisance, en aspirant une nouvelle prise de tabac ; j'ai vu beaucoup mieux que cela, M. Bosco !

— Hein ? reprit Gilbert suffoqué ; vous avez vu mieux que ça ?

— Oui, avant-hier encore, sur le boulevard du Temple.

— Madame Badureau !

— Il n'y a pas de madame Badureau qui

tienne! M. Bosco, voici la chose : j'allais chez le propriétaire ; je vois du monde rassemblé autour d'une boutique en plein vent, je me faufile comme une petite souris, et qu'est-ce que j'aperçois? Un brave homme qui vendait des boîtes, grandes comme la main, épaisses d'un doigt : on ouvrait la boîte, et crac! il en sortait, comme s'il allait vous sauter aux yeux, un grand coquin de diable noir, qui vous tirait sa langue rouge avec des cornes et une queue en trompette! Et notez qu'il avait un pied de haut, le scélérat! et qu'il tenait dans une petite boîte de rien du tout! Allons donc, M. Bosco, il n'y a pas de comparaison entre ce tour-là et le vôtre! Il est gentil, le vôtre, c'est vrai; mais vous ne me ferez pas accroire qu'il est plus difficile de faire entrer un chameau dans une commode, que de faire entrer un grand coquin de diable d'un pied de haut dans une boîte aussi petite que ma tabatière! Allons donc, M. Bosco ! allons donc!

— Parole d'honneur, c'est désolant! s'écria Gilbert profondément humilié dans sa puissance surnaturelle par l'invincible incrédulité de madame Badureau ; pouvoir tout ce qu'on veut, et n'être regardé que comme un simple ventriloque ou M. Bosco!

Deux ou trois coups frappés extérieurement

à la porte mirent terme aux doléances de Gilbert, et sa femme, rassurée par son attentive inspection du contenu de la commode, dit à haute voix :

— Entrez !

La porte s'ouvrit, et nos jeunes gens virent venir à eux leurs voisins de table du *Café de Paris,* Auguste Meunier et sa femme Juliette, tous deux vêtus avec autant de magnificence que de mauvais goût. Meunier portait à sa chemise des boutons de diamants et des boutons de rubis à son gilet de velours noir broché de soie orange; sur cette riche étoffe serpentait une grosse chaîne d'or, à laquelle pendait un binocle rehaussé de pierreries. Juliette Meunier ne le cédait en rien à son mari pour le luxe des vêtements. Chapeau de satin surmonté d'un oiseau de paradis, voile de dentelle d'Angleterre, long châle de cachemire de l'Inde, robe de velours garnie de martre zibeline (quoique l'été fût sur le point de succéder au printemps), tel était l'accoutrement de la jeune femme. De plus, elle portait à chacun de ses bras une demi-douzaine de bracelets. et des bagues énormes par-dessus ses gants : sa *châtelaine* étincelante de pierreries tombait jusqu'à ses genoux ; la pauvre Juliette étouffait sous son velours, son châle de cachemire et ses fourrures, par cette belle et tiède

journée printanière. Cependant, malgré cette exhibition d'un luxe prétentieux et de mauvais goût, les traits de Juliette et ceux de son mari ne révélaient en rien l'insolente et sotte infatuation généralement familière aux enrichis; tout au plus lisait-on sur la physionomie rayonnante des deux jeunes gens le désir d'étonner un peu, par leurs éblouissants atours, le lithographe et la fleuriste, qu'ils avaient rencontrés une fois au *Café de Paris;* rencontre dont les deux couples ne pouvaient conserver qu'un bon souvenir.

A l'aspect des nouveaux venus, madame Badureau s'était discrètement éclipsée en disant à demi-voix à Gilbert :

— M. Bosco, vous pouvez faire payer les yeux de la tête à ces pratiques-là votre tour de la commode et du chameau, qui sont venues en équipage, quoique j'aie vu mieux que cela ; mais motus!

— M. Gilbert, dit cordialement Meunier après la disparition de la portière, vous allez nous trouver très sans façon, Juliette et moi, qui venons ainsi vous relancer chez vous; mais ne voyant pas la portière redescendre, et ennuyés d'attendre, nous avons, ma foi, risqué l'ascension. Oh! nous sommes habitués à grimper; nous logions comme vous au cinquième, avant d'avoir

fait un énorme héritage. Car vous ne savez pas, depuis que nous nous sommes rencontrés au *Café de Paris*... nous sommes devenus millionnaires...

— Ah bah! fit Gilbert en feignant la surprise, millionnaires!

— Mon Dieu, oui, reprit Juliette, et c'est ce qui nous amène ici, ma bonne petite madame Gilbert, nous ne sommes pas oublieux.

— Non, non, la fortune ne nous a pas tourné la tête, à nous autres, ajouta Meunier en tendant de nouveau la main à Gilbert, nous ne sommes pas ingrats.

— Ah çà, M. Meunier, reprit Gilbert en souriant et échangeant un regard d'intelligence avec sa femme, est-ce que par hasard vous vous imaginez que nous sommes pour quelque chose dans votre héritage?

— Nous le voudrions de tout notre cœur, reprit Gilberte en souriant aussi. Mais, vous le voyez, ajouta-t-elle en indiquant du geste le modeste mobilier de la chambrette, nous sommes de petites gens, et nous aurions nous-mêmes fièrement besoin d'un héritage. Mais comme vous voilà belle, madame Meunier! quels bijoux magnifiques!

— Et vous donc, M. Meunier, dit Gilbert, vous avez l'air d'un milord!

— Ma foi, Juliette et moi, nous nous sommes lancés, nous avons acheté tout ce qu'il y a de plus cher, répondit Meunier, nous avons loué une voiture, et nous nous sommes dit : « Il faut aller faire une petite visite à M. et madame Gilbert. » Car enfin, quoique vous ne soyez, bien entendu, pour rien du tout dans notre héritage, j'en reviens là : nous ne sommes pas ingrats...

— M. Meunier, reprit gaiement Gilbert, nous demandons le mot de la charade.

— Oui, reprit Gilberte, dites-nous donc ce que nous avons pu faire pour vous.

— Et cette fameuse bouteille de champagne, reprit madame Meunier en regardant Gilberte ; cette bouteille de champagne que vous vous faisiez une fête de boire au *Café de Paris*, et que vous n'avez pas bue, de crainte de nous humilier, Auguste et moi?

— Comment, madame, répondit Gilbert en souriant et rougissant, vous supposez que...

— Non, non, ce n'est pas un soupçon, reprit Meunier, c'est une certitude... Figurez-vous que ce jour-là, au *Café de Paris*, en vous entendant demander du champagne, j'ai été humilié, attristé par cette pensée que je ne pouvais pas offrir ce petit régal à Juliette. Aussi, quand vous avez tout à coup décommandé votre

vin, madame Gilberte, ça m'a ôté un poids de dessus le cœur.

— Et vous avez été assez obligeant pour m'offrir de partager votre bourse avec moi, reprit Gilbert. Vous parlez de reconnaissance : c'est nous qui vous en devons.

— Attendez donc, mon brave M. Gilbert, laissez-moi achever, reprit Meunier; je vous offre ma bourse, vous me refusez, en m'assurant que vous avez de quoi payer votre écot...

— ... Mais une fois sortis du café, ajouta Juliette, je dis à Auguste, en me rappelant plusieurs circonstances : « Nos voisins de table n'avaient pas l'air de gens qui s'aventurent à demander quelque chose sans pouvoir payer ; je parie que cette jolie petite dame qui a tout à coup renvoyé ce vin a cédé à la bonne pensée de ne pas nous humilier. — C'est évident, m'a répondu Auguste, car je me souviens maintenant que notre voisin semblait abasourdi en entendant sa femme dire au garçon qu'elle ne voulait plus de champagne. »

— Ma foi, madame Meunier, je ne ferai pas de modestie aux dépens de Minette, reprit Gilbert : oui, ma petite femme a mieux aimé ne pas boire cette fameuse bouteille de vin de Champagne, que de vous causer une sorte de chagrin.

— Aussi, reprit Juliette, nous souvenant de cette action si délicate et si gentille, dès que nous avons été riches, une de nos premières pensées a été de nous dire : « Nous voilà millionnaires; les faux amis ne nous manqueront pas ; mais si nous pouvions avoir de vrais amis, notre bonheur serait complet. »

— Et naturellement, nous avons songé à vous, M. Gilbert, et à votre charmante petite dame, reprit Meunier. Nous sommes de Lyon, venus depuis peu de temps à Paris, où nous ne connaissons presque personne, car nous n'avions ni le goût ni le temps de faire des connaissances. J'étais premier commis à la *Barbe d'or*, ma femme tenait le comptoir, et, sauf notre dimanche, nous n'avions pas un instant à nous; notre patron était très-exigeant.

— Être heureux tout seuls, c'est ennuyeux, reprit Juliette; avoir des amis qui vous aiment seulement pour votre fortune, c'est odieux, nous disions-nous. Or, comme un petit échantillon, pour juger de la beauté d'une étoffe, suffit, nous avons pu juger de l'excellent cœur de nos aimables voisins de l'autre jour. Allons donc bravement leur offrir notre amitié...

— Et s'ils l'acceptaient, ajouta Meunier, rien ne manquerait à notre bonheur.

— M. Meunier, reprit Gilbert pensif depuis quelques moments, vous êtes donc heureux... bien heureux... très-heureux?...

— Ah çà, mon cher ex-voisin de table (j'aime mieux vous appeler ainsi, c'est plus long que *monsieur,* mais *monsieur* me paraît froid en diable), répondit gaiement Meunier, vous me demandez si...

— Hé, mon Dieu! appelez-nous sans façon Gilbert et Gilberte; entre bonnes gens, pas de cérémonies! nous vous appellerons Auguste et Juliette.

— C'est dit, reprit Meunier, et j'use tout de suite de l'autorisation en vous répondant, mon cher Gilbert. Comment! vous me demandez si nous sommes heureux, très-heureux? Pouvez-vous nous faire une pareille question lorsque nous sommes millionnaires?

— Ma foi, mon cher Meunier, c'est curiosité pure. Et puis... vous savez, on dit que l'or ne fait pas le bonheur...

— C'est possible que l'on dise cela, mais ce dont je suis certain, c'est que depuis que Juliette et moi, au lieu de vivre dans la dépendance des autres, nous sommes maîtres d'une grande fortune, nous nous trouvons les gens les plus heureux du monde...

— C'est vrai, reprit Juliette, et si nous avions pour amis Gilbert et Gilberte, rien ne manquerait à ce bonheur, déjà si grand.

— Votre offre d'amitié nous fait grand plaisir, mon cher Meunier, reprit Gilbert, et nous l'acceptons de tout cœur !

— Oh ! oui, reprit Gilberte, de tout cœur.

— Eh bien, nos bons amis, reprit Meunier, il faut commencer par nous faire une promesse.

— Laquelle, mon cher Meunier?

— Nous promettre de venir ce soir avec madame Gilbert pendre la crémaillère de notre héritage ; nous ferons une partie complète : nous irons d'abord à l'Opéra.

— Nom d'un petit bonhomme ! fit Gilbert, rien que ça... à l'Opéra !

— L'on y donne une première représentation à bénéfice, ajouta Meunier ; ce sera superbe. La célèbre madame de Saint-Marceau, artiste du théâtre des Italiens, chantera deux actes de la *Semiramide*. Nous avons loué une loge de quatre places ; voici vos deux coupons.

— Merci, mon cher Meunier, dit Gilbert en prenant les billets d'un air pensif; nous acceptons sans façon.

— Et en sortant de l'Opéra, reprit Juliette, nous irons souper au *Café de Paris*, en souvenir de notre première rencontre.

— Quelle bonne idée, chère Juliette! dit Gilberte; nous ferons rapprocher les deux tables que l'autre dimanche nous occupions chacun de notre côté. Nous n'en ferons qu'une; et cette fois nous la boirons ensemble, cette fameuse bouteille de champagne!

— Ainsi, mes amis, dit Meunier en se disposant à quitter la chambre avec Juliette, nous nous retrouverons à l'Opéra?

— C'est convenu, répondit Gilbert qui semblait de plus en plus préoccupé; à ce soir.

A peine les deux nouveaux amis de Gilbert et Gilberte les eurent-ils laissés seuls, que Gilbert s'écria en marchant avec agitation et en gesticulant :

— Korrigan, je suis une oie! un âne! une buse! un butor! Je suis, en un mot, tout ce qu'il y a de plus bête, de plus crétin, de plus stupide au monde! Minette, ma pauvre Minette, ton époux devrait manger du foin à un râtelier, ou brouter de l'herbe à quatre pattes, le triple animal!

— Ah! mon Dieu! chère petite fée! s'écria Gilberte toute tremblante, mon pauvre Gilbert devient fou! Korrigan, ayez pitié de moi!

IV

L'inquiétude de Gilberte, en voyant l'agitation de son mari et en entendant ses paroles étranges, était concevable ; il allait deci delà, haussant les épaules, se frappant le front, riant aux éclats, s'adressant les reproches les plus saugrenus ; puis venant embrasser sa femme, il lui demandait pardon et se remettait à marcher, à gesticuler en prononçant des mots sans suite.

— Ah ! plus de doute, il est fou ! murmura Gilberte de qui les yeux se remplirent de larmes. Oh ! mon Gilbert... Bonne Korrigan, ayez pitié de nous !...

— Ne crains rien, dit la douce voix, ne

crains rien. Non, ton Gilbert n'est pas fou.

— Quoi ! chérie, tu pleures ? s'écria le jeune homme avec une douloureuse surprise à la vue des larmes de sa femme ; tu pleures ?...

Puis s'agenouillant devant elle et baisant ses mains avec tendresse :

— Et c'est moi qui te fais pleurer !

— Dame ! répondit Gilberte en tâchant en vain de retenir ses larmes, tu vas, tu viens comme un ahuri ; tu fais les grands bras ; tu dis... tu dis...

Et la pauvre enfant suffoquait.

— Tu dis.... que... que... tu dois marcher... à... quatre pattes... et... brou... brouter de l'herbe !

— Mais, mon adorée, c'est une image, une figure, reprit Gilbert, toujours agenouillé aux pieds de sa femme, qu'il enlaçait tendrement de ses bras ; c'était une manière de dire, ma pauvre chérie, que jusqu'ici j'avais été... bête comme une oie... voilà tout.

— Bien vrai ? répondit Gilberte en essuyant ses beaux grands yeux remplis de pleurs.

Puis prenant entre ses deux mains la figure attendrie de son Gilbert, qu'elle contemplait avec une figure passionnée :

— Bien vrai ?... Tu as ta raison ? Tu me reconnais ?...

— Si je te reconnais! s'écria le jeune homme en se relevant. Tiens, sens mon cœur, comme il bat à la seule pensée de t'avoir un instant, sans le vouloir, affligée!

— Oh! c'est vrai, reprit la jeune femme avec une douce émotion et de plus en plus rassurée ; ton cœur bat! Je retrouve ton bon regard, mon Gilbert! Non, tu n'es pas fou! C'est moi qui étais folle de m'effrayer... Mais aussi, vilain Bibi (et elle souriait dans ses larmes à demi taries) tu viens me dire que tu devrais marcher à quatre pattes...

— Pauvre Minette! je comprends qu'au premier abord cette posture, que je revendiquais comme devant être la mienne, en punition de ma sottise, t'ait semblé bizarre ; mais, vois-tu, j'étais si courroucé contre moi-même, que je ne me ménageais pas les duretés les plus désagréables.

— Je le crois bien. Tu t'appelais : âne, buse, oison, butor, bête à foin! enfin, est-ce que je sais, moi?

— Et quand on pense que je ne m'en suis pas encore dit assez!

— Mais qu'est-ce que tu as donc à te reprocher?

— Ce que j'ai à me reprocher? Je dirais à nous reprocher, si, en ma qualité de chef du

ménage, je ne devais pas prendre toute la responsabilité sur moi !

— Mais, encore une fois, qu'est-ce que tu as à prendre sur toi ?

— Une bévue énorme ! une sottise monstrueuse ! une ânerie pyramidale !

— Allons, tu vas recommencer !

— Voyons, raisonnons un peu.

— A la bonne heure, je t'écoute.

— Le hasard nous envoie une Korrigan, un amour de petite fée, qui nous dit tout bonnement ceci : « Mes amis, j'accomplirai vos souhaits jusqu'à ce que vous vous trouviez assez complétement heureux pour me dire : *Va-t'en, Korrigan.* » C'est simple comme bonjour, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Il s'agissait donc pour nous de demander à la Korrigan d'accomplir les souhaits qui pouvaient nous rendre à jamais heureux, et de lui dire ensuite très-poliment : « Merci, chère Korrigan, vous pouvez aller rejoindre vos sœurs. »

— Sans doute.

— Il s'agissait donc pour nous de trouver le bonheur ?

— Pas davantage.

— Et ce bonheur, à qui l'avons-nous demandé ? Où l'avons-nous cherché ? Ah ! ma pauvre Mi-

nette, nous l'avons cherché bien loin... et il était à nos pieds ! Nous l'avons demandé à d'autres, en entrant dans leur vie, tandis que le bonheur... était en nous-mêmes !

— Quoi... déjà ? murmura la voix de l'invisible fée, avec un accent de joyeuse surprise et se parlant à elle-même. Quoi, l'expérience du passé suffirait à douer de la sagesse ces deux bons cœurs, et je pourrais aller rejoindre mes sœurs?... Oh ! je n'ose encore me bercer d'un si doux espoir.

Gilbert et Gilberte, causant ensemble, n'avaient pas entendu les paroles de la Korrigan, murmurées d'une voix si faible qu'elle ne parvint pas à leur oreille.

— Voyons, Gilbert, explique-toi, reprenait la jeune femme. Tu dis, n'est-ce pas, que nous avons eu tort de chercher le bonheur ailleurs qu'en nous-mêmes?

— Eh, sans doute, chérie. Au lieu de rester nous-mêmes... et, nom d'un petit bonhomme! nous nous connaissons depuis assez longtemps pour savoir qui nous sommes, nous avons été assez buses, assez oisons, assez...

— Comment, M. Bibi, nous avons été buses... oisons?... Vous êtes poli !

— Je parle pour moi, Minette, mais je dis nous, comme M. le préfet de police : « Nous,

préfet de police, considérant que les chiens errants sans feu ni lieu, etc. » Tu n'as qu'à lire les affiches.

— Amour de chéri, va! As-tu de l'esprit quand tu t'y mets! reprit en riant Gilberte. Je te passe le nous, à cause de l'explication.

— Donc, je continue : sachant ce que nous étions l'un et l'autre, nous avons été... assez.. assez... simples pour vouloir devenir et être d'autres que nous-mêmes. Vraiment, ça n'avait pas le sens commun!

— Tu as raison.

— Je ne prétends pas mécaniser le marquis et la marquise de Montlaur, quoique enfin, à la grande rigueur...

— Et puis, il suffit qu'on ait été quelqu'un, n'est-ce pas, chéri? pour ne point en dire pis que pendre, de cette personne-là.

— Je reconnais Minette à ces procédés! Quant à George Hubert et à Louise, pour ce qui est de la grandeur, de la générosité de l'âme, nous ne leur allons pas à la cheville, c'est vrai ; mais que veux-tu! la noblesse de cœur, le génie de George Hubert, le sublime dévouement de cette pauvre Louise, ne les ont pas empêchés de souffrir l'un et l'autre comme des damnés. Nous ne le savons que trop, puisque nous avons été eux-mêmes.

— Oh! oui, quelles souffrances, mon Dieu!

— Et les souffrances, est-ce à nous-mêmes que nous les avons dues? Non, mais à ceux-là dans la vie desquels nous avons été nous fourrer comme des étourneaux.

— Ou comme de pauvres papillons qui, attirés par la lumière de la chandelle, vont s'y brûler.

— C'est cela. Aussi, vois : tant que nous sommes restés nous-mêmes, nous n'avons jamais connu le chagrin. D'où je conclus que, pour trouver le bonheur, nous devons désormais rester Gilbert et Gilberte.

— Et ainsi nous serons certains de ne faire que ce que nous voudrons.

— Bon, voilà déjà la moitié de notre bonheur trouvée...

— Mais l'autre moitié?

— C'est surtout à propos de cette autre moitié que nous avons été bêtes à manger du foin. (Je dis toujours nous, comme M. le préfet de police.) Où avons-nous jusqu'ici cherché le bonheur? D'abord, dans la vie d'un grand seigneur et d'une grande dame. Ensuite dans la vie d'un homme de génie et de sa maîtresse...

— Et Dieu sait si nous avons trouvé ce que nous cherchions!

— Or, ce qu'il y a de plus curieux, chérie,

c'est que... et je ne m'en repens pas, nous avons procuré à autrui ce que nous cherchions en vain.

— Comment cela ?

— Est-ce que tu n'as pas entendu tout à l'heure ce brave Meunier et sa femme nous dire qu'à l'exception de notre amitié, rien ne manquait à leur bonheur depuis qu'ils étaient millionnaires ?

— C'est vrai, ils nous l'ont dit.

— Et nous qui les avons faits millionnaires, nous qui pouvons être dix fois, cent fois, mille millions de fois millionnaires, nom d'un petit bonhomme ! nous ne nous procurons pas à nous-mêmes le bonheur que nous avons donné à notre ami Meunier !

— Hélas !... murmura d'un ton plaintif la douce voix de la Korrigan, sans être entendue de Gilbert et de Gilberte, un moment j'avais cru à la sagesse de ces deux bons cœurs ! Hélas !... je ne reverrai pas encore mes sœurs !

Gilberte, au lieu de répondre à son mari, resta un moment pensive et reprit :

— Tu as peut-être raison, chéri ; cependant...

— Cependant ?

— Te rappelles-tu que lorsque la Korrigan, après nous avoir donné ces deux millions qui se

sont trouvés dans ta boîte à crayons et dans mon carton à fleurs, nous a dit : « Voulez-vous encore des millions? En voulez-vous dix? En voulez-vous cent? » tu as répondu, il me semble t'entendre : « Peuh ! c'est bien commun, des millions : il doit y avoir mieux que cela à demander ! »

— Parbleu ! certainement, parce qu'alors nous croyions que la richesse avait besoin de l'assaisonnement d'une grande naissance; et puis l'expérience nous a démontré les tracas, les ennuis de l'existence d'un grand seigneur, réduit lui-même à envier le sort d'un homme de génie ; alors nous avons demandé le bonheur au génie, à la gloire. « Connais pas ! » a répondu la gloire. « Adressez-vous ailleurs! »

— Au fait, en y réfléchissant, je suis assez de ton avis, et voilà le petit raisonnement que je me fais.

— Voyons le petit raisonnement de Minette!

— Avant d'avoir éprouvé par nous-mêmes ce qu'il y a au fond de la vie des grands seigneurs et des hommes de génie, cela ne nous suffisait pas d'être millionnaires, parce que, quoique riches, richissimes, nous nous serions dit, en voyant passer un marquis ou un grand poëte : « Nous avons beau avoir des millions, ils ne nous donnent ni la naissance ni la gloire ! »

— Parfait, le petit raisonnement de Minette, parfait ! car maintenant le bonheur que nous aurons à être millionnaires ne sera plus gâté par de méchantes envies, et nous dirons : « Passez, marquis ! passez, poëte illustre ! nous avons été grands seigneurs ! nous avons été grand poëte ! merci, nous savons ce qu'en vaut l'aune ! »

— Oui, et, ma foi, nous resterons tout bonnement simples millionnaires.

— Simples millionnaires ! allons donc ! s'écria Gilbert en haussant les épaules ; c'est encore à cet endroit-là que nous avons été de véritables oisons. (Je dis nous, toujours pour m'exprimer comme M. le préfet de police.)

— Voyons, Bibi, entendons-nous. Nous sommes à jamais revenus de la gloire et des grandeurs, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, Dieu merci !

— Alors, comment veux-tu que nous soyons autre chose que de simples millionnaires ?

— Pauvre Minette ! ma parole d'honneur, tu me fais de la peine !

— Explique-toi.

— Et le chameau ?

— Comment, le chameau ?

— Et la colique...

— La colique ?

— Nous ! de simples millionnaires ! nous qui

pouvons changer une commode en chameau! et donner la colique à n'importe qui, aux bergers comme aux rois! s'écria Gilbert avec exaltation. Et tiens! parbleu! une idée! quand j'étais grand poëte, cet enragé amateur d'autographes voulait me faire mettre ma signature à côté de celle de l'empereur Nicolas... J'ai toujours eu une dent contre cet autocrate-là, moi, depuis sa tyrannie contre les Polonais.

— Comme ça se trouve, Bibi : justement madame Badureau, avant de voir en toi M. Bosco, t'avait élevé au rang de prince polonais, reprit Gilberte en riant. Ah çà, est-ce que tu voudrais...?

— Donner la colique à Nicolas?... Avec ça que je m'en priverai... Tu vas voir... Korrigan?

— Je suis là, répondit la voix; qu'ordonnez-vous?

— Je veux qu'à l'instant Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies ait une colique atroce.

— Oui, Korrigan, dit Gilberte, à cause de ces pauvres Polonais qu'il a tant tourmentés!

— C'est fait, dit la voix. Le czar était sur le point de signer l'arrêt de transportation d'une famille en Sibérie; il jette sa plume, se lève précipitamment de la table autour de laquelle siégent ses ministres et disparaît.

— Hein! Minette, quelle belle chose que la

colique, quand on sait s'en servir! Nom d'un petit bonhomme! pour la rapidité c'est aussi beau que le télégraphe électrique! Et tu dis, ma pauvre chérie, que nous sommes de simples millionnaires, lorsque nous pouvons donner la colique à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies! la donner même à toutes les Russies! Voyons, ça va-t-il? Pendant que nous y sommes, donnons-nous la colique à toutes les Russies, hein?

— Y penses-tu! il y a là tant de gens qui n'ont fait de mal à personne!

— Allons, soit, Minette le veut, aucune des Russies n'aura la colique. Et pourtant je me suis laissé dire qu'il existe dans ce pays certains boyards qui ressemblent fort à nos seigneurs d'autrefois. Enfin, qu'ils prennent garde à eux, les boyards! C'est comme l'armée russe, autrichienne et prussienne; si jamais elle passait nos frontières! Tiens, encore une idée, et une fameuse... Korrigan?

— Parlez, dit la douce voix, qu'exigez-vous?

— Nous voulons que toute armée étrangère qui, sans avoir été attaquée, mettra le pied sur nos frontières pour vilipender la France, ait une colique atroce, depuis les empereurs et les généraux en chef, jusqu'au dernier pioupiou russe, autrichien ou prussien! Oui, nous voulons

qu'au moment où on leur commandera *joue... feu !...* pioupious, officiers, généraux et empereurs soient mis à l'instant hors de combat comme le général Poussard !

— Ma foi, oui, reprit Gilberte en riant aux éclats ; car, après tout, la colique ne tue personne, la guerre tue tant de pauvre monde !

— Vous serez obéis, répondit la voix, vous serez obéis comme vous l'avez été à propos du général Poussard.

Et la voix ajouta sans être entendue de Gilbert et de Gilberte :

— Ah ! pourquoi leur vœu n'atteint-il pas tous ceux qui dans ce monde-ci sont sujets à cette folie furieuse qu'on appelle LA GUERRE ! Le vœu de ces deux bons cœurs ferait à jamais régner la paix sur cette terre ; la paix fraternelle, féconde et libératrice !

— De simples millionnaires ! répétait Gilbert dans son exaltation croissante ; nous qui venons d'assurer désormais l'indépendance de la France, en donnant une colique atroce à l'étranger, toutes les fois qu'il osera mettre le pied sur nos frontières sans avoir été attaqué ! Mais, Minette ! plus on l'approfondit, la colique, quand elle est bien appliquée, plus l'on reconnaît que la colique pourrait à la rigueur remplacer la Providence, si par malheur la Providence était défunte.

— Ah! Gilbert!

— Comment ! voilà, je suppose, un scélérat qui va voler, assassiner! v'lan ! il est saisi d'une colique atroce au moment de commettre son crime !

— C'est vrai, pourtant !

— Voilà un beau muguet, qui fait le gentil, le gracieux, le troubadour pour séduire la femme d'un honnête homme ; la malheureuse va oublier ses devoirs ; l'heure du berger a sonné ; mais v'lan! mon troubadour est pincé par une colique atroce au moment où il fait la bouche en cour en disant : « Ame de ma vie ! volupté des cieux... » et autres fadeurs...

— Ah, ah, ah! fit Gilberte en riant de tout son cœur, je le vois d'ici !... quelle mine piteuse !

— Hélas! murmura la voix de la Korrigan sans être entendue des deux jeunes gens, ces vœux... ils ne songent pas à les formuler! Ils pourraient faire régner à jamais la vertu sur cette terre-ci !

— Je te dis, Minette, reprenait Gilbert, je te dis que la puissance de la colique est énorme ! Et ce n'est qu'un des mille moyens dont nous pouvons disposer. Mais, que veux-tu ! d'abord éblouis, ahuris par notre merveilleuse aventure...

— Et il y avait bien de quoi !

— Nous avons pataugé, nous n'avons pas su nous servir de notre pouvoir, afin d'y trouver le bonheur; mais l'expérience nous vient, et cette fois nous le tenons, ce scélérat de bonheur!

— Voyons, qu'allons-nous faire?

— D'abord, penser au solide. Chère Korrigan, nous voulons dépenser... voyons, combien? Bah!... cinquante mille francs par quart d'heure.

— Ah! mon Dieu! Gilbert, qu'est-ce que tu dis là?...

— Je dis cela, parce que cinquante mille francs par quart d'heure font deux cent mille francs par heure, ou quatre millions huit cent mille francs par jour; mettons cinq millions, la pièce ronde... Si ça ne nous suffit pas, nous verrons ensuite... Voilà mon caractère!

— Mais tu es fou!

— Et vous, chère petite Korrigan, vous allez nous payer un jour d'avance, et désormais, tous les matins, à midi sonnant, nous voulons toucher notre paye du lendemain.

— Deux cent mille francs par heure! dit Gilberte en joignant les mains, c'est à n'y pas croire! Non, ajouta-t-elle naïvement, il n'y a pas dans le monde assez d'argent pour que la Korrigan puisse seulement nous faire la paye d'un jour!

— Ah ! tu crois cela, ma pauvre Minette? Eh bien, dis comme moi : « Korrigan, nous voulons avoir tout de suite nos cinq millions d'aujourd'hui. »

— Ah ! par exemple, nous allons bien voir, reprit la jeune femme d'un air de doute. Et elle ajouta : « Korrigan, nous voulons avoir tout de suite nos cinq millions d'aujourd'hui. »

— C'est fait! répondit mélancoliquement la voix de l'invisible fée. Vous trouverez les cinq millions dans le premier tiroir de votre commode... et chaque jour, selon vos désirs, à midi, vous recevrez pareille somme, et davantage si vous le voulez.

Gilbert et Gilberte avaient couru vers la commode. Ils virent le premier tiroir rempli de liasses de billets de banque. Gilbert en prit une au hasard. et en éparpilla le contenu sur la tablette de la commode en disant à sa femme :

— Eh bien! chérie, qu'en penses-tu?

— Dame, je pense que de voir de si grosses sommes ça écœure... Qu'est-ce que nous allons faire de tant d'argent? mon Dieu!

— Le dépenser donc, et joyeusement! avoir un hôtel à nous, des chevaux à nous, des diamants à toi. Car enfin, jusqu'ici, nous n'avions que la défroque de ceux dans la vie de qui nous entrions!

— C'est vrai, en étant le marquis et la marquise de Montlaur, c'est leur hôtel que nous avions et pas le nôtre.

— Évidemment. Aussi, avant une heure nous aurons, nom d'un petit bonhomme ! l'*hôtel Gilbert.*

— Oh ! avant une heure ?...

— Tu verras, j'ai mon idée.

Puis réfléchissant et tressaillant :

— Ah ! diable ! mais j'y pense...

— Qu'as-tu donc ?

— Est-ce que tu n'as pas lu dans les contes de fées que parfois les génies faisaient la farce, histoire de rire, de donner à leurs protégés des pièces d'or qui se changeaient en feuilles d'arbres ?

— Comment ! tu crois notre chère petite Korrigan capable de...?

— Non, non, mais enfin... qu'est-ce que ça lui ferait — et cela ne vous fâchera pas, n'est-ce pas, ma bonne petite fée, — que nous envoyions madame Badureau changer un ou deux de ces billets de mille francs... seulement pour avoir de la monnaie ?

— Fais ce que tu voudras, répondit la voix, cet argent t'appartient.

Aussitôt Gilbert courut à la croisée, qu'il ouvrit, et se penchant au dehors, il appela :

— Madame Badureau !... madame Badureau !...

— Mais, Gilbert, disait la jeune femme, tu oublies donc que les deux billets de mille francs que par plaisanterie tu as donnés à la portière étaient bons, puisqu'elle ne s'en est pas plainte? Et puis le million que nous avons fait avoir à Meunier et à sa femme était bien réel aussi.

— C'est vrai, je ne songeais pas à cela ; mais changeons toujours ces billets, puisque notre chère petite fée ne se formalise point. N'est-ce pas, Korrigan?

— Non, mes amis, reprit la voix, disposez à votre gré de votre argent.

— A propos de notre ami Meunier, reprit Gilberte, nous lui devons un million ; n'oublions pas cela, chéri?

— Quel million?

— Celui que nous devions lui donner plus tard, pour que leur joie soit double.

— C'est juste, Minette, il faut payer ses dettes ; c'est sacré. Korrigan, nous voulons qu'Auguste Meunier et sa femme aient aujourd'hui même leur second million.

— Oh! oui, reprit Gilberte; ils ont été aujourd'hui si gentils pour nous! Il faut qu'ils aient leur second million avant l'heure à laquelle nous

devons les rencontrer à l'Opéra ; nous jouirons ainsi de la première fleur de leur joie.

— C'est fait! dit la voix. On apprend à l'instant à Auguste Meunier qu'une créance jusqu'alors inconnue, et se montant à un million, a été recouvrée au nom de la succession qui lui appartient.

— Vont-ils être contents! dit Gilberte. Mais j'y pense, pourquoi ne leur donner que deux millions, à ces jeunes gens?

— Peste! comme tu y vas!

— Dame... pour ce que cela nous coûte...

— C'est égal : deux millions font un fort joli denier. Et puis, vois-tu, si tout le monde était archimillionnaire, il n'y aurait plus de plaisir à l'être.

— Tu crois, chéri?

— Certainement.

— Hélas! déjà l'égoïsme! murmura la voix de la Korrigan, sans être entendue de Gilbert et de Gilberte. Pauvres bons cœurs!... la richesse va-t-elle altérer leur pureté native?...

Madame Badureau s'était empressée d'accourir à l'appel de son locataire, et tout essoufflée, elle entra dans la chambre en disant :

— Ah! M. Bosco! vous devriez bien, vous qui êtes un fameux escamoteur, escamoter les cinq étages de l'escalier : ça serait fièrement

plus agréable pour moi, qui les grimpe, que votre tour de chameau!

— Prenez garde, madame Badureau : si je voulais, je ferais disparaître les cinq étages, et cette chambre où nous sommes deviendrait à l'instant un rez-de-chaussée... ah! ah!

— Pardi! c'est bien malin!...

— Vous allez peut-être me dire que...

— ... Que j'ai vu ce tour-là, M. Bosco? reprit imperturbablement la portière en interrompant Gilbert. Oui, j'ai vu ce tour-là dans la féerie des *Pilules du Diable*... Les étages de la maison de Pierrot descendaient et se renfonçaient l'un dans l'autre comme une lorgnette de spectacle... Connu, M. Bosco, connu!

— Ah! ah! ah! fit Gilberte en riant aux éclats de la figure dépitée de son mari, qui ne pouvait parvenir à étonner madame Badureau. Bibi est vexé!

— Le fait est que c'est un peu vexant, reprit Gilbert, qui finit cependant par rire comme sa femme.

Puis remettant deux billets de mille francs à la portière, il lui dit :

— Voici deux billets de mille francs ; voulez-vous aller me les changer tout de suite?

— Bon! reprit madame Badureau d'un air méditatif en tenant les deux billets et restant

immobile ; bon ! je prends les deux billets dans une main, je suis censée aller les changer... et puis après ?

— Comment? et puis après ?

— Et le tour, M. Bosco ?

— Quel tour?

— Le tour des deux billets que je suis censée aller changer. Parions que je le devine : je tiens bien serrés les deux billets de mille francs dans ma main, n'est-ce pas?

Et madame Badureau ferma en effet ses deux mains, dans chacune desquelles se trouvait un billet de mille francs.

— Je gage, M. Bosco, que vous allez me dire: « Par ma puissance magique, je veux que les deux billets que tient dans ses mains madame Badureau se changent en *moigneaux,* ou en lézards, ou bien encore qu'ils se retrouvent dans son estomac. » Eh bien! connu ! M. Bosco : j'ai vu faire ce tour-là par M. Comte, avec défunt Badureau, le jour où l'on a fait miauler trois chats dans sa tabatière !

— Mais il ne s'agit pas de tour! s'écria Gilbert impatienté, tandis que Gilberte riait de tout son cœur. J'ai besoin de monnaie, je vous dis d'aller m'en chercher, rien de plus!

— Ah! très-bien ; c'est différent, répondit la portière en se dirigeant vers la porte. Pardon,

M. Bosco. C'est qu'avec vous je vois partout le sac à la malice et la poudre de perlimpimpin... Je vas chez le changeur, et je vous rapporte la monnaie. En argent ou en or?

— En or! en or! dit vivement Gilbert; nous voulons de l'or!

Et il ajouta :

— Ah! j'oubliais... il y a ici près un loueur de voitures, rue Saint-Dominique?

— Je ne sais pas, M. Bosco.

— Je le sais, moi, se dit Gilbert : c'est là que ma femme, quand elle était marquise de Montlaur, a envoyé chercher un remise pour se rendre le matin chez le duc de Saligny.

Et il reprit tout haut :

— Allez chez ce loueur de voitures, madame Badureau, et ramenez-nous tout ce qu'il y a de plus beau en équipage. Il nous faut, en outre du cocher, un domestique pour monter derrière la voiture; et surtout, madame Badureau, n'allez pas croire qu'il s'agit encore d'un tour...

— Vous en seriez bien capable, M. Bosco. J'ai autrefois vu, avec défunt Badureau, une féerie dans laquelle une voiture et des chevaux se changeaient en...

— Allez au diable, madame Badureau! C'est par trop fort! s'écria Gilbert; vous abusez de notre patience...

— Suffit... motus ! M. Bosco, je cours chercher votre or et votre voiture.

Et la portière disparut.

— Votre voiture ! votre or ! comme ça sonne joyeusement à l'oreille ! hein, Minette? reprit Gilbert, et quand tout à l'heure nous dirons : « Notre hôtel, nos domestiques... »

— Comment ! tout à l'heure ?

— Tu verras, j'ai mon idée ! oui, tout à l'heure nous dirons : « Notre hôtel, nos gens, nos chevaux ! » car j'en reviens toujours là, nous n'avons pas joui de la richesse par nous-mêmes, quand nous étions le marquis et la marquise de Montlaur.

— C'est peut-être pour cela que nos richesses nous étaient indifférentes ; nous y étions habitués.

— Aussi, maintenant, nous en jouirons d'autant plus, de nos richesses, que nous n'y avons par nous-mêmes jamais été habitués, car enfin, excepté durant la nuit de notre marquisat et le temps que nous avons passé dans la vie de George Hubert et de Louise, nous avons toujours vécu comme des gueux, ma pauvre Minette ! Aussi étions-nous simples de vouloir nous fourrer dans la vie des autres, au lieu de rester dans la nôtre, en la rendant par notre pouvoir si belle, si heureuse, que nous n'ayons

plus rien à désirer. Dis, Minette? étions-nous simples!

— Eh! eh! pas tant simples, Bibi, car nous avons du moins acquis par expérience la certitude que le bonheur n'était ni dans les grandeurs ni dans la gloire, deux choses que nous n'aurons plus à envier... C'est toujours cela de gagné!

— M. Bosco, accourut dire madame Badureau, votre voiture est en bas, et voici votre or, avec un domestique pour monter derrière.

— Pour monter derrière notre or, madame Badureau?

— Mais non, M. Bosco, pour monter derrière votre voiture. Elle est attelée de deux chevaux gris superbes, tout ce que le loueur avait de mieux; je l'ai payé d'avance; c'est quarante francs que vous trouverez de moins dans les rouleaux, y compris le domestique pour monter derrière. A propos, M. Bosco, vous ne voulez pas déjeuner avant de partir? il est plus de midi.

— Minette, dit Gilbert, est-ce que tu as faim, toi?

— Oh! mon Dieu, non, pas du tout; nous avons parlé ce matin de tant de choses que j'ai oublié mon appétit.

— Sans reproche, dit madame Badureau, ce

n'est pas comme le jour du quart d'oie où je prenais pour un prince polonais déguisé ce pauvre M. Bosco ; même que vous n'avez laissé que sa carcasse ! Et là-dessus, je retourne à ma loge, où la bonne du propriétaire m'attend.

— Madame Badureau, un instant ! reprit gravement Gilbert, qui, sans être vu de la portière, avait confectionné et ficelé un paquet où il introduisit entre autres ingrédients un morceau de pierre lithographique brisée. Madame Badureau, vous aimez beaucoup, n'est-ce pas, les tours de gobelet?

— Je les adore, M. Bosco.

— Eh bien ! dit Gilbert en se retournant, prenez ce paquet de poudre à perlimpimpin ; ouvrez-le dans:.. dans... voyons : dans quatre-vingt-dix-neuf jours, ni plus ni moins ; sans cela, le tour serait manqué.

— Soyez tranquille : j'attendrai les quatre-vingt-dix-neuf jours.

— Prononcez alors ces mots magiques : *Broubrou.*

— *Broubrou*, fit madame Badureau ; c'est très-facile, *broubrou.*

— *Babra, babra,* reprit imperturbablement Gilbert. *Bribri...*

— *Babra, babra,* fit madame Badureau. *Bribri, bribri.*

— Très-bien, dit Gilbert. Ces mots prononcés, vous ouvrirez le paquet, et vous verrez un tour... oh! mais un tour comme vous n'en avez jamais vu.

— Savoir, reprit la sceptique portière en mettant dans sa poche le paquet ficelé. Enfin, dans quatre-vingt-dix-neuf jours nous verrons voir... et je vous jure sur les cendres de feu Badureau de ne pas ouvrir auparavant le paquet.

Et la portière sortit de la chambre en répétant, pour se les remémorer, les paroles magiques : *Bribri, babra, broubrou.*

— Chéri, dit gaiement Gilberte à son mari, qui commençait à développer les rouleaux de pièces d'or, qu'est-ce donc que cette nouvelle niche que tu fais à cette pauvre madame Badureau ? Elle est bonne femme au fond, quoiqu'elle dise toujours qu'elle connaît tes tours... Mais tu ne me réponds pas, ajouta la jeune femme, à qui son mari, debout devant la commode, tournait le dos. Gilbert!... Gilbert!...

— Regarde, touche, fais tinter, fais briller cet or, chérie ! Et ce n'est qu'une paillette de notre inépuisable trésor ! s'écria Gilbert en montrant à sa femme les quatre-vingt-dix-huit pièces d'or étalées sur le marbre de la commode.

Et prenant, maniant le brillant métal avec une

sorte de frénésie joyeuse, il le fit ruisseler entre ses doigts.

— Oh! mon Dieu, que d'or! que d'or! dit Gilberte éblouie.

Et elle ajouta dans sa curiosité enfantine :

— Laisse-moi donc y toucher aussi.

Et la jeune femme, ainsi que son mari, prenant l'or à poignées, le faisait tinter sur le marbre de la commode.

Cent louis d'or! la somme n'était pas considérable, elle n'avait aucune importance si on la comparait aux cinq millions représentés par les billets de banque renfermés dans le tiroir de la commode; mais ce papier-monnaie, terne, souvent graisseux, sordide et à demi lacéré, n'offrait dans son aspect rien qui pût approcher de ce miroitement, si réjouissant aux yeux des deux jeunes gens, qui, jusqu'à ce moment, n'avaient jamais possédé une seule pièce d'or.

O puissance magnétique de l'étincelant métal! A peine Gilberte, cédant d'abord à une curiosité enfantine, eut-elle plongé ses doigts délicats au milieu des louis amoncelés, que sa main, cédant à leur puissante attraction, ne put les dessaisir; et d'un mouvement précipité, fébrile, elle les maniait et les faisait tinter et tinter encore sur le marbre retentissant.

— Korrigan! s'écria Gilbert, nous voulons

avoir à l'instant un de nos millions en or!

— Tous nos millions! s'écria Gilberte d'une voix palpitante. Nous voulons les voir... tous... tous en or!

— C'est fait! répondit avec un accent mélancolique la douce voix de l'invisible fée. C'est fait!

Aussitôt le tiroir supérieur de la petite commode de noyer, qui contenait les millions en billets de banque, glissa vivement dans ses rainures, poussé par le flot de pièces d'or dont il fut soudain rempli, et qui, commençant à déborder ses parois, ruisselèrent en une cascade étincelante, sonore, et inondèrent le plancher de la chambrette, qui, en quelques endroits, disparut complétement sous une épaisse couche d'or.

Gilbert et Gilberte, ivres, fous de joie, se jetèrent à genoux, et tour à tour haletants ou riant d'un rire fiévreux, se mirent à remuer, à fouiller, à brasser ce trésor, où ils enfonçaient leurs mains jusqu'aux poignets, prenant pour ainsi dire un bain d'or, se roulant sur l'or, nageant dans l'or; puis, Gilbert, se relevant, saisit sa femme par la ceinture, et tous deux, riant aux éclats, commencèrent à danser une sorte de valse frénétique sur cet amoncellement d'or, valse dont le crépitement métallique de l'or marquait la cadence!

Trois ou quatre coups sourds frappés de l'étage inférieur, au-dessous du plancher de la chambrette, par un locataire irrité du tapage qu'il entendait au-dessus de sa tête, mirent fin à la valse effrénée des deux jeunes gens. Riant encore et presque hors d'haleine, ils tombèrent assis chacun sur une chaise.

— Aurez-vous bientôt fini votre infernal sabbat, là-haut? cria le locataire, qui, penché hors de sa fenêtre ouverte, s'adressait, courroucé, à ses voisins de l'étage supérieur.

Et il ajouta, grommelant :

— Oser faire un pareil tapage!... mauvais locataires de deux liards!

Puis la fenêtre se referma.

— Mauvais locataires de deux liards! Parole d'honneur, il me fait de la peine, dit Gilbert.

Et montrant le trésor épandu sur le plancher :

— Nous qui venons de rouler sur l'or... des locataires de deux liards! Si ce vieux n'était pas si guincheux et si malappris, je lui aurais flanqué cent billets de mille francs à travers la figure, pour lui montrer que nous ne sommes pas des locataires de deux liards!

— Ah! chéri! maintenant que c'est passé, reprit Gilberte, on peut le dire, mais, en voyant tout cet or, j'ai eu vraiment comme le délire... comme une fièvre! Et pourtant la vue de ces tas

de billets de banque ne m'avait pas produit le même effet !

— Et penser, Minette, que lorsqu'il n'y en aura plus, il y en aura encore ! il y en aura toujours ! Quel plaisir de dépenser... d'acheter tout ce qu'on voit !

— Cela doit être si amusant ! Je m'en fais une vraie fête !...

— Alors, Minette, commençons la fête : notre voiture est en bas... partons ! Journée complète, nous allons acheter toutes sortes de choses. Notre hôtel d'abord.

— Tu en reviens toujours là, chéri, mais comment est-ce possible ?...

— Tu le verras, et nos emplettes finies, nous allons retrouver nos amis à l'Opéra... et... Ah ! une bonne idée ! au lieu de souper avec eux au Café de Paris, nous dirons à Meunier et à sa femme : « Vous nous avez régalés du spectacle, c'est à nous de vous donner à souper ; acceptez sans façon *la fortune du pot*, dans notre chambrette. » Ils accepteront sans se douter de rien, et nous les mènerons souper dans notre magnifique hôtel... Voilà une surprise pour nos amis ! Je ris d'avance de leur ébahissement.

— Toujours cet hôtel... Mais, encore une fois, est-il possible de...?

— C'est mon secret, reprit Gilbert en interrompant sa femme. Partons. Voilà ton écharpe et ton chapeau... Hum ! c'est bien mesquin ! fit Gilbert en examinant la petite écharpe et le léger chapeau de crêpe, jadis la parure de la jeune femme pour ces *beaux dimanches* si impatiemment attendus ; modeste parure achetée au prix de tant de travail, de tant de veilles ! C'est bien mesquin, cette toilette-là, ma pauvre chérie ! Notre cocher et notre domestique vont avoir une mince opinion de nous !

Puis se frappant le front :

— Mais que je suis bête ! Ma parole d'honneur, quand on n'a pas l'habitude de pouvoir tout ce qu'on veut, on l'oublie toujours, ce pouvoir !... Korrigan ! nous voulons, Gilberte et moi, être vêtus dans le dernier genre...

— Mais pas si richement que cette bonne Juliette Meunier, chère petite fée, dit Gilberte. Je me souviens que, quand j'étais marquise, je m'habillais toujours très-simplement le matin. Eh... eh... l'expérience sert toujours à quelque chose... Je voudrais seulement, chère Korrigan, une toilette de très-bon goût.

— Et moi aussi, Korrigan, car lorsque j'étais marquis, j'aurais trouvé que ce brave Meunier avait l'air d'un dentiste, avec ses chaînes d'or, ses diamants à sa chemise et ses breloques.

— C'est fait! dit la voix, vous êtes vêtus avec autant de simplicité que de bon goût.

— C'est, ma foi, vrai! dit Gilbert en remarquant la métamorphose subitement opérée dans la toilette de Gilberte. Ah! chère Korrigan, toutes les femmes voudraient vous avoir pour couturière et marchande de modes!

— Je crois bien! on porterait chapeaux, corsages et mantelets *à la Korrigan,* dit Gilberte riant et se mirant dans son petit miroir. Et comme tailleur, quelle vogue vous auriez, chère petite fée!... car mon Gilbert a tout à fait l'air d'un élégant, d'un *beau,* d'un merveilleux, ainsi que je disais quand j'étais marquise.

— Gilet à la Korrigan! redingote à la Korrigan! reprit Gilbert en partageant la gaieté de sa femme et se mirant à son tour dans la glace.

En ce moment, quelques pièces d'or ayant brui sous ses pieds, il dit à Gilberte :

— Et nos richesses que nous laissions sur le plancher! Korrigan, nous voulons que nos millions redeviennent billets de banque et retournent dans la commode, sauf une vingtaine de mille francs en billets et une centaine de louis d'or que nous allons emporter pour nos petites emplettes. Mieux que cela : afin de n'avoir pas l'ennui de nous charger de tant d'argent, nous voulons toujours trouver

dans notre poche la somme dont nous aurons besoin, si considérable qu'elle puisse être.

— Tu as raison, Bibi, c'est une monnaie beaucoup plus commode. Vous entendez, chère Korrigan?

— Ce sera fait, dit la voix, vous serez obéis.

— Et maintenant, vivent l'or et la joie! Partons, ma Gilberte!

— Partons, mon Gilbert!

— Hélas! dit la voix mélancolique de l'invisible fée, sans être entendue des deux jeunes gens, qui sortaient à ce moment, cette fois ils n'ont pas adressé de touchants adieux à cette humble demeure, asile de leur amour et de leur laborieuse pauvreté! Cette fois ils n'ont pas évoqué le pieux souvenir de leur modeste passé, ainsi qu'ils ont fait lorsque, demandant le bonheur à une grande naissance ou à la gloire, ils allaient entrer dans la vie du marquis et de la marquise de Montlaur ou de George Hubert. Ah! c'est que, malgré la vanité des espérances de ces deux enfants cherchant le bonheur là où il n'était pas pour eux, leur désir d'obtenir ce que l'argent ne donne, ne donnera jamais : *l'antiquité de race et le génie*, leur désir naissait d'un sentiment élevé. Aussi gardaient-ils pieusement la mémoire de leurs jours d'épreuve, au lieu de l'oublier comme à cette heure. En proie à l'ivresse

de l'or, ils ne ressentent maintenant que des convoitises matérielles. La richesse déprave ou altère les meilleurs naturels. Pauvres bons cœurs! échapperont-ils à la loi commune de l'humanité? Hélas! en ce qui les touche, en ce qui me touche... l'avenir m'est voilé. Irai-je un jour rejoindre mes sœurs... pauvre Korrigan que je suis?

V

Une voiture de remise, assez convenablement attelée, attendait Gilbert et Gilberte à la porte de leur maison ; le loueur, quoique ce ne fût pas l'usage d'adjoindre un valet de pied au cocher, avait donné l'ordre à l'un de ses gens inoccupé de monter derrière la voiture, dont il ouvrit la portière lorsque les deux jeunes gens sortirent de chez eux.

— Mon garçon, lui dit Gilbert lorsqu'il fut placé à côté de sa femme, dites au cocher d'aller rue de l'Université... Il s'arrêtera devant un

grand hôtel situé vers le milieu de la rue... Il y a sur la porte un écriteau avec ces mots : *Hôtel à vendre ou à louer...*

— Monsieur peut être tranquille. Je trouverai bien cet hôtel, répondit le domestique en fermant la portière et donnant ses ordres au cocher.

— Ah! chéri, je comprends, dit Gilberte au moment où la voiture se mit en marche, cet hôtel est celui dont tu me parlais en me disant : C'est le nôtre.

— Justement, plusieurs fois en passant je l'avais reluqué... Or, s'il convient à Minette, nous l'achetons, et ce soir nous y pendrons *la crémaillère* avec notre ami Meunier. Juge de sa surprise et de celle de sa femme, eux qui croiront venir souper dans notre petite chambre!

— Ton idée est excellente... ce sera charmant!

— Dis donc, Minette, pour un remise, elle n'est pas trop mal, cette voiture! reprit Gilbert en se prélassant sur les coussins. Mais elle nous fera l'effet d'un abominable fiacre quand nous aurons nos belles voitures à nous.

— De quelle couleur seront-elles, Bibi, nos voitures?

— Choisis.

— Le bleu d'azur, c'est si joli!

— Va pour le bleu d'azur... Et les livrées de nos domestiques, voyons, quel est ton goût?

— Le rose va si bien avec le bleu !...

— Mais, Minette, nous ne pouvons pas avoir des domestiques habillés en rose, que diable !

— C'est juste... Eh bien ! les livrées seront bleues comme les voitures.

— Oui, car lorsque nous étions dans notre marquisat, nos livrées étaient de même couleur que les voitures, et un marquis se connaît en élégance.

— Les collets seront orange et galonnés d'argent, n'est-ce pas, chéri ? Ces couleurs vont très-bien ensemble.

— Parfaitement.

— Mon Dieu, que c'est donc amusant de s'occuper de tout cela !

— Ah !... la voiture s'arrête, dit Gilbert en mettant la tête à la portière.

Puis s'adressant à sa femme, il ajouta :

— Eh ! eh ! avoue, Minette, que notre hôtel ne se présente pas mal?

Et il désigna du geste une grande porte cochère surmontée d'un entablement soutenu par quatre grosses colonnes de pierres de taille ; on voyait sur l'un des panneaux de cette porte un

écriteau portant ces mots : *Hôtel meublé à vendre ou à louer.*

La portière s'ouvrit et le domestique dit :

— Est-ce bien là l'hôtel où monsieur voulait être conduit?

— Oui. Frappez et demandez si l'on peut visiter la maison, répondit Gilbert.

Et s'adressant à sa femme :

— Maintenant, tu comprends : l'hôtel est à vendre tout meublé; nous pourrons y être établis ce soir même.

— C'est, ma foi, vrai. Quel plaisir d'y recevoir nos amis!

Le domestique revint bientôt annoncer aux deux jeunes gens qu'ils pouvaient descendre et visiter l'hôtel, guidés par le suisse qui les attendait.

— Peste! un suisse! entends-tu, Minette? voilà qui est un peu meilleur genre que la mère Badureau, pour nous tirer le cordon!

— Tiens! un suisse... c'est donc comme à l'église? reprit Gilberte. C'est ça qui est drôle!

Les deux jeunes gens descendirent de voiture et entrèrent dans une cour immense au fond de laquelle s'élevait un magnifique hôtel ressemblant assez à l'hôtel de Montlaur, car les anciennes et somptueuses résidences du faubourg Saint-Germain offrent à peu près le même

caractère dans leur construction. M. le suisse, grand et gros homme poudré, vêtu d'un habit à boutons armoriés, vint à la rencontre des deux jeunes gens et leur dit :

— Monsieur et madame veulent visiter l'hôtel ?

— Oui, répondit Gilbert avec une parfaite aisance, vu que nous désirons l'acheter, cet hôtel.

— Alors, reprit le suisse, je vais conduire monsieur et madame chez M. l'intendant ; il se trouve justement ici en ce moment.

— Allons chez l'intendant ! reprit Gilbert.

— Allons chez l'intendant ! répéta Gilberte.

Et elle ajouta tout bas :

— Dis donc, Bibi, c'est joliment amusant d'acheter un hôtel !

— Écoute donc, reprit Gilbert : si ça t'amuse tant, nous en achèterons un tous les jours ; nous pouvons parbleu bien nous permettre ce délassement !

Le suisse conduisit les jeunes gens chez *M. l'intendant*. Ce dernier habitait un bâtiment dépendant de vastes communs, bâtis dans une cour séparée de la cour d'honneur par une muraille garnie de charmilles et ombragée de tilleuls. Le suisse ayant sonné à la porte de l'intendant, sa servante vint ouvrir, et, bientôt instruite du motif de la visite de Gilbert et de Gilberte, les

introduisit dans le cabinet de son maître, gros homme à figure rose, lisse et souriante, et de qui les petits yeux fins et perçants disparaissaient sous le miroitement de ses besicles d'or. Sa servante lui ayant dit : « Monsieur et madame désirent acheter l'hôtel, » M. l'intendant quitta le bureau chargé de papiers devant lequel il était assis, s'avança d'un air empressé vers Gilbert et Gilberte, s'inclina profondément, et leur indiquant des fauteuils :

— Veuillez, monsieur et madame, prendre la peine de vous asseoir, dit-il.

— Monsieur, lui dit Gilbert, à en juger par l'apparence, cet hôtel paraît devoir nous convenir, à Minette et à moi...

Et comme l'intendant manifesta un léger étonnement à ce mot *Minette,* Gilbert ajouta carrément :

— Minette... c'est ma femme, c'est madame que voici, et à qui je donne ce petit nom d'amitié...

L'intendant ne dit mot et s'inclina.

— Et en retour, ajouta Gilberte non moins carrément que Gilbert, moi, j'appelle souvent mon mari *Bibi*... Et voilà...

L'intendant s'inclina de nouveau sans pouvoir dissimuler un geste de surprise.

— Maintenant, monsieur, que vous connais-

sez nos petits noms, poursuivit Gilbert, parlons affaires !

L'intendant s'inclina une troisième fois, en continuant d'observer, à l'abri des verres étincelants de ses besicles, ces visiteurs de l'hôtel, qui lui semblaient fort étranges.

— Primo... d'abord, poursuivit Gilbert, dans le cas où l'hôtel nous conviendrait, nous voudrions y coucher ce soir même.

L'intendant regarda Gilbert avec ébahissement.

— Il est entendu, ajouta le jeune homme, qu'avant d'y coucher, nous l'aurons payé comptant, cet hôtel...

— Payé... rubis sur l'ongle ! reprit Gilberte. Ah çà ! combien qu'il vaut l'hôtel ?

L'intendant observait les deux jeunes gens avec une attention et une surprise croissantes ; il parut hésiter un moment à leur répondre ; cependant, après réflexion, il reprit, par acquit de conscience :

— Le prix de l'hôtel non meublé est de huit cent soixante mille francs, sans compter les frais d'acquisition.

— Bon ! fit Gilbert, mettons, si vous voulez, un million avec les frais.

— Et n'en parlons plus ! ajouta Gilberte.

L'intendant crut décidément parler à des fous

ou à de mauvais plaisants. Cette pensée, se trahissant sur sa physionomie, fut devinée par Gilbert, qui reprit :

— Avant d'aller plus loin, mon brave monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Guêpier, répondit presque machinalement l'intendant.

— Tiens ! ce drôle de nom ! dit Gilberte en riant ; Guêpier, comme on dirait un nid de guêpes.

— Madame ! s'écria l'intendant perdant patience ; madame !

— Mon brave M. Guêpier, calmez votre courroux, reprit Gilbert ; Minette n'a pas eu l'intention de vous insulter, parole d'honneur !

— Ah ! par exemple ! pauvre cher homme ! répondit la jeune femme, j'ai trouvé son nom drôle ; je l'ai dit, j'ai ri, et voilà tout.

— Monsieur, s'écria l'intendant en se levant, finissons !

— Diable ! comme vous y allez, M. Guêpier, nous n'avons pas seulement commencé, reprit Gilbert.

Puis fouillant à sa poche et en tirant un paquet de billets de banque qu'il jeta sur le bureau de l'intendant, le jeune homme ajouta :

— Comptez, il doit y avoir là quelque chose comme deux cent mille francs.

Et plongeant de nouveau sa main dans ses poches devenues inépuisables par le pouvoir magique de la Korrigan, Gilbert jeta successivement sur le bureau de M. Guêpier cinq paquets de deux cent mille francs chacun, en disant :

— Cela doit faire un petit million. Et maintenant, causons, mon brave M. Guêpier.

L'intendant stupéfait feuilleta au hasard un des paquets de billets de banque, en examina quelques-uns, les trouva excellents et regarda les deux jeunes gens avec un nouvel ébahissement.

— Mon cher M. Guêpier, reprit Gilbert , ce petit million est une manière de cautionnement que nous vous donnons, afin de vous prouver que nous ne vous faisons pas une farce en vous parlant de l'acquisition de cet hôtel.

— Monsieur, reprit respectueusement l'intendant, fasciné par la vue des billets, je ne me serais pas permis de supposer...

— Allons ! M. Guêpier , soyez franc : vous voyez deux jeunes gens qui répondent entre eux aux noms de *Minette* et de *Bibi,* ce qui ne se fait guère dans la belle société... Ces deux jeunes gens viennent vous proposer d'acheter un hôtel d'un million.

— Alors naturellement vous pensez que c'est une farce, reprit Gilberte. Rien de plus simple... nous ne vous en voulons pas.

— Madame, dit l'intendant, j'avoue que j'ai été un peu surpris de la facilité avec laquelle monsieur traitait une affaire si considérable ; mais...

— En deux mots voici la chose, mon cher M. Guêpier, dit Gilbert en interrompant l'intendant : j'étais dessinateur-lithographe, ma femme fleuriste ; je m'appelle Gilbert, et elle Gilberte ; nous avons fait un héritage énorme. Nous ne sommes pas de ces gens qui, parce qu'ils sont devenus du jour au lendemain millionnaires, M. Guêpier, entendez-vous? archimillionnaires...

— Monsieur, dit l'intendant en s'inclinant profondément, je ne doute pas un instant de...

— Nous ne sommes pas de ces gens, poursuivit Gilbert, qui, parce qu'ils sont devenus archimillionnaires, se gênent, se rengorgent, se boursouflent pour se donner bon genre et des airs de seigneurs...

— Merci !... nous sortons d'en prendre, ajouta Gilberte. Aussi, nous allons, ma foi, à la bonne franquette. Or donc, mon brave homme, vous ne m'en voulez plus d'avoir ri de votre nom de Guêpier?

— Ah ! madame, madame, madame ! fit l'intendant, comme s'il eût dit son *meâ culpâ*, cette aimable plaisanterie prouvait les connaissances de madame en histoire naturelle.

— Très-bien, M. Guêpier, reprit Gilbert ;

vous comprendrez qu'étant archimillionnaires, nous voulons, comme on dit, passer la vie très-douce ; et, pour commencer, acheter cet hôtel, s'il nous convient... mais à la condition de coucher ici ce soir, et d'amener souper, avec nous, deux de nos amis.

— Monsieur, s'écria l'intendant saisi d'une inspiration subite, je ne sais qui... répondait à je ne sais... quel grand roi...

— Ni moi non plus, fit Gilberte en riant. Et toi, Bibi, le sais-tu ?

— Pas davantage, Minette. Continuez, M. Guêpier.

— J'avais donc l'honneur de dire à monsieur et à madame, qu'un des serviteurs d'un grand roi lui répondait : « Sire, si ce que Votre Majesté me commande est possible, c'est fait ; si c'est impossible, ce sera fait ! »

— Absolument comme s'il avait une Korrigan à ses ordres, reprit Gilberte en souriant à son mari d'un air d'intelligence. N'est-ce pas, chéri ?

— Absolument.

M. Guêpier sourit aussi d'un air extrêmement satisfait comme s'il eût compris l'interruption, et continua :

— J'ai les pleins pouvoirs de madame la comtesse d'Orbeval pour...

— Tiens ! dit vivement Gilberte, cet hôtel appartient à madame d'Orbeval ?

— Oui, madame...

— Voilà une brave femme ! elle a préféré quitter le monde, et un bel hôtel comme celui-ci, plutôt que de tromper sournoisement son mari, comme tant d'autres, ajouta Gilberte. Ah çà ! est-elle toujours heureuse avec M. de Baudricourt ?

— Comment ! madame sait...?

— Eh ! eh !... cela vous étonne, n'est-ce pas ? M. Guêpier, que de petites gens comme nous sachent les histoires du grand monde !

— J'aurai l'honneur de répondre à madame, reprit gravement l'intendant, que si madame n'est pas de ce qu'on appelle du grand monde... elle aurait pu en être...

— Ah, ah, ah !... fit Gilberte en riant, vous ne croyiez pas si bien dire, mon pauvre cher homme ; telle que vous me voyez, j'en ai été, du grand monde... du grandissime monde ; mon Dieu, oui... et Bibi aussi !

— C'est comme Minette a l'honneur de vous l'affirmer, M. Guêpier, reprit Gilbert. Voilà qui vous surprend ?

— Point du tout, monsieur, répondit intrépidement M. Guêpier, point du tout. Depuis trente ans que je suis intendant, je ne me suis

jamais, au grand jamais, permis de m'étonner de rien : c'est une des respectueuses habitudes de ma profession... J'aurai donc l'honneur de répondre à madame que, grâce à Dieu, mon excellente maîtresse, madame la comtesse d'Orbeval, est aussi heureuse que possible ; et pour en revenir au désir de monsieur, qui tient absolument à prendre ce soir possession de cet hôtel, s'il l'achète, j'aurai l'honneur de lui répéter qu'ayant les pleins pouvoirs de madame la comtesse pour la vente de cet immeuble, qui est sa propriété particulière, je puis prendre sur moi, lorsque j'en aurai touché le prix, de mettre monsieur et madame en possession de l'hôtel, en attendant que l'acte d'acquisition soit passé.

— Bravo ! M. Guêpier, vous êtes un homme d'or, dit Gilbert ; mais ce n'est pas tout, nous voulons donner ce soir un fin souper à deux de nos amis... nous voulons des fleurs, des bougies partout ; nous voulons qu'il y ait des domestiques en livrée dans l'antichambre ; nous voulons, enfin, tout le tremblement et tout ce qui s'ensuit, nom d'un petit bonhomme !

— Monsieur ! s'écria M. Guêpier dans l'élan de son inspiration, avec de l'argent et un intendant intelligent et dévoué, tout est possible à Paris !

— L'intendant intelligent et dévoué, ce sera vous, mon brave M. Guêpier, si Minette y consent, reprit Gilbert ; et quant à l'argent, il ne vous manquera pas ; vous avez déjà un million, voilà encore deux cent mille francs.

— Et allez donc ! fit joyeusement Gilberte. En avant les millions ! c'est convenu : M. Guêpier sera notre intendant ; il a une bonne figure !

— Madame, si vous m'honorez de votre confiance, répondit M. Guêpier en s'inclinant de nouveau, je ferai en sorte que mes services aient la bonté que vous daignez remarquer dans ma figure ; mais je n'ose me bercer de l'espoir d'entrer au service de si bons maîtres, car enfin, dans le cas où l'hôtel ne conviendrait pas à monsieur et à madame, ou si le prix leur paraissait trop élevé...

— Nom d'un petit bonhomme ; monsieur notre intendant, ne nous parlez jamais du prix de rien ! s'écria Gilbert. Parler du prix des choses ! Est-ce que vous croyez avoir simplement affaire à des grands seigneurs ? Apprenez qu'un lithographe et une fleuriste sont au-dessus de pareilles misères et que rien n'est trop cher pour eux !

— Oh ! Bibi ! s'écria gaiement Gilberte en interrompant son mari, une idée à Minette !

— Voyons.

— Nous ne rougissons pas de notre état, nous autres.

— Parbleu !

— Les grands seigneurs se font appeler M. le marquis, M. le duc, n'est-ce pas? Eh bien, moi, je veux que nos domestiques nous appellent : Madame la fleuriste et M. le lithographe, de même qu'on dit : M. le marquis et madame la marquise. Tiens ! chacun a son amour-propre, tant pis !

« Ils sont fous ! pensa M. Guêpier ; la joie d'héritier aura tourné la cervelle de ces étourneaux. Mais quelle que soit la durée de leur héritage, je peux faire ici une fortune... »

— Ah ! chérie, reprit Gilbert avec émotion, ton idée ne me fait pas rire : elle me touche, elle part de ton bon cœur. En nous faisant appeler du nom de notre état, c'est une manière de l'honorer, de prouver que nous ne sommes pas de ces vaniteux imbéciles qui, enrichis par hasard, rougissent du métier qui leur donnait du pain.

— Tu as raison, et tu rends Minette toute fière de son idée. Puis, vois-tu, en nous entendant toujours appeler M. le lithographe et madame la fleuriste, cela nous rappellerait ce que nous avons été, si nous devenions jamais assez bêtes pour l'oublier.

— Bons cœurs ! murmura la voix de l'invisible Korrigan, sans être entendue des deux jeunes gens ni de M. Guêpier. Je les retrouve !... bons cœurs !... Ah ! puisse la richesse ne pas altérer leur excellent naturel !...

— M. notre intendant, reprit Gilbert, vous parliez du prix de l'hôtel : c'est inutile; seulement répondez-moi franchement : est-ce bien meublé ici ? Enfin, est-ce cossu ?

— Je puis affirmer à monsieur que...

— Comment, M. Guêpier, vous m'appelez *monsieur* tout court ? vous n'avez donc pas entendu ma femme ? Je tiens à mon titre, moi, autant qu'un duc au sien, nom d'un petit bonhomme !

— Pardon, se hâta de répondre M. Guêpier; j'affirmerai donc à *M. le lithographe*...

— Très-bien !... Hein ! Minette, comme ça ronfle !

— A mon avis, ça sonne joliment mieux à mon oreille que M. le marquis...

— J'affirmerai donc à M. le lithographe et à madame... la fleuriste, reprit M. Guêpier, que l'hôtel d'Orbeval est admirablement meublé. Madame la comtesse l'avait fait complétement restaurer, repeindre et redorer, avant de se séparer de M. le comte, et ces travaux, ainsi que ceux de l'ameublement, étaient terminés à peine

depuis quinze jours, lorsque madame la comtesse a quitté subitement Paris... Le seul ameublement de l'hôtel (j'en ai ici les devis et mémoires acquittés) a coûté deux cent quatre-vingt-cinq mille francs. J'entre dans ces détails afin de constater la somptuosité des appartements. Du reste, si M. le lithographe achète cette propriété meublée, le linge, l'argenterie (elle est magnifique), les porcelaines, les verreries, les services de table, sont considérés comme faisant partie du mobilier, ainsi que la cave des mieux montées... Monsieur... le lithographe et madame la fleuriste n'auraient donc, comme on dit, à apporter ici, ce soir, que leur bonnet de nuit. J'aurai cependant une réserve à faire.

— Laquelle, M. Guêpier?

— Il y a dans cet hôtel un mystère.

— Oh! oh! entends-tu, Minette? Ça devient très-amusant. Voyons le mystère!

— Cet hôtel appartenait avant la révolution au père de madame la comtesse; il y avait fait pratiquer, lors de la terreur, une cachette très-secrète, pour y cacher des papiers, de l'argent, et au besoin s'y cacher lui-même.

— Et cet argent et ces papiers se trouvent encore ici?

— Non, monsieur... le lithographe; mais madame la comtesse, au moment de quitter précipi-

tamment Paris, m'a fait dire par sa première femme de chambre, qui l'avait élevée, de lui remettre un coffret renfermé dans cette cachette, oubliant sans doute que, tout en sachant l'existence de ce réduit secret, j'ignorais en quel endroit il se trouvait. Il se pourrait donc que, d'un moment à l'autre, madame la comtesse envoyât quelqu'un chercher ce coffret, ou me fît donner par écrit les instructions nécessaires pour le trouver.

— Rien de plus simple, M. Guêpier, nous achetons l'hôtel sans ce coffret.

— Cette réserve faite, tout ici est à la disposition de monsieur et de madame, répondit l'intendant.

Puis se frappant le front :

— Hé ! mais j'y songe : il serait très-facile de satisfaire au désir de monsieur et de madame, qui veulent avoir dès ce soir leur maison montée ; madame la comtesse avait fait justement renouveler les livrées de sa maison, pour une grande fête qu'elle devait donner peu de temps avant sa séparation d'avec M. le comte : ces livrées, de la plus grande richesse, n'ont jamais été portées ; elles étaient à peine confectionnées lorsque madame la comtesse a quitté la France ; elles sont ici. M. le lithographe pourrait donc, selon son désir, avoir ce soir ses gens de livrée dans son antichambre.

— Un instant, dit Gilberte : de quelle couleur est-elle, la livrée ?

— Elle est bleu, collet et parements orange, galonnés d'argent, madame... la fleuriste.

— Entends-tu, Bibi ? justement la couleur que nous voulions. Comme ça se rencontre !

— Ma parole d'honneur, Minette, un intendant comme M. Guêpier vaut la Korrigan !

— N'est-ce pas, chéri ? Alors il faut la renvoyer, cette pauvre petite...

— Nom d'un petit bonhomme, un instant !... comme tu y vas ! Qui sait si nous n'aurons pas encore besoin d'elle ?

— Je me permettrai de faire observer à madame... la fleuriste, reprit respectueusement l'intendant, que je serais désolé, véritablement désolé, de faire renvoyer de chez elle... une personne qui sans doute a été honorée de sa confiance...

Gilberte se mit à rire en regardant son mari, et répondit :

— Ah ! dame ! M. Guêpier, sans reproche et malgré votre mérite, vous n'êtes que *de la Saint-Jean* auprès de notre petite Korrigan !

— J'aurai l'honneur de répondre à madame... la fleuriste que, sans déprécier cette personne, je la défie de faire ce que je suis capable de faire aujourd'hui. Si M. le lithographe achète l'hôtel,

s'il me fait l'honneur de me prendre à son service, s'écria M. Guêpier piqué d'amour-propre, je me sens capable de prodiges!

— Oh ! oh ! M. l'intendant, reprit Gilbert, il vous faut, en effet, accomplir des prodiges pour rivaliser avec notre chère petite servante.

— Une servante ! reprit M. Guêpier. Une petite servante à la tête d'une maison aussi considérable que celle-ci ! monsieur n'y songe pas ! Cette petite servante pourra-t-elle, comme je prends l'engagement formel et sur l'honneur de le pouvoir d'ici à ce soir, pourra-t-elle réunir le nombreux personnel de la maison de monsieur et de madame, s'ils veulent bien me charger de ce soin ?

— Voyons le personnel de notre maison, M. l'intendant ?

— Monsieur et madame veulent une excellente maison ?

— Excellente, fit Gilbert.

— Excellentissime ! fit Gilberte.

— Alors, reprit M. Guêpier, je tablerai sur la maison qui était celle de madame la comtesse... Elle dépensait environ cinq cent mille francs par an... et...

— Ah çà ! M. l'intendant, dit Gilbert, est-ce que vous plaisantez, avec vos cinq cent mille francs par an ?...

— Monsieur et madame ne m'ont-ils pas dit qu'ils voulaient une excellente, une excellentissime maison ? ce sont leurs propres expressions. Or, à moins de cinq cent mille francs par an... il est bien difficile de...

— Cinq cent mille francs, hein, Minette? dit Gilbert en haussant les épaules ; quelle misère!

— Ne m'en parle pas, Bibi! ça fait pitié!

— Mais, M. l'intendant, c'est cinq cent mille francs par jour, au petit moins, que nous voulons dépenser... entendez-vous?

— Je comprends la plaisanterie que M. le lithographe me fait l'honneur de m'adresser, reprit en souriant M. Guêpier ; il veut, comme on dit, *jeter son argent par les fenêtres ;* ceci le regarde. Quant à moi, je me fais fort, avec cinq cent mille francs par an , de tenir cette maison sur le pied le plus grandiose... et cela, dès ce soir... oui , je m'y engage, et dès ce soir la maison sera ainsi qu'il suit composée sous mes ordres.

— Voyons, dit Gilberte, c'est très-amusant.

— Comptons un peu le nombre de gens *strictement* nécessaire à notre service, reprit Gilbert ; nous penserons plus tard au superflu...

— *Service de l'intérieur,* dit M. Guêpier en enflant ses joues : un premier maître d'hôtel, un second maître d'hôtel, deux argentiers,

six valets de chambre, dix valets de pied.

— Total : *vingt* personnes pour le service de notre intérieur... Peuh !... c'est assez mesquin ! fit Gilbert. Qu'en dis-tu, Minette ?

— Enfin, essayons toujours ! M. Guêpier nous assure qu'ainsi nous ne serons pas trop mal servis...

— *Service particulier de madame la fleuriste*, reprit M. Guêpier : deux valets de chambre...

— Comment ! des valets de chambre ? dit Gilberte. Vous croyez donc que je vais m'habiller devant des hommes, M. Guêpier ? En voilà une idée baroque !

— Je ferai observer à madame... que ses valets de chambre seront destinés au service extérieur de son appartement ; à introduire chez elle les visites, etc., etc. ; son service personnel sera fait par une première femme de chambre et par deux autres femmes. Je ne parle que pour mémoire du service de la lingerie, sous les ordres de la femme de charge, et j'arrive au *service de la bouche !*

— Ah, ah ! voyons le service de notre bouche, reprit Gilbert. Combien faudra-t-il de personnes pour nous faire manger, nous deux Minette, toujours selon le strict nécessaire ?

— Un chef des cuisines, continua M. Guêpier, un sous-chef, deux entremettiers, un saucier,

un rôtisseur, quatre aides ; maintenant pour l'office : un officier avec deux aides ; pour la cave : un sommelier et un aide.

— Est-ce tout pour notre bouche, M. Guêpier?

— Oui, M. le lithographe.

— Total : quinze personnes pour nous la remplir, la bouche ! dit Gilbert ; qu'est-ce qui croirait cela, chérie, en voyant ta petite bouche si mignonne?

— Ne m'en parle pas, Bibi ! nous aurons l'air de Gargantuas ; c'est risible ! Voilà donc une quinzaine de gaillards, employés du soir au matin à nous faire manger tous les deux ! Mais M. Guêpier dit que c'est là le strict nécessaire... Il faut en passer par là... plutôt que de mourir de faim !

— J'arrive au service des écuries, dit M. Guêpier, bêtes et gens.

— Voyons, reprit Gilbert, combien de bêtes, combien de gens pour nous faire marcher?

— Un piqueur, chef des écuries composées de douze chevaux, poursuivit l'intendant; le premier cocher de M. le lithographe, le premier cocher de madame la fleuriste ; deux seconds cochers; quatre grooms, pour servir de postillons dans les attelages à la Daumont, monter derrière le cabriolet de monsieur, ou le suivre à

cheval ; six palefreniers. Voitures : la berline, la calèche et le coupé de madame ; le coupé, le brougham, le cabriolet, le tilbury, l'américaine de monsieur.

— Très-bien, dit Gilbert ; total : *quinze* personnes, *douze* chevaux et *huit* voitures, pour remplacer nos jambes !

— Avoir tant de voitures, tant de chevaux à ses ordres, et n'être pas seulement bancroche ou impotent! quel dommage! hein, Bibi? dit Gilberte.

— Tel est le personnel nécessaire, reprit M. Guêpier, le personnel strictement nécessaire à une excellente maison. Le superflu est naturellement sans limites. Quant au personnel en question, je me fais fort de le réunir avant ce soir, et surtout de réunir la crème des serviteurs.

— Ah çà... et comment diable vous y prendrez-vous, M. notre intendant? dit Gilbert assez surpris. Il est deux heures, et nous voulons revenir souper et coucher ici à onze heures.

— Avec cela, M. le lithographe, dit M. Guêpier en montrant les liasses de billets de banque étalés sur le bureau ; avec cela, tout est possible. Je cours chez un de nos voisins, le duc de Mercœur...

— Tu sais, Bibi? le mari de cette jolie du-

chesse pour qui j'ai fait cette charmante coiffure de fleurs naturelles et de diamants?

— Oui, oui, elle assistait au bal de notre marquisat, répondit Gilbert avec suffisance. Elle est, pardieu, bien venue me réclamer sa valse, et je l'ai fait valser, sans compter qu'elle était notre cousine.

« Décidément la tête a déménagé, pensa M. Guêpier; la femme dit qu'elle a fait une coiffure pour madame la duchesse de Mercœur, le mari dit qu'il a fait valser cette grande dame... et qu'elle était sa cousine... L'héritage leur a tourné la cervelle. Je ne m'en plains pas, s'ils me prennent pour intendant. »

— Ainsi donc, M. Guêpier, reprit Gilbert, vous courez chez notre voisin, le duc de Mercœur. Très-bien... mais quel rapport cette course a-t-elle avec nos domestiques futurs?

— Un très-grand rapport, M. le lithographe, et vous allez le comprendre : M. le duc de Mercœur a une maison parfaitement montée, tous gens du premier choix... Eh bien, moi, je les lui prends, ses gens!

— Comment, vous les lui prenez?

— Je les lui prends, répondit M. Guêpier d'un air capable, son premier cocher fût-il sur son siége! son chef de cuisine fût-il à ses fourneaux!

—Et l'explication de ce prodige, M. Guêpier? dit Gilbert, car vous me paraissez décidément tourner au magicien.

— Le prodige est bien simple : je dis à son piqueur, à ses cochers : « Voilà cent louis de gratification pour chacun de vous, je double vos gages et je vous paye six mois d'avance... suivez-moi!... » Le cocher saute à bas de son siége et me suit, le chef des cuisines quitte ses fourneaux et me suit.

— Ah! ah! ah! dit Gilberte en riant aux éclats, c'est pourtant possible... Je vois d'ici M. Guêpier ayant derrière lui cette queue de gens qu'il enlève à nos voisins.

— Oui, madame la fleuriste, reprit l'intendant triomphant. J'arrive ici suivi d'une véritable queue de cuisiniers, de maîtres d'hôtel, de valets de pied, de...

— Mais, nom d'un petit bonhomme! M. l'intendant, reprit Gilbert, il se trouvera bien quelques-uns de ces domestiques qui soient assez attachés à leur maître pour ne pas le laisser ainsi en *plan*, par cupidité?

— Ah! ah! ah! reprit en riant M. Guêpier, si un pareil phénix existe, il est introuvable. Rassurez-vous, M. le lithographe.

— Dis donc, Gilbert, reprit la jeune femme, qui ne riait plus, c'est triste, pourtant.

— Quoi, Minette?

— De penser que l'on fait tant de vilaines choses pour de l'argent.

— Dame! que veux-tu? c'est triste pour ceux qui les font, ces vilaines choses! Et encore non, car je suis sûr que tous ces gaillards-là seront gais comme des pinsons en suivant tantôt M. Guêpier à la queue *leu-leu*.

— M. le lithographe est parfaitement dans le vrai; il verra quelle figure respectueusement enchantée ses gens lui feront ce soir. Enfin, si je ne puis compléter mon personnel chez M. le duc de Mercœur, j'irai chez M. le marquis de Montlaur, un autre de nos voisins. L'occasion est excellente : M. le marquis a reçu un coup d'épée qui met ses jours en péril; ses gens seront donc très-faciles à emmener si je ne complète pas mon personnel chez M. le duc de Mercœur, et, s'il le fallait, j'irais butiner ailleurs. Quant aux voitures, aux chevaux, aux harnais, les marchands ne demandent qu'à vendre, et en deux ou trois heures un piqueur intelligent peut monter son écurie, meubler ses remises et sa sellerie. Ainsi donc, si M. le lithographe achète l'hôtel et m'honore de sa confiance, à onze heures sonnant l'hôtel sera éclairé *a giorno,* le jardin illuminé, les deux suisses au péristyle, les gens de livrée sous le vestibule, les valets de

chambre dans les salons d'attente, et le souper servi. J'en donne ma parole d'intendant à M. le lithographe et à madame la fleuriste, ma promesse sera fidèlement accomplie : ils conviendront peut-être alors que cette petite servante, en qui leur confiance paraît placée, n'aurait du moins pas mieux fait que moi.

— C'est ce que nous verrons ce soir, reprit Gilbert, car si Minette y consent, nous achetons l'hôtel les yeux fermés... et nous vous prenons pour intendant.

— Ça va, Bibi. Tant pis, achetons l'hôtel!

— Quoi! dit M. Guêpier, sans même visiter la maison?

— Parbleu! répondit Gilbert, ce sera bien plus amusant pour nous de voir ce soir l'hôtel pour la première fois, n'est-ce pas, chérie?

— Certainement; c'est une surprise que nous nous ferons... à nous-mêmes, en la faisant à nos amis.

— Ainsi donc, à ce soir, M. notre intendant, dit Gilbert en se levant avec sa femme. Que tout soit prêt, le souper servi... A propos, ajouta le jeune homme en fouillant à son inépuisable poche, avez-vous assez d'argent?

— J'en ai plus que suffisamment, M. le lithographe. Je vais vous donner un reçu des douze cent mille francs que vous venez de verser en-

tre mes mains. Je vous demande seulement la permission de visiter les billets un à un. Tout le monde est sujet à erreur, et...

— Visitez à votre aise, M. notre intendant, dit Gilbert en prenant son chapeau et sortant avec sa femme. Ce soir vous me donnerez votre reçu.

— Mais, M. le lithographe, laisser entre mes mains une somme si considérable, sans avoir de moi seulement une simple reconnaissance!

— M. Guêpier, si nous vous croyions un fripon, nous ne vous prendrions point pour intendant, dit Gilbert. A ce soir donc, et surtout que le souper soit bon.

M. Guêpier courut ouvrir la porte de son appartement aux deux jeunes gens, qu'il accompagna jusqu'à la grande porte de l'hôtel ; là, ils trouvèrent leur voiture, dans laquelle ils montèrent pour aller faire des emplettes jusqu'à l'heure d'aller rejoindre à l'Opéra Auguste Meunier et sa femme.

VI

La fin de la journée fut pour Gilbert et pour Gilberte un continuel enchantement. Se faisant conduire de magasin en magasin, achetant tout ce qui leur plaisait, diamants, bijoux, étoffes, tableaux; achetant enfin pour le plaisir d'acheter tout ce qui attirait ou flattait leurs regards ; nos jeunes gens payaient comptant sans jamais rien rabattre sur les emplettes les plus considérables. Aussi savouraient-ils les obséquieux empressements des marchands, et lorsque ceux-ci s'informaient respectueusement du nom et de la demeure de ces opulents clients, afin de faire porter chez eux tant de riches acquisitions :

— Écrivez : *Madame la... fleuriste* GILBERTE et *M. le lithographe* GILBERT, demeurant en leur hôtel, rue de l'Université, 112, répondaient nos deux jeunes gens.

Et de rire de l'ébahissement des marchands.

— Avoue, chéri, disait Gilberte, qu'aller ainsi acheter, furetant de boutique en boutique, choisissant ceci, cela, au milieu de mille objets, c'est bien plus amusant que rester chez nous comme tantôt, lorsque nous avons voulu être habillés à la dernière mode, et que n'avoir que la peine de dire : « Korrigan, nous voulons telle ou telle chose. »

— C'est vrai... Ainsi, au lieu de laisser notre intendant se déchaîner pour rassembler en quelques heures tous les gens nécessaires à notre grande maison, ce qui sera vraiment un tour de force très-drôle, nous n'avions qu'à dire : « Korrigan, nous voulons avoir à l'instant le plus superbe hôtel de Paris, tout prêt à nous recevoir, avec des domestiques et tout ce qui s'ensuit. — C'est fait ! » aurait répondu la voix de notre petite fée; et ça aurait été fait... Mais c'est trop facile, il n'y a pas d'agrément.

— Tandis que ce soir, si notre intendant a rempli sa promesse, nous aurons un plaisir de plus.

— Et il la remplira, sa promesse, ce scélérat

de Guêpier! Il l'a dit et il a raison : avec l'argent, rien d'impossible.

— Sais-tu, chéri, pourquoi je suis ravie que nous pensions ainsi? C'est que je prévois, moi, que très-prochainement nous dirons, et cette fois pour de bon, à notre amour de petite fée : « Laissez-nous beaucoup de millions, et allez rejoindre vos sœurs, pauvre Korrigan! »

— Un moment, Minette... un moment... ne nous pressons pas. Diantre! on ne sait ce qui peut arriver. Après tout, voilà huit jours à peine que nous l'avons près de nous, cette bonne fée!

— C'est vrai pourtant. Ah! Gilbert, que de choses se sont passées en huit jours!

— Or, pour la Korrigan, qui depuis deux mille ans attend sa délivrance, huit jours, ce n'est rien.

— Ah! Bibi, vois donc là-bas, dans cette boutique, sur le boulevard, ces jolis oiseaux de toutes couleurs! et ces petits singes!

— Achetons les oiseaux, Minette! achetons les singes! achetons la boutique si tu veux!

Et nos deux jeunes gens, dont la bourse ne s'épuisait jamais, achetaient, achetaient toujours, achetaient encore!

— Oh! Gilbert, vois donc cette pauvre petite fille qui suit notre voiture en nous offrant des bouquets de violettes. A-t-elle l'air malheureux!

il faut lui donner vingt francs, quarante francs.

— Tiens, petite, disait Gilbert en allongeant le bras hors de la portière de la voiture.

Et il donnait deux louis à l'enfant déguenillée, qui, dans sa stupeur, oubliait sa reconnaissance.

Et nos deux jeunes gens donnaient, donnaient, semant l'or sur leur passage.

Ainsi, toujours donnant, toujours achetant, et plus las d'acheter que de donner, ils atteignirent le commencement de la soirée, heure à laquelle ils devaient aller rejoindre à l'Opéra Auguste Meunier et sa femme Juliette.

— Déjà sept heures! dit Gilbert en regardant à une magnifique montre, une de ses dernières emplettes. Comme le temps passe!... As-tu faim, Minette?...

— Pas beaucoup... On oublie le dîner quand on s'amuse tant. Cependant, je l'avoue, en faisant nos dernières emplettes, j'étais écœurée; nous ne savions vraiment plus pourquoi nous achetions.

— Eh bien, ne dînons pas... nous souperons comme deux ogres, et nous ferons honneur, je m'en vante, au souper que M. Guêpier nous aura fait préparer... Allons à l'Opéra.

— Quel bonheur! nous n'y sommes jamais allés! reprit Gilberte. Dis donc, chéri, c'est ce

brave Meunier et sa femme qui ouvriront de grands yeux quand ils entreront dans notre hôtel !

— Ne m'en parle pas ! Je ris d'avance de leur surprise et de l'histoire que je vais leur conter, afin de les décider à venir souper chez nous au lieu de venir souper au Café de Paris.

Les deux jeunes gens, descendant sous le péristyle de l'Opéra, renvoyèrent leur voiture, après avoir donné un pourboire fabuleux au domestique et au cocher.

— Nous allons donc assister à un des triomphes de cette fameuse madame de Saint-Marceau, disait Gilbert ; cette belle cantatrice que tu aurais pu être si tu l'avais voulu, Minette.

— Et auprès de qui, monstre ! tu faisais le gentil quand tu étais marquis et moi marquise. Pourvu que le public ne traite pas ce soir madame de Saint-Marceau comme il t'a traité avant-hier, mon pauvre chéri, quand tu étais George Hubert.

— Ç'a été notre punition de vouloir bêtement entrer dans la vie des autres, au lieu de rester dans la nôtre, en la rendant délicieuse comme elle l'est maintenant.

— Heureusement nous n'avons perdu que quelques jours.

En causant ainsi, Gilbert et Gilberte se ren-

dirent dans la loge du rez-de-chaussée, louée par leurs amis, et où ceux-ci se trouvaient déjà.

— Arrivez donc, arrivez donc! dit Meunier en se levant pour donner sa place à Gilberte, qui fut accueillie par Juliette avec un redoublement de cordialité; arrivez donc! reprit Meunier, qui ne se possédait pas de joie. On dirait, ma parole d'honneur, que c'est un fait exprès, mes amis, et que vous nous portez bonheur. C'est incroyable!

— Quoi donc? reprit Gilbert; que vous est-il arrivé?

— Nous rentrons chez nous en vous quittant. Devinez en cent, en mille, ce qui nous attendait?

— Je donne ma langue aux chiens, répondit gravement Gilbert. Et toi, chérie?

— Moi aussi.

— Figurez-vous, mes amis, que notre héritage est doublé.

— Ah! nom d'un petit bonhomme! qu'est-ce que vous nous apprenez là!

— Au lieu d'un million, nous en avons deux, mon cher Gilbert.

— Et comme vous le disait Auguste, ajouta Juliette, on croirait vraiment que votre présence nous porte bonheur, car le jour où nous nous sommes vus pour la première fois au Café

de Paris, nous avons fait notre premier héritage. Nous nous rencontrons aujourd'hui pour la seconde fois, et voilà notre héritage doublé.

— Savez-vous ce que cela prouve, mes amis? reprit gaiement Gilbert : c'est que toutes les fois que nous nous voyons, notre présence, à Minette et à moi, vous vaut un million. Il faut nous voir souvent, on ne peut plus souvent.

— Bon Gilbert!

— Pourtant, je ne sais pas si nous devons nous féliciter de ce que vous êtes devenus encore plus gros seigneurs que ce matin, car nous avons quelque chose à vous demander.

— Vous allez peut-être nous croire fiers?

— Eh! eh!...

— Ah! Gilbert! nous, fiers!... nous!

— Alors, prouvez-moi tout de suite le contraire.

— En quoi faisant?

— En acceptant sans façon à souper dans notre chambrette après le spectacle, au lieu de nous donner à souper à ce fameux Café de Paris. C'est une idée qui nous est venue après votre départ. Minette a tout de suite pris son panier à provisions, et est allée *dare-dare* faire ses petites emplettes ; après quoi elle a mis la main à la pâte pour nous préparer à souper pour ce

soir. Attention ! voici la carte : un morceau de veau froid, une salade confite, du fromage et un pot de confitures.

— Dame ! fit Gilberte, ce ne sont pas des ortolans, mais ce que nous offrons, c'est de bon cœur.

— Et c'est accepté de même, mes amis. Je dirai même plus, reprit Meunier, nous préférons cent fois ce souper de l'amitié dans votre petite chambre à un fin souper au Café de Paris.

Pendant que les deux jeunes couples causaient ainsi, la salle de l'Opéra se remplissait ; les femmes les plus élégantes venaient occuper leurs places louées à l'année ; les habitués de l'orchestre, dont était voisine la loge occupée par les nouveaux amis, nommaient quelques-unes de ces *merveilleuses,* à mesure qu'elles arrivaient : ce n'étaient que princesses, marquises ou duchesses. Meunier et sa femme, le cou tendu, le regard curieux, se répétaient l'un à l'autre, avec une admiration naïve, les noms aristocratiques qu'ils entendaient prononcer autour d'eux.

— Dis donc, Juliette, cette grande dame blonde, c'est la princesse de Marsan !

— Dis donc, Auguste, cette charmante brune, c'est la duchesse de Mercœur !

— Bon! dit tout bas Gilbert à sa femme, c'est justement chez le duc de Mercœur que notre intendant fait sa razzia de domestiques!... Malheureuse duchesse, va! Elle ne se doute pas qu'en rentrant elle va trouver sa maison déserte, et que peut-être, à l'heure qu'il est, son cuisinier fait notre souper !..

— Et j'y ferai honneur, chéri, car je commence à sentir mes dents s'allonger...

— En voilà-t-il des grandes dames et des grands seigneurs! disait Meunier à sa femme. On reconnaît tout de suite, à un certain je ne sais quoi, qu'ils sont du grand monde.

— Vois-tu, Auguste, reprit la jeune femme avec un léger accent de regret dont Gilbert fut frappé, on a beau être millionnaire... on est toujours au-dessous de ce beau monde-là...

— Qu'y veux-tu faire? reprit Meunier. C'est déjà si joli d'être millionnaire, qu'il y a bien de quoi se consoler de n'être pas grand seigneur!

— Voyons, mon cher Meunier, dit Gilbert en échangeant avec sa femme un regard d'intelligence, supposons qu'il y ait des fées...

— Très-bien! reprit Meunier en riant; je suppose qu'il y ait des fées... quoique l'idée soit baroque!

— Vous riez? Vous croyez peut-être qu'il n'y a pas de fées...

— Et vous?

— Moi?

— Oui, vous, mon cher Gilbert?

— Hé! hé! je suis assez porté à croire à *Peau d'âne*, et à accepter l'*Oiseau bleu* comme très-vraisemblable!

— Farceur de Gilbert! reprit Auguste. L'entends-tu, Juliette?

— Ah! s'il y avait des fées, répondit la jeune femme avec un soupir, s'il y avait des fées...

— Je parie, madame, dit Gilbert, que vous leur demanderiez d'être une de ces grandes dames que nous voyons là, aux premières?

— Et que M. Auguste, ajouta Gilberte, demanderait naturellement d'être un grand seigneur, pour ne pas quitter sa dame, bien entendu.

— Parbleu! fit Meunier, maintenant que nous sommes riches, s'il n'y avait qu'à dire : « Nous voulons être, par notre naissance, des gens du grand monde... »

— Vous le diriez, hein! mon cher Auguste? reprit Gilbert en regardant sa femme. Voyez-vous, l'ambitieux!

— Vous êtes encore bon là, vous! répondit Auguste en riant. A ma place, vous n'auriez peut-être pas le même désir que moi?

— Et vous, ma chère petite madame Gilbert,

ajouta Juliette, avouez que vous demanderiez aussi à la fée d'être une grande dame.

— Oh ! pour ça oui ! répondit la jeune femme en échangeant un nouveau coup d'œil avec son mari. Oh ! pour ça oui, nous ferions, Gilbert et moi, le même vœu que vous, au risque peut-être de nous en repentir après.

— Vous en repentir ! dit Auguste, pourquoi cela ?

— Dame ! reprit Gilbert avec une ingénuité feinte, on dit que tout ce qui reluit n'est pas or, et peut-être ces personnes du grand monde qui sont à l'Opéra ce soir et qui ont l'air si heureux...

— Ne le sont qu'en apparence, n'est-ce pas ? reprit Meunier en riant. Est-il philosophe, ce soir, ce diable de Gilbert !

— Oh bien ! Auguste et moi, nous ne sommes pas si philosophes que ça, reprit Juliette ; et s'il y avait des fées, comme dit M. Gilbert, nous leur demanderions...

Mais s'interrompant en entendant les premiers accords de l'orchestre et ne voulant rien perdre de ce plaisir si nouveau pour elle, madame Meunier dit vivement :

— On commence... écoutons !

Et ainsi que son mari, elle se pencha vers la scène avec une avide curiosité. Gilbert et Gil-

berte se regardaient ; ils s'étaient compris ; ils voyaient une nouvelle chance de bonheur dans leur expérience de la vie de grand seigneur, expérience dont manquaient Meunier et sa femme. Ceux-ci pouvaient donc, tôt ou tard, envier une position sociale à laquelle ils ne pourraient jamais atteindre, et éprouver alors l'amertume d'un vain désir. Gilbert et Gilberte trouvaient enfin l'excuse de leurs vœux passés, en entendant ce même vœu indirectement formulé par leurs nouveaux amis, gens d'un loyal et bon naturel. Ce désir de posséder ce que l'on n'a pas étant l'une des fatalités de l'humaine espèce, combien Gilbert et Gilberte se félicitaient de pouvoir, désormais, échapper à cette fatalité !

Bientôt nos jeunes gens s'intéressèrent doublement à la représentation à laquelle ils assistaient. Le spectacle commençait par deux actes de la *Semiramide*, un des triomphes de la belle madame de Saint-Marceau, dans la vie de qui Gilbert avait eu un moment la pensée d'entrer. Lorsque l'illustre cantatrice parut sur la scène, trois salves de bravos frénétiques retentirent, et durant le premier acte, madame de Saint-Marceau se surpassa tellement que, lorsque la toile se baissa, l'enthousiasme du public devint du délire. Des cris d'admiration rappelèrent la *diva*,

et elle reparut au milieu d'une pluie de bouquets.

— Quel magnifique talent! s'écria Auguste lorsque la toile fut une seconde fois baissée. Je n'entends rien à la musique, et cependant je suis transporté d'admiration.

— Elle a des notes dans la voix qui vous vont à l'âme et vous donnent le frisson! ajouta Juliette. Je ne m'étonne pas de son succès. Quel triomphe! doit-elle être fière!

— Et heureuse! reprit Gilberte en échangeant de nouveau un regard avec son mari. On dit que cette dame est mariée à un homme qu'elle adore... et dont elle est adorée. Rien ne doit manquer à son bonheur.

— Avouez, mon cher Meunier, reprit Gilbert, que s'il y avait des fées... (j'en reviens toujours là... et vous allez vous moquer de moi...)

— Pas du tout, mon brave Gilbert, continuez! c'est toujours très-amusant, les contes de fées!

— Avouez donc que, s'il y avait des fées et que vous eussiez été déjà, par leur pouvoir, grand seigneur, et madame Meunier grande dame, vous vous diriez peut-être : « Bah! après tout, le talent et la gloire sont encore au-dessus de la naissance. J'aimerais mieux qu'au lieu

d'être marquise ou duchesse, ma femme, que j'aime tendrement, fût cette admirable cantatrice qui reçoit des ovations comme une reine n'en reçoit pas. »

— Oh! moi, je suis de l'avis de M. Gilbert, dit Juliette. En regardant ces belles dames des avant-scènes, je pensais à part moi : Elles ont beau être duchesses ou marquises, elles ne connaîtront jamais les jouissances que madame de Saint-Marceau doit uniquement à son talent. Avec cela, jeune, d'une rare beauté, adorée de son mari...

— Et presque millionnaire, toujours grâce à son talent; et reçue dans le grand monde à cause de la naissance de son mari, ajouta Gilbert. Avouez, mes amis, que vous voudriez bien être à la place de M. et madame de Saint-Marceau?

— Ah çà! M. le philosophe, reprit Auguste en riant, allez-vous, par hasard, nous dire que vous n'auriez pas le même désir que nous?

— Peuh!... fit Gilbert, la gloire... c'est bien éphémère!

— Quel scélérat de Caton que votre mari, madame Gilberte!

— Je vas vous dire pourquoi Bibi fait ainsi le dégoûté à propos de la gloire. Figurez-vous qu'avant-hier on nous avait donné des billets

pour les Français, où nous avons assisté à la première représentation d'un nouveau drame de George... Hubert... et...

— Il a été sifflé, hué, conspué? tant mieux! reprit Auguste en interrompant Gilberte. Tenez, madame, ne me parlez pas de ce vilain homme-là.

— Ah! mon Dieu! qu'a-t-il donc fait, M. Meunier?

— Ce qu'il a fait! C'est un vrai Tartufe, écrivant de belles paroles et se conduisant comme un... comme un polisson!

— Un monstre d'homme, qui enlève des héritières pour leur argent! ajouta Juliette non moins courroucée. Un indigne, qui force de pauvres gens à se jeter à l'eau de désespoir! C'est dans les journaux... il n'y a pas à dire le contraire!

— Heureusement aussi, on lit dans les journaux qu'il a reçu hier un grand coup d'épée, reprit Auguste. Il n'a que ce qu'il mérite, ce fameux George Hubert!

— Et pourtant, mon brave Meunier, reprit Gilbert, on vous aurait dit, il y a quatre ou cinq jours, alors que ce grand poëte était dans tout l'éclat de sa gloire : « Voulez-vous être à la place de George Hubert? » vous auriez répondu : *oui*. J'en suis sûr. Et aujourd'hui vous le traitez

de polisson !... Tel est le revers de la médaille.

— Voilà pourquoi Bibi fait le dégoûté à propos de la gloire, M. Meunier.

— Après tout, reprit Auguste d'un air pensif, et frappé de la réflexion de son nouvel ami, la philosophie du seigneur Gilbert a du bon...

— Oui, c'est la bonne, croyez-moi, mes amis. Je ne suis point un grand docteur, ni Minette une grande *doctoresse,* mais notre petit jugement, notre instinct, nous guident : et bien heureux nous serions si nous vous amenions à penser comme nous, et à vous contenter de votre sort, parce que nous sommes presque certains que vous seriez heureux, dit Gilbert.

— Tiens ! s'écria soudain Juliette, voici la toile qui se lève, et l'on n'a pas frappé les trois coups, et les musiciens ne sont pas à leur place.

— Et puis, ajouta Auguste, vois donc cette agitation chez les spectateurs de l'orchestre. En voilà un qui sort en courant après avoir dit à ses voisins : « Je vais au théâtre savoir ce que c'est. »

Auguste achevait à peine de parler, lorsque le régisseur de l'Opéra, s'avançant au bord de la scène, au milieu du profond silence des spectateurs qui venaient en hâte reprendre leurs places, dit au public :

— Messieurs, nous avons le profond regret

de vous annoncer que par suite d'une grave et subite indisposition, madame de Saint-Marceau se trouve malheureusement dans l'impossibilité absolue de chanter le second acte de la *Semiramide*.

Ces paroles du régisseur furent couvertes par un long murmure de pénible surprise ; les spectateurs exprimaient ainsi beaucoup moins leur désappointement qu'un touchant intérêt pour madame de Saint-Marceau. Un grand nombre de voix s'écrièrent en s'adressant au régisseur avec une extrême anxiété :

— Est-ce que l'état de madame de Saint-Marceau est vraiment alarmant?

— Pauvre femme! que lui est-il donc arrivé?

Le régisseur, prêtant l'oreille au milieu du tumulte, saisit quelques-unes des questions qu'on lui adressait et fit signe qu'il voulait parler. Le silence se rétablit, et le régisseur répondit :

— Messieurs, l'état de madame de Saint-Marceau, quoique fort grave, n'inspire, jusqu'à présent du moins, aucune crainte sérieuse à MM. les médecins du théâtre, qui se sont empressés de se rendre auprès de madame de Saint-Marceau, lorsqu'elle a été saisie d'une violente crise nerveuse où elle est encore plongée.

Ces paroles, sans rassurer complétement le

public, furent cependant accueillies par lui comme étant d'un bon augure pour la santé de l'illustre cantatrice, et le régisseur ajouta au milieu de l'inattention générale :

— Mademoiselle Duval, qui s'est offerte pour remplir le rôle de madame de Saint-Marceau, a l'honneur, messieurs, de réclamer d'avance votre excessive indulgence.

Au moment où la toile se baissait, après les trois saluts du régisseur, l'habitué de l'orchestre qui avait précipitamment quitté sa place, afin d'aller au théâtre savoir des nouvelles de la grande artiste, revint, fut entouré de toutes parts et accablé de questions.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— C'est donc grave ?

— Va-t-elle mieux ?

— C'est donc un accident ?

— Madame de Saint-Marceau, reprit l'habitué, est en proie à une attaque de nerfs épouvantable ; cette crise se prolonge, et les médecins commencent à être fort inquiets.

— Ah ! mon Dieu !... cela devient alarmant !

— Et sait-on la cause de cette crise soudaine ?

L'habitué répondit à demi-voix et d'un air mystérieux :

— Il paraît, messieurs, que c'est une affaire de ménage.

— Ah bah!

— Quelqu'un vient de m'affirmer, reprit toujours mystérieusement l'habitué, avoir vu sortir M. de Saint-Marceau de la loge de sa femme ; il semblait furieux.

— Alors, plus de doute, reprirent les spectateurs ; c'est une affaire de ménage.

— George Hubert devenu pot-au-feu ! madame de Saint-Marceau ayant une attaque de nerfs pour affaire de ménage ! dit tout bas Gilbert à sa femme. Ah ! ma pauvre chérie, combien tu as eu raison de ne pas vouloir être madame de Saint-Marceau ! Cette femme, qui excite tant d'admiration et d'envie, n'est sans doute en réalité pas plus heureuse que le grand poëte.

— C'est égal, répondit tout bas Gilberte à son mari, tandis que leurs amis prêtaient l'oreille à quelques conversations engagées à l'orchestre au sujet de madame de Saint-Marceau ; c'est égal, pauvre femme, elle m'intéresse, et si tu veux, quand nous serons dans notre hôtel, nous l'inviterons à venir chanter chez nous ; elle a l'air bonne personne ; ce sera un moyen de faire connaissance ; et si elle n'est pas trop fière, nous pourrons nous lier avec elle.

— C'est dit.

— Mais au moins, monsieur, n'allez pas faire

le gentil auprès d'elle, comme du temps où vous étiez marquis !

— Minette, si vous avez de ces idées-là, je vous fais un *noir !*

La représentation terminée, les deux couples sortirent de l'Opéra pour rejoindre la voiture louée par Meunier, à qui Gilbert dit en riant :

— Ainsi, notre fortune du pot ne vous fait pas peur ?

— Vous verrez, mon brave Gilbert, si Juliette et moi nous reculons devant le veau froid et la salade ! Nous avons une faim d'ogre.

— Dame ! M. Meunier, ajouta Gilberte d'un petit air sournois, c'est sans façon et de bon cœur que nous vous invitons.

Les jeunes gens rejoignirent la voiture, et pendant que les deux femmes et Auguste prenaient place dans le modeste équipage, Gilbert donna au cocher l'adresse de l'hôtel d'Orbeval, lui recommandant d'entrer dans la cour et de s'arrêter devant le perron ; puis le jeune homme s'assit à côté de ses amis. Tous quatre continuèrent de deviser gaiement. Juliette prétendait que, malgré son attaque de nerfs et ses affaires de ménage, madame de Saint-Marceau jouissait d'un sort bien enviable. Auguste soutenait au contraire, selon la philosophie du docteur Gil-

bert, que les grandeurs et la gloire pouvaient avoir souvent un déboire amer.

La chambrette des deux jeunes gens était, ainsi que le somptueux hôtel d'Orbeval, située dans le faubourg Saint-Germain. Meunier et sa femme n'eurent donc d'abord aucun soupçon de la surprise qui les attendait. Mais lorsque le cocher, arrivé rue de l'Université, devant la grande porte de l'hôtel ouverte à deux battants, s'arrêta pendant un moment afin de prendre son tournant, Auguste, avançant la tête à la portière, vit au fond d'une cour immense le vestibule de l'hôtel et les fenêtres du rez-de-chaussée brillamment éclairés.

— Oh! oh! dit Meunier, quel superbe hôtel!... Il paraît qu'on y donne une fête; mais les invités sont diablement en retard, car l'on ne voit encore aucun équipage.

Puis s'interrompant en s'apercevant que la voiture entrait rapidement dans la cour, il s'écria :

— Ah çà! mais, notre cocher est fou! Où va-t-il donc?

Et il allait passer la tête à la portière pour avertir l'automédon de sa méprise, lorsque Gilbert, arrêtant par le bras son nouvel ami, lui dit :

— Rassurez-vous, mon cher Meunier, nous allons chez nous. Depuis ce matin, Minette et moi, nous avons déménagé.

VII

La cour de l'hôtel d'Orbeval était si vaste qu'avant que les chevaux eussent parcouru le circuit nécessaire pour arriver devant le perron, Meunier, interprétant à sa façon les paroles de Gilbert, qui venait de l'instruire de son *déménagement* du matin, eut le temps de dire :

— Vous avez donc loué une chambre dans les dépendances de ce bel hôtel, mon cher Gilbert? Je comprends la surprise que vous nous ménagez... nous allons pendre la crémaillère de votre nouveau logis?

— Justement, M. Meunier, répondit Gilberte au moment où la voiture s'arrêtait en face du

péristyle; nous allons pendre la crémaillère dans notre mansarde.

— Comme c'est gentil à vous d'avoir eu cette pensée, ma bonne petite madame Gilberte! répondait Juliette lorsque la portière fut ouverte par M. Guêpier, de noir vêtu et cravaté de blanc.

— Eh bien, M. Guêpier, lui dit Gilbert en descendant le premier de la voiture, tout est-il prêt?

— Oui, M. le lithographe, répondit l'intendant en s'inclinant avec respect, tout est prêt.

— Aurons-nous un bon souper? ajouta Gilberte en sautant lestement à terre. Nos amis et nous, nous avons une faim de loup, je vous en préviens!

— J'ose espérer que madame la fleuriste sera satisfaite du souper, répondit l'intendant en s'inclinant de nouveau.

— Mon cher Meunier, dit Gilbert, donnez le bras à ma femme; moi, je donne le mien à la vôtre.

Et il offrait, ce disant, son bras à Juliette. Celle-ci, ainsi que son mari, restaient pétrifiés en voyant M. Guêpier se hâter de monter les degrés du perron, et faire un signe impératif aux valets de pied, vêtus de livrées splendides, bleues, orange et argent. Ces grands laquais

poudrés à blanc, galonnés sur toutes les coutures, se rangèrent debout et en haie, tandis que deux suisses aux mêmes livrées, tricorne en tête, large baudrier en sautoir, épée en *verrouil* et hallebarde en main, frappaient trois coups du manche de cette arme sur les dalles de marbre du vestibule et ouvraient les deux battants de la porte vitrée de ce péristyle.

— Mon cher Gilbert, disait Meunier, béant, stupéfait, immobile, quoique Gilberte se fût emparée de son bras, est-ce un rêve?

— Cet hôtel... ces domestiques... ce gros monsieur en noir qui vous appelle M. le lithographe et madame la fleuriste, ajoutait Juliette non moins immobile, non moins ébahie, qu'est-ce que tout cela signifie? Où sommes-nous, mon Dieu! où sommes-nous donc?

— Parbleu! nous sommes chez nous, reprit gaiement Gilbert. Minette et moi, nous avons tantôt, je vous l'ai dit, déménagé; nous pendons ce soir la crémaillère de notre nouveau logis, voilà tout. A table, madame Meunier, à table! le souper refroidit.

— A table, M. Meunier! reprit Gilberte. Venez vite, car je dévore.

Les deux jeunes gens entraînèrent pour ainsi dire Auguste et Juliette, qui, se croyant les jouets d'un songe, suivirent machinalement

leurs amis, traversant avec eux, guidés par l'intendant, le vestibule, où se tenait la livrée, puis un salon d'attente, où se trouvaient les valets de chambre vêtus de noir, portant culottes, bas de soie et boucles d'or à leurs souliers vernis. Deux de ces domestiques ouvrirent les battants de la porte d'un second salon, et l'intendant, s'inclinant de nouveau, sans dépasser le seuil de cette pièce, étincelante de dorures, de lumières et de fleurs, dit respectueusement :

— Madame la fleuriste et M. le lithographe vont être servis dans un instant.

Et les battants de la porte se refermèrent.

A travers les portières de damas vert tendre, comme la tenture encadrée de bordures dorées, l'on apercevait une interminable enfilade d'autres pièces, non moins vastes, non moins brillamment éclairées, non moins somptueusement meublées et décorées que le premier salon. L'on remarquait surtout une incroyable profusion de fleurs, ici épanouies en gerbes dans des vases de la Chine de cinq pieds de hauteur et formant encoignures, là massées, comme de véritables buissons fleuris, dans des jardinières de marqueterie ou dans d'énormes potiches du Japon, aussi ventrues que des tonnes. Les bougies des lustres, des girandoles, des candélabres et des torchères de bronze doré de la taille d'un homme,

et placées dans les angles des salons, jetaient des torrents de clarté sur ces magnificences répétées à l'infini dans des glaces gigantesques.

Gilbert et Gilberte s'étonnaient d'autant moins de la surprise admirative de leurs amis, qu'ils la partageaient, et comme eux tournant les regards deci delà, ils s'écriaient :

— C'est magnifique !

— C'est éblouissant !

— On ne peut rien imaginer de plus beau, disait Gilbert. Hein, Minette, t'attendais-tu à ces merveilles?... Ma foi ! nous n'avons pas fait un mauvais marché !

— Certainement, non !

Et se tournant vers Juliette :

— N'est-ce pas, ma bonne madame Meunier, que c'est superbe ici ? Vraiment, c'est à n'y pas croire !

— Ah çà ! mais, vous avez l'air aussi ébaubis que nous! s'écria Auguste. Je le déclare, je deviens fou, si vous ne nous expliquez pas comment...

— Madame la fleuriste est servie, vint dire à haute voix M. le premier maître d'hôtel, tandis que deux valets de chambre ouvraient les battants de la porte d'une salle à manger qui communiquait à ce premier salon.

— Mes amis, vous entendez : « Madame la

fleuriste est servie! » s'écria joyeusement Gilbert. A table, à table! Et là, mon cher Auguste, en buvant une fameuse bouteille de champagne, je vous dirai le mot de la charade.

Il est inutile de parler de la magnificence et de l'excellent goût artistique du service de la table devant laquelle s'assirent Gilbert, sa femme et leurs deux amis. Les plats et les réchauds de vermeil ciselé étincelaient au feu des bougies. Le premier et le second maître d'hôtel, chargés de découper les mets ou de les offrir, s'acquittèrent de leur emploi en circulant autour des convives, tandis que, debout derrière chacun d'eux, se tenait, prêt à les servir, un valet de chambre, ganté de blanc, la serviette sous le bras.

Ces gens, en domestiques de grandes maisons, avaient dès longtemps, ainsi que M. Guêpier, leur intendant, pris l'habitude de ne s'étonner de rien, ou du moins de ne jamais manifester leur étonnement. Impassibles dans leur respect officiel, en servant Gilbert et Gilberte, ils les appelaient M. le lithographe ou madame la fleuriste, avec le même accent de profonde déférence que s'ils leur eussent donné les titres de M. le duc et de madame la duchesse.

Il faut le dire à la louange de Gilbert et de Gilberte, ils se montraient parfaitement à leur aise devant leurs gens, courage fort rare chez

ceux qu'un tour de roue de la fortune élève à une subite opulence. Inhabitués à être servis, presque confus de l'être, craignant de laisser percer cette gêne, tantôt prenant la dureté pour la dignité, ils se montrent envers leurs gens d'une hauteur grossière; tantôt, au contraire, voulant pour ainsi dire se faire pardonner leur soudaine élévation, ils traitent leur entourage avec une familiarité ridicule. Il n'en fut point ainsi de Gilbert et de Gilberte. Loin de rougir de leur ancienne condition et de la vouloir cacher, ils la glorifiaient de leur mieux en se faisant d'elle un titre. Ravis de nager en pleine richesse, et, par l'une des conséquences de leur excellent cœur, ayant le bonheur bienveillant et gai, au lieu de l'avoir insolent et rogue, comme tant de parvenus, ils possédaient cette dignité vraie qui résulte du naturel, de la franchise et du manque absolu de prétentions à paraître ce que l'on n'est point. Ces précieuses qualités se manifestèrent chez eux dès qu'ils furent assis près de leurs amis, dont l'ébahissement redoublait à l'aspect de cette table servie avec un luxe, avec une recherche dont ils n'avaient pas même l'idée.

Gilbert, prenant dans un rafraîchissoir de vermeil, admirablement ciselé comme le reste du service, une carafe remplie de vin de Cham-

pagne à demi congelé par la glace, avait dit à Meunier :

— Votre verre, mon brave ami, et, nom d'un petit bonhomme! buvons d'abord à l'amitié!

— Enfin! ajouta gaiement Gilberte en tendant aussi son verre, coupe de cristal de forme antique, nous allons donc la boire, cette fameuse bouteille de champagne! c'est pour de bon, ce coup-ci! et la boire avec des amis, voilà qui donne au vin son plus fin bouquet, n'est-ce pas, Bibi?

Auguste, abasourdi, regardait sa femme, et celle-ci regardait son mari, lui disant des yeux :

« Y comprends-tu quelque chose? »

« Sommes-nous bien éveillés? » répondait Meunier dans le même langage *oculaire*.

Et tous deux immobiles, ne touchant pas aux mets qu'ils avaient acceptés machinalement, ne semblaient pas entendre le bachique appel de Gilbert, qui restait le bras tendu, la carafe à la main; mais frappé du silence et de l'attitude de ses hôtes, il réfléchit, replaça la carafe dans le rafraîchissoir de vermeil et dit gaiement :

— Nom d'un petit bonhomme, je suis bête comme *une oie!*

— Ah! Bibi, fit Gilberte en riant, on ne se dit pas ces choses-là... soi-même.

— Minette, j'ai le droit de me parler ainsi, car

enfin nos amis sont tellement confondus de la surprise que nous leur avons ménagée, qu'ils en ont pour le quart d'heure perdu la soif et l'appétit, déplorable inconvénient lorsqu'il s'agit de souper !

— Tu as raison, disons-leur tout de suite comment, de petites gens que nous étions, nous sommes devenus millionnaires, archimillionnaires, et la soif et l'appétit leur reviendront, à ces chers amis !

— En deux mots, voici la chose, reprit Gilbert : nous avons fait comme vous un héritage, mon cher Auguste. Cette bonne nouvelle nous est parvenue hier; mais ce matin, nous vous avons caché notre jeu, et après votre départ, nous avons, grâce à nos millions, acheté cet hôtel, tout meublé ; notre intendant, toujours grâce à la baguette magique de nos millions, a trouvé moyen de réunir en quelques heures les domestiques que vous voyez, et de nous faire préparer ce fin souper auquel nous allons faire honneur. Voilà l'histoire, mon brave Meunier ; elle est fort simple... Votre surprise a maintenant cessé. Or, j'en reviens à mon commencement : buvons d'abord à l'amitié ; après quoi, je l'espère, nous jouerons des dents à qui mieux mieux !

Gilbert se trompait ; le fait qu'il regardait

comme *fort simple* ne paraissait pas tel à Auguste et à sa femme.

Ainsi va la nature humaine.

Si étranges que soient les hasards auxquels nous devons parfois des fortunes incroyables, ils nous paraissent presque rentrer dans l'ordre naturel des choses, tandis qu'ils nous semblent exorbitants s'ils favorisent autrui.

Meunier ne s'étonnait pas outre mesure d'avoir hérité d'un parent inconnu ; mais l'héritage inopinément survenu à ses amis lui semblait tenir du prodige.

Ce n'est pas tout : cet héritage, à en juger d'après les dépenses déjà faites par les acquéreurs de l'hôtel, devait être colossal, et Meunier, quoique riche de deux millions, se sentait une manière de petit rentier en se comparant à ses amis. Puis leur grand luxe ne trahissait en rien le parvenu ; et, si étrangers que fussent Auguste et sa femme à ce sentiment d'exquise et suprême élégance, presque traditionnelle dans une aristocratie uniquement occupée de briller, de paraître, et souvent très-intelligente et très-amoureuse de l'art, ils étaient instinctivement frappés de la magnificence complète et grandiose dont leurs amis s'étaient entourés, grâce à leurs millions. Gilbert et Gilberte, s'appelant sans contrainte *Minette* et *Bibi* devant leurs domesti-

ques, et par eux se faisant superbement traiter de M. le lithographe et de madame la fleuriste; Gilbert et Gilberte, gais, simples, placides, ouverts et sans l'ombre de gêne au milieu de cette prodigieuse fortune, imposaient par leur simplicité même à Meunier et à sa femme. Ceux-ci étaient, dans la rigoureuse acception du mot, de braves gens, ainsi que le témoignaient le souvenir qu'ils avaient gardé de leurs amis et leur cordiale visite du matin, mais ils ne possédaient pas cette élévation de l'âme qui la met au-dessus des amers ressentiments d'une vulgaire envie. Ils avaient cédé à un très-louable mouvement en venant, eux, enrichis de la veille, au-devant de leurs amis d'un jour, qu'ils supposaient être pauvres comme par le passé; mais tel qui sera bénévolement venu à celui qu'il croyait dans une condition inférieure à la sienne éprouvera presque toujours une sorte de léger dépit, sinon de regret, d'éloignement ou de jalousie, lorsque soudain il se verra primé par celui-là vers lequel il condescendait naguère. En un mot, s'il est facile de se montrer bienveillant envers ceux qui nous sont relativement inférieurs, plus difficile est-il de ne montrer ni impatience ni envie à l'endroit de nos supérieurs, qu'il s'agisse de naissance, de caractère, de fortune ou de talent.

Meunier et sa femme commençaient donc à jalouser par mille côtés leurs nouveaux amis, jalousie encore sourde, qui tout d'abord ne se manifesta que par le froid malaise des deux convives et par la perte à peu près complète de leur appétit et de leur gaieté.

Gilbert et Gilberte, incapables, dans leur bonté, dans leur franchise ingénue, de soupçonner des sentiments mauvais et si étrangers à leur âme, ne se doutèrent pas des secrètes pensées de leurs hôtes et portèrent joyeusement leur premier toast à l'amitié, trinquant, selon la bonne vieille coutume, avec Meunier et sa femme, qui, répondant enfin à l'appel de leurs amis, tendirent leurs verres, mais ne les vidèrent qu'à moitié. Déjà le vin de cette magnifique hospitalité leur semblait amer.

Gilbert tarit sa coupe de cristal jusqu'au fond, et sa femme, après avoir bu deux doigts de vin de Champagne frappé de glace, s'écria :

— Enfin... j'en ai donc goûté de ce fameux champagne !... Hum !... fit-elle en passant le bout de sa langue rose sur ses lèvres vermeilles, c'est fièrement bon ! Seulement ça gèle les dents ! Maintenant, Bibi, verse-moi de l'eau dans mon verre : je n'ai pas la tête bien forte, et je ne veux pas m'exposer à mettre mon bonnet de travers. Ah ! mais non !

Au moment où la jeune femme tendait sa coupe à son mari, pour qu'il la remplît d'eau, l'un des valets de chambre s'empressa de prendre une carafe, afin de satisfaire le désir de madame la fleuriste ; mais celle-ci lui dit gaiement :

— Merci ! j'aime mieux être servie par Bibi ; c'est mon habitude.

Le serviteur s'inclina et replaça la carafe sur la table. Le premier maître d'hôtel, après avoir servi aux convives d'autres mets exquis, présentait à Gilbert, tandis que celui-ci remplissait d'eau le verre de sa femme, un plat de vermeil aux bords décorés d'une garniture de pâte blanche et dure, découpée à jour comme de la dentelle. Au milieu de ce plat on voyait un mets, à peu près de la forme d'un pâté, mais rendu à demi transparent par des ornements cannelés en gelée de viande, gelée ici couleur de topaze, là couleur de rubis, et que rehaussaient des pistaches d'un vert tendre, et des rouelles de truffes d'un noir d'ébène, taillées à l'emporte-pièce, et représentant des trèfles et des losanges.

Gilbert dit au domestique qui lui offrait de ce mets :

— Monsieur notre maître d'hôtel, c'est très-joli à voir, ce plat-là... mais qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît ?

— Un chaud-froid de filets de canetons, M. le lithographe.

— Comment, un chaud-froid ?

— Oui, M. le lithographe, répondit le maître d'hôtel.

Et il accentua de nouveau, de façon à rendre les deux mots compréhensibles en les scindant :

— Un chaud... froid.

— Ah ! très-bien... c'est quelque chose de chaud... qui est froid ?

— Un instant, Bibi ! reprit Gilberte en riant, un instant ! si c'est chaud, ce n'est pas froid... et si c'est froid, ce n'est pas chaud... n'est-ce pas, ma bonne madame Meunier ?

— Naturellement, reprit la jeune femme avec un sourire forcé ; car, ainsi que son mari, elle se sentait de plus en plus aigrie par l'envie.

— Je me permettrai de faire observer à madame la fleuriste, reprit respectueusement le maître d'hôtel, qu'un *chaud-froid*, mets ordinairement réservé pour les ambigus et les soupers, est confectionné comme s'il devait être mangé chaud ; mais on le sert froid, après l'avoir décoré de gelée.

— Ah ! oui, reprit Gilberte, c'est comme qui dirait la gibelotte qu'on laisse refroidir.

Et s'adressant à son mari :

— Hein, friand ? c'était ton régal, de manger

froid le restant de la gibelotte que je t'avais cuisinée la veille, avec un véritable lapin, quand nous avions gagné de quoi dîner en princes!

— Voyez comme je suis fat de ma femme, mon brave Meunier, dit gaiement Gilbert à son ami. Je parie que votre Juliette ne fait pas mieux la gibelotte que Minette.

— Et le miroton! s'écria superbement Gilberte. C'est que, telle que vous me voyez, je ne crains personne pour le miroton!... ah! mais non!

Ni Meunier ni sa femme ne possédaient la rare et philosophique franchise de Gilbert et de Gilberte, assez ouverts pour parler de leur humble passé, sans crainte et sans affectation, devant leurs gens; aussi madame Meunier, rougissant jusqu'aux oreilles, répondit-elle d'un ton aigre-doux que nos deux jeunes gens ne remarquèrent point:

— Ma chère madame Gilbert, je vous rends les armes pour la gibelotte et pour le miroton... Je ne me suis jamais occupée de cuisine, car ici, dans notre maison de commerce, nous mangions avec nos patrons, et à Lyon, Dieu merci! maman avait une bonne.

Et les deux envieux jetèrent un coup d'œil oblique sur les domestiques, au vis-à-vis desquels surtout madame Meunier tenait à proclamer très-haut que sa mère avait *une bonne*.

Gilbert, pendant la réponse de Juliette, avait goûté le chaud-froid de filets de canetons, tandis que Gilberte, cédant à son ancienne habitude de manger à la même assiette que son mari, avait répondu au maître d'hôtel qui lui offrait de ce mets :

— Non, non, *si ça me dit,* j'en prendrai un morceau dans l'assiette à Bibi.

Ce qu'elle fit, en mettant son coude sur la table, et commençant du bout de sa fourchette à picorer dans l'assiette à Bibi.

Témoins de ces façons plus que familières, Juliette et son mari, afin de se rehausser dans la considération des domestiques, levèrent visiblement les épaules, afin de prouver qu'ils possédaient assez l'usage de la belle société pour se sentir choqués des inconvenances de Gilberte ; mais celle-ci, ne remarquant pas plus que son mari la pantomime critique de leurs convives, continuait de picorer dans l'assiette à Bibi et disait au maître d'hôtel :

— Vous prétendez, mon brave homme, que ce plat est du canard... A la bonne heure... Cependant...

— Pardon, madame la fleuriste, reprit respectueusement le premier maître d'hôtel, c'est du caneton de Rouen.

— Parbleu ! caneton est le mot poli, ma

pauvre Minette! ajouta gaiement Gilbert. Canard?... ah! fi donc! c'est canaille! qui est-ce qui oserait manger du canard?

— Caneton! canard! c'est toujours bonnet blanc et blanc bonnet, reprit Gilberte. Ce plat-là est très-bon; mais enfin, au goût, ça ne ressemble pas plus à du canard qu'à autre chose. N'est-ce pas, madame Meunier?

— Quant à moi, je trouve cela excellent, répondit Juliette, voulant montrer aux domestiques qu'elle était digne d'apprécier cette cuisine recherchée. Cela vous a un goût qui... un goût que... Enfin, c'est délicieux!

— J'en avais déjà mangé une fois à Lyon chez le receveur général, ajouta Meunier avec suffisance (et il mentait); c'est un plat très-délicat, mais je le connaissais.

— Vous trouvez tous deux cela délicieux? Oh! tant mieux! reprit cordialement Gilberte. Toutes les fois que vous viendrez dîner avec nous, on vous en servira. N'oubliez pas cela, monsieur notre premier maître d'hôtel.

Et s'adressant à Juliette :

— Dites donc, ma petite madame Meunier, nous avons un premier maître d'hôtel, vu que nous en avons un second... Quelle farce!

Madame Meunier, qui, pour Gilberte, se mourait de confusion, lui rappela par un signe furtif

que les gens qui servaient à table entendaient cet entretien. La jeune femme répondit naïvement :

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait donc, que nos domestiques nous entendent, ma bonne Juliette? Ces braves gens ne savent-ils pas qui nous sommes, puisqu'ils nous appellent M. le lithographe et madame la fleuriste, gros comme le bras?... Et, dame ! dans nos états, on n'en a guère de maître d'hôtel !

— Ce que je vois de plus clair là dedans, reprit joyeusement Gilbert, c'est que nos amis sont atteints et convaincus d'adorer le chaud-froid de canard... c'est-à-dire de caneton... Pardon, monsieur notre maître d'hôtel !... Je déclare donc nosdits amis condamnés à venir ici après-demain remanger dudit plat, accompagné, comme aujourd'hui, de plusieurs autres.

— C'est ça, Bibi : condamnés, sans rémission, à venir dîner avec nous après-demain !

— Et comme nous sommes des gaillards très-intéressés, ajouta Gilbert, nous leur demanderons de nous donner en retour à dîner... le lendemain d'après-demain.

— Adopté ! dit Gilberte en frappant de joie dans ses mains. Partie complète !... Avant dîner, nous irons vous chercher, mes amis, dans une de nos belles voitures neuves, attelée à quatre

chevaux, pour aller nous promener au bois de Boulogne.

— Et après dîner, le spectacle! ajouta Gilbert. Nom d'un petit bonhomme! c'est doubler ses plaisirs que de les partager avec l'amitié!

Si nos deux jeunes gens n'eussent été aveuglés par leur bonheur et par leur confiante affection, ils auraient remarqué avec quelle gêne, avec quelle froideur était reçue leur cordiale proposition, car Meunier répondit en s'efforçant de sourire :

— Y pensez-vous! venir dîner chez nous!... Nous n'oserions pas recevoir de grands seigneurs comme vous, nous autres pauvres gens!

— Drôle de corps de Meunier, va! reprit Gilbert. Une pauvreté de deux millions... merci du peu!

—Vous sentez bien, ma chère Juliette, ajouta Gilberte, que je pense, comme Bibi, que votre mari plaisante, quand il dit que vous n'oserez pas nous recevoir chez vous.

— Non, sérieusement, reprit Auguste. Nous craignons, ma femme et moi, que notre manière de vivre ne puisse cadrer avec la vôtre.

— Je voudrais bien savoir pourquoi, mon brave Meunier!

— Je vais vous le dire franchement : Juliette et moi, nous n'avons pas le goût du grand luxe.

Lorsque nos héritages nous sont tombés du ciel, nous nous sommes dit : Nous allons pendant un mois bien nous en donner, satisfaire toutes nos fantaisies. Et puis, après ça, au lieu d'imiter ces étourneaux, ces fous, qui jettent bêtement leur argent par la fenêtre, en singeant les grands seigneurs, en se donnant des airs de prince, et auxquels il ne reste bientôt que les yeux pour pleurer leur sotte dissipation, Juliette et moi nous avons résolu de fonder, grâce à nos capitaux, une grande maison de commerce, peut-être une maison de banque, afin d'augmenter notre fortune.

— Ah ! mon brave Meunier, quel plaisir vous me faites en me parlant ainsi ! reprit le bon Gilbert. Ce soir, au spectacle, en vous entendant pour ainsi dire envier l'existence des grands seigneurs et des gens de génie, ma femme et moi, nous craignions...

— Que notre héritage nous eût tourné la cervelle, comme à tant d'autres? demanda Meunier ; et que nous ne fussions pas satisfaits de notre sort ?... Non, non, diable ! nous ne sommes point si sots !

— Oh ! rassurez-vous, reprit Juliette. Auguste vous l'a dit : nous ne sommes pas de ces fous qui croient leur trésor inépuisable, et, loin de vouloir le dissiper, nous voulons le grossir

encore, grâce à de bonnes opérations et à une sévère économie. Notre seul but est de devenir deux fois plus riches que nous ne le sommes, et qui sait si un jour nous ne serons pas richissimes comme vous et votre mari... ma chère petite Gilberte?

L'accent de sourde et méchante envie dont ces paroles furent accompagnées n'attira pas plus l'attention de Gilbert et de sa femme que les allusions jalouses, malveillantes, échappées à leurs nouveaux amis depuis le commencement du souper. Non, dans l'épanouissement de leur bonheur et de leur confiante affection, ne soupçonnant pas même la cause d'une secrète irritation qu'ils ne remarquaient point, Gilbert et Gilberte, se sachant maîtres d'un trésor inépuisable, grâce au pouvoir magique de la Korrigan, ne pouvaient supposer un instant que ces épithètes de fous, d'étourneaux, de dissipateurs réduits bientôt à la misère, etc., etc., s'adressaient à eux. Ils se sentaient au contraire fort aises d'entendre leurs amis formuler l'espérance de doubler, de quadrupler leur fortune par le travail et l'économie. Aussi Gilbert répondit-il à Meunier avec un redoublement de satisfaction et de cordialité qui désespéra les deux envieux :

— C'est cela, mon cher Auguste, enrichissez-vous encore, enrichissez-vous toujours; et à

chaque augmentation de votre fortune, Minette et moi, nous applaudirons des deux mains. Oh! oh! vous êtes, votre femme et vous, des gens de bon sens, économes, laborieux; courage! économisez, travaillez : le bon Dieu, comme on dit, vous bénira.

Ces dernières paroles, dans lesquelles ils voulurent voir un conseil donné avec la hauteur d'un grand seigneur fort au-dessus de ces vulgaires idées d'économie et de travail, exaspérèrent nos deux envieux, et, de crainte de se trahir davantage, ils échangèrent un regard et se levèrent de table.

— Quoi! vous nous quittez déjà? dit Gilberte.

— Il faut nous excuser, répondit Meunier : ni Juliette ni moi nous n'avons l'habitude de veiller fort tard... nous sommes des gens rangés.

— Oh! entre nous, jamais de gêne, reprit affectueusement Gilberte. Nous devons nous voir souvent; agissons donc toujours sans façon, comme on agit entre bons et vrais amis.

— Et à l'appui de ce que dit ma femme, voyons, mon cher Meunier, quand nous donnez-vous à dîner?

— C'est qu'en vérité nous sommes, comparativement à vous, si mal logés, répondit Auguste

avec embarras... Nous avons pris un appartement garni, et...

— Encore cette plaisanterie-là? reprit gaiement Gilbert. Madame Meunier, dites donc à votre mari de trouver autre chose : ça devient rococo!... Mais sérieusement, voyons, mes amis, est-ce que vous ne croyiez pas venir manger ce soir dans notre mansarde la fortune du pot? Est-ce que vous vous étiez seulement souciés de savoir si le petit repas que nous vous offrions de bon cœur serait délicat ou non? Alors, pourquoi donc, nom d'un petit bonhomme! nous croyez-vous, Minette et moi, d'un autre acabit que vous?

— Nous ne vous demandons qu'une chose, ajouta gentiment Gilberte; c'est de juger de notre cœur par le vôtre... et alors ça ira tout seul.

— Eh bien, à jeudi, mes amis! reprit Meunier, craignant de démasquer ses mauvais ressentiments en se refusant plus longtemps au désir de ses amis. A jeudi... mais ne vous attendez pas à un festin de Balthazar, comme celui que vous venez de nous donner. Nous ne sommes auprès de vous que de petites gens, *monseigneur* Gilbert!

— *Monseigneur* Meunier, vous êtes un mauvais farceur! ce qui n'empêche pas ma seigneu-

rie de vous proposer, avant votre départ, de boire à l'amitié un verre de ce vin de *Constance*. Monsieur notre maître d'hôtel m'affirme que ce vin est excellent et se boit à la fin du repas.

Les deux couples trinquèrent une dernière fois, Gilbert et Gilberte avec une franche cordialité, Auguste et Juliette avec une cordialité menteuse; puis l'on se sépara. Nos deux jeunes gens voulurent accompagner leurs convives jusqu'à leur voiture, et leur firent ainsi traverser (autre crève-cœur pour les envieux) la haie de valets de pied en grande livrée qui se tenaient debout au passage de leurs nouveaux maîtres; enfin, les deux suisses frappèrent par trois fois, du manche de leur hallebarde, les dalles sonores du vestibule, après avoir ouvert à deux battants la grande porte vitrée devant Meunier et sa femme.

— Je donnerais cent mille francs de ma poche pour n'avoir jamais connu ces gens-là! dit Meunier en s'asseyant dans sa voiture à côté de sa femme. Nous avons l'air de gueux auprès d'eux!

— Patience, va, Auguste! reprit Juliette; du train dont ils y vont, ils seront bientôt ruinés! ils ne nous écraseront plus de leur luxe insolent, et rira bien qui rira le dernier!

— Braves amis! disait ingénument Gilbert

en remontant les degrés du perron de l'hôtel, après avoir vu la voiture de Meunier s'éloigner. Que de bonnes petites parties carrées nous ferons ensemble !

— Oh ! oui, disait Gilberte ; c'est si charmant, l'amitié !

VIII

Gilbert et Gilberte, après le départ de leurs amis, rentrèrent dans l'intérieur de l'hôtel et trouvèrent M. Guêpier qui, s'inclinant, leur dit :

— Madame la fleuriste et M. le lithographe veulent-ils me faire l'honneur de m'accorder un moment d'entretien avant de se retirer dans leurs appartements ?

— Certainement, monsieur notre intendant, nous vous ferons cet honneur-là, répondit Gilbert. Mais auparavant, ajouta-t-il en se tournant vers les gens de livrée, toujours rangés en haie, je veux dire à ces braves gens, et qu'ils le redisent à leurs camarades, que nous sommes

contents de leur service de ce soir, et qu'ils ne se repentiront pas d'être entrés... chez nous.

— Et pour commencer, reprit Gilberte, nous vous accordons, mes amis, à chacun une gratification...

— De mille francs par tête, ajouta Gilbert. Mais prenez-y garde, messieurs nos serviteurs ! et retenez bien ceci : Minette et moi, nous voulons, nous exigeons et entendons que, grâce à nous, chacun de vous se dise journellement, et cela du fond du cœur : « Nom d'un petit bonhomme ! est-on heureux dans cette maison-ci ! Vrai ! on ne peut pas trouver, sous la calotte des cieux, une condition plus heureuse que la nôtre ! et, ma foi ! vivent les fleuristes et les lithographes ! ils valent bien les ducs et les duchesses ! » Et maintenant allez souper joyeusement, dormez bien ! et sur ce... serviteur... messieurs nos serviteurs.

Nos deux jeunes gens, laissant leurs gens ébahis de cette allocution et de la générosité qui l'avait précédée, rentrèrent dans un de leurs salons accompagnés de M. Guêpier. Celui-ci leur dit :

— Madame la fleuriste et M. le lithographe sont-ils satisfaits ?

— Cent mille francs de gratification pour vous, monsieur notre intendant ! Voilà notre réponse, n'est-ce pas, Minette ?

— Je crois bien ! ce brave M. Guêpier a fait un véritable tour de force !

— Comment... cent mille francs de... gratification? reprit l'intendant abasourdi de cette magnificence. J'ose à peine le croire...

— Ah çà ! dit Gilbert en fouillant à son intarissable poche, est-ce qu'il ne vous reste rien de nos douze cent mille francs de ce matin, monsieur notre intendant ?... Parlez !

— J'en demande bien pardon à M. le lithographe, il restera quelques milliers de francs, même en dehors de cette gratification vraiment princière ; que dis-je? véritablement royale !

— Dites donc lithographique, M. Guêpier ! reprit Gilberte en riant comme une folle, puisque Bibi n'est ni prince ni roi, mais tout bonnement lithographe.

— Et là dessus, monsieur notre intendant, ajouta Gilbert, faites comme les autres, allez souper et vous coucher ; demain nous remplirons votre caisse. Ah ! mais, j'y pense, où est notre chambre ?

— L'appartement de madame est situé à l'extrémité du grand salon rouge, le troisième après celui-ci. Les femmes de madame l'attendent chez elle pour sa toilette de nuit. L'appartement de monsieur est situé au premier étage ; ses

valets de chambre l'attendent pour le déshabiller.

— Ah! ah! ah! fit Gilberte en riant et haussant les épaules, plus que ça de voisinage? Merci! Tu entends, chéri, madame au rez-de-chaussée, monsieur au premier! Voilà un joli et amoureux ménage! Non, parole d'honneur, nous sommes ainsi, Bibi et moi, logés par trop près l'un de l'autre; ça en devient inconvenant, M. Guêpier!

— Monsieur notre intendant, reprit Gilbert, vous allez me faire le plaisir de dire aux femmes de ma femme, et à mes valets de chambre, d'aller souper comme les autres, et de nous laisser tranquilles, vu que nous avons l'habitude de nous coucher nous-mêmes; mais auparavant nous voulons nous amuser à parcourir les beaux salons de notre hôtel, sans être dérangés; après quoi nous rentrerons dans l'appartement du rez-de-chaussée : nous le choisissons, parce qu'il est de plain-pied avec le jardin.

— A propos du jardin, reprit M. Guêpier en souriant d'un air mystérieux, s'il m'était permis de donner un conseil à mes généreux maîtres, je les engagerais à visiter le jardin... La nuit est superbe, et peut-être ne regretteraient-ils pas leur promenade...

— Nous allons suivre votre conseil, répondit Gilbert, et demain matin, nous sonnerons si

nous avons besoin de quelqu'un ou de quelque chose; et là-dessus bon appétit et bon sommeil, monsieur notre intendant!

M. Guêpier s'inclina, sortit, et les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Je parie que ce gaillard-là nous a ménagé une surprise dans le jardin, dit Gilbert. Visitons-le d'abord; nous parcourrons ensuite nos appartements.

— Tu as raison, chéri : ce sera délicieux! Viens vite... la soirée est belle. Mais tiens, cette porte de glace doit donner sur le jardin... Ouvrons les volets...

A peine Gilbert eut-il fait jouer l'espagnolette des volets blancs à moulures dorées, que nos deux jeunes gens virent à travers les glaces de la porte un tableau vraiment féerique.

Le jardin, presque aussi grand qu'un parc et planté d'arbres séculaires, était illuminé par des lanternes de couleurs variées : vertes, blanches, rouges, bleues, orange; leur lumière, à demi voilée, se confondant avec celle de la lune, alors en son plein, jetait sur les arbres, les gazons et les fleurs, des reflets fantastiques; un rideau de tilleuls et de marronniers énormes bornait l'horizon; au milieu d'une vaste pelouse, faisant face à l'hôtel, une vasque de marbre blanc, aussi merveilleusement illuminée, déversait avec un

doux murmure, dans deux coupes inférieures, une cascatelle d'eau limpide ; cette onde mobile ressemblait tantôt à une nappe d'argent, tantôt à une nappe d'or, selon qu'elle était argentée par un rayon de la lune ou dorée par les feux de l'illumination. Les abords du vaste bassin, où retombaient en cascades les eaux des vasques, offraient surtout un coup d'œil enchanteur. Un cordon de globes de cristal dépoli, intérieurement éclairés, pareils à d'énormes perles transparentes, dessinait le contour du bassin, répandant leur tranquille clarté sur une gigantesque corbeille de rosiers, dont le miroir liquide formait le centre, et qui s'abaissaient en pente douce jusqu'à la pelouse. Six mille rosiers peut-être composaient cette corbeille, mais si rapprochés, si touffus de fleurs, qu'ils offraient l'aspect d'une montagne de roses. L'on voyait encore çà et là, au milieu des arbustes, ou à demi cachés dans le gazon, une foule de verres de couleur, points chatoyants de différentes nuances, et semblables à ces lucioles phosphorescentes qui scintillent dans l'ombre des hautes herbes durant les nuits d'été.

Gilbert et Gilberte, d'abord stupéfaits de cette surprise que leur avait ménagée la féconde imagination de leur intendant, éprouvèrent une joie folle à la vue de l'illumination, et, ainsi que

des échappés de collége, ils descendirent les degrés du perron en se tenant par la main et se mirent à courir dans le jardin ; puis, se calmant peu à peu, ils ressentirent une sorte de charme mystérieux à se promener seuls et pas à pas dans ces longues avenues, et à jouir, dans leur solitude, de cette illumination charmante, qui semblait préparée pour une fête nombreuse et animée. Ils se trouvaient dans l'ombre d'une allée touffue, lorsque soudain ils entendirent non loin d'eux, et paraissant sortir d'un étage souterrain de l'hôtel, de grands éclats de rire ; puis ces mots arrivèrent jusqu'à leurs oreilles :

— A la santé de M. le lithographe !

— A la santé de madame la fleuriste !

— Bravo ! bravo !

Les deux jeunes gens, d'abord interdits, se regardèrent ; puis Gilbert reprit en riant :

— Ah ! Minette, j'y suis ! ce sont nos domestiques qui soupent.

— Ils boivent à notre santé, les braves gens ! c'est très-gentil de leur part !

— Dis donc, chérie, si nous tâchions de les écouter pour savoir ce qu'ils pensent de nous ?

— Allons vite ! ce sera très-amusant. Mais comment faire ?

— Viens, suis-moi.

Les voix partaient du côté du perron, derrière le massif d'arbres.

Gilbert et sa femme arrivèrent en quelques instants auprès d'un des soupiraux qui donnaient du jour aux cuisines et offices de l'hôtel, situées au-dessous du rez-de-chaussée ; des châssis garnis de toile à claire-voie, remplaçant durant l'été le vitrage de ces fenêtres basses, permirent aux deux jeunes gens de s'approcher sans être vus et d'entendre cet entretien commencé :

— Moi, disait une voix que Gilbert reconnut pour être celle de Germain, son premier maître d'hôtel, je maintiens qu'ils ont eu raison.

— Parbleu ! reprit une autre voix, les maîtres ont toujours raison de faire ce qui leur plaît, puisqu'ils le peuvent ; mais ça n'empêche pas que c'est ridicule au possible de se faire appeler, l'un M. le lithographe, l'autre madame la fleuriste.

— Enfin, pourquoi est-ce ridicule ?

— Tiens... parce que... parce que c'est ridicule...

— Ce n'est pas répondre ! Moi je soutiens qu'il n'y a rien de ridicule là dedans. J'aime cent fois mieux servir des gens qui vous mettent à l'aise en disant franchement et tout haut : « Nous étions ceci ou cela, avant que le hasard nous eût enrichis, » que de servir ces imbéciles

de parvenus qui prennent des airs de seigneurs à vous faire crever de rire!

— Ce qui est d'autant plus désagréable, que nous devons garder notre sérieux devant nos maîtres, reprit une autre voix. Aussi je suis de l'avis de Germain... J'approuve nos maîtres de montrer qu'ils ne sont pas fiers, tant s'en faut, et qu'ils sont bons enfants.

— Bons enfants, soit! reprit le contradicteur du maître d'hôtel; jusqu'à présent ils jettent l'argent par la fenêtre, nous le ramassons, nous ne pouvons nier leur générosité; mais vous m'avouerez qu'une femme qui, assise à la meilleure table de Paris, vient dire devant ses gens qu'elle faisait très-bien la gibelotte et le miroton, c'est un peu drôle...

— Oui, c'est drôle, mais c'est franc, reprit Germain. Comment avoir le courage de se moquer de cette franchise?

— M. Germain a raison, reprit une voix féminine (la voix d'une des femmes de chambre); ce qui serait risible et inspirerait l'envie de se moquer de madame, ce serait de la voir se donner le genre d'avoir toujours mangé dans du vermeil la meilleure cuisine de Paris; mais entendre madame avouer tout bonnement qu'elle faisait sa gibelotte et son miroton, ma foi, moi, ça me touche, ça me va au cœur.

— C'est vrai, c'est une preuve que madame est une bonne personne, reprirent en chœur plusieurs voix féminines et masculines. Allons, Robert, avouez cela comme nous.

— Ah, ah ! il s'appelle Robert, le scélérat qui se permet de trouver ridicule que nous nous fassions appeler M. le lithographe et madame la fleuriste, dit gaiement et à demi-voix Gilbert à sa femme. Qu'il prenne garde à lui, nom d'un petit bonhomme !

— Écoute donc, Bibi, le voilà qui répond...

— Oh, ma foi ! quant à cela, vous avez tous raison, reprit Robert. Évidemment, pour se montrer si franche, il faut que madame soit une bonne personne.

— Nous ne vous en demandons pas davantage, reprit le premier maître d'hôtel. Et puis enfin, voyez-vous, mes amis, servir pour servir, j'aime mieux servir de braves gens, comme monsieur et madame, qui, après tout, ne sont pas plus que nous et le disent sans façon, que de servir, par exemple, le duc et la duchesse de Mercœur, que j'ai plantés là aujourd'hui ; car ces beaux seigneurs nous regardent, nous autres domestiques, comme la boue de leurs souliers.

— Et madame est-elle jolie ? demanda une des femmes de chambre. Est-elle jeune ?

— Diable ! ma chère Anna, reprit une autre

voix, ne vous habituez pas à dire comme ça : madame, tout court ; sinon vous ne resterez pas dans la maison.

— C'est ce dont l'intendant m'a prévenue, répondit la femme de chambre. Il faut que je prenne l'habitude de lui donner son titre... Eh bien! messieurs, vous qui l'avez vue, madame la fleuriste, est-elle jeune et jolie ?

— Elle est toute jeune et plus jolie que bien des grandes dames, même en comptant madame la duchesse de Mercœur, reprit Germain. N'est-ce pas votre avis, à vous autres, qui serviez aussi à table ?

La réponse fut affirmative et unanime parmi les gens.

— Ces marauds ont, palsambleu ! fort bon goût ! reprit Gilbert en se donnant des airs de marquis. Les entends-tu, Minette ?

— Tais-toi donc, Bibi ; écoute... ils parlent de toi maintenant.

En effet, l'une des femmes de chambre disait à ce moment :

— Et monsieur?... ah! c'est vrai, j'oubliais; prenons l'habitude de lui donner son titre : M. le lithographe, comment est-il ?

— C'est un très-joli garçon, l'air ouvert, jovial, avenant, et, ma foi ! d'une fort bonne tournure, reprit un des valets de chambre. Il

paraît, et cela me confond, aussi à son aise dans ce magnifique hôtel et au milieu de nous que s'il avait toujours eu cinq cent mille livres de rente. Aussi, je ne sais pas comment diable cela se fait; mais, parole d'honneur, il m'impose davantage que M. le duc de Mercœur, de chez qui je sors, comme Germain. C'est si extraordinaire de voir quelqu'un à la fois si riche et si bon enfant!

— Hein! M. Bibi, entendez-vous? dit Gilberte en effleurant d'un baiser la joue de son Gilbert. Eh... eh... palsambleu, marquis! ils ont fort bon goût, ces marauds! Ils vous trouvent très-joli garçon.

— Cinq cent mille livres de rente! reprit une voix. Nos maîtres sont si riches que cela?

— L'intendant me l'a dit, reprit Germain, et il doit le savoir.

— Voilà un fameux héritage! ajouta l'une des femmes de chambre. Combien faut-il donc de millions pour faire cinq cent mille livres de rente?

— Parbleu! ma chère, c'est bien simple, répondit Germain. Dix millions placés à cinq pour cent vous donnent cinq cent mille livres de rente.

— Faut-il que nos maîtres aient eu du bonheur! reprit une des femmes de chambre. Un lithographe, une fleuriste, recueillir un pareil

héritage! Bah! après tout, il vaut encore mieux qu'il leur soit tombé à eux, qui étaient de petites gens comme nous, que de tomber à des personnes déjà riches. Tant mieux pour nos maîtres!

— Ce qu'il y a de certain, mes amis, c'est que je ne sais si, à leur place, nous ferions un aussi bon usage d'une grande fortune, et, ma foi, en buvant ce dernier verre d'excellent bourgogne, je dirai encore : A la santé de madame la fleuriste! à la santé de M. le lithographe !

— Et nous buvons comme vous, Germain, à leur santé, car ce sont de bons enfants!

— Gais comme des pinsons !

— Pas fiers!

— Et généreux comme des princes...

— Comme des princes qui sont généreux, car le prince de Marsan, de chez qui je sors aujourd'hui pour entrer ici, était un vrai grigou ! un fesse-mathieu !

— A la santé de M. le lithographe et de madame la fleuriste ! répétèrent en chœur les voix nombreuses des domestiques, en choquant joyeusement leurs verres.

Gilbert et Gilberte s'éloignèrent doucement du soupirail, et regagnèrent une des allées du jardin.

— Tiens, chéri, dit la jeune femme avec émotion, je ne te cache pas maintenant que je n'étais pas sans crainte quand nous avons voulu

entendre ce que disaient nos domestiques : s'ils avaient mal parlé de nous, cela m'aurait fait de la peine... cette belle journée était gâtée...

— C'est vrai. Aussi je suis très-content de savoir que ces braves gens ne sont pas ingrats, et qu'ils nous proclament bons enfants en buvant notre vin à notre santé. Cela couronne notre journée.

— Oh oui ! quelle belle journée !

— Et penser que toutes les autres lui ressembleront !

— Nous allions si loin pourtant chercher le bonheur !

— Oh ! cette fois nous le tenons et nous ne le lâcherons pas, le scélérat ! Tiens, Minette, j'ai le cœur épanoui, radieux, je ne me sens pas d'aise. J'ai, comme on dit, le ciel dans le cœur. Et toi ?

— Et moi aussi. Embrasse-moi !

Gilbert et Gilberte, marchant tendrement enlacés, arrivèrent sous un quinconce de vieux tilleuls en fleur, d'où l'on découvrait les allées illuminées de mille feux, ainsi que les vasques de marbre, dont les limpides cascades réfléchissaient les lumières et jetaient une fraîche rosée sur l'immense corbeille de rosiers; enfin, au loin, la lune éclairait en plein la façade monumentale de l'hôtel, et à travers les vitres et les

rideaux de soie à demi relevés, l'on apercevait l'intérieur des vastes appartements du rez-de-chaussée, étincelants de dorures et de lumières. Le silence de la nuit était profond, l'air tiède, embaumé par la senteur des fleurs; quelques rossignols, nichés dans les arbres, chantaient, se répondaient et luttaient de mélodieux accords; Gilbert et Gilberte, pleins de vie, de jeunesse, d'espérance et d'amour, éprouvaient un épanouissement, un ravissement indicibles. Leur âme se fondait dans une ineffable félicité; tous deux s'assirent sur un large divan de jonc indien, abrité par une tente élégante.

— Ah! chérie, dit Gilbert, qu'il est bon de s'aimer au milieu de ce luxe, de ces magnificences! quel cadre pour notre amour!

— Oh! mon Gilbert, cette richesse, je ne la crains pas; nous nous aimerons autant dans ce palais que dans notre petite chambre. Ici, quand nous le voudrons, nous serons seuls comme nous l'étions chez nous. Nous vivrons à notre guise; nous pourrons, si nous nous ennuyons de ne rien faire, travailler, moi à mes fleurs, toi à ton dessin.

— Nous ferons, chérie, tout ce que nous voudrons. Que peut-on désirer de plus? Et puis, grâce à ce que nous avons été, grâce à notre expérience, nous n'enviérons plus personne,

ainsi que nous avons envié d'être George Hubert et madame de Saint-Marceau, quand nous étions le marquis et la marquise de Montlaur... En un mot, nous voici heureux et pour toujours ! heureux, cette fois, comme jamais nous ne l'avons été.

— Oh! oui! car même avant d'avoir rencontré notre Korrigan, nous avons eu de bien bons jours dans notre petit ménage... Mais que de fois nous nous disions : « Hélas ! si le chômage vient, si l'ouvrage manque, que faire? que devenir?» Je sais que lorsque ces pensées-là nous attristaient, nous nous embrassions pour oublier nos craintes et reprendre courage. Mais enfin, nous sentions qu'au fond nous étions comme l'oiseau sur la branche, et que la peine et la misère pouvaient nous arriver comme à tant d'autres... au lieu qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui, demain, toujours, ma Gilberte adorée, ce sera pour nous le bonheur ! un bonheur si grand, si certain, que je suis ébloui, quand je pense à l'avenir ! Une femme comme toi ! des cœurs comme les nôtres! des amis comme Auguste et Juliette, qui, nous croyant pauvres, sont venus à nous! des domestiques qui, à la première vue, nous aiment déjà ! Nous les avons entendus le dire, et ç'a été pour moi un des meilleurs moments de la journée!

— Pour moi aussi... Braves gens !

— Riches à mille millions de millions, pouvant tout ce que nous voulons, dis, chérie, que manque-t-il, que pourra-t-il jamais manquer à notre bonheur?...

— Ah! Gilbert, répondit la jeune femme, qui tressaillit soudain, frappée d'une idée pénible, non, non, notre bonheur n'est pas complet!

IX

A ces mots de Gilberte : « Notre bonheur n'est pas complet, » Gilbert avait regardé sa femme avec surprise d'abord, puis avec anxiété, car elle s'attrista visiblement et dit avec un accent de profond attendrissement :

— Mon Gilbert, nous avons toujours été bons, n'est-ce pas? Jamais nous n'avons voulu de mal à personne?

— Jamais, Dieu merci! Mais qu'as-tu, chérie? te voilà toute chagrine! je vois des larmes dans tes yeux!

— Hélas! c'est que, sans y songer, nous devenons ingrats, méchants!

— Nous, ingrats... nous, nous, méchants!...

— Oui, mon Gilbert... A chaque minute ne faisons-nous pas souffrir quelqu'un... quelqu'un que nous devrions bénir, adorer à genoux, puisque sa céleste bonté nous a donné le bonheur qui nous ravit aujourd'hui? Et pourtant, ajouta la jeune femme, ne pouvant plus retenir ses larmes, et pourtant, dans l'ivresse de notre bonheur, nous nous montrons égoïstes, impitoyables!

— Tu pleures, mon Dieu! tu pleures, chérie! Je t'en conjure, explique-toi. Ah! tu le sais, je donnerais ma vie pour t'épargner un chagrin; mais je ne te comprends pas; nous sommes, dis-tu, égoïstes, impitoyables?

— Et la Korrigan?

— La Korrigan?

— Elle qui nous a comblés de ses dons; elle qui, toujours soumise, résignée, a obéi à tous nos désirs, à tous nos caprices; la Korrigan, qui, selon nos vœux, nous a faits marquis et marquise, et plus tard nous a fait *entrer dans la vie* de George Hubert et de Louise, lorsque nous avons voulu chercher encore le bonheur là où il n'était pas pour nous!... la Korrigan, à qui nous devons cette félicité complète dont nous jouissons à cette heure... oui, notre chère petite fée... pensons-nous à elle? Et pourtant elle n'attend qu'un mot de nous pour aller rejoindre ses sœurs! Et

ce mot... avons-nous seulement songé à le dire, maintenant que tous nos désirs sont à jamais comblés pour le présent et pour l'avenir?... nous en convenons nous-mêmes.

— Pour le présent... soit, répondit le jeune homme en hochant la tête, mais pour l'avenir, qui sait?...

— Ah! Gilbert, c'est nous qui devons le savoir, reprit la jeune femme d'un ton de triste et tendre reproche, sinon nous serions indignes de notre bonheur. Quoi! nous avons senti par nous-mêmes les chagrins, les soucis des grandeurs et de la gloire... nous sommes riches à millions... nous nous aimons... nous avons bon cœur, et nous ne pourrions pas assez répondre de l'avenir pour pouvoir dire : *Va-t'en, Korrigan!*

— Chérie, je t'en prie, calme-toi, ne pleure pas. Pour rien au monde, je ne voudrais te contrarier; mais enfin raisonnons un peu : renvoyer tout de suite la Korrigan, c'est d'abord nous priver de notre pouvoir surnaturel.

— Voilà une grande perte! reprit Gilberte en haussant les épaules. De ce beau pouvoir, il est résulté que madame Badureau nous prend pour M. et madame Bosco.

— Je ne dis pas non; mais enfin...

— Gilbert, mon Gilbert, ce pouvoir serait-il

cent fois regrettable que, par bon cœur, par reconnaissance, nous devrions encore y renoncer. Mon Dieu ! rappelons-nous donc ce que nous étions il y a huit jours : un pauvre lithographe, une pauvre fleuriste, vivant au jour le jour, incertains de notre pain du lendemain ; tandis qu'aujourd'hui... Mais regarde donc ! ce palais rempli de richesses, c'est à nous ! Nous pouvons encore, avant qu'elle nous quitte, demander à la Korrigan autant de millions que tu en voudras ; nous pouvons, grâce à l'argent, obtenir, comme en ce jour, des merveilles que l'on ne croirait possibles qu'à un enchanteur ! et nous ne dirions pas à cette pauvre petite fée, qui depuis deux mille ans attend le moment d'aller rejoindre ses sœurs : « Va-t'en, Korrigan ! » Ah ! Gilbert, mon Gilbert, toi, toi si bon, toi qui jamais ne m'as rien refusé, tu repousserais ma prière, tu aurais le courage de faire une action ingrate et méchante ?

— Chérie... je t'en supplie ; réfléchis encore à cela : renvoyer la Korrigan, c'est nous priver de son appui, de ses conseils...

— Ses conseils ! la pauvre petite ne nous a-t-elle pas dit cent fois qu'elle ne pouvait nous conseiller ?

— C'est vrai... mais...

— Mais elle souffre ! mais elle est comme je

serais si, séparée de toi depuis longtemps, j'attendais de minute en minute l'heure d'aller te retrouver! Mon Dieu, Gilbert, tu ne songes donc pas à cela?... Si demain nous étions séparés, si notre rapprochement dépendait de quelqu'un que tu aurais comblé de bienfaits, ne dirais-tu pas : « Il ne tient qu'à celui-là de me rapprocher de ma Gilberte, et il me laisse loin d'elle! Ah! l'ingrat! le mauvais cœur! »

— Si, si... je le dirais... de même que je dis : Ma Gilberte est le meilleur cœur qui soit au monde! s'écria Gilbert vaincu par la généreuse persistance de sa femme, qu'il serra dans ses bras avec une tendresse passionnée. Oui, j'étais un ingrat, oui... j'étais un mauvais cœur!... Il a fallu ta voix, ta voix chérie, pour me rappeler à ce qui est juste et bien!... Oui, dussions-nous être, demain, aussi pauvres qu'autrefois, nous devons rendre sa liberté à la Korrigan! c'est à elle que nous devons le bonheur; et je le dis comme toi. de ce bonheur nous serions indignes, si nous ne pouvions répondre maintenant de notre avenir. Oui, quand tu le voudras, à l'instant même, je suis prêt à répéter après toi : *Va-t'en, Korrigan, va-t'en!*

— Bons cœurs! dit la douce voix de l'invisible fée. Bons cœurs! ô prodige! la richesse n'a pas altéré leur bonté native!

— Vous avez entendu Gilberte, chère petite fée, reprit le jeune homme. Vous qui savez tout, vous devez savoir qu'après avoir cédé à la méchante pensée de vous garder près de nous, je suis maintenant aussi décidé que ma femme à vous rendre la liberté ?

— Oui, répondit la voix joyeuse et attendrie de la Korrigan, je sais que, grâce à vous, je vais aller enfin rejoindre mes sœurs ; je sais que tous vos vœux sont comblés ; je sais que c'est du cœur et des lèvres que vous allez me dire : Va-t'en, Korrigan !

— Chérie, reprit Gilbert, ton cœur vaut mieux que le mien, ta raison vaut mieux que la mienne ; fixe toi-même le chiffre des millions que nous voulons demander à la Korrigan avant qu'elle nous quitte pour toujours.

Gilberte réfléchit un instant et répondit :

— Quand nous avons entendu nos domestiques parler de nous, ils prétendaient qu'avec dix millions l'on avait cinq cent mille livres de rente. Est-ce vrai, Korrigan ?

— Oui, répondit la voix, c'est vrai.

—Ne trouves-tu pas, Gilbert, que c'est assez, cinq cent mille livres de rente ? Notre intendant nous a dit, et il nous l'a prouvé, qu'en dépensant cette somme, l'on pouvait avoir la meilleure maison de Paris.

— Va pour cinq cent mille livres de rente, Minette! A ce que tu décideras, je souscris d'avance!

— Nous demanderions à notre chère Korrigan vingt millions, cent millions, à quoi cela nous servira-t-il? Déjà aujourd'hui, après avoir acheté, acheté, acheté... d'abord avec grand plaisir, ne commencions-nous pas à nous lasser de jeter ainsi l'argent par la fenêtre? Et puis, que veux-tu que je te dise, mon chéri? il me semble que ce serait de notre part comme une insolence d'oser demander davantage. Cette fortune que nous n'avons pas gagnée, qui nous tombe du ciel, est déjà si considérable! Cinq cent mille livres de rente! et ce bel hôtel! n'est-ce donc point assez?

— Le fait est, Minette, que l'on peut à la rigueur vivre à moins de frais.

— Chère petite Korrigan, ajouta Gilberte, nous voulons avoir dix millions.

— Dix millions, reprit Gilbert, renfermés dans un coffre que nous trouverons tout à l'heure dans notre chambre à coucher.

— C'est fait, répondit la voix; lorsque vous rentrerez chez vous, vous y trouverez les dix millions.

— Et maintenant, adieu, chère petite Korri-

gan, reprit mélancoliquement Gilberte ; vous qui savez tout, vous devez lire dans notre cœur; ce n'est pas le pouvoir dont grâce à vous nous jouissons, que nous regrettons en ce moment... non ! ce que nous regrettons, c'est de vous quitter pour toujours, vous à qui nous devons notre bonheur.

— Oh ! ma femme a raison, jamais, oh ! jamais nous n'oublierons que vous nous avez choisis pour vos préférés, parmi tant de pauvres gens qui, plus que nous peut-être, avaient droit à votre protection !

— Celui qui me retient dans ce *monde-ci* m'avait dit : « Une fois par chaque siècle, luira pour toi, un jour... un seul jour, pendant la durée duquel ta délivrance deviendra possible..., répondit la voix de la Korrigan ; mais, durant ce jour-là, tu ne pourras être délivrée que par deux BONS cœurs qui, après une BONNE action, s'intéresseront à toi par BONTÉ, et te rendront la liberté par BONTÉ, si chez eux la BONTÉ l'emporte sur l'insatiable avidité de désirs naturelle à l'humaine espèce ! » Vingt siècles et plus s'étaient écoulés, sans que toutes les conditions nécessaires à ma délivrance se fussent rencontrées. Le destin a voulu que ces conditions fussent remplies par toi, Gilbert, et

par toi, Gilberte, qui êtes BONS, et à votre BONTÉ j'aurai dû de quitter ce monde-ci pour aller ailleurs rejoindre mes sœurs.

— Korrigan, une question? reprit Gilbert : lorsque vous nous avez demandé si nous voulions rester dans la vie du marquis et de la marquise de Montlaur, ou dans la vie de George Hubert et de Louise, pourquoi avez-vous choisi des moments si critiques qu'à moins d'être fous, nous ne pouvions que vous répondre : « Oh ! à aucun prix nous ne voulons rester dans ces vies-là ! »

— Gilbert a raison, chère Korrigan : vous étiez, au contraire, presque certaine de nous entendre vous dire : «Va-t'en, Korrigan, » si vous nous aviez interrogés au moment où nous étions ravis d'être le marquis et la marquise, ou d'être George Hubert et Louise?

— Sans doute, vous m'auriez dit : « Va-t'en, Korrigan ! » mais ces mots fatidiques prononcés, il ne m'était plus permis de rester près de vous, quand même je l'aurais désiré : ainsi, tout à l'heure, lorsque vous m'aurez dit : « Va-t'en, » je devrai vous quitter pour toujours... pour toujours!

— Mais en choisissant de si fâcheux instants pour nous interroger, Korrigan, vous reculiez d'autant l'heure probable de votre délivrance.

— Oui, mes amis, mais votre bonté ingénue et charmante me touchait, et je vous épargnais le malheur irréparable de faire un mauvais choix; il m'était défendu de vous conseiller, mais il m'était permis, au risque de prolonger mon séjour en ce monde-ci, de choisir l'instant de vous proposer d'accepter ou d'abandonner les existences dans lesquelles vous étiez entrés.

— Ainsi, bonne Korrigan, c'est par générosité, par affection pour nous, que vous avez ainsi retardé l'heure presque assurée de votre délivrance?

— Oui, mes amis. Les BONS COEURS sont si rares!

— Entends-tu, Gilbert? Et nous hésitions à lui rendre sa liberté, à cette chère petite fée!

— Ne dis pas *nous*, chérie, c'était moi, moi seul, qui hésitais. Oh! je le répète, ton cœur est cent fois meilleur que le mien!

— Ainsi, chère Korrigan, c'est un éternel adieu que nous allons vous dire?

— Oui. Dès que vous aurez prononcé ces mots : *Va-t'en!* je ne pourrais rester dans ce monde-ci... lors même que je le voudrais.

— Et cette fois, Korrigan, pensez-vous que nous ayons enfin trouvé le bonheur?

— Ce que je pense là-dessus, il ne m'est pas permis de vous l'apprendre. Quant à votre ave-

nir, il est voilé à mes yeux comme aux vôtres, je vous l'ai déjà dit, mes amis.

— Et moi, Korrigan, je suis plus fameuse devineresse que vous. Je suis certaine que dès ce jour notre bonheur est pour toujours assuré ; n'est-ce pas, Gilbert ?

— Tout me fait croire, chérie, que tu devines juste ; je suis tes conseils les yeux fermés, certain, quoi qu'il arrive, de pouvoir me dire : « Ma Gilberte a voulu rendre sa liberté à notre bienfaitrice ; c'était justice ; j'y ai consenti. Fais ce que dois, avienne que pourra ! » Le proverbe est vieux, mais il est bon.

— Ainsi, chère Korrigan, nous ne vous reverrons jamais ?

— Jamais ! répondit mélancoliquement la voix, jamais dans ce monde-ci...

— Et dans les autres, ne nous reverrons-nous pas, chère Korrigan ? reprit Gilbert, puisque l'on ne meurt point, et que l'on va toujours revivre de monde en monde dans les étoiles... selon vous, du moins.

— Non pas selon moi, mes amis, mais selon *ce qui* A ÉTÉ, EST *et* SERA *de toute éternité,* répondit la voix. Ayez cette croyance, que les DRUIDES enseignaient à vos pères les GAULOIS, et, comme eux, vous serez délivrés de cette vaine et ridicule peur de la mort qui en ce monde-ci

attriste toujours; la mort, ce moment fortuné, où la vie se transforme pour se continuer dans une autre existence, remplie de mystères et de nouveautés enchanteresses! Oui, mes amis, ayez, conservez cette foi à l'*éternité de la vie, âme et corps, esprit et matière,* et, quel que soit le sort que l'avenir vous réserve, et que comme vous j'ignore, vous ne craindrez pas de quitter cette terre-ci. Non, vous partirez pleins d'allégresse et de curiosité, puisque vous serez guéris de la peur de *la mort.* Adieu donc, mes amis, je vais vous attendre dans un de ces mondes nouveaux où chacun retrouve ceux-là qu'il a aimés, et où je vous retrouverai, ô mes sœurs!

— Et vos sœurs ne vous attendront pas longtemps, chère petite fée, reprit Gilberte. Adieu, adieu... nous ne vous oublierons jamais.

Et se retournant vers son mari :

—Allons, mon Gilbert, du courage... il en faut pour se décider à quitter une pareille amie, une si adorable bienfaitrice!

— Heureusement nous la retrouverons un jour, puisqu'elle nous assure que...

Mais s'interrompant :

—Korrigan, un dernier vœu... si vous pouvez l'exaucer.

— Parlez, mes amis.

— Vous nous dites : « Croyez que la mort

n'existe point... » Nous ne demandons pas mieux que de vous croire... mais vous concevez, Korrigan... nous sommes, ainsi que tant d'autres bonnes gens, habitués à croire bêtement que l'on meurt; c'est stupide, mais c'est ainsi... Or, si vous pouvez nous la donner, cette croyance que vous nous dites avoir, dame!... donnez-nous-la!

— Oh! oui, si cela se peut, chère Korrigan, faites-le; ce sera notre unique et dernier vœu.

— C'est fait, répondit la voix. Cette croyance à l'éternité de la vie, cette croyance, vous l'avez.

— C'est, ma foi, vrai, c'est fait! Nom d'un petit bonhomme! voilà qui est singulier, chérie! reprit soudain Gilbert en s'écoutant pour ainsi dire penser, ressentir et croire; je serais sur le point de m'en aller d'ici, pour aller ailleurs, ainsi que s'exprime la Korrigan, que je te dirais gaiement : « A tantôt, Minette, ne te presse pas, j'ai le temps, je vais t'attendre là-bas pour voir ensemble toutes les merveilles de ces mondes curieux et inconnus où nous allons revivre. »

— Et moi, chéri, je sens que je te dirais non moins gaiement : « Un instant, M. Bibi, l'on ne s'en va pas comme ça les uns sans les autres. Je ne veux pas rester seule dans ce monde-ci, je pars avec toi. »

—Parbleu ! ou bien encore nous nous dirions: « Ah bah ! c'est ennuyeux, ce monde-ci ; allons dans un autre ! » Mon Dieu ! oui, pas plus de gêne que ça ! Ah ! tenez, chère petite fée, grâce à nos millions et surtout grâce à la foi que vous nous avez donnée, nous vous disons de tout cœur : *Va-t'*...

— Gilbert ! s'écria la jeune femme en interrompant son mari au moment où il prononçait les paroles fatidiques, avant de nous séparer de notre chère petite fée, demandons-lui de se montrer encore à nous sous sa gentille enveloppe. Oh ! bonne Korrigan, faites que nous vous voyions une dernière fois, chère et généreuse bienfaitrice !

— Que vos vœux soient comblés, mes amis ! répondit la douce voix.

Aussitôt, Gilbert et Gilberte virent poindre à peu de distance et au milieu de la transparence de cette belle nuit d'été une lueur qui, d'abord azurée, et de plus en plus vive à mesure qu'apparaissait plus distinct le petit corps rose et diaphane de la Korrigan qui rayonnait cette lumière, devint bientôt éclatante comme de l'argent en fusion. La mignonne fée, entourée de son éblouissante auréole, allait, venait, bondissant dans l'espace, envoyant des baisers aux deux époux. Ses traits enchanteurs exprimaient

la joie, l'attendrissement, et elle répétait de sa petite voix douce et sonore :

— Bons cœurs! je vous dois le bonheur d'aller rejoindre mes sœurs! Bons cœurs!

Les deux jeunes gens suivaient d'un œil humide et ravi les mouvements de la Korrigan, et lui renvoyaient ses baisers.

— Jamais nous n'oublierons vos bienfaits, chère petite fée, disait Gilbert. Adieu et à revoir!

— Adieu et à revoir!... tous nos souhaits sont comblés... Vous nous laissez heureux... pour toujours heureux! reprit Gilberte.

Et la jeune femme, enlaçant son mari dans ses bras avec une sorte d'anxiété invincible, au moment de prononcer les paroles solennelles qui rendaient la petite fée à la liberté, s'écria :

— Maintenant, nous le disons du cœur et des lèvres... *Va-t'en... Korrigan!*

— *Va-t'en, Korrigan!* répéta Gilbert, partageant l'indéfinissable émotion de sa femme, et la serrant contre son sein, en attachant comme elle ses regards sur la Korrigan.

A peine les mots sacramentels eurent-ils été prononcés, que la gentille fée jeta un petit cri de joie et s'écria :

—Oh! les bons cœurs! Adieu, Gilbert! adieu, Gilberte! je vais enfin rejoindre mes sœurs!

Et de même qu'un aérostat longtemps captif s'élance irrésistiblement dans les airs lorsque sont rompus les liens qui l'attachaient à la terre, la Korrigan monta vers les cieux avec une rapidité vertigineuse... Gilbert et Gilberte, la suivant d'un œil ébloui, n'aperçurent bientôt plus dans l'espace qu'un point lumineux, luttant d'éclat avec les étoiles, et qui, s'élevant à une hauteur incommensurable, alla pour ainsi dire se fondre dans le scintillement diamanté de l'un de ces millions d'astres dont est constellé le firmament.

X

Six mois environ s'étaient passés depuis l'établissement de Gilbert et de Gilberte à l'hôtel d'Orbeval.

La mère Badureau remplissait toujours les importantes fonctions de concierge dans la maison où avaient autrefois demeuré le lithographe et la fleuriste. Huit heures du matin venaient de sonner, et, fidèle à ses habitudes, madame Badureau prenait son café au lait en compagnie de la voisine qui lui servait d'aide lors de ces fastueux repas qu'elle improvisait jadis pour ses deux locataires. La portière semblait soucieuse,

distraite, préoccupée. De temps à autre elle s'interrompait de manger pour jeter un regard oblique et inquiet vers la soupente où se trouvait placé son lit; puis, étouffant un soupir, elle continuait de déjeuner. Son gros chat noir, qu'elle appelait Robinet, ne paraissait plus absorber toutes ses pensées comme autrefois, et pendant ces moments de fréquente distraction où elle semblait plongée, si le matou venait se frotter aux jambes de sa maîtresse en faisant entendre ses *ronrons* sonores, au lieu d'être tendrement caressé par elle sur l'échine, il recevait parfois un coup de pied dicté par l'impatience. Ces ingrates brusqueries à l'endroit des ronrons de Robinet prouvaient surabondamment les profonds changements survenus dans le caractère de madame Badureau. Donc ce matin-là, en prenant leur café, les deux vieilles s'entretenaient ainsi :

— Oui, ma chère, disait la voisine, quoiqu'il y ait plus de six mois qu'ILS soient allés occuper ce superbe hôtel d'Orbeval, on jase autant sur eux dans le quartier Saint-Germain que le premier jour; on en jase même davantage. Car enfin, madame Badureau, il n'y a qu'un cri, ou plutôt il y en a mille cris; et l'on se dit : « Comment un lithographe et une fleuriste sont-ils devenus si riches, si richissimes? » Car il

paraît qu'ils font des dépenses, mais des dépenses!... à preuve que...

Puis voyant la portière jeter encore les yeux du côté de la soupente, la voisine ajouta :

— Allons, bon, madame Badureau ! voilà encore que vous ne m'écoutez pas et que vous regardez du côté de votre soupente.

— Moi ?

— Pardi !

— Pas du tout... je cherchais où était Robinet.

— Vous l'avez sur vos genoux.

— Tiens, c'est vrai !

— Décidément, madame Badureau, vous avez quelque chose... Depuis deux mois vous avez l'air tout ahuri.

— C'est la suite des malheurs que j'ai *zévus*. Laissez-moi tranquille.

— Moi, ce qui m'étonne toujours, c'est que vos anciens locataires, qui sont devenus assez richissimes pour faire des dépenses qui font dresser les cheveux sur la tête, ne vous aient pas assuré un sort.

— Ils m'en ont fait un, de sort ! puisque, lorsqu'ils étaient prince polonais et fille d'un milord anglais, ils m'ont fait cadeau de deux mille francs qu'ils m'ont jetés la nuit par le carreau de ma loge... qu'ils ont cassé d'un coup de

poing, que j'ai placés à la caisse d'épargne. Braves jeunes gens! je me serais fait hacher pour eux en chair à pâté !

A ce moment, un homme, de la figure la plus inoffensive du monde, ayant frappé à une des vitres de la porte prudemment fermée à double tour, madame Badureau se leva, ouvrit une sorte de vasistas fermé d'un carreau mobile, et jetant un regard soupçonneux sur cet inconnu, elle lui dit brusquement :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— M. Godard ?

— Il n'y est pas.

— Mais, madame...

— Quand je vous dis qu'il n'y est pas !...

— Madame, permettez... Godard, lui-même, m'a dit hier que...

— Il n'y a pas de Godard qui fasse ! il est sorti ce matin pour aller au bain.

— Voici qui est fort extraordinaire ! Godard m'avait dit textuellement hier...

— Eh bien, il est mort... là ! Vous allez peut-être vous en aller maintenant !

— Justes dieux, ma chère dame, ne plaisantez pas ainsi... un ami de vingt ans !... Pauvre Godard !...

— Voyez-vous ce vieux gueux-là, comme il s'acharne à rester, pour rôder autour de ma

loge! dit tout bas à sa voisine madame Badureau d'un air de plus en plus méfiant. Quels yeux il fait! s'ils étaient des pistolets, il me tuerait pour entrer ici...

La défiance rendait madame Badureau souverainement injuste, car jamais homme ne fut doué d'une physionomie plus honnête, plus débonnaire que celle de ce visiteur; et il reprit du ton le plus candide :

— Puisque Godard est sorti, ma chère dame, je vais, s'il vous plaît, l'attendre dans votre loge... il ne peut tarder à rentrer du bain.

— Quand je vous le disais! murmura tout bas madame Badureau à sa voisine; il veut forcer ma porte! Pour sûr c'est un voleur : il n'attend que le moment de faire son coup.

Et elle reprit tout haut, d'un ton courroucé :

— Entrer dans ma loge! Essayez un peu... jour de Dieu! et vous verrez si je ne crie pas à la garde!...

— Pardon, ma chère dame. Alors j'attendrai Godard dans la cour, s'il vous plaît...

— Ça ne me plaît pas non plus : il n'y a que les locataires qui aient le droit de rester dans la cour.

— Alors, ma chère dame, j'attendrai, s'il vous plaît, dans la rue, répondit le visiteur dé-

bonnaire en se retirant et en fermant sur lui la porte cochère.

— Ce brigand-là va rester au guet, à espionner la maison pour manigancer son coup, reprit madame Badureau. A-t-il une mauvaise figure!

— Si celui-là a une mauvaise figure, par exemple...

— Je suis sûre qu'il ne va pas bouger de devant la porte, maintenant.

— Dame! puisqu'il y attend M. Godard, c'est tout simple. Vous voyez partout des voleurs; on dirait que vous craignez qu'ils vous prennent un trésor.

— Ah! ah! ah! en voilà une bonne! fit madame Badureau en riant d'un air contraint; quel trésor voulez-vous que j'aie, à l'exception de mon titre de la caisse d'épargne, que je dois à mes deux anciens locataires?

— Ils ne vous ont guère donné gros, pour des gens si richissimes; car, pour en revenir à leurs dépenses, l'on dit dans le quartier qu'ils ne mangent que dans de l'or massif, qu'ils couchent dans des draps de velours brodés de pierreries, qu'ils prennent des bains d'eau de Cologne toute pure, et que chaque bain revient à plus de dix mille francs. Hein! madame Badureau, en voilà un luxe!

Cet entretien fut de nouveau interrompu par le tintement de la sonnette du dehors. Madame Badureau tira le cordon, la porte s'ouvrit, se referma, et un homme de noir vêtu, d'une figure sévère, frappa aux carreaux de la loge avec un certain air d'autorité.

— En voilà un qui frappe ni plus ni moins que s'il était le propriétaire, dit madame Badureau en se levant.

Et s'adressant brusquement à ce nouveau venu, elle lui dit :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ouvrez, répondit impérieusement l'inconnu ; ouvrez !

— Ouvrez, ouvrez ! Vous êtes encore bon là, vous !... Et pourquoi donc que je vous ouvrirais ?

— Parce que je suis le commissaire de police du quartier.

— Le commissaire ! s'écria la portière avec cet accent de crainte respectueuse que cause toujours la présence de ces fonctionnaires. Ah ! mon Dieu... vous êtes le commissaire !

— Vous le voyez bien, répondit le magistrat en montrant le bout d'une écharpe qu'il sortit de sa poche.

A l'aspect de cet insigne, la portière se hâta d'ouvrir sa porte, après avoir jeté un nouveau regard d'inquiétude sur la soupente.

Le commissaire entra dans la loge et dit à la voisine :

— Madame, veuillez nous laisser seuls.

La voisine sortit fort contrariée de ne pouvoir assister à un entretien qui piquait singulièrement sa curiosité. Le magistrat et madame Badureau restèrent seuls.

— Madame, dit le commissaire en s'asseyant, répondez, je vous prie, à quelques-unes de mes questions.

— Je vous écoute, M. le commissaire.

— Vous avez eu ici, pour locataires, un jeune homme et sa femme, qui exerçaient les métiers de lithographe et de fleuriste?

— Oui, monsieur.

— Ce lithographe s'appelait Gilbert?

— Oui, monsieur.

— Quelles étaient la conduite, les mœurs, les habitudes de ce jeune ménage?

— De vrais tourtereaux, M. le commissaire; ils faisaient, dans les premiers temps, bien gentiment leur état, payaient leur petit terme rubis sur l'ongle, travaillaient toute la semaine, ne recevaient jamais personne, ne sortaient que le dimanche, ne fêtaient jamais le lundi, et...

— Pardon! vous avez dit qu'ils se conduisaient ainsi *dans les premiers temps*. Vous auriez donc postérieurement remarqué quelques

changements survenus dans la conduite de ces deux jeunes gens?

— Naturellement, M. le commissaire; il y a eu du changement lorsque M. Gilbert est devenu un prince polonais déguisé.

— Comment, un prince polonais déguisé?

— Oui, mais ça, c'était avant qu'il ne se soit fait connaître, par ses tours de gobelets, pour le fameux M. Bosco en personne.

— Que diable me contez-vous là?

— Dame, M. le commissaire, je vous conte ce que je sais, moi...

— Voyons, si je vous comprends bien, vous dites qu'après avoir longtemps exercé son métier de lithographe, M. Gilbert vous a laissé croire, ou vous a donné à croire, qu'il était un prince polonais déguisé?

— Certainement, puisque sa femme était la fille d'un milord anglais...

— Mais qui vous autorisait à croire ces choses?

— La générosité de M. Gilbert. Un jour, il m'a donné deux mille francs tout d'un coup, et pour un dessinateur lithographe, qui payait cinquante écus de loyer et qui déjeunait avec sa femme pour un sou de lait, comme des chats... un cadeau de deux mille francs... vous concevez...

— Mais M. Gilbert vous a-t-il dit quelque chose qui pût vous confirmer dans cette croyance qu'il était réellement un prince polonais et que sa femme était la fille d'un seigneur anglais?

— Oui, monsieur; à preuve qu'il m'a dit qu'il craignait que le père de sa dame ne vienne la lui ravir à la tête de son *clan;* même que j'ai dit que, dans ce cas-là, « ça serait une vieille canaille de milord; » mais c'était dans le temps où je n'avais pas encore reconnu M. Gilbert pour le fameux Bosco.

— Et à quoi avez-vous reconnu que M. Gilbert était soi-disant M. Bosco?

— Je l'ai reconnu à ses tours de gobelets.

— Ah çà, M. Gilbert faisait donc aussi des tours de gobelets?

— De magnifiques! Ainsi, moi qui vous parle, je l'ai vu changer une commode en chameau, comme je vous vois, M. le commissaire; et une autre fois que M. Gilbert et sa femme avaient passé plusieurs nuits dehors...

— Un instant! arrêtons-nous à ce fait. Vous m'avez dit que, d'abord, M. Gilbert et sa femme menaient la conduite la plus régulière?

— Oui, monsieur.

— Mais à vous entendre, il semblerait que depuis qu'ils vous ont donné à croire qu'ils

étaient d'abord de grands personnages déguisés, puis des joueurs de gobelets, leur conduite se serait dérangée, puisqu'ils auraient passé plusieurs nuits dehors. Ces absences nocturnes étaient-elles fréquentes? A quelle heure de la nuit sortaient-ils et rentraient-ils?

— Quant à cela, monsieur, je n'en sais rien.

— Il est singulier qu'en votre qualité de portière, vous n'ayez vu, à cette époque, ni entrer ni sortir les locataires dont nous parlons, et que vous affirmiez cependant qu'ils ont passé plusieurs nuits dehors de chez eux. Êtes-vous bien certaine de ce fait?

— Pardi! monsieur, j'avais leur clef... je montais, je suppose, chez eux de grand matin, je ne les trouvais pas; je remportais la clef, je remontais une heure après : cette fois, ils étaient dans leur chambre, et pourtant je ne les avais pas vus rentrer, quoique je n'eusse pas bougé de ma loge.

— Alors, ils avaient à leur disposition une issue autre que celle de la porte cochère?

— Non, monsieur.

— C'est impossible. Mais, dites-moi, est-ce que la fenêtre de leur chambre donnait sur une terrasse à l'aide de laquelle il leur eût été facile de gagner les maisons voisines?

— Ah bien oui! Pour sortir de leur mansarde

par les toits, il aurait fallu être un vrai chat, et encore risquer de se casser le cou.

— Alors comment vous expliquez-vous ces excursions nocturnes? Comment surtout pouvez-vous croire que vos locataires aient pu sortir de la maison ou y rentrer sans être vus de vous?

— C'était un pur effet de la poudre à *perlimpimpin,* M. le commissaire.

— Parlons sérieusement, je vous prie.

— Je vous jure par les cendres de défunt Badureau, M. le commissaire, que j'ai vu mes deux locataires s'escamoter eux-mêmes, ainsi que M. Bosco l'annonçait dans ses affiches, de façon que, sans les voir, j'entendais leurs voix qui me parlaient quasi à l'oreille.

— M. Gilbert et sa femme étaient donc ventriloques?

— Incomparables ventriloques, M. le commissaire.

— Vous n'avez pas eu depuis longtemps de rapports avec M. et madame Gilbert?

— Non, monsieur; ils ont envoyé dans le temps leur intendant payer le dernier terme courant, et chercher leur petit mobilier, auquel ils tenaient beaucoup; enfin, tout ce que je peux dire, c'est qu'ils étaient la crème des gens.

Le commissaire garda un moment le silence, réfléchit et reprit :

— La chambre autrefois habitée par M. Gilbert et par sa femme est-elle occupée?

— Non, monsieur.

— A quel étage se trouve-t-elle?

— Au cinquième, la porte en face de l'escalier.

— Avez-vous la clef de cette chambre?

— Oui, monsieur.

— Donnez-la-moi, je veux aller visiter moi-même cette mansarde.

— Voici la clef, M. le commissaire; si je pouvais quitter ma loge, je vous conduirais.

— C'est inutile. Ainsi, cette chambre est au cinquième, la porte en face de l'escalier?

— Oui, M. le commissaire.

Le magistrat prit la clef et sortit de la loge, tandis que madame Badureau se livrait au monologue suivant :

— A propos de quoi M. le commissaire vient-il ainsi jaboter avec moi de mes anciens locataires, mes bienfaiteurs? Il est curieux comme une pie.

Puis, jetant de nouveau un regard inquiet du côté de sa soupente:

— Si j'apprenais au commissaire que j'ai là, hum!... ça serait un fier débarras pour moi! Car j'en sèche, je n'en dors pas... Robinet ne

peut pas la nuit courir après une souris que je ne croie que c'est un voleur.

Puis, réfléchissant :

— Non, non, motus! C'est embêtant, mais c'est sacré. Plutôt la mort!

Et madame Badureau, retombant dans ses réflexions, en fut tirée par le retour du commissaire, qui, lui remettant la clef, lui dit :

— C'est bien, j'ai visité la chambre. Est-ce que le toit de la maison a subi quelques réparations depuis que M. et madame Gilbert n'occupent plus cette mansarde?

— Non, monsieur.

— Ainsi la toiture est absolument dans le même état où elle se trouvait lorsqu'ils ont quitté cette maison?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous pour le compte de quel marchand d'estampes travaillait M. Gilbert lorsqu'il était dessinateur lithographe?

— Son patron se nommait M. Maurice, boulevard Saint-Denis.

— M. Maurice, boulevard Saint-Denis, dit le commissaire en inscrivant cette adresse sur un feuillet de son carnet.

Et il reprit :

— Savez-vous aussi pour quel marchand travaillait madame Gilberte lorsqu'elle était fleuriste?

— Oui, monsieur : c'était madame Batton, demeurant rue de Richelieu, qui occupait madame Gilberte.

— Madame Batton, rue de Richelieu, écrivit encore le commissaire sur son carnet.

Puis le remettant dans sa poche, il dit à madame Badureau en se préparant à sortir :

— Vous êtes certaine que votre mémoire est fidèle quant aux renseignements que vous venez de me donner sur vos anciens locataires ?

— J'en mettrais ma main au feu, M. le commissaire.

— Très-bien ! Au revoir, madame, car j'aurai peut-être d'autres renseignements à vous demander.

— A votre service, M. le commissaire, répondit madame Badureau en tirant le cordon au magistrat qui sortit.

Après quoi la portière se dit d'un air méditatif :

— A qui en veut-il donc avec ses renseignements, ce bavard de commissaire ?

Puis se frappant le front :

— J'y suis ! je parie que le gouvernement veut décorer M. Gilbert ! Ma foi, un homme si riche, ça lui serait bien dû !... Mais avant, le gouvernement envoie aux renseignements ! C'est ça !

XI

Plusieurs jours après l'entretien du commissaire de police et de madame Badureau sur Gilbert et sur Gilberte, le général Poussard et sa femme, arrivés la veille de l'Anjou, lieu de leur résidence, étaient, selon le désir de Louise, descendus dans le même hôtel garni où elle s'était rendue lors de son premier voyage à Paris, voyage entrepris pour venir dire à George Hubert : *Je vous aime.*

Onze heures du matin sonnaient : les deux époux déjeunaient dans un petit salon séparant les deux chambres à coucher qu'ils occupaient dans cette auberge.

Le général Poussard était moralement et physiquement méconnaissable ; ses moustaches et son impériale rasées ; ses cheveux blancs assez longs, tombant derrière ses oreilles ; sa large face luisante et enluminée, ses lunettes bleues, sa redingote violâtre, étroitement boutonnée jusqu'au cou, son pantalon noir, ses bas de laine de même couleur, ses souliers lacés, son chapeau à larges bords, lui donnaient la tournure et la physionomie de quelque gros chanoine en habit séculier. Fidèle à ses projets formés dans l'hypothèse où se réaliserait cette prédiction : « qu'il aurait la colique toutes les fois qu'il voudrait se battre en duel, » l'ex-spadassin, le lendemain de sa rencontre avec George Hubert, avait quitté Paris en compagnie de M. Rapin et de Louise, très-satisfaite d'ailleurs de ce départ, où elle trouvait une garantie de plus contre toute tentation ou occasion de revoir le poëte. Grâce aux deux cent mille francs de la dot de sa femme, payés par son père le jour de son mariage, qui eut lieu presque incognito à Angers, le général acheta près de la ville, dans cette province renommée pour ses abondants et excellents produits culinaires et vinicoles, une propriété isolée, boisée, fort giboyeuse. Il y vécut avec Louise dans une retraite absolue, mangeant comme un ogre, buvant comme une outre, dor-

mant comme un loir, chassant comme un Nemrod, et se donnant ainsi le plaisir de respirer encore l'odeur de la poudre. Durant le printemps et l'été, il jardinait en fumant sa pipe et s'adonnait passionnément à l'élève des lapins, innocente distraction. Durant les longues soirées d'automne et d'hiver, il dînait lentement, plantureusement au retour de la chasse, et commençait à s'enivrer au dessert, en mangeant des noix et buvant quatre ou cinq bouteilles de vieux vin de Vouvray ; après quoi, une robuste servante angevine, spécialement attachée au service du général, le conduisait jusqu'à son lit chaudement bassiné, où il s'endormait du sommeil du juste.

Malgré les jouissances de cette vie animale, l'ex-spadassin passait parfois, comme on dit, « de mauvais, de très-mauvais quarts d'heure ; » incomplète expiation du sang répandu par lui ! D'abord, il songeait souvent avec amertume à l'ignominie, au ridicule dont était couvert son nom, si redoutable jusqu'au jour de son duel malencontreux. Puis, quoiqu'il vécût dans un isolement absolu, lorsque, d'aventure, il rencontrait quelque voisin, jugeant autrui selon lui-même, il craignait toujours qu'on ne lui cherchât querelle, et qu'ainsi l'on n'abusât de ce qu'il appelait son infirmité. Cette crainte devenait

une sorte de monomanie, car il se rappelait avec terreur ses émotions durant ce duel où il s'était vu couvert de honte. Un jour ses craintes se réalisèrent cruellement. Il chassait aux confins de sa propriété, non loin d'une haie de clôture. Son chien (il l'appelait Tambour par ressouvenir de guerre), son chien tombe en arrêt sur une compagnie de perdreaux ; ils se lèvent et passent au-dessus de la charmille ; le général tire ses deux coups de fusil ; un des perdreaux tombe, tandis qu'un autre, à demi blessé, abaisse lourdement son vol. Presque aussitôt deux autres coups de feu partent de derrière la haie, à travers laquelle Tambour avait déjà pénétré, afin d'aller chercher le gibier tué par son maître ; mais soudain Tambour pousse des hurlements douloureux. L'ex-spadassin contourne la clôture et se trouve en face d'un jeune homme qui, tenant son fusil par le canon, assommait de coups de crosse le malheureux chien, auquel il voulait en vain arracher le perdreau mort, que l'intelligent animal s'obstinait à rapporter à son maître. Celui-ci, dans le premier moment de sa colère, court au jeune homme en s'écriant d'une voix menaçante :

— Mille millions de tonnerres!

— Tous les millions de tonnerres du diable ne m'empêcheront pas de déclarer que j'ai tué

ce perdreau, et je le prends! répondit le chasseur parvenant à enlever l'oiseau de la gueule du chien, auquel il cassa une patte d'un violent et dernier coup de crosse.

A cette blessure, le pauvre Tambour poussa des cris atroces, tandis que le chasseur, s'adressant insolemment au général livide et tremblant de rage, reprenait :

— Je soutiens que j'ai tué ce perdreau et blessé l'autre ; si vous n'êtes pas content, dites-le !

Les victimes du duelliste auraient tressailli d'aise dans leurs tombes si elles avaient pu connaître la torture qu'en ce moment il éprouvait. Le bon droit était pour lui : il avait tiré et tué du gibier levé sur sa terre, et l'autre chasseur, ayant quelques instants après vainement tiré sur le même gibier, le revendiquait, et, pis encore, mutilait le chien qui le rapportait à son maître. Enfin ce chasseur, jeune homme de vingt ans, insultait grossièrement un homme à cheveux blancs, puisque l'âge blanchissait la tête de l'ex-spadassin. Non! il est impossible d'exprimer ce que celui-ci éprouva lorsqu'il vit Tambour se traîner vers lui, en hurlant et tenant à demi soulevée sa patte blessée. Le général sentit le sang lui monter aux yeux ; la fureur l'aveuglait ; il saisit sa poire à poudre afin de

recharger précipitamment son arme, se disant :

— Ah ! ce n'est pas ici un duel ; je n'aurai pas la colique pour lui flanquer un coup de fusil, à ce gueux qui a cassé la patte à Tambour.

Mais au moment où il versait la poudre dans le canon de son fusil, ce spadassin féroce qui, sans pâlir, avait, entre autres, assassiné à bout portant un enfant de dix-huit ans malgré les larmes de sa mère ; ce spadassin, contradiction inexplicable, recula devant ce nouveau meurtre qui, comparé à ses autres meurtres, eût été du moins explicable. Il jeta loin de lui son arme avec désespoir, prit son chien entre ses bras et l'emporta, pleurant de douleur et de rage, tandis que le jeune chasseur lui criait de loin en ricanant :

— Bien des choses chez vous, M. Morisset ! En votre qualité d'ancien notaire, vous allez peut-être me faire un procès, mais je m'en fiche comme de vous, mon vieux !

Le général avait pris le nom de Morisset et se qualifiait d'ancien notaire, afin de cacher son nom et sa honte ; car, dans son orgueil fanfaron, il se croyait beaucoup plus connu qu'il ne l'était réellement. Cette juste mais incomplète expiation de tant de sang versé par lui, éveilla pour la première fois dans son âme, non pas un remords, mais une sorte de retour sur le passé.

Aussi, regagant sa maison en portant Tambour sur ses épaules, il se disait avec une poignante amertume, en dévorant ses larmes :

— Ah dame !... chacun son tour, mon pauvre vieux !... On te fait ce que tu as fait aux autres !...

La réaction morale de cette aventure eut un effet puissant sur le général et lui donna la jaunisse. Sa bile, échauffée par le bouillonnement de sa colère forcément contenue, filtra dans son sang. Cette maladie fut longue ; mais Louise, fidèle aux devoirs qu'elle s'était volontairement imposés, combla de soins son mari, fort étonné de trouver en elle une sollicitude presque filiale.

Louise vivait aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, grâce à la transformation du spadassin. Fidèle aux conditions de son mariage, il avait toujours vécu complétement séparé de sa femme, ne lui demandant que de surveiller sa maison ; puis, par suite de l'affaissement de son caractère, jadis si violent, si brutal, il se montrait pour elle d'une déférence presque soumise, surtout depuis certain jour où, son ancien naturel reprenant le dessus, le général, extrêmement courroucé à l'endroit d'un rôti brûlé, s'était échappé en paroles grossières adressées à Louise. Celle-ci avait répondu très-fermement ceci :

— Une fois pour toutes, monsieur, il sera bien convenu entre nous que je ferai de mon mieux, ainsi que j'ai fait jusqu'ici, pour surveiller la cuisinière, afin que votre dîner soit bon ; je m'efforcerai de sagement régler notre maison, de ne contrarier en rien vos goûts, vos habitudes, et de vous donner mes soins si vous êtes malade ; mais en retour, et j'ai le droit de l'exiger, vous me laisserez vivre chez moi dans la solitude, et vous ne me rendrez pas responsable des fautes de votre cuisinière ; sinon... si vous oubliez encore le respect qui m'est dû, je me verrais forcée, moi qui jusqu'ici ai toujours recherché la retraite, je me verrais forcée d'aller visiter quelques-uns de nos voisins, et peut-être m'arriverait-il de leur apprendre, dans l'entraînement de la conversation, que M. Morisset, le notaire retiré, n'est autre que M. le général Poussard, de qui le nom a acquis une nouvelle célébrité depuis certain duel assez fâcheux.

Cette menace rendit dès lors l'ex-spadassin d'une merveilleuse souplesse ; il croyait le secret de ce qu'il appelait *son infirmité* inconnu de sa femme, à laquelle il avait prétexté des raisons *politiques* pour expliquer son incognito ; mais Louise s'était trouvée involontairement instruite de la vérité, en entendant son mari, quelques jours après le duel, se lamenter auprès de

M. Rapin sur les circonstances qui vouaient désormais au ridicule et à la honte le redoutable nom de Poussard. Louise, d'un cœur trop généreux pour abuser de ce secret, accomplissait loyalement les devoirs qu'elle avait acceptés en se mariant ; veillait sur sa maison en bonne ménagère, se montrait affable dans ses peu nombreuses relations conjugales, mais quittait la table au moment où l'on apportait au général ses bouteilles de vin vieux, ses noix, sa pipe, son tabac et son eau-de-vie, consolation dont il usait jusqu'à ce que sa robuste servante le conduisît au lit.

Louise, absorbée dans ses souvenirs, savourait donc au fond de la solitude les joies amères du sacrifice... Elle avait fait, d'un petit salon voisin de sa chambre à coucher, une sorte de sanctuaire dédié au passé. Là, se trouvaient les œuvres de George Hubert qu'elle possédait lorsqu'elle était jeune fille ; le portrait du poëte, quelques feuillets raturés de ses manuscrits, débris des copies autrefois transcrites par elle, en partageant les travaux de madame André ; enfin, soigneusement placées sous verre et desséchées, les fleurs d'héliotrope furtivement enlevées dans le jardin du poëte, durant cette soirée où elle s'était rendue chez lui pour la première fois.

Le général montrait une indifférence philosophique à l'endroit du culte voué par Louise à ses souvenirs, et il ne la gênait en rien à cet égard. Parfaitement accoutumé à ne voir sa femme qu'à l'heure des repas, il savait que, ne recevant personne, elle ne quittait sa chère retraite que pour se promener dans l'ombreux et grand jardin de la maison, qu'elle s'était plu à distribuer à peu près ainsi que l'était le jardin de George Hubert, dans sa demeure de la rue Blanche.

Louise, nous le répétons, vivait aussi heureuse qu'il lui était donné de l'être désormais. Sa raison et l'instinct de son cœur lui disaient que son sacrifice héroïque ne serait pas stérile, et que son poëte bien-aimé, rendu à sa liberté, à sa vie d'autrefois, vengerait bientôt son récent échec par une victoire éclatante. Ces pressentiments, ces espérances, devaient être bientôt réalisés. Un jour Louise lut ceci dans un journal :

« On annonce que, par suite du départ de « M. George Hubert pour l'Italie, le mobilier « de la maison qu'il occupait, rue Blanche, sera « prochainement vendu. Sans nul doute, cette « vente attirera grand nombre d'amateurs em- « pressés de posséder quelques-uns des meubles « qui ont appartenu à l'illustre écrivain. »

Louise s'étonna de l'espèce d'apparat mis à cette vente, apparat si contraire à la modestie, à la réserve habituelle du poëte ; mais le lendemain cette contradiction fut éclaircie, grâce aux lignes suivantes insérées dans le même journal, à la requête de l'un des amis du poëte :

« Permettez-moi, M. le rédacteur, en l'ab-
« sence de mon ami, M. George Hubert, de
« protester contre l'abus que l'on fait de son
« nom à propos d'une vente annoncée hier
« dans votre journal.

« M. George Hubert, quittant pour quelques
« mois la France, afin d'aller demander de
« nouvelles inspirations à la terre classique des
« beaux-arts, n'a pas conservé la maison qu'il
« occupait rue Blanche, et il en a cédé le mo-
« bilier au tapissier qui le lui avait autrefois
« fourni. Tels sont les faits dans leur extrême
« simplicité. Ai-je besoin d'ajouter que M. George
« Hubert ignorait que, par une spéculation
« basée sur la juste célébrité de son nom, ce
« mobilier devait être ensuite revendu publi-
« quement, et que cette vente serait annoncée
« avec une sorte de retentissement?

« Une calomnie aveugle et acharnée se plaît,
« depuis quelque temps, à travestir si misérablement les actions les plus insignifiantes ou

« les plus honorables du grand poëte dont l'a-
« mitié m'enorgueillit, que je me vois forcé de
« protester contre l'annonce en question, que
« la malveillance peut exploiter.

« Il est véritablement douloureux d'avoir à
« défendre des hommes d'un caractère aussi
« élevé, aussi irréprochable que celui de
« M. George Hubert; mais, grâce à Dieu, l'hon-
« nête homme finit par triompher de la calom-
« nie, et j'ai la ferme confiance que, un moment
« égarée, l'opinion publique, revenant bientôt
« de son erreur, rendra justice à l'un des plus
« illustres écrivains de notre temps, et que
« l'œuvre nouvelle qu'il rapportera de son
« voyage d'Italie le vengera noblement des dé-
« tracteurs de son génie et des calomniateurs
« de sa vie privée.

« Agréez, etc., etc. »

Louise commençait à être payée de son sacrifice héroïque : ses prévisions se réalisaient. Reprenant sa vie active, accidentée, George Hubert allait sans doute produire une œuvre aussi belle, aussi puissante que leurs aînées. L'instinct de son cœur disait aussi à la jeune femme, et il ne la trompait pas, qu'en quittant sa demeure de la rue Blanche, dont il ne voulait pas même conserver le mobilier, le poëte, dou-

loureusement irrité contre une femme qu'il abhorrait autant qu'il l'avait aimée, voulait effacer jusqu'aux souvenirs matériels de leur liaison. Sa première entrevue avec Louise, entrevue si décisive sur leur destinée à tous deux, avait eu lieu dans la maison de la rue Blanche, et là encore s'étaient passés les premiers temps de leur *mariage,* avant qu'ils allassent habiter leur maisonnette de l'avenue Méricourt. L'aspect des objets matériels auxquels se rattachent des souvenirs chers ou cruels, exerce, sur certains esprits rêveurs et amoureux de la solitude, une influence extraordinaire. George et Louise étaient de ces esprits là, et de plus, leurs habitudes devaient les rendre plus accessibles que personne à ces ressentiments.

Ainsi, le poëte retiré dans son cabinet, méditant, élaborant une œuvre nouvelle, et y cherchant la consolation, l'oubli de ses chagrins, était, par la vue des objets extérieurs, malgré lui rappelé à la réalité qu'il fuyait.

Louise, lors de sa première visite au grand écrivain, s'était assise sur ce fauteuil.

Louise affectionnait l'angle de cette causeuse, lorsque, après leur mariage, son poëte, assis près d'elle, et souvent la tête penchée sur son épaule, lui disait des vers inspirés par leur amour.

Louise s'asseyait ordinairement à cette petite

table, soit pour écrire sous la dictée de George, soit pour copier ses manuscrits, tandis qu'il travaillait de son côté.

Les regards du poëte devaient donc rencontrer à chaque instant des objets dont l'aspect, ravivant incessamment des souvenances détestées, venait cruellement le distraire de ses méditations, son seul refuge contre le passé.

George Hubert se décida donc à quitter momentanément la France, à abandonner pour jamais sa maison remplie de souvenirs si pénibles à ses regards et à sa pensée.

Louise, tout au contraire de George, afin d'échapper au présent, se réfugiait dans le passé. Chacun de ces objets, témoins de son bonheur évanoui, et pieusement rassemblés dans son appartement, rappelait à la jeune femme la grandeur héroïque de son sacrifice, flattait le légitime orgueil de son cœur, et la plongeait dans des rêveries sans fin et d'un charme mélancolique. Aussi, lorsqu'elle lut dans un journal que l'on allait mettre en vente le mobilier de la maison de la rue Blanche, elle éprouva le plus vif désir de posséder quelques-uns des meubles auxquels s'attachaient pour elle tant de précieuses souvenances; désir puéril, dira-t-on, si l'on ignore la toute-puissance qu'exerce sur les prisonniers ou sur les reclus volontaires une idée

fixe, lorsqu'elle les possède corps et âme. Louise exprima, sans ménagements ni détours, son désir à son mari, et lui dit simplement, en lui donnant à lire le journal qui contenait l'annonce de la vente des meubles du poëte :

— M. George Hubert est parti pour l'Italie ; on va vendre à Paris, sous très-peu de jours, plusieurs objets qui lui ont appartenu ; je voudrais en acheter quelques-uns, et je vous saurais beaucoup de gré si vous vouliez me conduire à Paris pour cette acquisition.

Le général, à qui le cœur humain et surtout celui de Louise demeuraient lettres closes, ne comprit rien à ce caprice d'une femme qui, afin de l'épouser, lui Poussard, avait refusé la main du poëte ; mais Louise, maîtresse du secret de l'ex-spadassin, le dominait. Il reconnaissait d'ailleurs en elle des qualités excellentes ; elle l'avait soigné avec sollicitude lors de cette jaunisse causée chez lui par le ressentiment d'un outrage dévoré sans vengeance. Le général se rendit donc d'assez bonne grâce à la demande de sa femme, trouvant même ce voyage fort opportun pour augmenter sa lapinière de deux lapins angoras qu'il ne possédait point, et pour enrichir son office de certains épices et condiments, de certaines salaisons ou fumaisons, tant en viande qu'en poisson, que l'on ne pouvait se

procurer qu'à Paris. La seule crainte de l'ex-spadassin, et il eut grand'peine à la vaincre, était que, pendant le voyage, on ne lui cherchât querelle. Il tombait, on le voit, dans la monomanie. Mais une idée lumineuse éclairant son esprit, il se fit confectionner une longue redingote violâtre, rejeta ses cheveux blancs derrière ses oreilles, se donna autant que possible une apparence ecclésiastique, et l'ancien pillard des églises et des couvents d'Espagne, afin d'ajouter à l'illusion de son apparence cléricale, supplia Louise de l'appeler *M. l'abbé* pendant le trajet d'Angers à Paris. Le coupé de la diligence fut retenu à l'avance par le général, qui voulait ainsi éviter tout contact avec des étrangers, peut-être querelleurs. Enfin, dernière précaution, sa grosse servante angevine occuperait la troisième place du coupé, et se chargerait d'un volumineux panier contenant suffisamment de comestibles pour que le général et Louise, ou plutôt *M. l'abbé* et sa nièce, pussent réfectionner en voiture sans manger à table d'hôte, les tables d'hôte, — selon l'ex-spadassin, fort expérimenté en ces matières, — étant de véritables nids à querelles. Enfin, dans l'espoir de n'être reconnu de personne pendant son court séjour à Paris, le général s'affubla d'une paire de lunettes bleues, renforcées de verres latéraux.

Grâce à ces précautions et à son vêtement semi-ecclésiastique, le baron Poussard, ayant rasé sa moustache et son impériale, devenait en effet méconnaissable. Malgré les angoisses dont il fut tourmenté à l'endroit des querelles, l'ex-spadassin arriva sans encombre à Paris avec Louise, qui voulut, nous l'avons dit, loger dans le même hôtel où elle avait descendu lorsque, quittant la maison de son père, elle était venue dire à George Hubert : « Je vous aime. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

GILBERT

ET

GILBERTE

PAR

EUGÈNE SUE.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.	LEIPZIG.
MÊME MAISON.	J. P. MELINE.

1853

ROBES-MANTEAUX

I

Le général Poussard et Louise, arrivés depuis la veille à Paris, déjeunaient donc ensemble dans un salon de leur hôtel garni, et continuaient ainsi un entretien commencé :

— Hier, je suis allée rue Blanche, où je croyais que cette vente aurait lieu, disait Louise; et là, j'ai appris que tout le mobilier de M. George Hubert avait été acheté par une personne riche à millions.

— Alors, chère amie, reprenait le général Poussard avec un accent de déférence presque

soumise, si vous m'en croyez, nous repartirons au plus vite, dès que nous aurons fait chez Chevet, chez Bontoux et aux Américains, nos petites emplettes relatives à l'office et à la cuisine. Je voudrais aussi acheter un couple de lapins angoras pour augmenter ma lapinière, car l'élève des lapins m'amuse infiniment. Je dois trouver ces animaux chez les marchands de bêtes qui avoisinent le Louvre. Ceci fait, je vous en conjure, retournons en Anjou : les pieds me brûlent à Paris; je crains toujours d'être reconnu, malgré mes lunettes bleues, ma redingote marron et la perte de mes moustaches.

— Je désirerais du moins, avant de quitter Paris, faire une tentative auprès de la personne qui a acheté ces meubles uniquement sans doute par curiosité ou pour satisfaire une de ces fantaisies familières aux millionnaires.

— Une tentative? Quelle tentative?

— Obtenir de cette personne qu'elle me cède quelques-uns des objets que je désire surtout posséder.

— En vérité, chère amie, et ce n'est pas un reproche, puisque, afin de vous être agréable, j'ai consenti à ce voyage à Paris... mais que le diable me brûle si je comprends rien à votre singulier caprice de...

— Permettez, monsieur ; il serait, je crois, superflu d'entrer dans des explications à ce sujet ; souffrez que ce voyage, auquel vous avez consenti, et je vous en sais beaucoup de gré, ne soit pas pour moi inutile...

— Comme vous voudrez, chère amie ; je ne pense à vous contrarier en rien ; seulement je ne vois pas de quelle façon vous pourrez vous y prendre pour obtenir, d'une personne énormément riche, qu'elle vous revende ce qu'il lui a convenu d'acheter.

— Une grande fortune n'éteint pas nécessairement dans le cœur de ceux qui la possèdent les sentiments généreux et délicats, et c'est à ces sentiments que je m'adresserai, avec d'autant plus d'espérance, que la personne dont il s'agit est une femme.

— Quelque grande dame, sans doute ?

— C'est, dit-on, une fleuriste.

— Chère amie... cette plaisanterie...

— Rien de plus sérieux, au contraire : la personne qui a acheté tout le mobilier de M. George Hubert est, m'a-t-on dit, puissamment riche ; elle est ou a été fleuriste ; elle s'appelle madame Gilbert.

— Une fleuriste? madame Gilbert? Je n'ai jamais entendu parler à Paris de millionnaires de ce nom et de cet acabit-là. Je crains fort,

chère amie, que l'on ne se soit moqué de vous !

— Je ne le crois pas, et d'ailleurs je saurai tout à l'heure ce qui en est, puisque je vais aller voir cette dame à l'hôtel d'Orbeval, où elle demeure.

— L'hôtel d'Orbeval ? mais c'est un des plus beaux hôtels de Paris Comment une fleuriste peut-elle occuper une telle habitation ?

— Je l'ignore, et, ainsi qu'à vous, monsieur, cela me semble singulier ; mais, si vous désirez m'accompagner, nous aurons sans doute l'explication de cette étrangeté.

— Certainement, chère amie, je vous accompagnerai. Un homme qui donne le bras à une femme inspire toujours plus de respect qu'un homme seul ; on y regarde à deux fois avant de l'insulter. Je sais bien que, d'un autre côté, je suis vieux ; que j'ai l'air d'un sacristain ; que vous êtes jeune, jolie, et qu'il y a des manants si grossiers ! Ah ! maudit voyage ! mais enfin, puisque le vin est tiré, buvons-le. Nous ne sortirons qu'en voiture : ce sera bien le diable si l'on me reconnaît, ou si l'on me cherche querelle !

Ce disant, le général Poussard se leva de table. Pendant que Louise rentrait dans sa chambre pour y prendre son mantelet et son chapeau, l'ex-spadassin affermit ses lunettes,

rejeta soigneusement ses cheveux derrière ses oreilles, enfonça son chapeau à larges bords presque sur ses yeux et appela :

— Hé... Toinon ! Toinon !

Cette fille, la grosse servante angevine qui avait été du voyage, accourut à la voix de son maître.

— Me voilà, monsieur, qu'est-ce qu'il y a?...

— Va dire à l'un des garçons de l'hôtel de faire approcher un fiacre...

— J'y vas, monsieur.

— Attends donc !... Dis au garçon de choisir, si cela se peut, un fiacre dont le cocher ait une bonne figure...

— Comment, une bonne figure?

— Oui, enfin, qu'il n'ait pas l'air insolent, qu'il ait l'air très-doux, car nous allons le prendre à l'heure, et quelquefois ces drôles-là regimbent pour marcher à l'heure; ils font tapage, la foule s'amasse, et il peut s'ensuivre des querelles... Va vite !

— Mais, monsieur...

— Quoi ?

— Dame ! on va se moquer de moi, si je dis à ce garçon de choisir un fiacre qui ait l'air très-doux.

— A-t-on vu pareille grosse bête ! Est-ce que tu ne peux pas dire que M. l'abbé... puisque

nous sommes convenus que l'on m'appellerait M. l'abbé...

— Hi... hi... hi !... reprit Toinon en riant de son gros rire. Hi... hi... hi !... c'est vrai... hi... hi!... quel carnaval ! Vous not' maître... un abbé !... Hi... hi... hi !

— Veux-tu te taire, malheureuse ! et ne pas parler si haut! On peut t'entendre, deviner la vérité ! Il n'en faut pas davantage pour me rendre la risée de l'hôtel... et, s'il se trouve par hasard dans cette maison quelque infernal commis voyageur, il est capable de m'attendre à la porte pour me gouailler et m'insulter.

— Allons, c'est bon, monsieur... M. l'abbé... hi... hi... hi... je ne ris plus... hi... hi... hi !

— Encore !

— Tenez, monsieur, c'est plus fort que moi... Hi... hi... hi !

— Mille millions de tonnerres! te tairas-tu !

— Hi... hi .. hi... M. l'abbé... qui... hi... hi... hi... qui jure le tonnerre... hi... hi... hi...

— Oh! quelle patience ! murmura l'ex-spadassin en serrant les poings de rage et levant les yeux au plafond. Quand je pense que mes soldats tremblaient en me regardant !

Et s'adressant à Toinon :

— Si tu ris encore, je te chasse, entends-tu ?...

— Allons, on ne rira plus ; c'est bon !

— Écoute-moi, et fais ce que je te commande, sinon... prends garde à toi. Tu diras donc au garçon de l'hôtel que ton maître, M. l'abbé, craignant, vu son âge et sa profession, d'avoir quelques difficultés avec un cocher grossier, désire que l'on choisisse, s'il est possible, un cocher qui ait l'air doux et honnête. Il n'y a rien d'étonnant dans cette recommandation. Ainsi, va vite, et reviens m'avertir lorsque la voiture sera devant la porte de l'hôtel.

— Oui, monsieur... l'abbé... hi... hi... hi...

Et Toinon sortit en étouffant de rire malgré elle.

— Cette misérable-là va me causer ici quelque avanie! s'écria le général Poussard avec colère. Maudit voyage! exécrable voyage!

Louise rentrait en ce moment après avoir ajusté son mantelet et son chapeau. Assez surprise de l'expression courroucée qu'elle remarqua sur les traits du général, elle lui dit :

— Qu'avez-vous? Vous semblez irrité.

— Allez au diable! vous êtes cause de tous mes désagréments avec votre satanée idée de voyage!

— Monsieur, nous étions convenus, ce me semble, que vous m'épargneriez de pareilles grossièretés. Je vous le déclare, je ne saurais les souffrir, et il me serait pénible d'avoir à

vous rappeler que si vous oubliez les égards qui me sont dus, je me verrai forcée d'oublier à mon tour la discrétion que je vous ai promise au sujet de...

— Pardon, pardon, chère amie, j'ai eu tort, se hâta de répondre le général, apaisé comme par enchantement; c'est cette brute de Toinon qui m'avait mis hors de moi.

— Soit, monsieur; mais, de grâce, ne me rendez plus solidaire des sottises de Toinon.

— Monsieur, la voiture est en bas, revint dire la servante. Le garçon d'hôtel m'a assuré que c'était un chérubin de cocher à qui M. l'abbé pourrait donner le bon Dieu sans confession. Hi... hi... hi!

— Cette grosse bête-là, avec ses bavardages, aura fait quelque bévue, murmura le général.

Puis, s'adressant à Louise :

— Venez, chère amie, donnez-moi le bras, et ne me quittez pas. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à la servante, allez ouvrir la porte tout doucement, et regardez s'il n'y a personne dans le corridor.

— Oui, monsieur, j'y cours.

— Je ne comprends pas le but de cette précaution, dit Louise au général après la sortie de la servante. Que vous importe qu'il y ait quelqu'un dans ce corridor?

— J'aime autant ne rencontrer personne. C'est une chance de moins d'avoir une querelle. Il y a des polissons si provocateurs !

— Cela devient une monomanie de frayeur, pensait Louise. Cette punition n'est que trop méritée.

— Monsieur ! dit Toinon en entrant à pas de loup et prenant un air mystérieux, il n'y a personne dans le corridor, personne !

— Vite, vite, chère amie, profitons du moment, dit l'ex-spadassin en prenant le bras de Louise. Et surtout ne me quittez pas.

Le général sortit de son appartement en serrant le bras de sa femme sous le sien, après avoir de nouveau, et du seuil de la porte, exploré d'un regard attentif le long corridor qu'il devait parcourir et dans lequel enfin il s'aventura, non sans appréhension, quoiqu'il n'y vît personne. Il avait à peine marché quelques pas, lorsqu'une des portes nombreuses qui donnaient sur le couloir s'ouvrit brusquement. Un jeune homme en sortit si étourdiment, tout en fredonnant, qu'il heurta violemment le général Poussard et marcha sur le pied de Louise, qui ne put retenir un léger cri de douleur.

— Mais, ma nièce, prenez donc garde ! vous avez failli renverser monsieur ! s'écria le faux

abbé d'un ton plein d'angoisse et de reproche en s'adressant à Louise.

Puis, se tournant vers le jeune homme, qui, confus de son étourderie, allait s'en excuser, il le salua par deux fois le plus humblement possible, et ajouta :

— Je vous demande un million de pardons, monsieur. Je suis confus, désolé, de l'inadvertance de ma nièce, qui ne s'est pas rangée assez vite lorsque votre porte s'est ouverte. Encore mille et mille pardons, monsieur! C'est un peu ma faute aussi, car j'aurais dû prévoir que vous alliez sortir de chez vous; mais vous voudrez bien excuser un pauvre vieux ecclésiastique de mon âge.

— Mais, M. l'abbé, c'est au contraire moi qui suis confus, désolé de mon étourderie, et je supplie madame de me la pardonner, répondit le jeune homme. C'est à moi de lui faire agréer, ainsi qu'à vous, M. l'abbé, mes plus profondes excuses.

— Nous agréerons, monsieur, tout ce qu'il vous plaira, puisque cela vous convient, et je suis trop heureux de cette occasion de vous assurer de mon très-humble respect, se hâta de répondre l'ex-spadassin en s'inclinant de nouveau par deux fois.

Puis, reprenant le bras de Louise, il s'éloigna

précipitamment du jeune homme, qui, fort surpris, suivit des yeux ce gros abbé si incroyablement poli.

— Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines !... La sueur me coule du front ! dit le général à sa femme en descendant l'escalier pour rejoindre la voiture. Heureusement ce jeune homme n'était pas querelleur ! S'il l'avait été... ah ! rien qu'à cette pensée, j'ai froid dans le dos...

— Il aurait fallu, monsieur, que cet étranger eût un singulier caractère pour vous quereller parce qu'il m'avait marché sur le pied...

— Ah ! parbleu ! à sa place je me serais joliment gêné, avant mon *infirmité !* répondit ingénument le spadassin.

— Votre *infirmité* a du moins cela de bon, monsieur, qu'elle vous rend d'une politesse véritablement poussée à l'excès... Mais, remettez-vous... vous voilà tout pâle et tout tremblant... vous semblez pouvoir à peine vous soutenir... Reposez-vous un instant.

— Non, non, chère amie, venez... nous n'aurions encore qu'à rencontrer quelqu'un !... Hâtons-nous de monter en voiture... Là, je serai plus tranquille... Pourvu, mon Dieu ! que le cocher ne fasse pas l'insolent, quand nous allons le prévenir que nous le gardons à l'heure !

Il peut parler haut, amasser la foule, et il y a des gens capables de prendre contre nous fait et cause pour lui. Je frémis des suites d'une pareille algarade. Mais vous seule, n'est-ce pas, chère amie, vous parlerez à ce cocher? Câlinez-le bien... Ces drôles-là ont toujours plus d'égards pour les femmes que pour les hommes.

Louise, selon le désir du général, se chargea de prévenir le cocher qu'il marcherait à l'heure. Le cocher, véritable chérubin, comme avait dit Toinon, ne fit aucune objection, et prit de la meilleure grâce du monde le chemin de l'hôtel d'Orbeval.

M. Guêpier, l'intendant de Gilbert et de Gilberte, occupait toujours son logement à l'hôtel d'Orbeval. Assis devant son bureau, le digne homme faisait, comme on dit, ses comptes, et, se parlant à lui-même, se disait :

— C'est cela : tout soldé jusqu'à ce jour, il leur reste sept millions soixante-neuf mille francs, placés en cinq pour cent, bons du trésor et actions de la banque de France, dont les titres sont dans ma caisse... Ils ont donc, depuis six mois, dépensé plus de trois millions, sur lesquels j'ai prélevé loyalement mes petits dix pour cent ; total : trois cent mille francs d'économies, que j'embourse sans le moindre scrupule. D'autres le feraient à ma place, et ne se

montreraient pas, certes, aussi réservés que moi ; mais ces braves jeunes gens m'intéressent ! Cependant, je serais par trop naïf de ne point prendre ma part de ce friand gâteau doré, à même duquel tout le monde mord à belles dents ; car, d'honneur, il est impossible d'être plus outrageusement exploités, dupés, dindonnés, friponnés, volés, que ne le sont M. le lithographe et madame la fleuriste ! Et Dieu sait la reconnaissance qu'on leur a de leur générosité ! C'est qu'aussi elle dégénère en simplicité, pour ne pas dire en sottise ! Donner à qui demande, et tout ce qu'on demande, sans jamais refuser, c'est incroyable, fabuleux ! Cependant, instruits sans doute par l'expérience, mes maîtres commencent, je crois, à s'amender. Depuis quelque temps, au lieu de donner à qui demande et tout ce qu'on demande... (quand je pense qu'ils m'ont fait ainsi distribuer jusqu'à deux cent dix-huit mille francs en un jour !...) ils font prendre des renseignements sur ces effrontés quémandeurs, grands et petits, dont ils sont assiégés. Puis, certain autre changement dans la manière de vivre de mes patrons me donne à penser qu'au lieu d'avoir toujours la main ouverte, ils pourraient bien songer à la fermer quelque peu. Qui sait ! peut-être même en viendront-ils (étonnante métamorphose !) à exami-

ner mes comptes, qu'ils ont, jusqu'ici, acceptés à l'aveuglette. J'ai donc prudemment agi en opérant mon petit prélèvement de dix pour cent sur les dépenses.

M. Guêpier fut interrompu dans ses honnêtes méditations par sa servante, qui lui dit :

— Monsieur !... c'est M. le premier maître d'hôtel et M. le piqueur qui viennent *aux ordres*.

— Faites-les entrer, répondit M. Guêpier.

La servante sortit et introduisit M. le premier maître d'hôtel.

II

Le premier maître d'hôtel, s'adressant à l'intendant, lui dit :

— Bonjour, M. Guêpier. Quels sont les ordres pour aujourd'hui ?

— Les mêmes qu'hier, mon cher Germain : deux couverts, et surtout recommandez à vos subordonnés une cuisine excessivement bourgeoise ; hier, monsieur s'est plaint de trouver encore trop de recherche dans ce que vous lui avez fait servir...

— Mais, M. Guêpier, à moins de vouloir une cuisine de portier...

— C'est le mot ! nos maîtres veulent cette

cuisine-là... Un bon pot-au-feu, un bon poisson, un bon rôti, une salade, un plat de légumes, une crème ; ne les sortez pas de là...

— Alors, M. Guêpier, à quoi nous sert-il d'avoir ici les meilleurs chefs de cuisine et d'office de Paris?

— A quoi cela sert, mon cher Germain? Cela sert à ce que ces braves gens-là ont, comme vous, des gages et des profits trois fois plus considérables qu'ailleurs.

— La maison est excellente, c'est vrai; les maîtres sont comme la maison : excellents; je l'ai dit dès le premier jour, et je ne m'en dédis pas, au contraire, car tous, nous les aimons et les servons avec un vrai plaisir; mais enfin ils sont, vous l'avouerez, fort singuliers.

— Ils payent assez cher ce plaisir-là pour se le procurer. Ah! surtout, recommandez au sommelier de trouver quelques pièces d'un petit vin de Bourgogne très-léger. Monsieur et madame n'en veulent pas d'autre. Donc n'en faites pas servir d'autre...

— Quel caprice! Boire de la piquette! Et ils ont une cave excellente! les meilleures vins! du champagne de la comète, du sillery sec que l'on payerait deux louis la bouteille!

— Ne leur parlez jamais de vin de Champagne... ils l'ont pris en aversion.

— Ah! comme la maison a changé depuis quelque temps, M. Guêpier !... Ce n'étaient que fêtes et galas lorsque M. de Saint-Marceau faisait les invitations...

— Probablement ces fêtes et ces galas auront à la longue ennuyé monsieur et madame ; c'est assez naturel : ils ne connaissaient pas un de leurs invités.

— Ils étaient en cela comme tant d'autres personnes enrichies qui, n'ayant aucune connaissance dans le monde, prient un homme ou une femme de la haute société de faire pour eux les invitations. Seulement, ce qui est rare, c'est que monsieur et madame ne paraissaient pas du tout gênés au milieu de ce grand monde.

— C'est, ma foi, vrai : ils se faisaient appeler par leurs invités, comme par nous, M. le lithographe et madame la fleuriste, gros comme le bras, et riaient de tout leur cœur de voir ducs et duchesses se soumettre à ce caprice. Il va sans dire que de leur côté ducs et duchesses se moquaient des amphitryons à cœur joie ; mais comme ceux-ci donnaient les plus belles fêtes et les meilleurs dîners de Paris, leurs invitations étaient très-recherchées.

— Aussi combien de fois, en servant nos maîtres à table, je les ai entendus dire le lende-

main d'une grande fête : « Ont-ils dû faire des gorges chaudes sur nous, cette nuit, en s'en allant, nos invités! Et nous le leur rendons bien! reprenait madame en riant comme une folle. Ces gens du beau monde, c'est des marionnettes que nous faisons, lorsque ça nous plaît, danser, pirouetter et souper devant nous ! »

— Et madame avait fièrement raison ! Seulement, à la fin, s'ennuyant de faire danser les marionnettes, nos maîtres ont fermé le théâtre, et, excepté M. et madame Meunier, avec qui ils se sont brouillés au bout de quelque temps, ils n'ont plus reçu personne, sauf M. et madame de Saint-Marceau... les fidèles !

— On ne peut imaginer en effet une amitié plus vive que celle de nos maîtres pour madame de Saint-Marceau ; je les entends souvent répéter : « Quelle excellente et digne amie! Ah ! celle-là ne nous aime pas comme tant d'autres pour notre argent! nous sommes sûrs d'elle comme de nous-mêmes. »

— Madame de Saint-Marceau semble, il est vrai, avoir beaucoup d'amitié pour nos maîtres ; cependant je ne me suis jamais bien rendu compte des causes de cette liaison-là.

— C'est pourtant fort simple.

— Comment le savez-vous ?

— Monsieur et madame ne se gênent pas pour parler devant leurs gens.

— Oh ! non certes !

— Un jour, dans les premiers temps où ils habitaient l'hôtel, madame, en dînant, a dit à son mari : « Je me figure que madame de Saint-Marceau doit être une bonne personne ; il faut nous lier avec elle ; nous la prierons de venir chanter à un concert que nous donnerons ; la connaissance sera faite, et nous la verrons souvent. »

— Ah ! je m'explique alors comment s'est formée cette intimité : M. de Saint-Marceau aura proposé à nos maîtres de faire leurs invitations pour les fêtes, et comme il est homme du monde, il a amené ici tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Tenez, s'il faut tout dire, puisque nous parlons de M. de Saint-Marceau, moi j'avais cru d'abord...

— Achevez, M. Guêpier.

— On peut vous dire ceci à vous, Germain, qui n'êtes point un bavard : j'avais cru que M. de Saint-Marceau voulait faire la cour à madame.

— Ah bien oui ! il aurait été joliment reçu ! car voilà encore une singularité de monsieur et de madame : ils sont comme des tourtereaux, comme de vrais amoureux de vingt ans.

— A qui le dites-vous ! Je les ai vus s'embras-

ser vingt fois dans le jardin. Cependant, depuis quelque temps, ils ne paraissent plus aussi gais qu'auparavant.

— J'ai fait cette remarque comme vous, M. Guêpier ; j'ai aussi observé que, lorsqu'ils s'attristaient ainsi, ils allaient passer quelquefois des journées entières dans une des mansardes de l'hôtel, où ils ont fait apporter leur *petit ménage,* comme ils disent, c'est-à-dire le pauvre mobilier qu'ils possédaient quand ils étaient fleuriste et lithographe. Voilà encore une de ces choses, moi, qui me touchent et me vont au cœur.

— Ah ! mon cher Germain, vous me rappelez justement une chose très-importante que j'allais oublier : monsieur et madame veulent déjeuner ce matin dans cette mansarde.

— En voilà bien d'une autre !

— Attendez, vous n'êtes pas au bout...

— Comment ?

— Le déjeuner doit être composé : 1° d'un quart d'oie rôtie ; 2° de pommes cuites ; 3° de fromage de Gruyère.

— Vous dites, M. Guêpier, reprit le premier maître d'hôtel stupéfait, vous dites ?

— Je reprends donc : 1° un quart d'oie...

— Mais, M. Guêpier, jamais oie n'est entrée dans les cuisines de l'hôtel, et, depuis vingt ans

que je rédige des menus, jamais le mot *oie* ne s'est rencontré sous ma plume. Enfin, notre chef de cuisine n'a jamais, j'en suis certain, servi d'oie de sa vie.

— Tout cela est bel et bon, mais tels sont les ordres. Il faut de plus, pour le service de ce succulent déjeuner, deux couverts de fer. Ceux que monsieur et madame possédaient autrefois ont été, à ce qu'il paraît, malheureusement égarés dans le déménagement.

— Des couverts de fer? mais il n'y en a pas ici ! On mange à l'office dans la petite argenterie.

— Vous achèterez deux couverts de fer chez le premier quincaillier venu.

— Passe encore pour les couverts! mais il est déjà neuf heures. Où diable trouve-t-on des oies? Ah ! je vais envoyer en hâte un des aides de cuisine à la Vallée. Il prendra un cabriolet, et il rapportera une de ces volailles, si l'on peut appeler cela de la volaille.

— Et surtout que le chef ne serve que le quart de l'oie, rôtie à point, sans déguisement ni accompagnement ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel en fait d'oie. Ah ! j'oubliais encore : vous ferez acheter chez un marchand de vin une bouteille de *vin à quinze;* ce sont les propres expressions de monsieur; et surtout n'allez pas décanter ce nectar

dans une carafe ; laissez-le dans sa bouteille, et remplissez d'eau une autre bouteille, afin que l'on puisse mouiller au besoin ce délicieux vin à *quinze*. Vous placerez cette élégante verrerie, avec un seul verre, une seule assiette et les couverts de fer, sur un plateau, où vous mettrez aussi le fromage de Gruyère, les pommes cuites et le quart d'oie ; ensuite de quoi. vous déposerez cette réfection délicate dans la mansarde, où monsieur et madame resteront seuls.

— Du vin à quinze, un quart d'oie ! répéta le maître d'hôtel en sortant effaré ; quelle fantaisie de gens blasés !... un quart d'oie !

— Et dites à *Thompson* d'entrer ! cria M. Guêpier au maître d'hôtel.

Thompson entra ; c'était le piqueur, chef des écuries, Anglais d'origine, mais, sauf un léger accent, parlant parfaitement le français.

— Enfin, M. Guêpier, dit-il à l'intendant, attellera-t-on aujourd'hui ?

— Pas plus aujourd'hui qu'hier et que les autres jours, mon cher Thompson.

— Ah çà. les chevaux ne sont donc ici que pour promener les *breaks* (1) ! Douze chevaux à l'écurie, six voitures sous les remises, dix valets de pied à l'antichambre. et voilà près d'un mois

(1) Légère voiture à laquelle on attelle les chevaux de harnais pour les conduire à la promenade.

que ni monsieur ni madame ne sont sortis !

— Il fait un temps superbe, ils préfèrent se promener à pied ; ça leur est bien permis.

— Non, M. Guêpier. Avant-hier ça ne leur était pas permis, car il pleuvait à verse, et pourtant ils sont sortis à pied.

— C'est vrai, monsieur et madame avaient envoyé acheter un charmant parapluie, qu'ils ont voulu bel et bien étrenner. Cependant rassurez-vous : c'est demain dimanche ; tous vos chevaux sortiront, ainsi que toutes vos voitures.

— Toutes les voitures à la fois?

— Toutes ! monsieur et madame veulent que désormais, chaque dimanche, leurs gens, sans exception, aillent faire une bonne partie de campagne aux environs de Paris.

— Comment ! les domestiques monteront dans les voitures de monsieur et de madame?

— Oui ; autant que ces voitures pourront voiturer de monde, elles en voitureront. En se serrant un peu, tous les gens de service pourront y trouver place : les cochers seront en perruque et en grande livrée, les postillons en veste de satin. Enfin il faut que tout votre monde soit *in fiocchi*, comme si monsieur et madame sortaient.

— M. Guêpier, mes cochers et mes postillons ne voudront jamais, en tenue de gala, conduire des domestiques, et quant à moi, je

ne laisserai jamais sortir de l'hôtel mes voitures découvertes chargées de monde, comme des tapissières qui vont à la foire de Saint-Cloud. Des gens qui me connaissent n'ont qu'à rencontrer ce bel équipage-là... je serais perdu de réputation, et je n'oserais plus me montrer !...

La servante de l'intendant revint et lui dit :

— Monsieur, il y a là un monsieur qui voudrait vous parler pour affaires.

— Dites à ce monsieur d'entrer, et vous, mon cher Thompson, réfléchissez... il faut que les ordres de vos maîtres soient exécutés.

— J'irai parler à monsieur et à madame, s'écria le piqueur en sortant; j'irai leur parler... Oui, plutôt quitter la maison que me couvrir de ridicule!

— Croyez-moi, mon cher ami, ne risquez pas de perdre une excellente place par exagération de susceptibilité, répondit l'intendant.

A peine le piqueur fut-il sorti que George Hubert entra chez M. Guêpier.

Les beaux traits du poëte portaient l'empreinte d'une grande mélancolie. Cependant l'odieux souvenir de Louise s'effaçant de plus en plus de son esprit, George Hubert commençait à goûter de nouveau les maternelles consolations de l'étude. Il avait trouvé d'heureuses distractions dans le commencement d'une péré-

grination bientôt interrompue, mais il sentait encore peser sur son cœur la mort funeste d'Auguste Clément.

L'intendant, fort surpris de la visite de George Hubert, lui dit avec un accent de respectueuse déférence :

— Vous ici, monsieur ? J'avais appris par les journaux votre départ pour l'Italie...

— En effet, j'étais parti pour ce pays, prenant la route de Savoie, afin de visiter en passant madame d'Orbeval.

— Ainsi, monsieur, vous avez vu madame la comtesse ? Comment va-t-elle ?

— Parfaitement.

— Et madame la comtesse se trouve toujours heureuse ?

— Très-heureuse.

— Dieu soit loué ! Mais, monsieur, permettez-moi une question peut-être indiscrète...

— Parlez, M. Guêpier.

— Vos projets de voyage en Italie sont donc changés ? Vous ne pouvez avoir eu le temps de visiter cette contrée.

— J'ai rencontré aux eaux d'Aix, en Savoie, un de mes amis, qui allait retourner en Écosse, son pays natal. Il m'a tellement vanté ses lacs et ses montagnes, qu'il m'a décidé à l'accompagner. Voyage pour voyage, celui-là me plaisait

autant que l'autre ; mais je n'ai pas voulu quitter la Savoie sans rendre une visite à madame d'Orbeval, et ainsi que je vous l'ai dit, M. Guêpier, je l'ai trouvée heureuse... parfaitement heureuse, dans sa délicieuse retraite des environs du lac d'Annecy.

— Je vous remercie mille fois, monsieur, d'avoir bien voulu répondre à la question que je me suis permis de vous adresser... mais puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de vous voir?

— Madame d'Orbeval, apprenant que je devais traverser la France pour aller en Écosse, m'a chargé d'une commission assez importante, et je viens vous prier de m'aider à la remplir.

— Monsieur, je suis à vos ordres.

— Madame d'Orbeval revenait à peine d'une assez longue excursion dans les Alpes, lorsque je l'ai vue. Aussi n'a-t-elle appris qu'à son retour la vente de cet hôtel, quoiqu'elle ait eu lieu depuis plusieurs mois.

— En effet, monsieur ; après m'être d'abord inquiété de ne recevoir aucune réponse de madame la comtesse au sujet de cette affaire, j'ai été rassuré par une lettre dans laquelle madame daignait m'expliquer pourquoi elle ne m'avait pas écrit plus tôt.

— Voici, au sujet de la commission dont je

suis chargé, un mot de madame d'Orbeval.

— Monsieur, il n'est pas besoin de ce mot : ce que vous me dites me suffit, reprit M. Guêpier en se refusant presque à accepter la lettre que lui présentait le poëte. Je sais que vous étiez un des meilleurs amis de madame la comtesse, et...

— Il n'importe, M. Guêpier ; lisez, je vous prie.

L'intendant décacheta la lettre et lut ce qui suit :

« M. George Hubert a la bonté de se char-
« ger de me faire parvenir un coffret laissé par
« moi à l'hôtel d'Orbeval dans un endroit dont
« je lui ai donné connaissance. Je prie Guêpier
« de faciliter à M. George Hubert la recherche
« qu'il veut bien se donner la peine de faire
« pour moi.

« Marie de Saint-Géran d'Orbeval. »

— Vous vous rappelez sans doute, M. Guêpier, reprit le poëte, que, dans le trouble causé par son départ précipité de Paris, alors qu'elle avait dû abandonner sa maison pour se retirer chez une de ses parentes, madame d'Orbeval envoya ici sa femme de confiance, pour vous

demander ce coffret qui renferme des papiers importants?

— Oui, monsieur; mais madame la comtesse oubliait que j'ignorais moi-même l'endroit où était déposée cette cassette.

— En effet; malheureusement madame d'Orbeval n'eut pas le temps de renvoyer ici sa femme de confiance, et s'éloigna de Paris.

— Ce qui m'a toujours étonné, monsieur, c'est que madame la comtesse ne m'ait pas plus tard donné les indications nécessaires pour qu'il me fût possible de lui adresser ces papiers... Il me serait douloureux de penser que madame ne m'ait pas cru digne de...

— Je ne saurais vous répondre à ce sujet, M. Guêpier; tout ce que je puis vous dire, c'est que tant que l'hôtel n'a pas été vendu, madame d'Orbeval, tranquille sur l'existence de ces papiers cachés en lieu sûr, se disposait, lorsque j'ai été la voir, à envoyer ici, quoiqu'il lui coûtât beaucoup de se priver de ses services, sa femme de confiance, pour chercher cette cassette. J'ai proposé à madame d'Orbeval de me charger de ce soin lors de mon passage à Paris; je viens donc remplir ma promesse.

— Je suis, monsieur, tout à votre disposition. Que faut-il faire?

— Vous êtes entré au service des acquéreurs

de cet hôtel, M. Guêpier ; il s'agit simplement d'obtenir d'eux ce qu'ils ne sauraient refuser : la permission de prendre ce coffret dans l'endroit où il est déposé.

— Les propriétaires de cet hôtel seront ravis, monsieur, de vous être agréables. Ils sont, comme tant d'autres, fanatiques de votre génie. Il y a peu de jours encore, par admiration pour vous, ils ont acheté en bloc, devançant les enchères, tout votre mobilier que l'on avait mis en vente. Deux salons de l'hôtel sont uniquement remplis de ce mobilier; on les appelle les salons de George Hubert.

— Oui, reprit le poëte avec amertume, je sais qu'à mon insu l'on avait pour cette vente spéculé sur mon nom.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur, votre participation à ce trafic a été publiquement démentie dans les journaux par un de vos amis.

— C'est ce que j'ai appris en arrivant à Paris ; mais qu'importe ? Revenons à notre affaire, M. Guêpier : vous êtes donc certain du bon vouloir des propriétaires de cet hôtel, au sujet de ce que j'ai à leur demander?

— Si j'en suis certain, monsieur? Ah ! lorsqu'ils vont apprendre que l'illustre M. George Hubert vient ici lui-même pour...

— Pardon, M. Guêpier, mais vous m'oblige-

rez infiniment en ne me nommant point, et en m'épargnant ainsi l'embarras d'avoir sans doute à répondre à des compliments aussi flatteurs que peu mérités. Veuillez donc, seulement, prévenir vos nouveaux maîtres qu'un des amis de madame d'Orbeval désire faire les recherches que vous savez aujourd'hui même, si cela est possible, car je voudrais quitter Paris au plus tard demain.

— Je respecterai, monsieur, l'incognito qu'il vous convient de garder... Mais pourriez-vous m'indiquer dans quel appartement de l'hôtel se trouve la cachette en question ?

— Voici les renseignements que m'a donnés madame d'Orbeval, répondit le poëte en lisant un papier qu'il tira de son portefeuille : « Il « existe dans le grand salon (dit des Gobelins) « un panneau de tapisserie représentant Diane « et Actéon... »

— Je vois cela d'ici : le panneau se trouve à gauche du côté du jardin, répondit M. Guêpier. Le salon des Gobelins est séparé du grand cabinet par un mur de refend.

— « En pesant fortement sur la partie infé- « rieure de la bordure de bois doré du côté du « groupe de nymphes, » poursuivit George Hubert en continuant de lire, « le panneau « glissera sur sa rainure et démasquera un ré-

« duit pratiqué dans l'épaisseur de la muraille.
« Cet étroit couloir aboutit à une autre sortie,
« vers le milieu du grand cabinet, dont l'une
« des boiseries est mobile et peut s'ouvrir au
« moyen d'un contre-poids. On trouvera le
« coffret au fond d'un meuble antique placé à
« l'extrémité de ce couloir, près de l'issue qui
« donne dans le grand cabinet. »

— Ces indications sont parfaitement claires pour moi qui connais les êtres, reprit M. Guêpier; veuillez avoir la bonté de m'attendre ici, monsieur; je vais aller faire part de votre désir à M. Gilbert (c'est le nom du nouveau propriétaire), et je reviens à l'instant vous chercher pour notre petite expédition.

— Et, de grâce, M. Guêpier, ne me nommez pas.

— Ne craignez rien, monsieur; je dirai tout bonnement, ainsi que nous en sommes convenus, qu'un ami de madame d'Orbeval vient chercher le coffret. Cela ne surprendra nullement, du reste, les acquéreurs de l'hôtel; car, lorsqu'ils l'ont acheté, je les ai prévenus de l'éventualité probable des recherches que vous désirez faire aujourd'hui, et ils m'ont répondu qu'ils s'y prêteraient très-volontiers.

— Je vous attends donc ici, M. Guêpier; mais encore une fois, ne me nommez pas!

— Monsieur, je vous réponds de ma discrétion.

M. Guêpier se rendit auprès de Gilbert et de Gilberte.

III

Pendant que Louise se rendait à l'hôtel d'Orbeval avec le général Poussard, et que George Hubert avait l'entretien précédent avec M. Guêpier, Gilbert, assis devant une grande table de marqueterie, placée au milieu de son cabinet magnifiquement meublé, lisait à demi-voix plusieurs lettres qu'un de ses gens venait de lui apporter sur un plateau de vermeil. Les traits du mari de Gilberte n'offraient plus cette expression de bonne humeur qui jadis rendait si avenante, si placide sa physionomie franche et cordiale ; un sourire sardonique et douloureux

contractait ses lèvres, à la lecture de l'épître suivante qu'il venait de prendre sur le plateau où d'autres lettres étaient entassées :

« M. le lithographe,

« Confiant dans votre munificence et votre immense fortune, je viens m'adresser à vous pour obtenir un prêt de dix mille francs ; il s'agit d'une dette sacrée, d'où dépend mon honneur ; et comme l'honneur m'est mille fois plus cher que la vie , j'attends votre réponse pour savoir si je dois me débarrasser de l'existence, seule ressource de mes cinq malheureux petits enfants.

« Il dépend de vous, M. le lithographe, de mériter leurs éternelles bénédictions ou de les rendre orphelins.

« Votre respectueux serviteur,

« Cochard.

« *P. S.* Je me présenterai ce soir à la porte de votre hôtel pour prendre votre réponse et les dix mille francs qui peuvent me sauver l'honneur et la vie. »

— Il ne donne pas son adresse... il craint donc les renseignements que je pourrais faire

prendre ? Hum ! je suis certain que c'est un menteur, cet homme aux cinq petits enfants ! Allons donc, c'est une fable ! cinq enfants ! pourquoi pas douze ? dit Gilbert. Et pourtant, peut-être ne ment-il pas, cet homme ; mais le doute m'est permis. J'ai été si souvent, si ridiculement dupé, friponné, que je me défie de tout le monde. Ah ! l'argent ! l'argent ! ajouta-t-il avec amertume.

Puis, réfléchissant :

— Une idée !... il faut que je fasse le relevé des sommes qui me seront demandées aujourd'hui. Il serait fièrement curieux, ce tableau-là, si j'avais inscrit toutes les sommes qui jusqu'ici m'ont été mendiées. Il n'importe, commençons.

Et prenant une feuille de papier, il y inscrivit ce premier chiffre de dix mille francs et se dit :

— A un autre !

Et il lut cette seconde épître :

« Vous êtes grand ! oh ! oui, vous êtes grand ! vous qui, malgré votre immense fortune, ne rougissez pas d'avoir manié le crayon, comme nous, vos humbles et pauvres confrères ! Encore une fois, oui, vous êtes grand ! Vos admirables vertus vous rendent l'admiration du monde ! J'aurais besoin de mille huit cent soixante et dix-sept francs quarante-trois centimes pour payer

plusieurs années de loyer arriérées, y compris les impositions et ma cote personnelle.

« Vous ne refuserez pas cette obole à un ancien confrère, vous qui comptez votre fortune par millions.

« MIRABEL,

« *Vieux lithographe.*

« *P. S.* Envoyez-moi, s'il vous plaît, la somme ci-dessus (mille huit cent soixante et dix-sept fr. quarante-trois centimes) par un mandat sur la poste, le plus tôt possible. Mon scélérat de propriétaire me menace de vendre mes meubles pour me mettre sur la paille. Répondez-moi, s'il vous plaît, à l'adresse de M. Charon, marchand de vin, rue des Singes, pour remettre à M. Mirabel. »

— Voilà le cent troisième prétendu vieux lithographe qui, depuis le commencement de la semaine, s'adresse à moi, dit Gilbert en haussant les épaules. Celui-là, du moins, est naïf, et compte fort sur ma stupidité ; il me prie d'envoyer le plus tôt possible ma réponse... chez le marchand de vin.

Et soupirant :

— Mensonge et gueuserie ! Inscrivons les dix-huit cent soixante et dix-sept francs. Et maintenant à un autre.

Gilbert prit sur le plateau une petite enveloppe de papier bleuâtre et satiné, cacheté de cire rouge. L'enveloppe contenait un billet écrit sur papier à vignette.

— Ah! fit Gilbert avec une expression de dégoût, encore une lettre de femme!

Et il lut :

« Si étrange que vous paraisse ma démarche, monsieur, de grâce ne concevez aucune prévention avant de m'avoir vue...

« Je ne vous connais pas, mais tout le bien que j'entends dire de vous m'inspire le désir ardent de vous connaître.

« J'en ai déjà trop dit, peut-être. Mais ma plume a trahi ma pensée. La devinerez-vous?...

« Soyez demain, à dix heures du matin, sur la terrasse du bord de l'eau. Vous verrez, assise sur le troisième banc, à droite, en entrant par la grille, une femme coiffée d'un chapeau rose et portant un mantelet noir.

« Cette femme est très-jeune; peut-être la trouverez-vous jolie.

« Cette femme..., ce sera moi.

« Viendrez-vous?

« Mon cœur me dit que oui; ne le faites pas mentir.

« *Une inconnue.* »

— Et moi je te connais sans t'avoir jamais vue, effrontée drôlesse, avec ton chapeau rose et ton mantelet noir! murmura Gilbert. L'ignominie me révolte encore plus dans une femme que chez un homme. Ah! l'argent!

Et mettant de côté la lettre:

— Ma pauvre Minette lira ce billet parfumé, comme elle en a lu tant d'autres.

Gilbert, continuant de décacheter sa correspondance, lut ceci :

« Monsieur,

« Vous êtes puissamment riche et je suis sans le sou. Qu'est-ce que cela peut vous faire de me généreusement octroyer une douzaine de billets de mille francs, ou même davantage? Cela ne vous coûtera rien que la peine de les mettre sous enveloppe. Allons, un bon mouvement, que diable! Votre générosité proverbiale m'est un sûr garant de votre réponse favorable, et je l'attends avec confiance. Adressez-la (les billets inclus) à M. B. V***, poste restante, à Paris.

« Le bienfait reçu, mon bienfaiteur connaîtra mon nom. »

— A la bonne heure! il est sans gêne, ce cher B. V***! reprit Gilbert. Vous êtes riche, qu'est-ce que cela vous fait de me donner une douzaine de billets de mille francs et même davantage?

Après tout, il a raison : qu'est-ce que ça me ferait, à moi, de lui donner aussi douze mille francs à celui-là ?

Et après un moment de réflexion :

— Ça me ferait qu'il dirait de moi, comme tant d'autres l'ont dit : « Est-il jobard, cet imbécile de lithographe enrichi ! est-il jobard ! » Merci, j'en ai assez, de ces reconnaissances-là ! Inscrivons néanmoins les douze mille francs.

Gilbert prit alors sur le plateau une lettre écrite sur gros papier contenant ces mots :

« Monsieur,

« Je suis veuve ; j'ai trois enfants, dont l'aîné a sept ans ; ma misère est très-grande, mon travail insuffisant, quoique je travaille dix-sept à dix-huit heures par jour. Si peu que vous daigniez faire pour nous, notre reconnaissance vous bénira. Je demeure rue Grange-aux-Belles, n° 7. Faites prendre, monsieur, tous les renseignements possibles sur moi : je ne le crains pas, je le désire au contraire, parce que je suis sûre qu'alors vous verrez que je suis une honnête femme.

« Votre très-humble servante,

« Jeanne Buisson, femme Olivier.

« *P. S.* Je travaille depuis cinq ans pour le

compte de madame Duval, lingère, rue Saint-Honoré, n° 101. Vous pouvez aussi faire prendre chez elle des renseignements. »

— Pauvre femme ! reprit Gilbert en contemplant la lettre avec émotion. Elle pleurait en m'écrivant ! La trace des larmes se voit sur quelques mots à demi effacés. Celle-là donne son adresse, prie que l'on aille aux renseignements. Sa misère doit être réelle et mériter l'intérêt. Nous la secourrons et largement, celle-là ! Oh ! ça console de rencontrer au moins une demande honnête.

Et souriant tristement :

— Quelle douce consolation ! avoir la certitude que cette pauvre veuve et ses trois enfants sont réellement dans une détresse affreuse !

Gilbert prenant une autre lettre dit en examinant l'adresse :

— Quel horrible griffonnage ! ça doit être une lettre de savant ; je connais ça. Voyons.

Et il lut :

« Mon cher monsieur,

« Votre fortune est immense. »

— Toujours la même rengaine ! dit Gilbert en s'interrompant de lire. Votre fortune im-

mense! Ça devient insupportable, à la fin! Allons, qu'est-ce qu'il lui veut aussi, à mon immense fortune, celui-là ?

Gilbert reprit ainsi sa lecture :

« Mon cher monsieur,

« Votre fortune est immense; voulez-vous la doubler, la quadrupler? Accordez-moi cinq minutes d'entretien, et cent mille francs, une bagatelle pour vous.

« Il s'agit d'une incroyable découverte à laquelle je travaille depuis trente-sept ans, et dont les bénéfices seront fabuleux. Nous les partagerons au marc le franc; mais j'ai préalablement besoin des susdits cent mille francs pour l'achèvement de mon invention, qui me coûte déjà deux cent dix-sept mille francs. Ils constitueront mon apport dans la société que j'ai l'honneur de vous proposer de former avec moi.

« Dans l'attente d'une prompte et favorable réponse, j'ai l'honneur d'être votre serviteur.

« De la Pistole, ingénieur civil.

« *P. S.* Veuillez laisser votre réponse chez M. votre concierge; dès que vous m'aurez donné rendez-vous, je vous apporterai le modèle de ma machine. »

— Je la vois d'ici, ta machine, vieux Robert Macaire ! s'écria Gilbert en jetant la lettre sur la table. C'est une petite machine très-ingénieuse, M. l'ingénieur civil, à l'aide de laquelle vous espérez faire très-civilement passer mon argent de ma poche dans la vôtre ! Connu ! chat échaudé craint l'eau froide. Vous n'êtes pas le premier inventeur qui s'adresse à moi, mon gaillard ! L'avant-dernier, entre autres, quel affreux blagueur ! il avait trouvé le moyen d'utiliser les araignées. Il leur faisait tisser de la superbe batiste par un procédé particulier. Il en possédait, disait-il, neuf cent soixante-trois mille sept cent onze ! (Ça avait un petit air de vérité, cette fraction de 3,711 !) Elles travaillaient comme de petits amours, et du moment où je lui eus dit que l'araignée était notre bête d'horreur, à nous deux Minette, il voulut nous conduire à toute force dans le laboratoire de ces vilains animaux ! Ce qu'il y a de bon, c'est que ce scélérat-là avait fini par me persuader. « On utilise bien les vers à soie ! me répétait-il toujours ; pourquoi n'utiliserait-on pas les araignées ?... » Au fait, qu'est-ce que l'on peut répondre à cela ? Seulement, il fallait les nourrir, et comme elles ne mangent que des mouches, il devenait fort difficile d'alimenter le million d'araignées de mon coquin d'inventeur.

Mais rien ne l'embarrassait. Il avait imaginé une machine à vapeur qui devait attirer les mouches, grâce à un réservoir rempli de cassonade, et les prendre au moyen d'immenses filets de gaze! Il pourrait en attirer et en prendre ainsi cinq à six millions par jour. C'était un bénéfice superbe et clair comme le jour. Les araignées ne coûtaient rien, ni leur nourriture non plus, et l'on avait pour profit... d'excellente toile de batiste! Il m'en a montré, le scélérat! Mais pour achever sa mécanique, il lui manquait soixante et dix-huit mille sept cent soixante-trois francs soixante et quinze centimes. (Il était très-fort sur les fractions, cet inventeur-là!) J'ai été assez dindon pour lui donner quatre-vingt mille francs, et de ma vie je ne l'ai revu, l'homme aux araignées. Du reste, il avait du moins et certainement trouvé le moyen d'attraper les niais de ma trempe, à défaut de mouches! Ce n'est pas la perte de l'argent que je regrette. Nous deux Minette, nous nous moquons pas mal de quatre-vingt mille francs! Mais ce qui est odieux, c'est d'être honteusement jobardé; ce qui est pénible, c'est d'avoir été tellement dupé que l'on finit par se défier de tout le monde. Aussi, à l'heure qu'il est, l'inventeur d'une chose peut-être utile s'adresserait à moi, que je l'enverrais paître, de sorte que le

bon pâtirait pour les mauvais. Ce qui est dégoûtant, c'est le brevet d'auguste imbécillité que tous les fripons se plaisent à vous décerner, lorsqu'ils vous savent énormément riche. Oh ! alors, vous êtes toisé : vous êtes un animal stupide, un crétin à qui l'on peut impunément adresser les demandes les plus effrontées, les plus biscornues. Comme c'est flatteur, d'inspirer une si aimable confiance ! Ah ! l'argent ! l'argent !... Allons, ajoutons ces cent mille francs aux autres sommes demandées. Ça commence à faire un joli denier... Continuons, inscrivons.

Et Gilbert prit sur son plateau une autre lettre dont il contempla pendant un moment l'enveloppe et le cachet.

— Oh ! oh ! se dit-il, voici un cachet bien lugubre et digne du fameux général Poussard, avant que je lui eusse donné la colique : une tête de mort et deux épées en croix, imprimées sur cire noire, par-dessus le marché !... C'est très-gai. Mais il me semble que je connais cette écriture-là... Lisons.

Gilbert, décachetant l'enveloppe, lut cette lettre :

« Monsieur,

« Je vous ai écrit il y a quinze jours pour la première fois, au sujet du *Lion*, revue du monde

élégant, journal quotidien que je désirais fonder avec le concours de vos capitaux. Je vous demandais deux cent mille francs, comme première mise de fonds; la demande n'avait, je pense, rien d'exagéré, vu l'immensité notoire de votre fortune. Cependant vous n'avez daigné honorer d'une réponse ni ma première lettre ni les cinq autres qui l'ont suivie! Celle-ci sera-t-elle plus heureuse? Je le crois; non que j'espère que cette réponse vous sera dictée par le plus vulgaire sentiment de politesse, sentiment auquel vous me paraissez complétement étranger. »

— Ah! très-bien! dit Gilbert en s'interrompant de lire. Ah! mais très-bien!... Au moins il n'est pas flatteur, celui-ci, avec son *Lion!*... j'adore sa franchise!

Et il continua ainsi sa lecture :

« ... Mais j'ai lieu de penser, monsieur, que la peur du scandale aura sur vous une influence suffisante pour vous décider cette fois à me répondre.

« Et je m'explique.

« Dans ma pensée, le *Lion* (ainsi que je vous l'ai écrit) était, grâce à sa publicité qui pouvait devenir européenne à l'aide de vos capitaux, était destiné, dis-je, à donner le plus grand

retentissement à vos fêtes, à vanter le luxe de votre hôtel, l'élégance de vos attelages, la délicatesse de votre table, etc., etc. ; à vous *poser* enfin aux yeux du grand monde de Paris, de la France et de l'Europe, comme le prototype du goût et de la magnificence ! Votre femme aurait eu naturellement sa part de ces éloges, et les merveilleuses les plus à la mode auraient envié la publicité que je donnais à ses moindres toilettes. Je faisais enfin de vous des *personnages*, en d'autres termes : JE VOUS DÉCRASSAIS ! »

— C'est un effronté drôle que ce M. de Saint-Calandar ! dit Gilbert. Il m'avait, en effet, demandé la bagatelle de deux cent mille francs pour fonder son *Lion*. Selon les premières lettres que m'adressait ce monsieur, j'étais un homme admirable, un Mécène et tout ce qui s'ensuit. Et voilà maintenant que j'ai besoin d'être décrassé ! Quel impudent coquin que ce M. de Saint-Calandar ! Voyons à quoi aboutit sa lettre. Ce doit être curieux, ajouta Gilbert en poursuivant la lecture de l'épître :

« Vous avez, monsieur, répondu par l'insolent silence du grossier parvenu aux offres bienveillantes d'un galant homme ; cette impertinence (à moins d'une amende honorable que

j'attendrai jusqu'à après-demain), cette impertinence sera châtiée comme elle le mérite.

« Je possède les fonds nécessaires pour la publication des deux ou trois premiers numéros du *Lion;* c'est vous dire, monsieur, qu'ils seront exclusivement, spécialement consacrés à vous et à votre femme. Je suis, je vous en préviens, résolu d'être, dans mes appréciations, très-méchant, très-mordant, et d'emporter la pièce à chaque attaque contre M. le lithographe et madame la fleuriste. »

— C'est ça... du *chantage!* je m'y attendais, dit Gilbert avec dégoût. Je voudrais bien savoir sur quel air et à propos de quoi M. de Saint-Calandar prétend me faire *chanter* avec son *Lion*. Quelle turpitude ! c'est à soulever le cœur ! Allons pourtant jusqu'au bout... c'est instructif.

Gilbert continua :

« Prenez-y garde, monsieur, j'ai la prétention, parfaitement méritée, de manier l'arme du ridicule aussi bien que l'épée. Cela étant, monsieur, vous me trouverez prêt à vous offrir toute espèce de réparation, dans le cas où (et j'y compte extrêmement), dans le cas où les premiers numéros du *Lion* vous paraîtraient sanglants à votre endroit et à celui de votre femme.

« Du reste, afin que vous soyez à même d'apprécier la chose, le premier numéro du *Lion* sera remis après-demain matin, sans bande ni enveloppe, au concierge de votre hôtel, afin que vos gens aient la primeur de cette satire sur leur honoré maître et leur non moins honorée maîtresse.

« Je termine, monsieur, cette trop longue lettre en vous posant carrément cette alternative :

« Avant demain midi, vous me ferez verser les fonds nécessaires à la fondation du *Lion* (deux cent mille francs).

« Sinon, après-demain matin, vous recevrez le premier numéro de ce journal à vous spécialement consacré.

« Dans le premier cas, j'oublierai votre impertinence passée, pour ne m'occuper que de glorifier votre magnificence.

« Dans le second cas, je me tiendrai à votre disposition, si, selon mon attente, vous êtes cruellement blessé de mes attaques contre vous.

« CHARLEMAGNE DE SAINT-CALANDAR,
« Homme de lettres,

« Hôtel de Grenade, rue d'Amboise. »

— Je me moque de ton *Lion* comme de toi !

entends-tu, M. Charlemagne de Saint-Calandar? s'écria Gilbert en jetant loin de lui la lettre avec mépris. Et si tu avais l'insolence de m'insulter autrement que sur le papier, je me rappellerais ce que j'ai dit, étant George Hubert, à cet affreux spadassin de Poussard, qui voulait me forcer à me battre. Oui, je vous casserais les reins à coups de trique, mon cher M. Charlemagne de Saint-Calandar, vu que j'ai le poignet solide!...

Et Gilbert ajouta avec une expression de douloureuse aversion :

— Ah! la vilaine et ignoble race que l'espèce humaine! Ma foi, sauf ma femme et notre excellente amie madame de Saint-Marceau, qui du moins, celle-là, nous aime pour nous-mêmes! d'après ce que je vois depuis que je suis riche, je crois, nom d'un petit bonhomme! que tout le monde est pourri! Ah! l'argent, toujours l'argent! Me voilà encore attristé pour toute la journée! Par contre-coup, cette pauvre Minette ne sera pas moins triste! Nous qui nous faisions une joie de déjeuner là-haut, dans notre petite chambre, avec un quart d'oie, comme autrefois! voilà notre plaisir gâté! Allons, ajoutons les deux cent mille francs du *Lion* de M. de Saint-Calandar aux autres sommes; nous additionnerons tout à l'heure le total, ce sera drôle!

Puis, Gilbert, voyant encore deux lettres sur son plateau, se dit :

— Allons, aux derniers les bons.

Et prenant l'une des deux lettres.

— Encore une écriture de femme !

Et il lut ce qui suit :

« Hier, j'ai vu chez Janisset une ravissante parure de rubis et de brillants ; ce monstre de Janisset demande dix-huit mille francs de sa parure ; je ne les ai pas, moi, ces dix-huit mille francs, mais vous les avez, vous, farceur, qui êtes si riche ! achetez-moi donc vite, vite, cet amour de parure, et apportez-la-moi, vous serez bien gentil, bien reçu , et nous ferons connaissance.

« Céleste.

« *P. S.* Je joue ce soir dans un vaudeville, et j'y danse un pas chicard ; louez l'avant-scène du rez-de-chaussée ; venez me voir jouer avant d'acheter la parure (comme je suis honnête femme, hein !), et après m'avoir vu danser mon pas chicard... chicandard ! (je joue en second) vous courrez, j'en suis sûre d'avance, chez Janisset, vous me rapporterez la parure, et nous souperons ! Drin, drin, drin ! »

— Drin, drin, drin ! mademoiselle Céleste ! la bien nommée, vous qui dansez un pas chi-

card, et chicandard, dit Gilbert après avoir lu cette singulière épître, vous m'avez l'air d'un Roger Bontemps, mademoiselle Céleste! mais malgré votre drin, drin, drin, vous n'aurez ni ma visite, dont vous vous souciez peu, ni la parure dont vous vous souciez beaucoup ! Je n'aime que ma Minette! Ah ! vous croyez, mademoiselle Céleste, que, parce qu'on est archimillionnaire, on est de droit et de fait un coureur de coulisses ? Bien obligé de l'honnête opinion que vous avez de moi en particulier et des millionnaires en général! Enfin, cette lettre repose des autres turpitudes. Du moins elle est drôle et fera rire Minette. Mademoiselle Céleste n'y va pas par quatre chemins avec son pas chicard !... et son drin, drin, drin! C'est encore dix-huit mille francs à ajouter aux demandes d'aujourd'hui. Récapitulons et additionnons : cela doit être curieux :

Et Gilbert lut sur le papier où il avait inscrit les chiffres précédents.

A un monsieur pour une dette d'honneur. . .	10,000
A un vieux lithographe pour son loyer, rue des Singes	1,800
A un monsieur qui prétend que ça doit m'être bien égal de les lui donner.	12,000
A un inventeur quelconque.	100,000
A M. de Saint-Calandar, pour son *Lion*. . . .	200,000
A mademoiselle Céleste, pour *drin, drin, drin*. .	18,000
Total.	341,800

— Trois cent quarante et un mille francs ! Voilà donc le modeste chiffre de ce jour. Et j'ai cinq cent mille livres de rente ! Je suis certain que si j'avais depuis six mois inscrit toutes les demandes, dix millions, vingt millions n'auraient pas suffi à les combler.

Puis haussant les épaules :

— Voyons cette dernière épître... Que dit-elle ?

Et Gilbert lut ceci :

« Monsieur,

« Vous êtes immensément riche, vous pouvez faire le bonheur d'une honnête famille : mon mari est aveugle, moi je suis estropiée ; nous nous sommes, par bonté d'âme, chargés d'une nièce ; elle a maintenant quatorze ans et demi... »

— Pauvres gens ! dit Gilbert en s'interrompant ; vieux et infirmes !

Et il continua :

« Notre nièce ne nous a jamais quittés ; elle est innocente et pure comme l'enfant qui vient de naître ; quant à sa beauté, je ne vous en dis rien ; vous en jugerez, si vous daignez, monsieur, nous honorer d'une visite, et alors je... »

— Ah ! c'est affreux ! s'écria Gilbert en achevant la lecture de cette lettre, qui d'abord l'avait apitoyé.

Et la froissant avec horreur :

— Mais c'est infâme ! mais il suffit donc d'être riche pour que l'on vous croie un monstre de dépravation ! Mais c'est à fuir ce monde-ci pour se réfugier dans ceux-là dont nous parlait la Korrigan !

A ce moment, un des valets de chambre de Gilbert entra et lui dit :

— M. le lithographe, un monsieur est là, avec une petite caisse ; il demande à voir monsieur sur-le-champ, pour une affaire très-importante et qui ne souffre aucun retard.

— Faites entrer, répondit Gilbert hors de lui. Ah ! j'ai besoin de me distraire par quoi que ce soit de tant de noires et hideuses pensées !

IV

Gilbert, navré d'amertume, vit bientôt entrer un homme bien vêtu, portant sous le bras une caisse d'acajou plate et environ de deux pieds carrés. A peine fut-il introduit dans le cabinet, qu'il déposa précieusement sa caisse sur une chaise, puis saluant Gilbert jusqu'à terre :

— M. le lithographe, je viens vous faire cadeau d'un trésor...

— Hum ! se dit Gilbert, ce début est nouveau, et il promet ! C'est sans doute un nouveau genre de coquinerie ! Et moi qui espérais me distraire de tant d'autres ignominies ! Bah ! allons jusqu'au bout ! j'ai du fiel au cœur pour toute la journée.

Et s'adressant à l'homme à la caisse :

— Ainsi, monsieur, vous venez me faire cadeau d'un trésor ?

— Oui, monsieur, un trésor dont des rois seraient jaloux... Car deux souverains me demandent, je puis le dire sans vanité, me demandent ce trésor à genoux ! C'est pour cela, monsieur, que je me suis permis de tant insister pour avoir l'insigne faveur d'être introduit auprès de vous.

— Oh ! oh !... et ce trésor que deux rois vous demandent à genoux, vous venez me l'offrir comme cela, tout bonnement, à moi ?

— M. le lithographe, je fais mon devoir. Est-ce que je ne dois pas cette préférence à l'homme étonnant, à l'homme extraordinaire, à l'homme incomparable qui, grâce à sa prodigieuse fortune, est le protecteur magnifique, le splendide, l'illustre protecteur des arts !

« Voyons, pensa Gilbert, voyons jusqu'à quel degré d'ignoble flatterie peut descendre un homme bien mis ; car ce monsieur a de très-beau linge, une montre à chaîne d'or et des boutons de rubis à sa chemise. Voyons aussi jusqu'à quel degré de stupide insolence peut impunément monter un homme qui, comme moi, remue les millions à la pelle. »

Et il reprit tout haut, d'un ton plein de morgue impudente et grossière :

— Mon cher, comment vous appelle-t-on?

— Guillaumin, pour vous servir, M. le lithographe.

— Eh bien! mon cher Guillaumin, je vous trouve mesquin dans les louanges que vous m'avez adressées tout à l'heure.

— Monsieur, j'en suis désolé, répondit intrépidement l'homme à la caisse, mais, malheureusement, je n'ai jamais su flatter personne.

— Tant pis pour vous, mon cher, car moi j'aime à être flatté. En ceci je dis tout haut ce que d'autres pensent tout bas. Ça vous paraît très-original? Mais voilà mon caractère : c'est à prendre ou à laisser. Donc, si vous ne me flattez pas, vous allez me faire le plaisir de sortir de mon hôtel et de remporter votre trésor...

— Monsieur... le lithographe... permettez!

— Et puis, j'y songe! Est-ce que vous me prenez pour un mendiant? Vouloir me faire un cadeau, à moi, qui possède autant de millions que vous avez peut-être de sous dans votre poche! Ma parole d'honneur, vous êtes encore un drôle de corps avec votre trésor!

— Monsieur... ah! monsieur, de grâce, n'interprétez pas ma démarche à mon désavantage!... Permettez-moi de m'expliquer...

— D'ailleurs, est-ce que je sais seulement qui vous êtes? Vous vous introduisez dans mon hô-

tel, sous prétexte de me faire un cadeau... Hum! vous pourriez bien n'être qu'un chevalier d'industrie ou pis encore...

— Monsieur, reprit d'un air triomphant et sûr de lui-même M. Guillaumin en tirant de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit et dont il tira un papier, le hasard me sert à souhait! j'ai justement sur moi cette inscription de sept mille livres de rente que je viens d'acheter au capital de cent soixante-six mille francs... Le bordereau de mon agent de change est joint à ce titre de rente, qui ne constitue que la moitié de ma fortune... Je ne suis donc pas un chevalier d'industrie. Mais, je l'avoue humblement, je ne suis qu'un ver... un pauvre ver de terre... comparé à un admirable capitaliste comme vous, monsieur, qui joignez tous les dons à ceux d'une fortune colossale, qui serait plus colossalement gigantesque encore, si elle égalait votre incomparable mérite.

— A la bonne heure! c'est mieux... voilà comme j'aime qu'on me parle, reprit Gilbert en se rengorgeant.

Et il se dit à lui-même : « Je m'en doutais, ce gredin-là est dans l'aisance. Ce n'est pas même la faim qui le pousse à ces honteuses bassesses! Quelle exécrable race que l'espèce humaine! »

Puis il reprit tout haut :

— Mais, mon cher, il n'en est pas moins vrai qu'un ver de terre comme vous, ce sont vos propres paroles, se permet l'incroyable impertinence de vouloir faire un cadeau à un admirable capitaliste comme moi ! Ce sont encore vos propres expressions.

— Distinguons, de grâce, M. le lithographe, distinguons ! Souffrez que j'aie l'honneur de vous adresser une question, et soyez assez indulgent pour me faire la grâce d'y répondre. Pour vous, monsieur, qu'est-ce qu'une misérable somme de deux cent mille francs?

— Mon cher, voilà une question aussi insolente qu'oiseuse. Vous savez d'avance ma réponse. Un homme aussi colossalement riche que moi se moque de deux cent mille francs comme de vous.

— Bravo !... nous y voilà ! s'écria M. Guillaumin en se frottant joyeusement les mains ; deux cent mille francs ne sont rien, absolument rien pour un auguste capitaliste comme vous, monsieur ! Donc, si je me permets de vous offrir un objet d'art merveilleux, miraculeux, je ne vous fais pas un cadeau... Arrière, arrière cette audacieuse pensée, puisque vous me payez la valeur vénale de cet incomparable objet d'art !... Et cependant, monsieur, ma foi, je vous le dirai crûment, car j'ai le courage de mes opinions, et

cependant j'ai l'honneur, le bonheur, la gloire, la joie de vous faire un cadeau, puisque, en retour d'une bagatelle de deux cent mille francs qui ne sont rien pour vous, je vous donne un inimitable tableau, une Sainte Famille de Raphaël, dont les envoyés de Leurs Majestés l'empereur de Russie et le roi de Hollande m'ont offert deux cent mille francs comptant. Mais je me suis écrié : Arrière ! arrière ! ce divin Raphaël appartient de droit au roi... que dis-je ? au dieu... des capitalistes !

—Peuh !... fit Gilbert, puisque vous m'appelez dieu, mon cher, nous allons examiner le Raphaël.

A peine Gilbert eut-il prononcé ces mots, que M. Guillaumin courut à sa caisse d'acajou, ornée de fermoirs de vermeil, l'ouvrit avec une clef de vermeil, tira de la boîte une sorte d'étui de velours bleu, magnifiquement brodé, renfermant une autre enveloppe de gaze, d'où M. Guillaumin sortit enfin un tableau encadré d'une bordure de vermeil délicatement ciselée. Prenant alors cette peinture avec autant de pieux respect qu'un prêtre tient à l'autel le saint ciboire, le vendeur de Raphaël se promena pendant quelques instants dans le cabinet, cherchant un jour favorable à l'exposition du divin chef-d'œuvre ; après quoi il le plaça près d'une fenêtre,

sur une chaise en guise de chevalet. S'approchant alors de Gilbert, il lui dit à demi-voix et d'un ton mystérieux :

— Et maintenant, M. le lithographe, approchez : vous allez être ravi, ébloui, pétrifié d'admiration devant cette Sainte Famille.

— Oh ! superbe ! s'écria Gilbert en s'approchant. Superbe ! admirable !

— N'est-ce pas, monsieur ? Mais laissez-moi vous faire l'historique de ce trésor, pour vous démontrer son authenticité... Il provient de la galerie de...

— Ah çà ! mon cher, est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? Quand je dis que c'est superbe, tout est dit !...

— Monsieur, vous avez le regard d'aigle et le laconisme de César !

— Et vous, mon cher, vous êtes un sot ; vous n'entendez rien à la vente des tableaux. Ce Raphaël-là vaut cinquante mille francs de plus que vous ne le voulez vendre, et comme j'aime à faire les choses royalement, ajouta Gilbert en allant vers son bureau, où il prit une liasse de billets de banque qu'il compta, je vais vous remettre deux cent cinquante mille francs. Et, ma foi, vous m'aurez fait, je l'avoue, un vrai cadeau !

— Je l'avais bien dit, monsieur, que vous

étiez le dieu des capitalistes! s'écria M. Guillaumin d'une voix palpitante de cupidité, tandis que Gilbert comptait les billets de banque. Mais j'ajouterai, monsieur, que vous êtes le dieu des connaisseurs en peinture et le dieu des protecteurs des arts.

— Comme qui dirait une manière de trinité, n'est-ce pas, mon cher? reprit Gilbert en se levant et tenant la liasse de billets de banque. Voici donc votre argent; vous compterez les billets.

— Ah! monsieur, y pensez-vous? Je les accepte les yeux fermés, dit M. Guillaumin en tendant à Gilbert ses mains tremblantes d'avidité. Je vais vous donner un reçu de la somme.

— Un instant! reprit Gilbert en paraissant se raviser, mais gardant toujours les billets de banque; j'ai des caprices, je suis assez riche pour me les passer. Or donc, généralement, j'aime à être flatté : sous ce rapport-là, mon cher, je suis assez content de vous.

—Moi, un flatteur! Rayez cela de vos papiers, monsieur, reprit M. Guillaumin, guignant toujours de l'œil les billets de banque et affectant un ton bourru. Je vous en ai prévenu très-carrément : je n'ai su de ma vie flatter personne. Tant pis pour vous si vous confondez la vérité avec la flatterie! Tant pis, tant pis pour vous!

— Soit, mon cher; vous m'avez appelé homme

étonnant, extraordinaire, sublime, auguste, gigantesque! Vous m'avez traité d'aigle, de César, de roi, de dieu, de trinité! Cela me semblait au premier abord un peu exagéré ; mais en y réfléchissant, je trouve que vous êtes dans le vrai. Seulement, voyez-vous, j'aime parfois les contrastes. Rien ne me plaît davantage, après avoir été louangé, que d'être injurié. C'est une dépravation de goût, mais ça m'amuse. Ainsi donc, avant d'empocher ces deux cent cinquante billets de mille francs (et de nouveau il les montrait à M. Guillaumin), vous allez me dire ceci : « Mons Gilbert, vous n'êtes qu'un sot animal! »

— Ah! monsieur!

— A votre aise, mon cher. Notre marché ne tiendra qu'à ce prix.

— Mais, monsieur, il m'est impossible de mentir ainsi honteusement, outrageusement, lâchement à ma conscience! J'aimerais mieux mourir que de...

— Adieu, mon cher, répondit Gilbert en se préparant à replacer les billets de banque dans le tiroir de son bureau ; remportez votre Raphaël.

— Mais, monsieur, je vous en conjure...

— Assez, mon cher! je ne souffre jamais la contradiction. Faites-moi le plaisir de me laisser tranquille.

— Ah! j'y suis! s'écria soudain M. Guillaumin en se frappant le front; je comprends! c'est une plaisanterie, une charge d'atelier... Oh! alors, d'accord! Vous avez, monsieur, le génie sublime d'un grand peintre pour reconnaître, apprécier la valeur des tableaux; il va de soi que vous vous donniez l'innocente distraction d'une charge, et je suis à vos ordres pour faire ma petite partie dans cette plaisanterie. Elle est vraiment adorable!

— Mon cher, je ne plaisante qu'à mes heures et avec qui il me plaît. Je suis en ce moment très-sérieux; vous allez donc très-sérieusement me dire ceci : « Mons Gilbert, vous n'êtes qu'un sot animal! »

M. Guillaumin fit à Gilbert un signe d'intelligence qui signifiait : « Je devine! les plaisanteries sérieuses sont les plus drôles. » Et il répéta :

— Mons Gilbert, vous n'êtes qu'un sot animal!

— « Je vous ai accablé des louanges les plus stupides, poursuivit Gilbert, et comme un imbécile que vous êtes, vous avez donné dans le panneau! »

— Mais, monsieur, s'écria Guillaumin, il m'est impossible, même par plaisanterie, d'oser me permettre de...

— Mon cher, je vous préviens d'une chose : si vous m'interrompez encore, si vous ne répétez pas mot pour mot, après moi, ce que je vais dire, sans la moindre réflexion... je vous fais mettre à la porte, vous et votre Raphaël.

Gilbert accentua tellement ces paroles, que M. Guillaumin ne put douter de la réalisation de la menace, et se résigna à répéter :

—Mons Gilbert, je vous ai accablé des louanges les plus stupides, et, comme un imbécile que vous êtes, vous avez donné dans le panneau.

— « Vous avez été, M. le lithographe, grossier, insolent et bête, comme un parvenu qui se croit tout permis parce qu'il possède des millions, poursuivit Gilbert; vous avez enfin poussé l'impertinence et la sottise jusqu'à l'idéal... »

M. Guillaumin suait à grosses gouttes; il commençait à croire qu'il ne s'agissait pas d'une *charge*. Cependant il répéta à tout hasard :

— Vous avez été, M. le lithographe, grossier, insolent et bête, comme un parvenu qui se croit tout permis parce qu'il possède des millions. Vous avez enfin poussé l'impertinence et la sottise jusqu'à l'idéal...

— « Mais, ajouta Gilbert, moi, Guillaumin, dans mon for intérieur, je me moquais de vous, car je vous vendais pour un Raphaël une abominable croûte, qui n'a de valeur que sa boîte

d'acajou et son cadre de vermeil, ajustés pour parer la chose, et jeter de la poudre aux yeux à des niais de votre espèce, M. le lithographe. Aussi j'endurais fort patiemment vos insolences, et je redoublais de bassesse en me disant : Va ! crétin ! j'empocherai ton argent ! »

Puis regardant M. Guillaumin qui semblait atterré, Gilbert reprit avec une ironie amère :

—La phrase vous semble un peu longue, hein, mon cher?... C'est égal, dites-la toujours; si vous manquez de mémoire, je vous reprendrai.

—Monsieur, balbutia le vendeur de Raphaël, je ne saurais, même en plaisantant, déprécier... un chef-d'œuvre que...

— Sortez ! Vous n'êtes qu'un misérable ! s'écria Gilbert, donnant cours à sa douloureuse indignation longtemps contenue. Ce n'est pas même le besoin qui vous pousse à tant d'ignominies ! Vous avez des rentes, et par cupidité vous voulez me voler! Oui, me voler ! Est-ce que ce n'est pas voler que d'oser vendre deux cent mille francs une mauvaise copie qui ne vaut pas cinq cents francs ? Heureusement je suis dessinateur et suffisamment connaisseur pour découvrir votre coquinerie ! Mais, ainsi que tant d'autres, et parce que je suis riche à millions, vous m'avez regardé comme un triple niais, comme une bête à tondre effrontément jusqu'au

vif, comme un oison, bon à prendre à la glu des flatteries les plus ignobles ! Sortez, vous dis-je ! Vous me soulevez le cœur !... Ah ! l'argent ! l'argent ! quelle idée il donne de nous ! et quelle idée il nous donne des autres ! Oh ! c'est à maudire la richesse !

Gilbert élevait de plus en plus la voix, en proie à une irritation croissante. Gilberte l'entendit du salon voisin où elle se trouvait, et accourut. M. Guillaumin, après avoir écouté, impassible, les reproches du jeune homme, lui dit avec un calme effronté en prenant son chapeau :

— Monsieur, vous m'avez acheté mon Raphaël, je prouverai le fait ! Donc, je vous laisse le tableau, et ce soir vous recevrez une assignation à cette fin que vous ayez à me solder.

— Comment, voleur que vous êtes ! vous avez l'audace...

— Voleur ! oh ! très-bien ! s'écria M. Guillaumin. Voleur ! une injure de plus ! Elle figurera au procès.

— Un procès ! dit Gilberte avec inquiétude. Pourquoi veut-on te faire un procès ?

— Ah ! voilà qui passe toutes les bornes ! s'écria Gilbert exaspéré.

Puis s'adressant à M. Guillaumin, qu'il avait envie de battre :

— Comment ! vous aurez le front de soutenir

que j'ai acheté votre horrible croûte et de me faire un procès là-dessus?

— Parfaitement, monsieur; tout se plaide, répondit M. Guillaumin.

Et profitant de l'ébahissement où son impudente menace plongeait Gilbert, il s'esquiva laissant son Raphaël sur la chaise.

—Mon Dieu! dit la jeune femme à son mari, qu'est-ce que cela signifie? Tu es tout pâle, mon pauvre ami!

— Ah! quelle matinée!... Voilà encore une journée attristée!... J'ai le cœur plein d'amertume et de colère! Hélas! nous qui nous faisions une fête de déjeuner là-haut, dans notre petit ménage, comme autrefois...

— Raison de plus, mon Gilbert! N'est-ce pas là-haut que nous allons nous consoler des vilaines choses dont nous sommes témoins presque chaque jour?

— Non, laisse-moi... Sauf toi, j'ai tout le monde en horreur!... Mon Dieu! moi qui me sentais autrefois l'âme toujours si joyeuse! Tiens, si tu savais, ce matin...

Gilbert fut interrompu par un valet de chambre qui vint dire :

—Madame de Saint-Marceau demande si madame la fleuriste peut la recevoir.

— Oh! qu'elle vienne... qu'elle vienne tout

de suite! répondit Gilberte au domestique, qui sortit.

Et s'adressant à son mari, elle ajouta :

— Ah ! c'est le ciel qui nous envoie cette excellente amie ! Elle ne pouvait venir plus à propos : elle m'aidera à te raisonner, à te calmer, mon pauvre Gilbert !

— Peut-être as-tu raison, reprit le jeune homme avec accablement. Il ne faut pas se désespérer, lorsque du moins l'on a une si digne amie. Elle est, Dieu merci, éprouvée, celle-là!... Nous le savons, elle nous aime pour nous et non pour notre argent !

— Oui, et elle nous aime aussi malgré notre argent. Elle n'est pas comme Meunier et sa femme, ces vilains envieux !

— Tiens, Gilberte, ne me parle pas d'eux : tu vas m'exaspérer de nouveau !... Les méchants ! les ingrats !

A ce moment, madame de Saint-Marceau parut. L'illustre cantatrice était toujours d'une rare beauté; mais sa pâleur et la profonde altération de ses traits trahissaient une émotion profonde et douloureuse. Elle entra précipitamment en disant :

— Ma chère Gilberte...

Mais à la vue de Gilbert, elle fit un mouvement de surprise et ajouta :

—Pardon, mon amie, je croyais vous trouver seule...

Puis, s'adressant au mari de la jeune femme, et tâchant de sourire:

— Bonjour, M. Gilbert.

Et elle lui tendit affectueusement la main, que Gilbert serra cordialement en lui disant :

— Vous désirez causer avec ma femme; je vous laisse.

—Non, restez, reprit madame de Saint-Marceau après un moment de réflexion ; restez, je vous en prie. Je n'ai rien à dire à Gilberte que vous ne puissiez, que vous ne deviez entendre.

— Mon Dieu, chère Antonia, vous paraissez souffrante, reprit Gilberte, remarquant seulement alors l'altération des traits de la célèbre artiste. Qu'avez-vous?

— En effet... madame, ajouta Gilbert avec non moins de sollicitude, vous semblez toute troublée...

—Ah ! mes amis !... s'écria madame de Saint-Marceau d'une voix étouffée.

Mais les sanglots la suffoquant, elle s'interrompit et cacha dans son mouchoir son visage baigné de larmes.

Un valet de chambre paraissant de nouveau s'arrêta au seuil de la porte et dit :

— M. Guêpier demande s'il peut parler à monsieur...

— Non, non, pas à présent, répondit Gilbert avec impatience ; qu'il revienne plus tard, et que personne n'entre ici sans que j'aie sonné.

Le valet de chambre s'éloigna. Gilbert et Gilberte restèrent seuls avec madame de Saint-Marceau.

V

Gilbert et Gilberte restèrent immobiles de surprise en voyant madame de Saint-Marceau fondre en larmes sans pouvoir prononcer un mot. Elle rompit la première ce triste silence, essuya ses yeux baignés de larmes, et dit aux deux jeunes gens d'une voix profondément attendrie :

— Mes amis, accordez-moi, de grâce, quelques moments d'attention, et surtout soyez-moi indulgents. Oh ! oui, j'en ai besoin, grand besoin, de votre affectueuse indulgence ! Laissez-moi en peu de mots vous rappeler les circonstances auxquelles je dois votre précieuse amitié. Ce

regard jeté sur le passé m'encouragera, me rassurera, me donnera la force de vous faire des aveux pénibles. Un jour vous me priez de venir chanter à l'un de vos concerts : je me rends à votre désir. De ce soir-là date notre liaison. En quelques heures j'avais pu apprécier votre naturel exquis, ma chère Gilberte, la franche cordialité de votre mari, et votre excellent cœur à tous deux ! Enrichis par le hasard d'un héritage immense, vous étiez restés purs des ridicules, des défauts ou des vices malheureusement habituels à presque tous les parvenus. Loin de rougir de l'humble et laborieuse condition où vous aviez longtemps vécu, vous l'affichiez avec une fierté originale et charmante. C'était bien, c'était beau !

— Chère Antonia, reprit Gilberte avec un modeste embarras, ne parlez pas ainsi : vous nous flattez.

— Ah ! cette parole m'ôte tout mon courage, répondit madame de Saint-Marceau, morne et abattue.

Et s'adressant aux deux jeunes gens avec une anxiété profonde :

— Mes amis, je m'adresse à votre sincérité, à la bonne opinion que vous avez peut-être conçue de moi ; me croyez-vous, mon Dieu ! assez vile pour vous flatter ?

— Non, non, ma chère madame de Saint-Marceau, reprit Gilbert, touché de l'émotion de la cantatrice.

Et se rappelant les ignobles bassesses de M. Guillaumin :

— Oh! non, nous ne vous ferons jamais l'injure de vous accuser d'être une flatteuse. Seulement, nous pensons que votre bonne amitié pour nous s'exagère le peu que nous valons.

— Soit, mais du moins vous ne me croyez pas capable de vous flatter. Oh! en ce moment surtout, un pareil soupçon de votre part me serait affreux, reprit madame de Saint-Marceau en essuyant ses yeux remplis de larmes.

Puis elle ajouta, après un moment de pénible réflexion, et en faisant un mouvement pour sortir :

— Tenez, mes amis, excusez-moi, je me sens un peu souffrante... Adieu!

— Pardon, pardon. si nous vous avons fait de la peine sans le vouloir! s'écria la jeune femme en retenant la cantatrice par la main. N'est-ce pas, Gilbert, que nous l'aimons tendrement, cette chère Antonia?

— Hélas! nous le disions lorsque vous êtes entrée, vous êtes notre seule amie, madame, reprit tristement Gilbert. Si vous nous quittez injustement fâchée, il nous faudra donc ne plus croire même à votre affection, notre unique

consolation au milieu de toutes les ignominies dont nous sommes chaque jour témoins ?

L'accent pénétré des deux jeunes gens, l'angoisse peinte sur leurs figures, rassurèrent madame de Saint-Marceau. Elle se rapprocha d'eux et leur dit avec un sourire navrant :

— Oui, vous m'aimez, je le crois ; vous ne doutez pas de moi, vous ne me croyez pas assez misérable pour vous flatter. Pardon, à mon tour, de vous avoir un instant crus capables de concevoir un pareil soupçon. Ah ! c'est que, voyez-vous, mes amis, le malheur nous rend souvent, malgré nous, si ombrageux, si injustes !

— Le malheur ! s'écrièrent à la fois Gilbert et Gilberte. Vous êtes malheureuse ?

— La plus malheureuse des femmes ! s'écria la cantatrice en fondant en larmes.

Et elle ajouta en portant son mouchoir à ses lèvres tremblantes :

— Oui, la plus malheureuse des femmes... aujourd'hui surtout !

Les deux époux restèrent douloureusement frappés de cet aveu, plus inattendu qu'imprévu ; ils se souvenaient de cette représentation à l'Opéra, interrompue par une crise nerveuse de madame de Saint-Marceau, crise attribuée, disait-on, à des affaires de ménage ; mais depuis leur liaison avec la célèbre actrice, rien n'avait pu leur faire

supposer le renouvellement de ses chagrins domestiques.

— Vous... malheureuse ! chère Antonia ! reprit Gilberte, d'un ton de tendre reproche, après un moment de silence. Et nous ignorons vos peines !

— Ce serait à nous de vous gronder de ce manque de confiance, ajouta non moins affectueusement Gilbert. A quoi bon les amis, si l'on ne vient pas à eux quand on souffre ? Mais ce que vous nous apprenez me confond ! Vous malheureuse !... vous, dont le talent et la gloire...

— Le talent !... la gloire ! s'écria la célèbre artiste avec une ironie amère. Ah ! mes pauvres amis, si vous saviez !... si vous saviez !

« Oh ! nous savons..., » se dirent du regard Gilbert et Gilberte, en échangeant un coup d'œil expressif, pendant que madame de Saint-Marceau, péniblement absorbée, gardait un morne silence.

Puis, faisant sur elle-même un violent effort, elle reprit :

— Mes amis, ne m'accusez pas d'un manque de confiance envers vous : car, grâce à un hasard où ma superstitieuse amitié veut reconnaître votre bonne influence, mes chagrins, depuis que je vous ai connus, s'étaient presque dissipés ; mais aujourd'hui ils m'accablent de nouveau, ils me brisent, ils me tuent !

— Au nom du ciel, expliquez-vous!

— Écoutez-moi : il est, à cette heure, de mon devoir de vous faire un aveu cruel... Il y a un an à peine, je me suis mariée par amour... Cet amour était partagé ; du moins cette illusion fut pendant longtemps la mienne! M. de Saint-Marceau, par sa naissance, m'ouvrit les salons qu'il fréquentait avant notre union. Bientôt je m'aperçus, à mille nuances presque imperceptibles, mais blessantes pour ma dignité, je m'aperçus de la distance que les femmes du grand monde mettaient entre elles et moi...

— Oui, dit Gilbert, ces belles dames vous recevaient dans leur salon, mais elles auraient considéré comme une énormité de vous offrir publiquement une place dans leur voiture, ou dans leur loge au spectacle.

— Les bégueules! ajouta Gilberte en haussant les épaules. Elles se seraient crues compromises en se montrant publiquement avec une *actrice,* avec une femme qui *montait sur les planches,* comme elles disaient, ces vilaines envieuses, qui jalousaient votre beauté, votre talent et vos succès!

Madame de Saint-Marceau, pendant un moment, oublia ses chagrins, dans sa surprise d'entendre Gilbert et Gilberte parler ainsi, cédant à la remémorance de leurs impressions

alors qu'ils ÉTAIENT le marquis et la marquise de Montlaur.

— Mes amis, reprit la cantatrice, ces nuances si délicates d'une société qui n'était pas la vôtre, comment avez-vous pu les deviner?

— Cette société-là, qui fait fi d'une honnête et excellente femme comme vous parce qu'elle doit tout à son talent, répondit Gilbert, cette société-là, si orgueilleuse chez elle, ne gueusait-elle pas des invitations auprès de M. de Saint-Marceau, afin d'être reçue chez nous deux Minette, une fleuriste, un lithographe, à la seule fin de venir manger nos glaces, goinfrer notre souper, danser dans nos salons et se moquer de nous par-dessus le marché?

— C'est ainsi que, sans être très-malins, nous deux Bibi, nous avons deviné ou appris bien des choses, répondit Gilberte en jetant à son mari un regard d'intelligence.

— Oh! oui, vous l'avez deviné, ce monde impitoyable, dans ses vaniteuses distinctions, reprit amèrement madame de Saint-Marceau. Mais enfin, de ces préjugés, dont j'ai eu quelquefois la faiblesse de souffrir, j'aurais triomphé par le dédain, si mon mari n'avait été encore plus blessé et surtout plus irrité que moi de ces impertinences; mais, hélas! de sa colère j'étais journellement victime!

— Ah! pauvre femme! dit Gilbert apitoyé, je comprends maintenant la cause de vos chagrins.

— Non, reprit madame de Saint-Marceau avec accablement, non, vous ne pouvez encore comprendre mes chagrins, vous ne les savez pas tous!

— Hélas! s'écria Gilberte en joignant les mains, c'était pourtant bien assez de celui-là!

— Non, pour mon malheur, ce n'était pas assez, répondit madame de Saint-Marceau contenant à peine ses pleurs. Ainsi, mon mari, au retour de l'une de ces fêtes brillantes auxquelles d'abord il m'accompagnait, me dit un jour : « Les distinctions blessantes que l'on établit entre les femmes du monde et vous, qui portez mon nom, sont pour moi un continuel outrage : je ne saurais le subir patiemment; désormais vous irez seule dans le monde. » Mais ce n'était rien encore! M. de Saint-Marceau devint bientôt jaloux de mes succès. « Quel misérable et sot rôle que le mien! me disait-il souvent, ajouta la cantatrice. L'on m'appelle le mari de la Bernardi! Votre nom absorbe et éclipse le mien! je ne suis rien que par vous. »

— C'était insensé! s'écria Gilbert. Que n'avait-il un nom aussi glorieux que le vôtre!

— Ah! mes amis, cette gloire, je la payais

chèrement! Je la redoutais presque depuis que mon mari s'en irritait, s'en offensait, et que, dans l'aberration de son esprit jaloux, il se croyait amoindri, annulé par moi! Mais enfin je souffrais en silence, je le plaignais plus encore que je ne le blâmais, ce pauvre caractère morose et bizarre qui me reprochait les succès dont il s'enivrait avant notre mariage. Ah! combien de fois, ensuite d'une journée passée dans le découragement, dans la tristesse, et pourtant obligée de chanter le soir au théâtre, j'ai pleuré de vraies larmes dans mes rôles! L'on m'applaudissait avec transport. « Elle a des larmes dans la voix, » disait-on. Hélas! non, je les avais dans le cœur!

— Ah! pauvre Antonia! Et tant de femmes enviaient votre sort!

— Une seule pensée m'aidait à supporter mon chagrin : je me croyais aimée, je croyais que l'amour seul avait inspiré à M. de Saint-Marceau plusieurs traits de passion presque romanesque qui me décidèrent à l'épouser; je ne devais pas longtemps conserver cette dernière illusion... Un coup affreux m'était réservé!

— Quoi! s'écria Gilbert, votre mari ne vous a pas épousée par amour?

— Mais alors, reprit Gilberte, pourquoi s'est-il donc marié avec vous?

— Pour jouir de ma fortune, pour dépenser l'argent que je gagnais! murmura madame de Saint-Marceau en fondant en larmes.

Et, navrée de honte, elle cacha sa figure dans son mouchoir.

— Mon Dieu, mon Dieu! reprit-elle en sanglotant. Et je croyais mon mari d'un caractère si noble, si élevé!

— Ma pauvre Antonia, dit Gilberte attendrie jusqu'aux pleurs par la douleur de son amie, peut-être vous trompez-vous. Avez-vous la preuve d'une si vilaine conduite?

— Ah! l'argent, toujours l'argent! dit Gilbert en soupirant; que de bassesses, que de mensonges, que d'ignobles sentiments il inspire! Nous l'avons vu à l'œuvre, l'argent, depuis que nous en regorgeons. Tenez, ce serait à dégoûter de la richesse, ma pauvre madame de Saint-Marceau! Mais ma femme a raison : avant de vous désoler ainsi, vous êtes-vous bien assurée que vos craintes étaient fondées?

— Hélas! depuis hier, le doute ne m'est plus permis. Vous allez savoir pourquoi. Accordez-moi encore quelques moments d'attention. Je m'étais mariée avec M. de Saint-Marceau sans m'informer de l'état de sa fortune. En agissant autrement, j'aurais cru lui faire injure. Il possédait, me dit-il ensuite, douze mille livres de

rente. Je le crus. D'ailleurs que m'importait? Je gagnais plus de cent mille francs par an. Peu de temps après notre mariage, mon mari m'apprit qu'ayant répondu pour un de ses amis, non-seulement il perdait tout ce qu'il possédait, mais qu'il se trouvait en outre engagé pour deux cent mille francs. Je lui remis cette somme, croyant à sa parole. Il mentait. Joueur effréné, il avait promptement dissipé son patrimoine, et lors de notre mariage, il devait ces deux cent mille francs payés par moi.

— Généreuse comme vous l'étiez, chère Antonia, il était si facile de vous tromper...

— Aussi cette découverte m'affligea, surtout parce qu'en cela mon mari me parut manquer de confiance envers moi; mais bientôt, ne me demandant même plus mon assentiment pour les ventes qu'il jugea convenable de faire, il disposa seul de ma fortune, dont il s'était réservé la direction absolue d'après notre contrat de mariage que j'avais signé sans vouloir le lire... Que vous dirai-je, mes amis? tout ce que je possédais a été englouti dans l'abîme du jeu...

— Ah! mon Dieu! s'écria Gilberte, est-il possible! Entends-tu, chéri?

— J'entends, répondit sèchement Gilbert, dont le cœur se serra.

Ses traits, jusqu'alors empreints d'une tou-

chante commisération pour les chagrins de la cantatrice, se rembrunirent : un sourire amer et défiant effleura ses lèvres ; il croyait pressentir que la confidence de madame de Saint-Marceau, *leur excellente amie,* allait aboutir à une demande d'argent. Aussi écouta-t-il la suite de l'entretien avec une anxiété croissante.

— Grâce à Dieu ! reprit la cantatrice, peu de temps après qu'un hasard, que je bénirai toujours, eut amené nos relations, ma chère Gilberte, M. de Saint-Marceau, toujours si malheureux au jeu, vit la chance tourner pour lui, et il regagna des sommes considérables...

« Ah ! je respire ! » pensa Gilbert.

Et son cœur s'allégea, sa figure se rasséréna, s'épanouit.

« Madame de Saint-Marceau, pensa-t-il, ne vient pas nous demander de l'argent... Il m'eût été par trop cruel de voir en elle, la seule amie qui nous reste, une amie... de notre fortune. »

— Cette heureuse chance qui favorisa M. de Saint-Marceau, reprit la cantatrice, et le plaisir qu'il prenait à faire, selon votre désir, les honneurs de votre maison, eurent sur lui la meilleure influence. Après avoir beaucoup gagné, il joua fort peu, et, n'étant plus continuellement aigri par la perte, il me rendit la vie supportable. Conservant encore quelques illu-

sions, je me disais : « J'ai épousé un joueur, un homme d'un esprit morose, d'un caractère difficile ; mais il m'a passionnément aimée, il m'aime encore, un changement favorable s'est opéré dans ses habitudes : espérons!... » Espérons. Voilà ce que hier encore je me disais ; mais aujourd'hui !...

Et madame de Saint-Marceau ne put achever ; les larmes la suffoquèrent de nouveau.

— De grâce, chère Antonia, reprit tendrement Gilberte, achevez. Que s'est-il passé aujourd'hui ?

— Ne sommes-nous pas vos amis ? ajouta Gilbert ; ne nous avez-vous pas fait déjà des aveux bien pénibles pour vous ?

— Cette nuit, reprit madame de Saint-Marceau d'une voix entrecoupée, mon mari a perdu au jeu tout ce qu'il avait regagné ; il doit de plus une somme considérable, il est hors d'état de la payer.

« Ah!... je ne m'étais pas trompé ! pensa Gilbert avec un redoublement d'amertume. Cette femme aussi spéculait sur nos richesses ! Je n'en puis plus maintenant douter ! Elle est venue ici pour nous demander de payer la dette de jeu de son mari... Mon Dieu ! ne pas rencontrer en ce monde-ci un seul cœur désintéressé ! C'est hideux ! Ah ! vaudrait cent fois

mieux aller vivre *ailleurs,* comme disait la Korrigan. »

Gilberte, absorbée par le récit de madame de Saint-Marceau, qu'elle ne quittait pas des yeux, ne remarqua pas le soudain assombrissement des traits de son mari, alors en proie à des pensées remplies de défiance et de tristesse. La cantatrice continua ainsi son récit, d'une voix de plus en plus altérée :

— Au sujet de cette nouvelle perte, je fis à M. de Saint-Marceau des reproches graves, mais mesurés, lui représentant que cette énorme dette nous mettait dans le plus cruel embarras. Il me répondit avec emportement, avec brutalité, il me dit enfin ces mots qui ont été pour moi une révélation terrible : « Payez cette dernière dette de jeu, donnez-moi cent mille francs comptant... assurez-moi sur vos appointements une pension de douze mille francs... et je vous rends votre liberté ! Vous serez débarrassée de moi... et je serai débarrassé de vous ! »

— Oh ! c'est affreux! s'écria Gilberte, tandis que madame de Saint-Marceau sanglotait. Hélas ! il n'est que trop vrai : un homme capable de proposer un pareil marché ne vous a jamais aimée pour vous, ma pauvre Antonia ; n'est-ce pas, Gilbert ?

— Ah ! l'argent... l'argent! répondit le jeune

homme avec accablement et dégoût, tandis que madame de Saint-Marceau, atterrée, n'osait lever les yeux sur ses amis.

Soudain Gilberte reprit vivement :

— Mais il me semble, Antonia, qu'à votre place, moi, j'accepterais cette indigne proposition. Vous seriez délivrée de ce méchant homme; vous vivriez du moins tranquille, au lieu d'être exposée à avoir tous les jours des *scènes* qui vous rendent malheureuse comme les pierres. Ma foi, oui... tant pis, j'accepterais le marché! Qu'en dis-tu, chéri?

— Je dis, reprit le jeune homme en jetant à la dérobée, sur madame de Saint-Marceau, un regard de douloureux mépris, je dis que l'on ne saurait en effet se débarrasser trop vite de ces gens sur l'affection desquels l'on a longtemps compté... mais qui, au fond... ne nous aimaient que pour notre argent!

Gilberte, ne songeant, dans son attendrissement, qu'à consoler son amie, qui, par sa pâleur, l'altération de ses traits, son tremblement nerveux, presque convulsif, excitait de plus en plus sa compassion, ne remarquant ni la réponse à double entente de son mari, ni sa physionomie sombre et contractée, Gilberte dit à la cantatrice :

— Pauvre amie!... Vous entendez Gilbert?...

Comme moi, il pense qu'il vous faut quitter au plutôt ce vilain homme, qui ne vous aimait que pour votre argent... Pourriez-vous seulement hésiter à vous séparer de lui ?

— Et le pouvoir ! s'écria madame de Saint-Marceau avec un accent déchirant. Ah ! surtout aujourd'hui, je la regrette, cette fortune amassée par moi, à force de travail, et follement dissipée par mon mari ! A défaut du bonheur que j'avais rêvé, je retrouverais du moins le repos et la liberté. Mais cette somme considérable que M. de Saint-Marceau me demande pour me séparer de lui, je ne la possède pas.

« Nous y voilà ! pensa Gilbert. Oh ! la comédienne est habile ; elle joue à tromper ce rôle-là comme elle en a joué tant d'autres sur le théâtre. Elle a l'habitude : larmes, sanglots, étouffements, rien ne manque à la scène. Et ma pauvre femme est dupe de cette ignoble jonglerie ! »

— Comment ! Antonia, s'était écriée Gilberte, c'est seulement l'argent qui vous embarrasse ? Mais est-ce que nous n'en avons pas, d'argent, nous deux Gilbert, mille fois plus qu'il ne nous en faut ? Comment ! vous ne pouviez pas nous dire tout de suite et tout bonnement : « Mes amis, j'ai besoin de cent, de deux cent, de trois cent mille francs pour être tranquille ; donnez-

les-moi ! » Ah ! chère Antonia, ce n'est pas gentil de votre part !... Chéri, aide-moi donc à la gronder, cette méchante amie !

— Ma femme a raison, reprit Gilbert avec un sourire glacial et sardonique. Vous avez besoin d'argent, madame ; vous savez que nous en avons à remuer à la pelle, et vous auriez pu hésiter un moment à nous demander, à nous, *vos amis,* la somme qu'il vous faut ?... Allons donc, madame, je ne croirai jamais cela !

Et se rapprochant de son bureau, il ouvrit le tiroir rempli de billets de banque et ajouta :

— Combien vous faut-il, madame ?

— Oh ! mes amis, s'écria madame de Saint-Marceau, en joignant les mains et versant des larmes de reconnaissance, sans remarquer, dans son émotion non plus que Gilberte dans la sienne, l'accent ironique de Gilbert ; oh ! mes amis, je vous devrai le repos, la vie, car je n'aurais pu résister à cette torture de tous les instants. Hélas ! vivre avec un homme qui ne m'avait épousée que par cupidité... cela eût été au-dessus de mes forces. Oh ! merci à vous, nobles cœurs ! merci !

— Voulez-vous bien, méchante amie, ne nous pas parler de remerciments ! reprit Gilberte. Il ne manque plus que cela ! Qu'est-ce

que ça nous fait donc, à nous, l'argent? est-ce que nous y tenons? Et quand même nous y tiendrions, n'est-ce pas un plaisir, un devoir que de s'obliger?

— Certainement, on a des amis, c'est pour s'en servir, reprit Gilbert toujours sarcastique et froid.

Puis il réitéra cette question :

— Combien vous faut-il, madame?

La cantatrice, dans l'explosion de sa joie, de sa reconnaissance, n'entendit pas les dernières paroles du jeune homme, et reprit :

— Non! je n'ai jamais douté de votre cœur, tendre et généreuse Gilberte! J'étais venue chez vous dans l'intention de vous demander franchement cet immense service, et de vous dire : « Prêtez-moi cette somme. Grâce à Dieu, je pourrai en peu d'années m'acquitter envers vous. Mes engagements à Paris et à Londres vous offriront toutes les garanties désirables. »

— Antonia, y pensez-vous? entre nous des garanties? Ah! c'est mal!

— Ceci me regarde, et je sais ce que je dois faire, chère Gilberte. Mais savez-vous ce qui m'a empêchée d'oser vous demander tout de suite ce service? C'est que vous m'avez dit au commencement de notre entretien : « Antonia, vous me flattez. » Alors une horrible idée m'est venue.

— Vous avez craint qu'en vous voyant nous demander un service, nous ayons la méchante idée de croire votre amitié intéressée, reprit Gilbert en interrompant l'illustre artiste. Ah! madame! madame! si nous ressentions un doute si cruel, il y aurait de quoi maudire à jamais notre richesse!

— Oh! je crois bien! reprit Gilberte. Douter de vous, Antonia, de vous, notre meilleure, notre seule amie! il y aurait de quoi se désespérer!... Douter de vous, mon Dieu!...

— Heureusement, le doute ne nous est pas permis, reprit Gilbert.

Et s'adressant à madame de Saint-Marceau, qui répondait avec effusion aux tendresses de la jeune femme, il ajouta d'un ton bref et contraint, comme s'il avait hâte de mettre fin à cet entretien, dont il était douloureusement impressionné :

— Ma femme vous l'a dit, madame, et je suis de son avis : l'on ne saurait se débarrasser trop vite des gens qui ne nous aiment que pour notre argent ; leur présence révolte et soulève le cœur!...

— C'est bien vrai, reprit ingénument Gilberte. Ainsi, Antonia, débarrassez-vous vite de votre affreux mari!

— M. de Saint-Marceau vous demande, ma-

dame, cent mille francs pour se séparer de vous?... Les voilà, dit Gilbert en mettant les billets sur la table. Il demande de plus que vous payiez sa dernière dette de jeu... A combien se monte-t-elle?

— Oh ! mes amis ! quelle touchante générosité ! murmura la cantatrice, accablée sous le poids de sa reconnaissance. Comment jamais vous témoigner tout ce que mon cœur... ?

— Mon Dieu, madame, nous savons ce que vaut le *cœur* d'une *amie* telle que vous ! mais le temps presse : votre mari peut devenir plus exigeant ; dites-nous vite quelle somme il a perdue au jeu et hâtez-vous de terminer cette affaire.

— Nobles âmes ! reprit l'illustre artiste, je le vois, l'expression de ma reconnaissance embarrasse votre amitié si touchante dans sa modestie. Le service rendu, vous voulez vous épargner mes remercîments.

— Peut-être, répondit Gilbert avec une impatience à peine contenue. Mais encore une fois, quelle somme M. de Saint-Marceau a-t-il perdue au jeu?

— En vérité... c'est abuser..., dit la cantatrice avec un mélange de confusion et d'anxiété, la somme... est si considérable... je n'ose...

— Madame ! s'écria Gilbert, pouvant à peine

vaincre sa méprisante indignation, madame... parlez donc !...

— C'est ça, chéri, fâche-toi, gronde-la, cette vilaine amie qui nous fait ainsi languir dans le plaisir que nous avons à l'obliger.

— La dette de jeu de M. de Saint-Marceau, répondit l'illustre artiste d'une voix tremblante, est, m'a-t-il dit, de quatre-vingt mille francs !

— Voilà-t-il pas une belle affaire ! dit Gilberte en haussant les épaules ; c'était bien la peine, chère Antonia, de tant barguigner !

— Enfin ! dit Gilbert avec un soupir d'allégement, et comptant avec une rapidité fébrile les billets qu'il remit, ainsi que le premier paquet de cent mille francs, à madame de Saint-Marceau. Voici l'argent, partez vite, madame !

— Oui, oui, je pars, répondit la cantatrice avec une expression d'attendrissement ineffable. Je vous délivre de la vue d'une femme à qui vous sauvez la vie. Mais laissez-moi au moins le temps de vous donner un reçu de cette somme. Quant aux garanties sur mes engagements, mon notaire va dès aujourd'hui préparer un acte qui...

— Mais, madame, s'écria Gilbert presque hors de lui, vous avez l'argent qu'il vous faut, et...

— Et vous perdez un temps précieux : Bibi

a raison, se hâta d'ajouter naïvement Gilberte. Est-ce que nous avons besoin de votre reçu, de vos garanties? Allez-vous-en vite, chère Antonia! dépêchez-vous de vous débarrasser de M. de Saint-Marceau. Mais il faut nous promettre de venir dîner ici ce soir.

— Oh! de grand cœur, chère Gilberte, répondit la cantatrice en embrassant la jeune femme avec effusion. Au moins je pourrai vous exprimer tout ce que... Mais je me tais... A ce soir, à ce soir! Vous me permettrez peut-être alors de librement épancher mon cœur. Adieu, nobles et généreux amis!

Madame de Saint-Marceau, après avoir une dernière fois serré tendrement les mains des deux jeunes gens, sortit précipitamment, suivie de Gilberte, qui voulut la reconduire au vestibule.

— Oh! l'argent! s'écria Gilbert avec une amertume désespérée en tombant accablé dans un fauteuil. Maudit soit-il, l'argent!

VI

Gilbert, douloureusement blessé de ce qu'il regardait comme une cruelle déception à l'endroit de l'amitié de madame de Saint-Marceau, vit rentrer Gilberte rayonnante de bonheur. Elle venait d'accompagner la cantatrice jusqu'à sa voiture.

— Oh! mon Gilbert, dit la jeune femme en courant auprès de son mari, est-on heureux de pouvoir obliger ses amis! Pauvre Antonia! C'est à peine si elle pouvait croire au service que nous lui rendions.

— Oui, reprit le jeune homme avec ironie, madame de Saint-Marceau a parfaitement joué son rôle.

— Quel rôle?

— C'est une habile comédienne; mais, malgré tout son talent, si elle était restée un moment de plus ici, je la mettais dehors, elle et sa reconnaissance.

— Parler ainsi de madame de Saint-Marceau!... Je ne te comprends pas, mon Gilbert... Mon Dieu! comme tu parais soucieux et colère!

— Il n'y a pas de quoi, peut-être? Cette femme, que nous croyions notre amie, nous regardait comme des vaches à lait! L'intérêt seul l'attirait auprès de nous! Tiens! c'est honteux! c'est ignoble!... C'est à prendre la richesse en horreur, quand on voit à quelles déceptions elle nous expose! Et toi qui ne te méfies de rien ni de personne, ma pauvre Minette, tu accablais de tendresses cette femme si vilainement intéressée!

— Antonia intéressée! elle qui chaque jour nous donnait des preuves de son amitié!

— Quelles preuves? Est-ce en venant manger notre dîner, en se servant de nos voitures, de nos loges au spectacle, en invitant chez nous sa société, que madame de Saint-Marceau nous

prouvait son amitié ? Oh ! alors, c'est vrai ! elle nous la prouvait tous les jours, et plutôt deux fois qu'une, sa belle amitié !

— Ah ! Gilbert !... Gilbert !...

— Et pour bouquet, elle vient nous emprunter près de deux cent mille francs, cette délicate et sincère amie !

— Ainsi, toi... toi toujours si bon, si généreux, tu regrettes cette somme employée à rendre service à notre meilleure amie ?

— Moi ! je m'en moque pas mal, de ces deux cent mille francs ! Elle m'en aurait demandé quatre cent mille que je les lui aurais donnés tout de même. Qu'est-ce que cela me fait donc, à moi ? Quand nous ne posséderons plus un sou vaillant, nous aurons du moins l'agrément d'être débarrassés de cette bande de gueux, de fripons, de mendiants, grands et petits, que notre fortune attire, et dont la platitude, l'audace ou la fausseté me donnent mal au cœur, à commencer par ta madame de Saint-Marceau !

— Mais que t'a-t-elle donc fait, cette malheureuse femme, pour t'acharner ainsi après elle ? Tiens, je ne te reconnais plus, Gilbert ; on croirait que tu deviens défiant, méchant, injuste.

— Et toi, tu n'y vois pas plus loin que le bout de ton nez. Tu n'es qu'une pauvre dupe !

— Eh bien, j'aime encore mieux être dupe qu'injuste.

— A l'heure qu'il est, ta madame de Saint-Marceau rit de toi.

— Chacun son goût, reprit Gilberte dont le cœur se gonflait et qui sentait les larmes lui venir aux yeux. J'aime mieux faire rire que pleurer. Va, tu es un vilain, un méchant.

— Oh! c'est par trop fort aussi! Eh bien! toi, tu n'es... car il est impossible de se laisser traiter ainsi, tu n'es...

Et malgré l'emportement de sa colère, Gilbert hésitait encore à adresser à Gilberte l'effroyable injure qui lui venait aux lèvres en manière de représailles; mais son exaspération l'entraîna, et il s'écria furieux :

— Oui, toi, tu n'es, tu ne seras jamais qu'une petite *dindonne !*... que l'on a toujours dindonnée... que l'on dindonnera toujours!

A cette énormité, arrachée à Gilbert par sa colère, Gilberte, qui, depuis quelques instants, contenait à peine son envie de pleurer, fondit en larmes. Son mari, navré de cette douleur, déchiré par le remords de s'être oublié jusqu'à traiter sa Gilberte de *petite dindonne,* la première, la seule injure que le digne garçon lui eût adressée de sa vie, se jeta suppliant aux pieds

de la jeune femme, lui disant avec des pleurs dans les yeux et dans la voix :

— Ma chérie ! ma Minette adorée ! pardonne-moi ! j'ai été indigne ! je suis un malheureux ! j'ai eu l'infamie de te traiter comme la dernière des dernières !

Et le bon Gilbert pleurait, se maudissait, se faisait horreur à lui-même dans toute la sincérité de son excellent cœur.

— Je te le jure à genoux, chérie, cela ne m'arrivera plus ! plus jamais ! au grand jamais ! Pardonne-moi, ma bonne petite Gilberte ! J'étais ahuri ! fou ! hors de moi-même ! Ah ! si tu savais combien de lettres honteuses ou effrontées j'ai reçues ce matin ! toujours à propos de ce maudit argent ! J'avais l'âme pleine de fiel ! Mais qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce que cela m'autorisait à t'insulter si indignement, ma pauvre Minette aimée ? Est-ce que nous n'en recevons pas journellement, de pareilles lettres ? Non ! ce n'est pas là pour moi une excuse ! mais que veux-tu que je te dise ? Je n'avais plus la tête à moi, j'étais devenu un forcené, un monstre !

A mesure que son Gilbert s'accusait et se repentait si naïvement, si humblement, de sa *forcennerie* et de sa monstruosité, Gilberte sentait avec une douceur ineffable ses larmes se tarir, son cœur s'épanouir, et à peine son mari eut-il,

dans sa désolation, achevé son lamentable *meâ culpâ,* que sa femme, sautant à son cou, le couvrit de baisers, en lui disant d'une voix entrecoupée par une délicieuse émotion :

— Ne pleure plus, mon pauvre chéri, pardonne-moi! c'est moi qui avais tort!

— Toi, tu avais tort! parce que, grossier comme un pain d'orge, j'avais eu l'indignité de t'outrager! et tu te donnes tort! Mais tu es donc un ange descendu des cieux, ma Minette adorée?

— Je te dis que j'ai eu tort de pleurer comme une Madeleine, parce que tu m'as appelée petite dindonne, que l'on dindonnera toujours!

— Tiens, chérie, ne répète pas, je t'en supplie, ces mots affreux... tu me donnes horreur de moi-même!

— Mais, mon Dieu! après tout, qu'est-ce qu'ils signifiaient, au pis aller, ces mots affreux? Que j'étais une petite *bonnasse,* confiante et crédule. Voilà-t-il pas quelque chose de terrible! Est-ce que cela attaquait mon cœur ou mon amour pour toi? Tu parles de reproches, mon pauvre chéri? c'est moi qui devrais m'en faire! Est-ce que je n'ai pas été assez *dindonne,*— car en vérité c'est le mot, ah! mais oui! — est-ce que je n'ai pas été assez *dindonne* pour t'appeler méchant, injuste? Ah! pour le coup, voilà de

gros vilains mots que l'on doit regretter... comme je les regrette. Car enfin, tu as plus de clairvoyance et plus d'esprit que moi...

— Ah! Minette!

— Mon Dieu si, Bibi! D'abord, tu dis souvent des mots très-drôles.

— Et toi, donc?

— Si ça m'est arrivé par hasard, c'est que tu me donnais de l'esprit. Mais j'en reviens là, tu as plus de clairvoyance que moi, et peut-être as-tu raison au sujet de madame de Saint-Marceau, comme tu avais raison, cent fois raison, au sujet de cet envieux de Meunier et de sa femme.

— Il ne fallait pas être malin pour deviner que l'envie les rongeait lorsque, sans raison, après être venus plusieurs fois chez nous, ils nous ont cherché une querelle d'Allemand pour se brouiller. Ils étaient possédés par la jalousie que leur inspirait notre fortune, un vrai crève-cœur pour eux! Et pourtant, l'un des premiers usages que nous avons faits de notre pouvoir surnaturel, ç'a été de les rendre deux fois millionnaires, ces ingrats-là! Ils ignorent, il est vrai, que nous les avons enrichis, mais ce n'était pas une raison pour se montrer si méchamment jaloux de nous.

— Toujours est-il que c'est toi qui, le pre-

mier, as découvert le pot aux roses! Moi je croyais bêtement à la bonne amitié de Meunier et de sa femme, comme une vraie petite dindonne que j'étais.

— Allons... encore!

— Certainement, car j'étais par trop bêtasse avec ma confiance aveugle dans ces vilaines gens! Dame! les vrais amis sont rares, et l'on y regarde toujours à deux fois avant de se méfier d'eux! Enfin, Auguste et Juliette éloignés, démasqués, grâce à ta clairvoyance, il ne nous restait plus que madame de Saint-Marceau, et tu m'assures qu'elle ne vaut pas mieux que les autres! Que veux-tu, mon pauvre Bibi! cette idée-là m'a d'abord causé tant de chagrin que, plutôt que de me résigner à croire, j'ai été assez folle pour te traiter de méchant et d'injuste.

— Mon Dieu! après tout, peut-être ai-je tort d'accuser madame de Saint-Marceau. Cependant, Minette, raisonnons un peu. Ni l'un ni l'autre nous n'avons pour deux liards d'amour-propre, n'est-ce pas?

— Oh! pour ça, non.

— Aussi je me demande, la main sur la conscience, ce qu'il peut y avoir en nous de si charmant, de si attrayant, pour que madame de Saint-Marceau nous aime de cette amitié

tendre, dévouée, qu'elle prétend ressentir pour nous?

— Au fait, je ne vois pas trop...

— Nous sommes bons enfants, rieurs et sans façon, soit! mais enfin est-ce une raison suffisante pour que madame de Saint-Marceau, habituée à vivre à Paris avec ce qu'il y a de mieux en grands artistes et en gens du beau monde, trouve un plaisir extrême dans notre société? Voyons... si nous étions tout simplement la Gilberte et le Gilbert d'autrefois, travaillant à la semaine, dans notre mansarde, pour gagner notre vie, crois-tu que madame de Saint-Marceau viendrait presque chaque jour nous visiter? Crois-tu qu'elle aurait cette amitié qu'elle dit avoir pour nous, Gilbert et Gilberte riches à millions?

— Ah! mon ami, cette réflexion-là me frappe; je crains que tu n'aies que trop raison... Cette grande artiste ne nous aura aimés que pour notre fortune!

— Et si le contraire existait cependant... et c'est possible... ce serait encore pis.

— Comment cela?

— Admettons que par caprice, par bonté d'âme, enfin par une cause quelconque, madame de Saint-Marceau nous ait aimés jusqu'ici sincèrement, sans arrière-pensée intéressée; nous

en sommes pourtant venus, à force d'avoir été dupés, trompés, dindonnés, jobardés, à regarder cette pauvre femme comme une indigne créature! Et pourquoi? Parce que, poussée à bout de tourments par son mari, elle nous a demandé un service d'ami, que, sans nous gêner, nous pouvions lui rendre, et que nous devions lui rendre, même en nous gênant, si son attachement pour nous était réel.

— Hélas! c'est désolant quand on songe à cela, mon Gilbert. Et comment savoir la vérité? Ah! si nous avions encore auprès de nous notre chère petite fée, nous lui dirions : « Korrigan, vous qui savez tout, apprenez-nous si madame de Saint-Marceau nous aime véritablement. »

— Oui, mais nous avons dit à notre petite fée : « Va-t'en, Korrigan! »

— Et nous ne nous en repentirons jamais, n'est-ce pas, Gilbert? puisque, grâce à nous, elle est maintenant avec ses sœurs, dans ces mondes inconnus où nous la reverrons un jour.

— Ah! chérie, aujourd'hui, plus d'une fois, le cœur soulevé, révolté des ignominies dont j'étais témoin, je me suis dit : « Vraiment, ce serait à quitter cet abominable monde-ci pour aller se réfugier dans les autres. »

— Ma foi! ce monde-ci du moins ne serait

pour nous guère regrettable. Mon Dieu ! personne sur qui pouvoir compter ! car, enfin, en admettant même que tu aies mal jugé madame de Saint-Marceau, lorsque nous la reverrons, un doute cruel nous restera toujours au cœur, car ce doute, je le ressens maintenant malgré moi, après avoir eu en elle une aveugle confiance.

— Oui, il nous faut ainsi renoncer à notre dernière amitié, ou la voir à jamais empoisonnée par la méfiance.

— Oh ! chéri, que c'est triste !

— Dame !... l'argent !... l'argent !

A ce moment, on frappa discrètement à la porte du cabinet.

— Allons ! dit Gilbert avec impatience, que nous veut-on encore ?

Et élevant la voix :

— Qui est là ?

— Moi... Guêpier, M. le lithographe, répondit la voix de l'intendant.

— Entrez !

M. Guêpier entra et dit à Gilbert :

— D'après les ordres de monsieur et de madame, je n'ai pas osé les interrompre pendant leur entretien avec madame de Saint-Marceau ; mais, après le départ de cette dame, j'ai cru pouvoir...

— Au fait, au fait! que voulez-vous, M. Guêpier?

— Monsieur et madame se souviennent que, lors de l'acquisition de l'hôtel, j'avais fait une réserve?

— Quelle réserve?

— Au sujet d'une cachette pratiquée dans l'hôtel et renfermant...

— Un coffret appartenant à madame d'Orbeval? reprit Gilbert; oui, je me souviens de cela... Et ensuite?

— Madame la comtesse a prié une personne de sa connaissance, qui, venant de Savoie, passait par Paris, de se charger du soin de retirer elle-même ce coffret de l'endroit secret où il se trouve. Cette personne est en ce moment chez moi, elle a les renseignements nécessaires pour accomplir aujourd'hui même la mission dont il est question; je viens demander à monsieur et à madame s'ils permettent que cette recherche soit faite ce matin.

— Certainement, rien de plus simple, répondit Gilbert; mais en quel endroit se trouve cette cachette?

A l'instant où M. Guêpier allait répondre, un valet de chambre paraissant au seuil de la porte dit :

— Madame Louise Poussard demande si madame la fleuriste peut la recevoir.

Au nom de Louise, les deux jeunes gens tressaillirent de surprise ; et simultanément ils éprouvèrent le désir de voir et d'entendre cette jeune femme dont ils appréciaient d'autant plus les éminentes qualités que Gilberte *ayant été Louise*, et connaissant ainsi les plus secrètes pensées, les moindres aspirations du cœur de celle-là dans la vie de qui *elle était entrée*, pouvait, mieux que personne, juger de la délicatesse, de la vaillance et de l'élévation de cette belle et grande âme.

— Louise ici ! s'écria Gilbert. Ah ! nous parlions des amitiés douteuses ou intéressées ! Si Louise voulait être notre amie ! voilà une affection dont nous serions certains ! Mais que peut-elle avoir à nous dire ? Quel motif l'amène ici ?

— Il n'importe ! et puisque le ciel nous l'envoie, il faut la recevoir tout de suite, cette brave Louise.

— Priez à l'instant cette dame d'entrer, dit Gilbert au valet de chambre qui disparut aussitôt.

— Ainsi, monsieur et madame autorisent les recherches en question, reprit l'intendant. Et cette personne peut... ce matin même...

— Eh ! sans doute ! reprit Gilbert ne songeant plus qu'à l'arrivée imprévue de Louise. Que l'on fasse toutes les recherches que l'on voudra, mais laissez-nous, je vous prie, M. Guêpier.

L'intendant s'inclina et sortit, tandis que Gilberte disait à son mari :

— Quel bonheur ! nous allons la voir, cette chère Louise ! Nous deux seuls nous possédons le secret de sa conduite envers George Hubert. Va-t-elle être surprise en nous entendant lui exprimer notre admiration pour cette preuve de dévouement qu'elle croit ignorée de tout le monde, et que personne ne peut connaître, à moins d'avoir été, comme moi, *Louise elle-même !*

Gilberte fut interrompue par le retour du valet de chambre, qui introduisit Louise dans le cabinet en annonçant à haute voix :

— Madame Louise Poussard.

VII

Gilbert et Gilberte s'étaient avancés vers Louise avec l'empressement cordial que l'on témoigne à une amie chère et depuis longtemps connue. Le bonheur qu'ils éprouvaient à la voir, la sympathie, l'admiration qu'elle leur inspirait, se lisaient si visiblement sur leurs physionomies ingénues et ouvertes, que Louise resta d'abord interdite. Son étonnement alla croissant, en entendant les deux époux lui dire tour à tour avec un irrésistible accent de sincérité :

— Enfin, vous voilà !

— Combien nous sommes contents de vous voir !

— Vous ne pouviez venir plus à propos !

— Quel heureux jour pour nous que celui-ci !

La jeune femme, après un moment de réflexion, s'expliqua cet accueil en l'attribuant à une méprise, et s'adressant à Gilberte :

— Pardon, madame, mais je crois que vous me prenez pour une autre personne.

— Oh ! non pas. Mon mari et moi nous vous connaissons bien, Dieu merci ! Nous ne faisons pas d'erreur. Vous vous appeliez mademoiselle Louise Rapin.

— Oui, c'était votre nom avant que vous eussiez épousé cet affreux Poussard, ajouta Gilbert. Je dis affreux au physique, mais aussi au moral, et, j'en suis certain, vous serez aussi de mon avis, madame Louise, à moins que sa colique ne l'ait fièrement changé, ce vieux spadassin... et, pour vous, nous le désirons de grand cœur, cet heureux changement.

— Nous vous aimons, nous vous admirons tant ! reprit Gilberte avec effusion. Ah ! croyez-le, nous donnerions tout au monde pour vous voir aussi heureuse que vous méritez de l'être.

« Évidemment cet accueil n'est pas la suite

d'une méprise, pensait Louise. Ces deux jeunes gens sont même instruits de quelques particularités de ma vie. Après tout, pourquoi m'étonnerais-je de cette circonstance? J'ai pendant deux années partagé l'existence de George Hubert, et la publicité qui s'est attachée à tous les actes de la vie de cet homme illustre m'aura sans doute fait connaître à ces étrangers, malgré mon obscurité... Allons, le hasard me sert. La sympathie que me témoignent ces personnes, à l'obligeance de qui je dois m'adresser, les rendra peut-être favorables à ma demande. Et puis, la bonté, la simplicité, la franchise, se lisent sur leurs traits. Allons, du courage!... »

S'adressant alors à Gilberte :

— J'ignore comment j'ai l'honneur d'être connue de vous, madame, et quoique peu méritée par moi, votre bienveillante réception me fait espérer que peut-être vous ne me refuserez pas ce que je me permets de venir solliciter de vous...

— Elle aussi! pensa Gilbert avec une douloureuse surprise en échangeant avec sa femme un regard qu'elle comprit. Louise aussi! venir ici mendier comme les autres! Ah! l'argent... l'argent!...

Gilberte, quoiqu'elle partageât le pénible désappointement de son mari, répondit à

Louise, non sans embarras et en rougissant beaucoup :

— Madame... certainement... ce qui dépendra de nous, pour vous obliger, nous le ferons, et si vous voulez nous dire de quelle somme vous avez besoin...

— Madame ! s'écria Louise avec indignation et devenant pourpre de honte, avant de m'outrager par une pareille offre, vous auriez dû m'écouter !

— Quoi ! s'écria Gilbert rayonnant, ce n'est pas de l'argent que vous venez nous demander ?

— Monsieur, après un si injurieux soupçon, répondit Louise avec dignité en se dirigeant vers la porte, je n'ai plus qu'à me retirer.

— Vous retirer ? ah bien ! oui ! s'écrièrent les deux époux en proie à une joie indicible.

Puis courant vers la jeune femme, et chacun d'eux la prenant par une main :

— Non, non ! notre bon ange vous envoie... nous vous gardons !

— Certes ! nous vous gardons ! nous comptons sur votre brave et excellent cœur !

Ces mots, leur accent, la physionomie attendrie, soulagée, radieuse, des deux jeunes gens, leur familiarité naïve, leur empressement cordial à s'opposer au départ de Louise, la touchèrent profondément. Dans sa surprise mêlée

d'émotion, elle se laissa presque machinalement ramener par Gilbert et Gilberte, qui se disaient avec ivresse :

— Ce n'est pas de l'argent qu'elle vient nous demander!

— Oh! notre Louise n'est pas comme les autres, elle!

— Un si noble caractère!

— Une âme si généreuse!

— Comment avons-nous pu seulement la soupçonner, ma pauvre Minette?

— Ne m'en parle pas, Bibi! c'était indigne de notre part!

— Mais elle nous pardonnera... Elle est si bonne!

— Elle comprendra notre position de malheureux archimillionnaires! Hélas! témoins de tant de vilenies dont notre grande fortune est cause... nous en sommes venus à nous défier de tout le monde, même de Louise!

— Mais elle est au-dessus d'un pareil soupçon et nous excusera.

— Oui, je vous excuserai, répondit la jeune femme encore plus émue que surprise de cette familiarité d'ailleurs si ingénue, si charmante, qu'il était impossible de s'en trouver blessé. Oui, ajouta-t-elle en regardant tour à tour les deux époux avec un intérêt croissant, je vous par-

donne un soupçon injurieux, malheureusement autorisé par les cruelles déceptions dont vous semblez avoir été victimes ; mais, au moins, expliquez-moi comment il se fait... car votre sincérité est pour moi évidente... comment il se fait que vous me traitiez en amie, en amie éprouvée, moi qui ne vous ai jamais vus.

— A cela nous répondrons, madame Louise, poursuivit Gilbert, lorsque vous nous aurez appris ce que vous désirez de nous, car nous sommes impatients de savoir l'objet de votre demande.

— Vous paraissez me connaître si intimement que je n'ai sans doute pas besoin de vous dire qu'après avoir longtemps partagé l'existence de M. George Hubert, j'ai dû rompre avec lui... Mais ma profonde estime pour le caractère de cet homme célèbre, et surtout mon admiration pour son génie, ont survécu à notre liaison dont j'ai gardé, dont je veux toujours garder la mémoire. Vous avez, je crois, acheté le mobilier qui garnissait la maison de M. George Hubert?

— C'est vrai, reprit Gilbert. Un matin, Minette et moi, nous avons lu dans les journaux l'annonce de cette vente, et comme nous aimons, comme nous admirons M. George Hubert, presque autant que nous vous aimons et admirons vous-même, madame...

— Nous avons acheté ce mobilier pour conserver un souvenir de vous et de notre grand poëte, ajouta Gilberte. Nous avons ici ce que nous appelons les chambres de George Hubert et de Louise.

— C'est là que souvent, afin d'oublier ces turpitudes qui nous attristent journellement, nous nous retirons pour lire les œuvres de cet homme célèbre, qui nous ravissent autant que lorsque nous les lisions dans notre mansarde, au coin de notre petit poêle, alors que ma femme était ouvrière fleuriste et moi lithographe.

— Et notre pauvre ménage d'autrefois, nous ne l'avons pas dédaigné. Ah! mais non, reprit Gilberte; nous l'avons fait transporter ici, dans une pièce voisine des chambres de George Hubert, et là aussi, nous allons souvent nous consoler des vilaines choses dont nous sommes témoins chaque jour.

— Rien de plus touchant à mes yeux que ce pieux hommage rendu à votre humble passé; rien de plus honorable pour vous et pour M. George Hubert que cet hommage rendu à son génie, répondit la jeune femme émue et sympathisant de plus en plus avec les deux époux. C'est un raffinement plein de délicatesse que de vouloir lire les œuvres d'un poëte illus-

tre au milieu des objets qui lui ont appartenu.

— Et qui vous ont aussi appartenu, reprit Gilbert. Tenez, il y a entre autres une petite table d'acajou très-simple, vous savez? Elle se reploie des deux bouts.

— Oh! cette petite table-là, mon mari et moi nous ne la donnerions pas pour son pesant d'or, car c'est sur cette table, madame, que (pendant la nuit qui a précédé la première représentation du dernier drame de George Hubert) vous avez écrit le récit de votre amour pour lui, ce récit qui nous a tant fait pleurer!

— Oh! de ce jour, ajouta Gilbert, nous vous avons aimée, respectée, admirée; vous avez été à nos yeux le plus vaillant cœur qui fût au monde!

— Je ne puis croire à ce que j'entends! s'écria Louise avec stupeur; ces détails si intimes sur ma vie... Au nom du ciel! comment en êtes-vous instruits?

— Nous vous le dirons lorsque nous aurons appris ce que vous désirez de nous.

— Ce que je désire de vous? répéta Louise, de plus en plus étonnée en voyant Gilbert et Gilberte si bien instruits de toutes les particularités de son existence; j'ose à peine vous l'apprendre, maintenant que je n'ignore plus le prix que vous attachez à certains objets du mobilier de

George Hubert. Cependant, vous qui pratiquez si religieusement le culte du passé, vous comprendrez sans doute mon vif désir de posséder certaines choses qui ont appartenu à celui que je n'aime plus d'amour, puisque j'ai librement consenti à me marier, mais de qui le souvenir me sera toujours précieux : ainsi je voulais vous prier de me céder, entre autres meubles, cette petite table dont vous parlez. Tel était le but de ma visite.

— Oh! quel bonheur de pouvoir vous être agréable! s'écria Gilberte. Choisissez, prenez tout ce qui vous plaira dans les chambres de George Hubert! C'est à vous, disposez-en... N'est-ce pas, Bibi?

— Un instant! Oh! moi, je ne suis pas si désintéressé que Minette : je mets une condition à l'offre qu'elle vous fait, madame, c'est que vous nous accorderez votre amitié, c'est que vous nous donnerez des conseils, dont, hélas! nous avons besoin, grand besoin, pauvres archi-millionnaires que nous sommes!

— Oh! mon Dieu oui! ajouta Gilberte avec un soupir, car nous avons souvent de cruels moments à passer!

— Et vous qui possédez un si excellent jugement, un si bon esprit, un cœur si généreux, madame Louise, dit Gilbert, vous pourrez, j'en

suis certain, sagement nous conseiller, si vous daignez vous intéresser à nous.

— Et comment ne m'y intéresserais-je pas? s'écria la jeune femme. Vous m'êtes tous deux inconnus, et cependant, depuis le peu de moments que nous causons ensemble, ma sympathie pour vous va toujours augmentant; enfin, que vous dirai-je? je vous vois aujourd'hui pour la première fois, et pourtant il me semble qu'un lien mystérieux nous unit. Ce lien se rattache-t-il à notre admiration commune pour le poëte illustre dont vous chérissez, comme moi, le génie? Je le crois, mais enfin, quelle que soit la cause de l'affectueuse et soudaine confiance que vous m'inspirez, cette confiance existe. Parlez-moi donc en toute sincérité; je vous répondrai sincèrement.

— Eh bien! nous vous le répétons en toute sincérité : nous sommes de pauvres archimillionnaires très à plaindre.

— Conseillez-nous, madame, venez à notre aide. De jour en jour notre cœur souffre et se resserre davantage!

— Quoi! vous êtes jeunes, vous vous aimez, vous êtes, tout me le dit, restés simples et bons malgré votre opulence, et vous n'êtes pas heureux? Quel usage faites-vous donc de votre immense fortune?

— Ma foi, nous la dépensons des deux mains, et aussi facilement qu'elle nous est venue ; tâchant de rendre heureux ceux qui nous entourent, et menant un train de prince, répondit Gilbert. Vous voyez quel luxe il y a chez nous. De ce grand luxe nous avons d'abord joui...

— Comme des enfants pauvres, qui n'ont jamais possédé de joujoux, et à qui l'on donnerait pour étrennes un joli petit *ménage,* ajouta Gilberte. Pendant les premiers temps, ils jouent toute la journée à la *dinette,* et puis, peu à peu, le joli petit ménage, si ambitionné d'abord, ne leur cause plus grand plaisir.

— Ma Gilberte a raison, madame Louise! Elle vous le dira comme moi : les yeux une fois habitués aux *lambris dorés,* l'on ne s'en soucie plus guère ! L'on finit par préférer une nourriture simple à toutes les recherches d'une cuisine fardée. La présence de nombreux domestiques, si braves gens qu'ils soient, mais qu'on a toujours sur les épaules, vous pèse à la longue. Jeunes et lestes, on a de bonnes jambes, et l'on s'ennuie, au bout d'un certain temps, de se faire traîner en voiture comme des impotents. Quand on va tous les soirs au spectacle, on y bâille ou l'on y dort le plus souvent. Enfin, l'on se lasse d'acheter pour le plaisir d'acheter. L'on se lasse plus vite encore de donner des fêtes à des gens qui ensuite se

moquent de vous. On le leur rend au double, c'est vrai, mais le dédommagement est triste ! On peut encore, pour se distraire, voir du pays, voyager en grands seigneurs, avec deux ou trois voitures, un courrier, cinq ou six domestiques. Notre intendant voulait nous régaler d'un de ces voyages-là, mais Minette et moi, en vrais enfants de Paris, nous préférons notre grande ville à toutes les capitales du monde. Tels sont donc les plaisirs de la richesse! nous les connaissons, et de reste! Aussi, madame Louise, voulez-vous savoir ce qui nous plaît davantage? C'est d'aller, par un beau soleil, bras dessus bras dessous, ma femme et moi, faire à pied une promenade sur les boulevards, et de dîner ensuite au restaurant, dans un cabinet particulier, pour nos cinq ou six francs, comme des amoureux qui ont plus d'amour que d'argent! Avouez que ce n'est guère la peine d'avoir environ cinq cent mille livres de rente pour savoir si mal s'en servir !...

— Mais n'est-il pas un plus noble emploi de la richesse? Et vous, de qui le cœur est, je n'en doute pas, généreux... ne...

— Pardon de vous interrompre, madame Louise; vous voulez parler, n'est-ce pas, de la bienfaisance, des largesses ?

— Sans doute.

— Tenez, reprit Gilbert avec un sourire d'une amertume navrante, en allant vers son bureau et indiquant du geste le paquet de lettres reçues par lui dans la matinée ; voici les demandes d'aujourd'hui, et journellement j'en reçois de semblables. Savez-vous ce qu'ils contiennent, ces appels à ma générosité, à ma bienfaisance? L'un me dit effrontément : « Vous êtes riche, envoyez-moi de l'argent. » Une jeune et mystérieuse inconnue me donne rendez-vous aux Tuileries. Celui-ci (j'en passe, et des meilleurs, comme dit le grand Victor Hugo) me menace de son journal *le Lion* et de son épée si je lui refuse la bagatelle de deux cent mille francs, moyennant quoi il chantera la magnificence de mes fêtes et l'élégance des toilettes de Minette. Une intéressante actrice d'un petit théâtre, mademoiselle Céleste, la bien nommée, m'annonce qu'elle dansera ce soir un pas chicard et m'attend à souper avec elle après le spectacle, à la condition qu'à ce galant pique-nique j'apporterai pour ma part une parure de dix-huit mille francs. Enfin, le croirez-vous? madame Louise, le croirez-vous? une misérable femme me propose de me vendre sa nièce, une enfant de quatorze ans!

— Oh! dit Louise avec horreur, c'est affreux!

— Dame! que voulez-vous! reprit Gilbert

avec une poignante ironie, je suis immensément riche! il leur paraît que je dois être nécessairement un débauché, un poltron, un crétin! puisque chaque jour je reçois des offres, des menaces ou des demandes dans le goût de celles d'aujourd'hui. Pourtant... non! pas d'injustice. Parmi ces demandes, une seule est honnête : c'est celle d'une pauvre veuve chargée de famille. Oh! nous lui donnerons, à celle-là, comme nous avons donné à d'autres vraiment méritantes, car, souvent fatigués d'être dupés, dindonnés, nous avons voulu nous renseigner par nous-mêmes sur la position des personnes qui s'adressaient à notre générosité ; nous sommes allés dans d'affreux galetas, et là nous avons trouvé des misères si atroces, que nous en restions attristés pendant huit jours, et que Minette en perdait le sommeil et l'appétit. Voilà encore le meilleur côté de la richesse. L'on ne peut pourtant prétendre qu'il soit excessivement gai! Enfin, madame Louise, à force d'avoir été rançonnés, trompés, nous en sommes venus à nous défier de tout le monde, à nous dire quand quelqu'un nous témoigne la moindre affection : « Tôt ou tard il nous faudra payer cette amitié-là en beaux écus comptants! » Ah! l'argent! j'en reviens là, reprit Gilbert avec dégoût et accablement, l'argent! que de bassesses il fait

faire !... quelle mauvaise opinion il donne de nous... et quelle mauvaise opinion il nous donne d'autrui ! Non, ce n'est pas vivre que de vivre toujours dans la défiance ou le mépris des hommes ! C'est là ce qu'il y a, voyez-vous, madame Louise, de plus chagrinant dans notre position. D'autres riraient de ces turpitudes, ou en prendraient leur parti et jouiraient de leurs richesses en vrais sans-soucis ; mais nous ne sommes pas de ceux-là, et les vilenies dont nous sommes journellement témoins empoisonnent tous nos plaisirs !

— Que faire à cela, madame Louise ? reprit Gilberte ; dites-nous-le, vous qui avez un si bon cœur, un si grand esprit... Conseillez-nous, guidez-nous, maintenant que vous avez entendu notre confession !

Louise avait attentivement écouté sans l'interrompre la *confession* des deux époux. Et s'adressant à eux, après un moment de réflexion :

— Parmi vos confidences, il en est une qui m'étonne peu. Inhabitués à l'opulence, vous en avez d'abord joui avec ivresse ; puis est venu le dégoût. Enrichis, dit-on, par le hasard d'un héritage, vous prodiguez sans plaisir une fortune gagnée sans labeur, tandis qu'autrefois le travail donnait de l'attrait à vos modestes plaisirs... Votre satiété est dans l'ordre naturel des

choses. Les gens accoutumés au luxe dès leur enfance éprouvent des besoins factices aussi absolus que les nécessités de la vie. Ces besoins, nés d'une longue habitude et que la seule richesse peut satisfaire, sont toujours renaissants, comme ceux de la soif et de la faim. Aussi les gens desquels nous parlons n'éprouvent-ils presque jamais le blasement dont vous vous plaignez... Mais ce qui surtout vous afflige cruellement, n'est-ce pas, ce sont ces bassesses, ces ignominies dont vous êtes chaque jour témoins? Ce sont enfin ces méfiances incurables, ce douloureux dédain de l'humanité, que vous ressentez depuis que vous jouissez d'une grande fortune?

— Oh! certainement; car autrefois Gilbert et moi nous voyions tout en rose, et nous avions confiance en tout le monde.

— Rien de plus louable en vous que cette susceptibilité de cœur d'une rare délicatesse... oh! oui, bien rare! car si des gens que le hasard de la naissance a rendus très-riches méprisent souverainement l'humanité, ce mépris, loin de leur être douloureux, comme à vous, loin d'empoisonner leurs plaisirs, sert d'excuse à leur impitoyable égoïsme. Quant aux parvenus, presque tous étourdis ou hébétés par des jouissances nouvelles pour eux, ils achèvent leur vie au

sein d'une opulence imprévue, ignorants ou insoucieux de ces indignités dont le ressentiment vous accable et vous désole.

— Oui, oui, c'est là surtout notre mal, madame Louise ; car enfin, à moins de nous claquemurer, nous ne pouvons échapper au spectacle de ces indignités dont notre grande fortune est la cause ou le prétexte.

— Vous vous révoltez, avec raison, de voir l'argent que vous prodiguez tomber en des mains indignes ou ingrates, reprit Louise, car vous me l'avez dit, lorsque, grâce à des renseignements pris par vous-mêmes, vous soulagiez une infortune digne d'intérêt, vous ne regrettiez jamais les sommes consacrées à de pareils bienfaits.

— Oh ! non, certainement... dans ces moments-là, au contraire, nous disions : « Au moins cela nous sert à quelque chose d'être riches ! »

— Eh bien, il faut faire en sorte, et c'est, selon moi, facile, qu'au lieu de maudire, dans la généreuse amertume de votre âme, une richesse stérile entre vos mains, vous vous disiez avec bonheur, avec ivresse, et cela, non plus de temps à autre, mais chaque jour : « Cela nous sert à quelque chose... cela nous sert à beaucoup d'être riches ! »

— Et comment donc y parvenir, madame Louise?

— Au lieu de donner aveuglément, à tout venant, et d'être ainsi dupes des fripons, des ingrats, ou des affections intéressées, ne donnez rien qu'avec discernement; réservez-vous seulement ce dont vous avez besoin pour vous assurer une existence conforme à la simplicité de vos goûts d'autrefois, simplicité vers laquelle vous tendez par habitude; et tout d'abord, vous aurez ainsi éloigné de vous ces gens dont la basse avidité vous révolte et vous désole. Votre opulence les attirait : la modestie de votre nouvelle existence les fera fuir!

— Voilà déjà une excellente idée, madame Louise! Nous serons ainsi débarrassés de cette bande de mendiants, grands et petits, qui nous obsèdent!

— Le cœur désormais allégé par leur absence, consacrez votre temps, vos richesses, votre intelligence, au soulagement, à l'amélioration du sort de vos semblables; informez-vous, ainsi que vous l'avez fait quelquefois, des misères réelles; visitez chaque jour la mansarde du pauvre malade ou de l'infirme; donnez du travail à ceux qui sont valides, car l'aumône avilit et dépravе ceux qui peuvent gagner leur pain quotidien; assurez à l'enfance l'éducation qui moralise;

assurez aux vieillards le repos et l'asile de leurs vieux jours ; que sais-je encore ! l'on peut rendre tant de services à l'humanité, grâce au judicieux emploi d'une grande fortune ! Ah ! croyez-moi, cette noble et douce tâche ne laissera pas un de vos moments inoccupé. Si considérables que soient vos richesses, loin d'en être embarrassés, elles vous paraîtront toujours insuffisantes.

— Certes, madame Louise, le conseil est parfait et digne de vous, reprit Gilbert en hochant tristement la tête ; mais que vous dirai-je ? toutes les fois que Minette et moi nous avons été témoins de misères atroces, nous en étions nous-mêmes malheureux pour huit jours. Que serait-ce donc, mon Dieu, si notre vie se passait à avoir toujours sous les yeux des spectacles qui nous navreraient ? Et puis que de tracas pour nous informer si ceux-ci manquent d'ouvrage, pour assurer l'éducation des enfants, l'asile des vieillards, et tant d'autres choses encore !

— Je vous l'ai dit, c'est une vie d'abnégation et de dévouement. Elle demande un grand courage, une rare persévérance et une non moins rare intelligence des hommes et des choses. Mais aussi, quel adorable contentement elle vous laissera au cœur ! De quel doux orgueil elle remplira votre âme ! Oh ! une vie employée ainsi est sublime !

— Hélas! madame Louise, je crains fort que, Minette et moi, nous ne soyons pas taillés pour le sublime! Tenez, nous ne voulons nous faire ni pires ni meilleurs que nous ne sommes; nous avons bon cœur; mais franchement nous aimerions autant redevenir, moi lithographe, Gilberte fleuriste, et gagner du moins gaiement notre vie en travaillant, que de passer notre vie au milieu de gens malades, infirmes ou en larmes, et de nous occuper, du soir au matin, d'être, comme vous dites, les dispensateurs de nos richesses. Que voulez-vous! nous n'entendrions rien du tout à cet emploi, sublime, il est vrai, oh! oui, sublime! mais au-dessus de notre capacité. Avec la meilleure volonté du monde, nous ne ferions que des sottises, à moins d'avoir autour de nous grand nombre de personnes habiles pour nous diriger. Est-ce que nous connaissons quelque chose à l'éducation des enfants? Est-ce que nous sommes capables d'administrer la maison d'asile des vieillards? Est-ce que nous pouvons nous informer, par nous-mêmes, de ceux qui manquent de travail, et trouver les moyens de leur en procurer? Que d'affaires! que de détails! Rien qu'en y songeant, j'en ai comme un casse-tête! Dame! excusez-nous; l'on ne peut demander aux gens que ce qu'ils peuvent donner! Oh! s'il s'agissait

simplement d'argent à bien employer, mais par d'autres que par nous, nous en donnerions tant et plus, tant qu'on voudrait !

— Et sans faire en cela, madame Louise, un grand sacrifice, ajouta Gilberte. Nous n'y tenons guère, à l'argent. Mais, mon mari vous l'a dit, les belles choses que vous nous conseillez seraient superbes à faire ; seulement, que voulez-vous ! nous sommes trop simples, trop ignorants, pour accomplir un si grand bien par nous-mêmes. Oh ! si d'autres voulaient se charger de le faire à notre place, et avec notre argent, nous dirions tout de suite : Oui, et de bon cœur, n'est-ce pas, chéri ?

— Parbleu !

Louise, touchée de cette générosité naïve, réfléchit pendant quelques moments et reprit :

— Il y aurait, ce me semble, moyen de concilier votre désir de faire un utile et noble usage de votre fortune, d'échapper aux ennuis qui vous attristent, et de trouver le bonheur que la richesse ne vous a pas donné.

— Oh ! parlez, parlez, madame Louise.

— En peu de mots résumons l'entretien que nous venons d'avoir. Lorsque vous étiez pauvres et laborieux, vos modestes distractions, dues à votre travail, avaient un charme que n'ont pas vos fastueux plaisirs d'aujourd'hui, et malgré

beaucoup de privations, votre vie était heureuse lorsque vous aviez gaiement gagné le pain du jour et l'amusement du lendemain?

— Certainement! et nos plaisirs n'étaient pas coûteux. Souvent une lecture le soir auprès de notre poêle, après notre journée, nous rendait contents.

— Nos seuls soucis étaient la crainte du chômage, dont par miracle nous n'avons jamais souffert; car nous sommes vraiment nés sous une heureuse étoile...

— Eh bien! reprit Louise, supposez qu'au temps où vous étiez pauvres et incertains de l'avenir on vous eût dit : « Jamais vous n'aurez à redouter le manque de travail, c'est-à-dire la misère; et lorsque l'âge viendra, vous pourrez vous reposer de vos longs labeurs dans une douce et modeste aisance... »

— Ah! madame Louise, nous serions devenus fous de joie!

— Nous nous serions embrassés je ne sais combien de fois!... c'était notre manière de nous témoigner notre satisfaction ou de nous consoler, quand la pensée du chômage venait nous attrister.

— A merveille!... Maintenant, vous le pensez bien, je ne vous conseillerai pas d'abandonner votre fortune pour reprendre votre vie

précaire d'autrefois : ce serait insensé ; non, je vous dirai : Mettez-vous pour toujours à l'abri du besoin ; mieux que cela, assurez-vous une modeste aisance, selon moi l'unique milieu où se rencontre le vrai bonheur, surtout lorsque comme vous, avantage inestimable, l'on connaît par expérience la vanité de tant de choses enviées par le vulgaire ! mais avant tout, retournez au travail ; lui seul vous rendra la conscience sereine, l'âme fière, le plaisir attrayant ! Je ne vous parle pas d'un travail sans suite, où vous chercheriez une distraction passagère : je vous parle d'un travail sérieux, continu, lucratif. Pour qu'il soit tel, demandez-lui, sinon la totalité, du moins une partie de ce qui vous est nécessaire pour vivre. Le hasard a voulu que vos professions, à l'un et à l'autre, touchent à l'art par plusieurs côtés ; croyez-moi, désormais à l'abri du besoin, n'étant pas obligés de produire souvent avec précipitation, afin de gagner le pain de la journée, perfectionnez-vous, soignez amoureusement vos ouvrages ; vous, M. Gilbert, employez un mois, deux mois, et plus s'il le faut, à la reproduction d'une gravure ; vous, madame Gilberte, consacrez tout le temps nécessaire à rendre parfaite, dans vos fleurs, l'imitation de la nature. Il est en tout des chefs-d'œuvre. Visez au chef-d'œuvre ; vous attein-

drez votre but, et vos travaux, soyez-en certains, recevront leur légitime salaire. Pressés par la nécessité, vous subissiez la loi de ceux qui vous exploitaient; vous leur ferez à votre tour la loi, au nom de la perfection de vos œuvres.

— Ah! madame Louise, on dirait que vous avez été fleuriste... et lithographe! Combien de fois mon mari et moi nous nous sommes dit : « S'il ne fallait pas livrer cette pierre ou ces fleurs demain, afin de toucher l'argent de notre semaine, que de temps nous passerions encore sur ces commandes! » Tenez, je me rappelle que j'avais entrepris une coiffure de marguerites blanches et de bruyères roses : c'était un amour! Rien que pour imiter les fleurs d'un brin de bruyère, j'avais passé près d'une demi-journée, tant c'était un ouvrage difficile et délicat; mais aussi combien il était attrayant! Seulement, du train dont j'y allais et au prix que l'on me payait, c'est au plus si, en travaillant avec tant de conscience et de plaisir, j'aurais gagné cinq à six sous par jour. Alors, et bien à regret, j'étais forcée de renoncer à chercher la perfection et de me contenter de l'*à peu près*. On me rétribuait en conséquence, mais du moins... nous vivions...

— Et moi, donc! te souviens-tu, Minette, de

la copie de cette superbe gravure d'après Greuze que l'on m'avait demandée ?

— Ah ! oui, *la Bonne Mère,* une belle grande femme entourée de sept ou huit enfants de tout âge ; je les vois encore : les plus petits, lui grimpant sur les épaules et sur les genoux, se disputaient gentiment à qui l'embrasserait, tandis que les deux plus grands lui baisaient les mains.

— Enfin ! madame Louise, c'était un chef-d'œuvre !... j'en étais si enthousiasmé que je me suis dit : « Tant pis, nom d'un petit bonhomme ! je vais tant soigner cette copie, quand je devrais passer trois ou quatre mois sur ma pierre, que je pourrai peut-être en faire exposer une épreuve au musée... » Figurer *à l'exposition !* C'était notre ambition à nous deux Minette.

— Je crois bien ! voir le nom de mon Gilbert imprimé en grosses lettres dans le livret ! avec notre adresse encore !... Hein, madame Louise ! c'est ça qui aurait été glorieux !

— Oui, reprit Gilbert, mais malheureusement mon bourgeois ne tenait pas aux chefs-d'œuvre, il ne voulait que de la pacotille... Je faisais de la pacotille, mais elle nous donnait du pain !

— Aussi, du moment où votre pain sera assuré, vous pourrez travailler, à la fois, et pour vivre et pour votre art ; car le beau trouve

toujours acheteur. Maintenant, voyons ce qui vous est nécessaire afin de vous assurer, votre travail aidant, une modeste aisance?

— Cela me rappelle, madame Louise, le jour où notre intendant faisait avec nous le compte de ce qu'il nous fallait dépenser pour nous procurer strictement ce qu'il appelait *le nécessaire...*

— Environ cinq cent mille francs par an! ajouta Gilberte, rien que ça!

— Examinons donc s'il vous serait possible de trouver, à moins de frais, le nécessaire et même quelque peu de superflu, répondit Louise en souriant. Et d'abord, combien estimez-vous pouvoir gagner tous deux par votre travail?

— Bon an, mal an, quinze à dix huit cents francs à nous deux, n'est-ce pas, Minette?

— Oui, s'il n'y a pas de chômage. Enfin, mettons au plus bas quinze cents francs.

— Ainsi, moyennant cette somme, vous viviez autrefois très-modestement, mais enfin vous pouviez même vous procurer quelques plaisirs? Eh bien! ajoutons à ces quinze cents francs que doit vous rapporter votre travail, deux mille cinq cents francs de rente, je suppose. Total, quatre mille francs.

— Oh! répondit naïvement Gilberte, il me semble que c'est beaucoup!

— Dites donc, ma bonne madame Louise, reprit en riant Gilbert, avouez que c'est curieux ! Nous avons encore, je crois, sept à huit millions de fortune, et voilà que cette pauvre Minette trouve que c'est beaucoup de dépenser quatre mille francs par an !

— C'est vrai, c'est étrange; mais cette simplicité est de votre part encore plus honorable qu'étrange ; seulement je ferai observer à votre chère et gentille femme que la somme que je propose n'est pas exagérée. Songez-y, le chômage peut survenir, durer longtemps, vous priver des ressources de votre travail et vous réduire alors à vos deux mille cinq cents francs ; puis, il ne faut pas dépenser tout votre revenu : vous devez toujours garder à votre disposition une petite épargne pour les cas imprévus.

— C'est ça, nous mettrons tous les mois quelque chose à la caisse d'épargne ! ç'a toujours été notre ambition à nous deux Bibi.

— Va pour les deux mille cinq cents francs de rente, qui, joints à ce que nous gagnerons, feront quatre mille francs par an. Voyons-en l'emploi.

— D'abord nous n'avions qu'une chambre avec un petit cabinet où je faisais la cuisine ; nous pourrions nous loger mieux que cela, n'est-ce pas, Gilbert ?

— Parbleu !

— Madame Louise, reprit la jeune femme après un moment de réflexion, combien est-ce donc que vous payiez votre jolie petite maison de l'avenue Méricourt? Je ne me le rappelle pas.

Assez surprise de ces derniers mots, dans lesquels Gilberte exprimait son étonnement de ne se point rappeler le prix du loyer de la maison qu'elle, Louise, occupait, elle répondit :

— Cette maison nous coûtait mille francs par an de location.

— Hum ! c'est trop cher pour nous, n'est-ce pas, Bibi? C'est dommage...

A ce moment un valet de chambre entra et dit à Gilbert :

— Le piqueur de M. le lithographe demande si monsieur veut sortir aujourd'hui à quatre chevaux, et si on attellera en grandes guides ou en Daumont.

— Mon garçon, dites à monsieur notre piqueur que monsieur notre intendant a nos ordres comme d'habitude.

— Pardon, M. le lithographe... M. Thompson désire avoir les ordres de la bouche de monsieur, et...

— Mon garçon, priez M. Thompson de vouloir bien nous laisser tranquilles ; nous sommes en affaires, nous causons ménage...

Le valet de chambre s'inclina et sortit.

— Pauvres gens ! dit Gilberte en soupirant, ils sont si heureux à notre service ! Quel crève-cœur pour eux quand ils sauront que nous les quittons !... Il faudra être généreux à leur égard, n'est-ce pas, chéri ?

— A chacun quelques milliers de francs de gratification, nom d'un petit bonhomme ! afin qu'ils sortent de chez nous aussi contents qu'ils l'ont été en y entrant, répondit Gilbert. Mais, Minette, revenons à nos comptes, c'est très-important, et, ma foi, ce budget-là est plus selon nos goûts que celui que nous réglions il y a six mois avec monsieur notre intendant.

VIII

Louise, à mesure qu'elle approfondissait le caractère de Gilbert et de Gilberte, sentait augmenter sa surprise et son émotion. Le naturel des deux époux se révélait dans son ingénuité charmante, à chacune de leurs paroles ou de leurs actions; leur détachement de la richesse était si sincère qu'ils ne songeaient pas au touchant et singulier contraste qu'offrait la modestie volontaire de leurs projets d'avenir comparés à leur opulence présente.

— Je disais donc, reprit Gilberte, que mille francs de loyer c'était trop cher pour nous, et

pourtant j'aurais adoré une petite maison comme celle de madame Louise! Quel agrément! demeurer tout près de notre Paris que nous aimons tant, et avoir un petit jardin comme à la campagne!

— C'est délicieux! Je vois d'ici notre atelier donnant sur le jardin et ayant ainsi un jour superbe, avantage précieux pour mon travail.

— Et moi, j'aurais toujours trouvé des fleurs fraîches pour me servir de modèle; je n'aurais eu que le choix parmi celles de notre parterre, que nous aurions cultivé nous-mêmes! Quel dommage qu'un loyer de mille francs soit trop cher pour nous!

— Mais, ma pauvre chérie, qu'à cela ne tienne : au lieu de deux mille cinq cents francs de rente, prenons-en trois mille, quatre mille, dix mille... nous avons de la marge, et fièrement!

— Au fait! reprit Gilberte.

Puis réfléchissant :

— Et cependant, d'un autre côté, vois-tu, si nous allons sortir de cette modeste aisance dont nous parle madame Louise, si nous ajoutons mille francs de rente pour ceci, mille francs de rente pour cela, où nous arrêterons-nous? Notre demi-richesse nous causera encore des soucis; elle attirera de nouveau autour de nous une foule de gens intéressés dont nous serons obsé-

dés. Nous recommencerons à nous défier de tout le monde, et nous retomberons dans ces tracas, dans ces dégoûts dont nous voulons justement sortir. Crois-moi, mon Gilbert, ne dépassons pas nos quatre mille francs; n'est-ce pas suffisant? Et puis, songes-y donc, si l'on nous avait dit quand nous vivions au jour le jour : « Vous aurez deux mille cinq cents francs de rente! »

— Nous aurions cru faire un rêve. Allons, tu as, comme d'ordinaire, plus de bon sens que moi : soyons raisonnables, ne dépassons pas nos quatre mille francs!

— Je ne saurais vous dire combien ce petit débat me touche et m'intéresse, reprit Louise, et combien il est d'un heureux augure pour votre avenir. Du reste, tout se peut concilier. Je me souviens d'avoir visité dans l'avenue Méricourt une jolie habitation avec jardin; l'on voulait la louer cinq cents francs, mais elle ne contenait pas suffisamment de logement, et j'ai préféré une autre maison.

— Quel bonheur! cinq cents francs! ce ne serait pas trop cher pour nous! s'écria Gilberte.

Et elle reprit avec une curiosité enfantine :

— Madame Louise, combien de pièces a-t-elle, cette maisonnette?

— Elle n'a qu'un rez-de-chaussée, et autant que je peux me le rappeler, elle se compose

ainsi : à gauche de l'entrée, la cuisine et la salle à manger ; à droite, deux chambres, dont l'une est fort grande ; et au-dessus, dans les combles, une mansarde très-logeable pour une servante.

— C'est parfait ! s'écria Gilbert ; c'est juste ce qu'il nous faut. Nous prenons la petite pièce pour chambre à coucher, et nous faisons notre atelier de la grande.

— Et le jardin ? reprit Gilberte ne se contenant pas de joie, le jardin est-il gentil, madame Louise ?

— Mais il est grand peut-être quatre fois comme ce salon, répondit Louise en jetant les yeux sur cette pièce immense, éblouissante de dorures ; et il est planté d'un joli bosquet d'acacias et de tilleuls.

— Un bosquet d'acacias ? Nous louons la maison ! s'écria Gilbert non moins ravi que sa femme. Je vais envoyer notre intendant faire le bail !

— Mais, Gilbert, si elle est malheureusement louée ?

— Si elle est louée, je l'achète ! Qu'est-ce que cela me fait donc à moi ? Je la paye vingt mille francs ! cent mille francs s'il le faut ! pour y entrer tout de suite, nom d'un petit bonhomme !

— Acheter une maison cent mille francs, quand nous ne pouvons mettre que cinq cents

francs à notre loyer? Tu es fou, mon bon Gilbert!

— C'est vrai! c'est l'habitude de jeter les millions par la fenêtre!

— Et puis, en supposant que cette maison soit louée, est-ce que nous ne pourrons pas en trouver une autre du même prix et à proximité de Paris?

— Tu as raison; allons, c'est dit: cinq cents francs de loyer pour cette maisonnette-là ou pour une autre. Et continuons notre budget. Nous pouvons nous permettre une petite bonne pour t'aider dans les soins du ménage.

— Va pour la petite bonne, car le temps que je passerais à faire le ménage et la cuisine serait perdu pour le travail, ce qui ne m'empêchera pas, M. Bibi, de soigner moi-même ces mirotons et ces gibelottes dont vous êtes si friand.

— Et j'y compte... Ainsi, deux cent cinquante francs de gages pour notre bonne, et cinq cents de loyer, ça fait sept cent cinquante francs. Maintenant, pour notre nourriture, combien faut-il compter, madame la ménagère?

— Pour trois personnes... voyons... mettons soixante et dix à quatre-vingts francs par mois. C'est très-raisonnable, vu que nous logerons hors barrière, où l'on ne paye pas de droits d'entrée, ce qui est une fameuse économie!

— Mettons cent francs par mois avec les *extra!*

— Entendez-vous, madame Louise, comme il est gourmand ! il pense déjà aux extra !

— Allons, passez-lui ce petit défaut, répondit Louise en souriant. Il résulte que jusqu'ici vous aurez à dépenser pour votre loyer, votre servante et votre table, dix-neuf cent cinquante francs. Ce sont là les grosses dépenses; il vous restera donc, y compris les fruits de votre travail à tous deux, environ deux mille francs pour subvenir à vos autres besoins, à votre entretien, à vos modestes plaisirs, à votre épargne...

— Et si, d'aventure, le travail venait à nous manquer à tous deux pendant un an, nous renvoyons notre bonne, nous rognons nos plaisirs et nous vivons parfaitement avec nos deux mille cinq cents francs de rente.

— Et, quand nous serons vieux et hors d'état de travailler, nos rentes nous suffiront encore, reprit Gilberte, parce que, dame ! quand nous serons devenus de bonnes vieilles gens, nous ne penserons plus guère à la toilette et aux plaisirs. Jouir des gais rayons du soleil en été, dans notre petit jardin ; rester au coin de notre feu l'hiver, en causant du temps passé ou en faisant de longues lectures, grâce à nos lunettes, tels seront nos plaisirs.

— Je vois d'ici Minette avec des lunettes au bout de son petit nez rose. Quelle gentille vieille elle sera !

— Hé, hé, je ne dis pas non ! mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne serai ni grondeuse ni ronchonneuse, et notre gaieté ne vieillira pas.

— Et puis un beau jour, reprit Gilbert en adressant à sa femme un signe d'intelligence, nous partirons gaiement ensemble, et curieux comme des pies, pour voir ailleurs si les vieilles gens portent des lunettes. Ainsi donc, madame Louise, voilà notre budget convenu : nous vivrons parfaitement avec nos quatre mille francs. Mais qu'est-ce que nous ferons de ce tas de millions qui nous restent aujourd'hui et qui attiraient autour de nous ces nuées de gueux, de fripons, de mendiants, comme le miel attire les mouches ?

— Vous avez un moyen d'employer vos richesses au soulagement de ceux qui souffrent, sans vous occuper de ces mille détails, de cette espèce d'administration dont vous vous sentez incapables. Vous parliez tout à l'heure du doux repos que votre modeste aisance assurerait à vos vieux jours. Ce repos, combien en est-il qui puissent l'espérer parmi celles-là qui, comme vous, sont fleuristes, madame Gilbert ? parmi ceux-là qui, comme vous, sont lithographes,

M. Gilbert? Un bien petit nombre, n'est-ce pas?

— Oh! oui, malheureusement, madame Louise, car dans nos états la vue se fatigue et s'use vite. Or, une fois les yeux perdus, l'on n'est plus bon à rien. Hélas! que peuvent devenir de pauvres vieilles gens à demi aveugles?

— Tenez, madame Louise, lorsque ma femme et moi, après une longue veillée à la brûlante clarté de notre lampe, nous sentions, quoique bien jeunes encore, des éblouissements, et les yeux presque nous manquer, nous nous attristions en nous disant : « Si par malheur un jour notre vue s'affaiblissait assez pour qu'il ne nous fût plus possible de travailler, quel serait notre sort, mon Dieu! — Ne songeons pas à cela, c'est trop effrayant, » nous répondions-nous ; et, comme d'habitude, nous nous embrassions pour oublier nos craintes.

— Le sort que vous redoutiez est malheureusement celui de grand nombre de vos compagnons de travail. Eh bien! puisque vous avez, par une originalité touchante, glorifié votre profession, en vous faisant d'elle un titre dont s'honorait votre opulence, que ces deux mots, FLEURISTE et LITHOGRAPHE, se retrouvent encore dans la pensée de votre compatissante générosité. Oui,

ces grands biens qui vous pèsent, et auxquels vous avez dû ces déceptions, ce douloureux mépris de l'humanité dont vous avez surtout tant souffert ; ces grands biens, employez-les à fonder un asile pour la vieillesse et l'infirmité de ceux qui auront exercé votre profession.

— Hein, Minette, voilà une fameuse idée !

— Excellente, mais nous vous l'avons dit, madame Louise, nous donnerons tout l'argent que l'on voudra, mais nous sommes incapables de nous occuper d'une fondation pareille.

— Cette fondation ne vous causera aucun souci : abandonnez vos biens à cette ville de Paris que vous aimez tant ; sa municipalité est intègre, éclairée, dévouée au bien public ; elle se chargera de réaliser votre vœu : de fonder, de diriger cette maison d'asile, paisible refuge des lithographes et des fleuristes accablés par l'âge ou les infirmités. Ces pauvres gens, grâce à vous, connaîtront ainsi le repos et le bien-être durant leurs derniers jours, et le nom de Gilberte et de Gilbert sera béni d'âge en âge, puisque cette fondation vous survivra autant que le souvenir de vos bienfaits.

— Comment, madame Louise, c'est aussi simple que ça ? On n'a qu'à donner son argent en disant : « Je veux fonder tel ou tel établissement ; » et cette excellente municipalité de Pa-

ris a la complaisance de se charger du reste? vous avez le plaisir sans avoir la peine? Mais, Minette, c'est délicieux!

— Je crois bien! cette bonne municipalité de Paris sera, pour cette fondation, ce qu'était M. Guêpier, notre intendant, pour nos dépenses. Mon Dieu! comme c'est facile, et commode, et agréable de faire de bonnes actions!

— Ainsi, le conseil que je vous donne, vous vous sentez décidés à le suivre?

— Oh! de tout cœur, madame Louise; n'est-ce pas, Gilbert?

— Ma foi, oui! Je crois, par exemple, que cela nous fera un certain effet, au moment où, d'archimillionnaires, nous deviendrons de petits rentiers de rien du tout; mais ce moment-là passé, loin de nous repentir de notre résolution, nous nous en réjouirons, en pensant d'abord au bonheur que nous devront à perpétuité tant de pauvres gens, et en nous rappelant les dégoûts, les tristesses que nous causait notre maudit argent!

Gilbert fut interrompu par un valet de chambre qui, entrant, lui dit :

— M. le lithographe, le monsieur qui accompagne madame (et il désigna Louise du regard) prie madame de vouloir bien venir le rejoindre.

— C'est M. Poussard. Il doit en effet trouver

que notre entretien se prolonge beaucoup, reprit Louise; mais je vais bientôt me rendre auprès du général.

— Comment, il est ici? s'écria Gilbert; et il se permet de vous relancer, madame Louise? Attendez un moment. Je vais, moi, lui apprendre à vivre, à M. le général!

Et Gilbert, courant à son bureau, écrivit ces mots sur une feuille de papier :

« Gros malheureux !

« Si vous vous avisez encore de me faire souvenir que vous êtes chez moi, si vous vous avisez de ne pas avoir pour madame Louise les égards, les respects qui sont dus à cette excellente et admirable dame, écoutez bien ceci, que je souligne :

« *Si vous manquiez jamais à mes recommandations, vous auriez une* COLIQUE ATROCE *toutes les fois que vous voudriez* BOIRE OU MANGER, *abominable goinfre que vous êtes!*

« Ce serait votre juste et suprême punition.

« Tremblez !

« Et je signe : GILBERT.

« *P. S.* Je suis celui qui, dans le salon du duc de Saligny, et au moment où le marquis de Montlaur était quasi mourant, vous a infligé

cette colique atroce que vous avez eue, que vous aurez toujours au moment de vous battre en duel.

« Que le passé vous serve de leçon !

« A bon entendeur salut. »

Gilberte, voyant son mari écrire, s'était approchée et avait lu à mesure qu'il écrivait. Aussi elle partit d'un grand éclat de rire lorsque le billet fut terminé.

— Nous n'avons plus, il est vrai, le pouvoir de lui donner la colique, à cet affreux Poussard! dit à demi-voix Gilbert à sa femme ; mais comme nous la lui avons déjà donnée une fois, il aura peur, et n'osera jamais tourmenter sa pauvre femme.

Pliant alors le billet, tandis que Louise regardait les deux jeunes gens avec étonnement, ne s'imaginant pas quels rapports le général pouvait avoir avec eux, Gilbert remit la lettre au domestique et lui dit :

— Portez cela à ce gros monsieur.

Le domestique sortit.

— Ah ! madame Louise ! dit Gilbert en revenant près de la jeune femme, quel courage il vous a fallu pour épouser cet affreux Poussard, vous qui aimiez si tendrement, si héroïquement George Hubert !

— Oh! oui, c'était de votre part un sacrifice héroïque! ajouta Gilberte. Vous marier avec ce vilain homme, tandis qu'au fond du cœur, plus que jamais, vous adoriez votre poëte bien-aimé, comme vous disiez!

IX

Louise, entendant Gilbert et Gilberte parler de son amour pour George Hubert et du sacrifice héroïque qu'elle s'était imposé, resta pétrifiée, devint pâle et tremblante de frayeur. Des étrangers possédaient son secret, et elle le croyait tellement impénétrable qu'elle avait cru pouvoir s'adresser à eux pour obtenir la cession de plusieurs objets qui avaient appartenu au grand poëte. Aussi, voyant maîtres de son secret ces deux jeunes gens déjà instruits de certaines particularités de sa vie, Louise sentit s'augmenter son effroi, songeant que le fruit de son dévouement pouvait être perdu pour elle par une indiscrétion.

Gilbert et Gilberte, pleins d'admiration pour Louise, profondément touchés de l'intérêt qu'elle venait de leur témoigner par ses sages et nobles conseils, ne pensèrent en ce moment qu'à la louer, qu'à la glorifier de son amour héroïque, cédant peut-être aussi à l'innocent désir de l'étonner, en lui révélant les faits connus d'eux seuls, puisqu'ils avaient été George Hubert et sa maîtresse.

Gilbert, remarquant l'altération des traits de la jeune femme et l'attribuant à l'inquiétude que lui causait la présence du général dans la maison, reprit :

— Soyez tranquille, madame Louise, je lui ai écrit, et de bonne encre, à cet affreux Poussard! et s'il a eu l'indignité de vous rendre malheureuse, il ne recommencera plus, je vous en réponds!

— Ah! pauvre madame Louise! reprit Gilberte d'un ton apitoyé, quelle terrible nuit que celle où, pour vous faire haïr de George Hubert, vous avez cherché à lui dire tout ce qui pouvait le blesser davantage!

— Et avec quelle adresse, quel courage, vous avez joué ce rôle qui à chaque instant vous brisait le cœur!...

— Tenez, madame, les mots qui vous ont peut-être coûté le plus à prononcer sont ceux

où vous disiez à George Hubert que vous ne l'aviez jamais aimé que par amour-propre... et... que...

Gilberte s'interrompit à l'aspect de Louise, pâle comme une morte, tressaillant convulsivement, et jetant autour d'elle des regards effarés. Elle fit quelques pas pour sortir du salon, mais les forces lui manquèrent, et elle fût tombée, privée de connaissance, sans Gilbert qui courut, la reçut dans ses bras et la déposa sur un canapé à l'aide de Gilberte, non moins alarmée que son mari, et regrettant comme lui l'imprudente révélation dont ils voyaient les suites funestes.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'avons-nous fait? murmurait Gilberte éplorée, agenouillée devant le canapé où Louise était étendue presque privée de sentiment.

Puis prenant une de ses mains qu'elle couvrit de pleurs, elle ajouta :

— Nous lui avons, sans le vouloir, porté un coup affreux !

— Maudits soyons-nous !... Il y a de quoi la rendre folle !... nous lui disons des choses qu'il est impossible qu'une autre qu'elle-même puisse savoir...

— Hélas ! c'est pour elle à en perdre la raison ! répondit Gilberte.

Puis sentant la main glacée de Louise re-

prendre quelque chaleur, et voyant son pâle visage se colorer peu à peu, elle s'écria :

— Elle revient à elle ! son tremblement nerveux a cessé... ses joues redeviennent roses !

— Et lorsqu'elle aura repris ses sens, murmura tout bas Gilbert à l'oreille de sa femme, auprès de laquelle il s'était aussi agenouillé ; quand elle va nous demander comment nous possédons son secret, que répondre ?

— Il faut tout lui avouer, lui apprendre que nous avons été George Hubert et elle-même.

— Elle ne nous croira pas !

— Oh ! que si... puisque c'est la vérité !

— Mais si elle nous croit, ce sera pis encore... elle nous prendra pour le diable !... elle en deviendra folle !...

— Ah ! chéri, s'écria soudain Gilberte, dont le charmant visage rayonna sous ses larmes, une idée à Minette !... nous sommes sauvés !

— Que dis-tu ?

— Tout s'expliquera naturellement.

— C'est impossible !

— Silence... elle ouvre les yeux... elle se relève !

Ces quelques mots, échangés à voix basse par Gilbert et Gilberte, n'avaient point été entendus de Louise. Elle sortait à peine de la crise nerveuse où venait de la jeter la stupéfiante révé-

lation de son secret. Cependant son sang recommençait de circuler, sa pensée encore confuse se dégageait de son anéantissement passager ; elle se soulevait lentement sur le canapé en jetant autour d'elle des regards effarés. Soudain ils s'arrêtèrent sur les deux jeunes gens agenouillés à ses pieds. Alors, les contemplant avec une expression de terreur renaissante, et à mesure qu'elle rassemblait ses souvenirs, elle se rejeta brusquement en arrière, cacha son visage entre ses mains et poussa une exclamation d'épouvante.

— Laissez-moi ! s'écria-t-elle ; oh ! laissez-moi !... vous me faites peur !...

A peine eut-elle poussé ce cri, prononcé ces paroles, que, soudain, un sourd retentissement, pareil à celui d'un objet assez pesant qu'on laisserait tomber, se fit entendre derrière un panneau de boiserie très-voisin du canapé où se trouvait Louise.

D'abord surpris de ce bruit, qui semblait sortir de l'intérieur de l'épaisse muraille, Gilbert et Gilberte échangèrent ensuite un regard qu'ils comprirent :

« C'est sans doute cette personne qui s'occupe de la recherche mystérieuse que nous avons permise, » pensaient-ils.

Puis ils oublièrent cet incident, ne songeant

qu'à Louise et à la rassurer, Gilberte ayant promis à son mari (qui doutait fort de l'accomplissement de cette promesse) d'expliquer à Louise, d'une façon très-naturelle, comment les deux époux possédaient son secret.

— Madame, s'écria Gilberte en joignant les mains et s'adressant à la jeune femme, qui venait de manifester son épouvante, rassurez-vous! ne vous défiez pas de nous! nous nous ferions plutôt tuer... que de trahir votre secret!

— On nous pilerait dans un mortier, ma femme et moi, que nous ne dirions pas : *ouf!*

— De grâce, écoutez-moi, madame Louise! vous allez savoir comment nous sommes instruits de votre secret... Mon Dieu... c'est tout simple...

— C'est tout ce qu'il y a au monde de plus simple!... vous allez en être convaincue, madame, ajouta Gilbert, quoiqu'il se creusât en vain la cervelle pour deviner ce que sa femme allait dire à Louise, qui, malgré son effroi, prêtait cependant l'oreille aux paroles des jeunes gens.

— Voilà, reprit Gilberte, comme c'est arrivé... Il y a quelque temps nous avions lu dans un petit journal que M. George Hubert vivait sous un nom supposé avec une dame qu'il adorait...

— Et même, le journal s'appelait *le Furet*,

ajouta Gilbert, afin de corroborer par ce détail le récit de sa femme. Un scélérat de journal d'une indiscrétion révoltante !

— Le soir du jour où nous avons lu cela, mon mari et moi, avant de nous coucher, nous nous sommes mis à causer de M. George Hubert et de cette dame qu'il aimait...

— A preuve que nous en avons causé jusqu'à deux heures et demie du matin, et que je disais à Minette : « Mais couchons-nous donc, petite bavarde, couchons-nous donc ! »

— C'était bien naturel, cette longue causerie-là... nous avions une véritable adoration pour George Hubert, à cause de sa bonté, de son talent. Aussi tout ce qui l'intéressait, nous touchait.

— Ensuite, ensuite? reprit Louise avec une impatience remplie d'angoisse. Achevez !...

« Où diable Minette veut-elle en venir? pensait le jeune homme. Elle ne pourra jamais se tirer de là. Quant à moi, je n'y vois que du feu et je sue à grosses gouttes ! »

— Enfin le soir, avant de nous coucher, nous avons tant, et si bien, et si longtemps, parlé de M. George Hubert et de cette dame, qui n'était autre que vous, madame Louise, reprit Gilberte, que...et cela arrive tous les jours, n'est-ce pas?... que tout naturellement j'ai rêvé de M. George

Hubert et de vous... Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que dans mon rêve, j'étais vous-même, madame Louise, et que mon mari était M. George Hubert.

« Bravo, Minette! pensa Gilbert; bravo! c'est très-fort! Je n'aurais jamais trouvé cela tout seul. »

Cette explication, d'ailleurs assez vraisemblable, et la seule qui pût éclaircir un mystère incompréhensible pour l'esprit de Louise, la frappa; et alors, commençant à se rassurer, elle écouta Gilberte avec un redoublement d'attention.

— En rêvant de la sorte, j'ai eu, vous le voyez, très-naturellement connaissance de beaucoup de circonstances de la vie de M. George Hubert et de la vôtre, madame, puisque dans ce rêve j'étais vous-même. Ainsi, par exemple, j'étais vous-même, lors de cette triste soirée où vous avez assisté à la chute du drame de votre ami; chute qui, selon vos voisins de spectacle, était causée par votre fâcheuse influence sur ce grand poëte, que vous rendiez, disaient-ils, *pot-au-feu*...

— Ce qui était dégoûtant, ajouta Gilbert, car enfin, quand j'étais George Hubert, toujours suivant le songe de Minette, vous m'avez rendu, madame, le plus heureux des mortels.

— Poursuivez, de grâce! dit la jeune femme à Gilberte, je peux à peine croire à ce que j'entends.

— En revenant du spectacle (il va sans dire que je rêvais toujours *être vous-même*, madame Louise), j'ai trouvé mon père... non, c'est-à-dire le vôtre... car je m'embrouille. Il venait vous chercher, vous menaçant de vous enfermer dans un couvent, de poursuivre M. George Hubert comme ravisseur, de le faire aller en justice, et autres indignités, si vous refusiez d'épouser ce monstre de Poussard!... Alors, au lieu de vous révolter contre cette proposition, vous vous êtes dit (toujours selon mon rêve) : « J'ai sur le grand poëte que j'adore une mauvaise influence : j'éteins son génie. Mon père me menace de traîner en justice l'homme pour qui je donnerais ma vie. Eh bien, tant pis! j'épouse le général Poussard : c'est le seul moyen de sauver mon George des poursuites dont il peut être victime, et de l'éloigner de moi, qui ai sur son talent une action si funeste... »

— Non! s'écria la jeune femme, non, un rêve ne saurait jamais approcher à ce point de la réalité! c'est impossible. Il y a là un mystère effrayant, que ma raison s'efforce en vain de pénétrer. Mon Dieu! je doute de mes sens, de moi-même!

— Dame ! moi je vous raconte tout bonnement ce que j'ai rêvé, madame.

— Et ce rêve, Minette, à notre réveil, me l'a raconté ainsi qu'elle vous le raconte à cette heure.

— Et pourtant, reprit Louise après de nouvelles et impuissantes tentatives pour se rendre compte de ce prodige, ce songe, si extraordinaire qu'il soit, peut seul expliquer ce qui, sans cela, reste inexplicable, impossible, surnaturel !

— Enfin, continua Gilberte en jetant un regard de triomphe sur son Gilbert, une fois que vous avez été décidée à vous sacrifier en épousant ce vilain Poussard, vous vous êtes dit : « Ce n'est pas tout : mon George m'aime comme je l'aime; il faut maintenant qu'il me haïsse, qu'il me méprise autant qu'il m'a adorée. » Oh ! pauvre madame Louise ! voilà (toujours selon mon rêve) ce qui vous a le plus coûté ! Vous faire haïr de votre George !

— Et moi, il paraît que j'ai été, malgré mon génie, assez... bon enfant pour croire que vous, madame, vous, la perle des femmes, vous pouviez de but en blanc devenir une créature haïssable ! Cependant, il faut le dire à ma louange, j'ai eu quelques soupçons que vous me trompiez.

— Mais vous avez joué si courageusement ce rôle, qui, à chaque instant, vous brisait le cœur, madame Louise, que votre George a fini par croire que vous ne l'aviez jamais aimé... que par amour-propre, par vanité. Et vous lui avez fait horreur! C'est tout ce que vous demandiez: vous brisiez ainsi, par dévouement, les liens qui entravaient le génie de votre poëte, afin de le rendre à la gloire, à la liberté. Alors, il a cherché dans ses travaux l'oubli du passé, ne vous regrettant même pas, puisqu'il vous croyait une femme indigne de lui; et, au contraire, vous l'adoriez plus que jamais. Vous le voyez, madame, ce n'est pas ma faute si, grâce à ce rêve, nous possédons votre secret. Mais rassurez-vous, nous le garderons fidèlement, et...

Gilberte ne put achever. Soudain, le panneau de boiserie non loin duquel Louise était assise glissa rapidement dans ses rainures et donna passage à George Hubert. Pâle, le visage baigné de larmes, il s'élança aux pieds de la jeune femme, lui criant avec un accent déchirant :

— Grâce, Louise! oh! grâce! pardon! Ma vie... ma vie entière à toi! pour expier ma fatale erreur!

— George? s'écria la jeune femme avec stupeur; où suis-je?... ma raison s'égare!... mon Dieu, ayez pitié de moi!

Gilbert, se retirant précipitamment avec sa femme au fond de l'appartement afin de laisser Louise et le poëte autant isolés que possible, dit à demi-voix :

— Ah ! chérie, M. George Hubert était la personne qui venait chercher le coffret dans la cachette.

— Il nous a entendus, il sait tout maintenant.

— Louise, grâce ! murmurait le poëte d'une voix entrecoupée de sanglots, en couvrant de pleurs et de baisers les mains de la jeune femme. Oh ! ma Louise adorée ! pauvre martyre, pauvre martyre !

— George... laissez-moi ! répondait la jeune femme d'une voix défaillante ; vous me tuez !

— Oh ! le premier cri de ma conscience, de mon cœur, avait été : « Non, Louise ne peut devenir indigne d'elle-même ! » Hélas ! la profondeur de ton dévouement m'a trompé ; mais je te retrouve, âme de ma vie ! je te retrouve, et c'est pour toujours !

— Au nom du ciel, écoutez-moi, reprit la jeune femme d'une voix palpitante, tandis que Gilbert et Gilberte, se tenant par la main près du seuil de la porte, pleuraient en silence ; écoutez-moi !

— Il faudra bien, vois-tu, qu'à force de bonheur, je te fasse oublier ce que tu as souffert,

pauvre martyre ! reprit le poëte dans une ivresse qui tenait du délire. Il faudra bien que, vaincue par ma tendresse, tu me pardonnes d'avoir un jour, un seul jour, douté de toi.

— Mais, insensé, je suis mariée... mon mari est ici... il m'attend !...

— Ton mari !... Est-ce que tu es sa femme ! Est-ce que tu n'es pas à moi, comme je suis à toi !

— George, j'ai eu le courage d'accomplir un grand sacrifice ; j'aurai le courage de garder pure la foi que j'ai jurée volontairement.

— Non, tu ne l'as pas volontairement jurée ! Non... ton âme, éblouie par l'héroïsme du sacrifice, n'a pas eu conscience de son action. Tu pouvais disposer de ta vie, mais non de la mienne !

— Dieu le sait, j'aurais préféré la mort à la révélation de mon secret, reprit Louise en interrompant le poëte avec cet accent d'inébranlable fermeté qu'elle puisait dans ce qu'elle regardait comme le *devoir*. Une fatalité presque inexplicable vous apprend que je n'ai pas démérité votre tendresse, George ; je ne démériterai jamais votre estime en manquant à des devoirs librement acceptés par moi...

— Librement... tu oses dire !...

— Vous me connaissez : aucun sophisme ne

pourra changer ma résolution. Notre destinée a voulu cette rencontre d'aujourd'hui; sachons en subir vaillamment les conséquences... Nous ne nous reverrons plus... Adieu !

— Louise... mais tu n'y songes pas ! pour moi la vie sera désormais horrible !

— Et la mienne plus horrible encore, si, avant de nous quitter, vous repoussez mon unique et dernière prière.

— Ah ! c'est trop souffrir ! murmura le poëte en fondant en larmes ; c'est trop ! c'est trop !

— Écoutez-moi, George : mon sacrifice a été grand, mais ce qu'il m'a coûté ne serait rien auprès de mes souffrances à venir, si vous rendiez mon dévouement stérile.

— Te retrouver pour te perdre à jamais, mon Dieu !

— Et pour me rendre à jamais malheureuse si vous trompez ma dernière espérance. Savez-vous, en me dévouant pour vous, quelle était ma seule consolation ? Cette pensée : que, rendu à vous-même, à la liberté, vous écririez de nouveaux chefs-d'œuvre qui seraient la joie de ma solitude, le prix de mes souffrances !

— Ah ! maudite soit la gloire ! pour toujours j'y renonce; elle me coûte le bonheur de ma vie!

— Ainsi, reprit Louise avec un désespoir navrant, mon sacrifice aura été inutile... inutile

comme la dernière prière que je vous adresse.

— Quoi! vous voulez que je songe à la gloire quand mon existence ne doit être qu'un long chagrin?

— George, ce chagrin ne serait-il pas du moins adouci par cette conviction, qu'une femme, que vous croyiez indigne de vous, n'a pas démérité votre estime, que vous êtes, comme par le passé, l'objet de son éternelle adoration?

— Alors, pourquoi m'avoir fait croire que vous ne m'aimiez plus? Pourquoi avez-vous épousé cet homme? O contradiction des femmes! leur âme est un abîme!

— Non, George, ma conduite ne se contredit pas : j'ai épousé cet homme pour vous épargner un odieux procès dont vous menaçait mon père. Je vous ai fait croire à ma désaffection parce que je savais qu'un cœur comme le vôtre doit vite oublier une femme qui ne semble plus estimable. Le hasard vous a livré mon secret : au lieu de m'oublier dans votre dédain, vous me regretterez. Ces regrets vous seront parfois douloureux, je le sais, puisque j'avais voulu vous les épargner au prix de votre amour; mais enfin, par pitié, ne me dites pas que vos chagrins seront incurables, qu'ils anéantiront votre génie! Mon Dieu! que me restera-t-il

alors? Vous voulez donc désespérer ma vie?

A ce moment, Gilbert et Gilberte, qui par réserve continuaient de se tenir au fond du salon, désolés de leur indiscrétion involontaire, et pourtant trouvant quelque consolation à se dire que du moins l'héroïque abnégation de Louise serait connue de celui-là qui l'avait inspirée; Gilbert et Gilberte virent entrer un valet de chambre.

— Le monsieur qui accompagne madame... (et il indiqua Louise du regard) veut absolument entrer.

— Mon mari! s'écria Louise.

Puis elle ajouta, devinant à un geste de George l'inquiétude qu'il ressentait pour elle :

— Restez! ne craignez rien pour moi! Je n'ai rien à cacher de ce qui s'est dit ici.

— Oh! cet homme! reprit le poëte avec rage, cet homme, je ne l'ai pas tué!

— Comment! s'écria Gilbert en s'adressant au domestique, malgré la lettre que je lui ai écrite, le général persiste à vouloir entrer?

— Depuis que je lui ai remis la lettre de M. le lithographe, répondit le valet de chambre, ce monsieur va et vient dans le salon comme une âme en peine; il s'essuie le front, il paraît être dans une inquiétude mortelle, et...

Le domestique s'interrompit en entendant

des pas précipités derrière lui ; il se retourna et vit accourir le général Poussard pâle, tremblant, éperdu.

Cette menace de Gilbert : « Je vous donnerai la colique toutes les fois que vous voudrez boire ou manger, » avait d'autant plus impressionné l'esprit déjà très-affaibli de l'ex-spadassin, que cette menace était signée :

« Celui qui t'a déjà donné la colique toutes les fois que tu as voulu te battre en duel. »

Cette prédiction s'était terriblement réalisée, de sorte que, à en juger d'après ce premier fait, si incompréhensible qu'il fût resté pour l'entendement du général, la seconde menace pouvait, selon lui, s'accomplir pareillement, et il la regardait comme bien autrement redoutable que l'autre. En effet, « ressentir une colique atroce toutes les fois que l'on se dispose à boire ou à manger, » c'est simplement être condamné à mourir de faim et de soif. L'on comprend dès lors les craintes, les angoisses de M. Poussard, lorsqu'il eut reçu, lu et relu le billet de Gilbert.

En proie à une anxiété croissante, oubliant la défense expresse qu'il avait reçue de venir troubler la conversation des maîtres de la maison, l'ex-spadassin ne put résister au désir d'entretenir l'auteur de cette menace, qui pou-

vait n'être aussi qu'une méchante plaisanterie, à l'endroit de laquelle le général se fût montré très-peu susceptible. Aussi accourut-il éperdu, effrayé, sur les pas du valet de chambre.

Gilbert, à l'aspect du baron, et songeant à la présence de George Hubert, présence si compromettante pour Louise, s'élança vers l'intrus pour l'empêcher de dépasser le seuil de la porte, et lui barra le passage.

— Monsieur!... s'écria Poussard d'une voix haletante et suppliante, et l'inquiétude empreinte sur sa figure livide et baignée d'une sueur froide; monsieur... permettez-moi, de grâce, de vous demander humblement si ce billet... (et il le montrait d'une main convulsive) si ce billet... a été... écrit par vous...

— Oui, c'est moi qui l'ai écrit, s'écria Gilbert, voyant l'effet de sa menace dépasser ses espérances; oui, c'est moi qui, dans le salon du duc de Saligny, t'ai déjà infligé une colique atroce lorsque tu as voulu te battre en duel.

— Oh! la voix! c'est la même voix! murmura le général, les cheveux hérissés d'épouvante en reconnaissant la voix de Gilbert qui, lors de cette nuit funeste et au moment où, *sortant de la vie* du marquis de Montlaur, il redevenait lui-même, avait voué le spadassin à la colique; cette voix!... cet accent!... je les reconnais! re-

prit le général, de qui les dents claquaient de terreur. Jamais je... ne... les ai oubliés; c'est la même voix!

— Ah! malgré mes ordres, tu es entré ici, gros malheureux! reprit Gilbert d'un ton formidable. Ah! tu viens me braver!

— Grâce! grâce!...

— Pas de grâce! tu as été aussi féroce que goinfre, tu seras puni par où tu as péché.

— Un mot; écoutez-moi, reprit l'ex-spadassin en joignant les mains; un seul mot... par pitié!

— Pas de pitié pour toi, horrible glouton, qui as eu l'indignité de demander une soupe à l'oignon au moment où, étant le marquis de Montlaur, j'allais me battre dans un duel où tu m'avais fourré, abominable spadassin!

— Monsieur... laissez-moi vous dire seulement...

— Tais-toi! nom d'un petit bonhomme! et écoute ton arrêt: jadis, pour punir ta férocité... je t'ai donné une colique atroce toutes les fois que tu as voulu te battre en duel; aujourd'hui, pour punir ta goinfrerie, j'entends, je veux, j'ordonne qu'à dater de ce moment où je te parle, toi, Poussard, tu aies une colique atroce toutes les fois que tu voudras boire ou manger... C'est fait!

— Je suis perdu ! balbutia le général en sentant ses jambes flageoler. Je suis mort !

Et il tomba anéanti sur un fauteuil, au moment où M. Guêpier accourait effaré, criant à Gilbert :

— Monsieur... monsieur... il y a là un magistrat et un commissaire de police. Ils veulent vous parler à l'instant ; ils me suivent ; ils ont laissé deux agents de planton à la porte de mon cabinet, où se trouve ma caisse ; il y a des sergents de ville dans la cour de l'hôtel ; ils ont l'ordre de ne laisser sortir personne de la maison ; personne, pas même vous, monsieur ! pas même vous, madame !...

X

Gilbert et Gilberte, entendant M. Guêpier leur annoncer d'un air effaré qu'un commissaire de police et un magistrat venaient d'entrer dans l'hôtel, en ordonnant que personne n'en sortît, sans même les excepter de cette mesure, eux, les maîtres de la maison ; Gilbert et Gilberte furent plus surpris qu'inquiets, car ils pensaient n'avoir rien à démêler avec la police.

George et Louise témoignèrent aussi quelque étonnement. Déjà distraits de leur douleur par l'arrivée du général et par l'étrange invocation de Gilbert, qui vouait l'ex-spadassin à une colique atroce toutes les fois qu'il voudrait boire et

manger, ils s'étaient d'abord demandé du regard si le propriétaire de l'hôtel d'Orbeval devenait fou. Cependant, chacun d'eux se rappelant à part soi, et l'infirmité du général, ainsi qu'il disait, et son dernier duel, George et Louise, sachant que la première menace de Gilbert s'était, chose incompréhensible, réalisée, sentirent redoubler leur surprise à la vue d'un magistrat et d'un commissaire de police, accompagnés d'un greffier, entrant presque sur les pas de l'intendant. Louise, remarquant à quelques pas d'elle son mari immobile sur le siége où, à la voix de Gilbert, il était tombé anéanti, dit à demi-voix au poëte :

— Adieu, George... si vous ne voulez pas désespérer à jamais ma triste vie, faites que votre nom arrive encore glorieux jusqu'à moi.

— Quoi ! un éternel adieu! s'écria le poëte avec un accent déchirant, en voyant la jeune femme se diriger rapidement vers son mari. Louise, Louise!

Mais Louise, sans répondre à George Hubert, se rapprocha du général, tandis que le magistrat, allant droit à Gilbert, lui dit :

— Monsieur, vous êtes M. Gilbert, propriétaire de cet hôtel ?

— Oui, monsieur.

— Et madame est votre femme ?

— Oui, monsieur.

— Très-bien, reprit le magistrat.

Et se tournant vers le commissaire de police:

— L'identité est constatée.

— Monsieur, dit Gilbert, qui êtes-vous et que nous voulez-vous?

— Monsieur, je suis juge d'instruction, répondit gravement le magistrat, et je viens ici remplir le mandat dont je suis chargé.

Gilbert et Gilberte, fort interdits, se regardaient, lorsque soudain l'ex-spadassin, se dressant brusquement, s'écria d'un air égaré :

— M. le magistrat, je suis le baron Poussard, général en retraite.

Le magistrat s'inclina légèrement et reprit :

— Qu'y a-t-il pour votre service, M. le général?

— Monsieur, je veux justice contre cet homme-là.

Et du geste il indiqua Gilbert, qui se disposait à demander aux gens de justice ce qu'ils venaient faire chez lui.

— Monsieur, balbutia le général de plus en plus hagard, protégez-moi, défendez-moi contre les maléfices de cet homme ; je vous dis qu'il est effrayant !

— De grâce, calmez-vous, dit Louise à son mari ; prenez mon bras, sortons.

— Je ne sortirai pas avant d'avoir obtenu justice de cet homme effrayant, reprit le général en repoussant sa femme qui voulait s'emparer de son bras. Justice, M. le magistrat, justice!

— Mais justice à propos de quoi, M. le général? répondit le magistrat; quelle plainte avez-vous à formuler?

— Cet homme infernal m'a déjà donné la colique lorsque j'ai voulu me battre en duel.

— Parbleu! fit Gilbert, et je m'en vante!

— M. le magistrat, vous l'entendez! s'écria le général, il s'en vante! Eh bien! ce n'était pas assez, il vient de me déclarer que j'aurais la colique toutes les fois que je voudrais boire ou manger; il me condamne à mourir de faim!

— Oui, reprit Gilbert d'un ton superbe, sans remarquer les regards de moins en moins bienveillants que le juge d'instruction jetait sur lui. Oui, et ce sera la punition de ta goinfrerie passée, gros malheureux!

— Monsieur, se hâta de dire Louise au magistrat, M. Poussard, mon mari, est un peu souffrant; permettez-moi de me retirer avec lui.

Et elle fit signe au juge que le général avait la cervelle un peu dérangée.

Le magistrat comprit le geste, ne s'étonna plus de la singulière déposition de l'ex-spadas-

sin, répondit à Louise par un signe d'intelligence, et reprit :

— Madame, avant de vous retirer, veuillez me déclarer si, vous ou M. le général, vous êtes parents de M. ou de madame Gilbert?

— Parents de cet homme diabolique! s'écria le baron ; nous serions donc parents de Belzébuth !

— Ni M. le général ni moi, répondit Louise, nous ne sommes parents de M. et de madame Gilbert.

— Les connaissez-vous depuis longtemps ? reprit le magistrat. Avez-vous eu avec eux de fréquentes relations?

— Non, monsieur, j'ai eu l'honneur de voir aujourd'hui M. et madame Gilbert pour la première fois.

— Vous pouvez vous retirer, madame. Ayez seulement la bonté de me laisser votre adresse ; elle pourra m'être nécessaire.

— Mon adresse?

— Oui, madame, il est possible que l'on vous mande comme témoin, dans le cas où aurait lieu une instruction criminelle...

Gilbert et Gilberte, bien qu'ils n'entendissent rien au jargon judiciaire, commencèrent à éprouver une vague inquiétude et se rapprochèrent l'un de l'autre en s'interrogeant des yeux.

— Une instruction criminelle ! Ah ! scélérat, j'aurai justice de toi ! s'était écrié le général, croyant qu'il s'agissait de donner suite à sa plainte contre Gilbert.

Et s'adressant au magistrat :

— Monsieur, le temps presse... l'heure du dîner approche, et vous comprenez... Si, au moment de me mettre à table, ainsi que cet homme effrayant m'en a menacé, j'allais avoir la... colique... je...

— Soyez tranquille, monsieur, répondit le magistrat de ce ton que l'on emploie pour calmer les fous. Veuillez accompagner madame.

— Nous demeurons hôtel de Bordeaux, rue Montmartre, reprit Louise en détournant, avec une triste surprise, ses regards de Gilbert et de Gilberte, contre qui, selon les paroles du magistrat, pouvait s'élever une instruction criminelle.

— Greffier, écrivez cette adresse, dit le juge à un scribe dont il était accompagné :

« *Monsieur et madame Poussard, demeurant hôtel de Bordeaux, rue Montmartre.* »

— Maintenant, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Louise, vous pouvez vous retirer avec M. le général.

La jeune femme se hâta d'emmener son mari, de qui l'esprit déjà très-affaibli menaçait de se détraquer complétement depuis la dernière prédiction de Gilbert. Mais George, voyant Louise s'éloigner et connaissant l'inébranlable résolution de son caractère, fit, éperdu de désespoir, quelques pas pour la suivre; mais il fut arrêté par le magistrat, qui lui dit :

— Pardon, monsieur, mais avant de sortir d'ici, veuillez me dire votre nom et répondre à quelques-unes de mes questions.

— Hé, monsieur! reprit impatiemment le poëte en voyant Louise disparaître avec son mari par la porte d'un salon voisin, je me nomme George Hubert !

— Ah! monsieur, dit le magistrat, je suis heureux de l'occasion qui me procure l'avantage de voir l'illustre écrivain... qui...

— Si vous avez, monsieur, quelques questions à m'adresser, reprit le poëte avec un redoublement de douloureuse impatience, je suis à vos ordres...

— Vous n'êtes pas parent de M. et de madame Gilbert ?

— Non, monsieur, je les ai vus aujourd'hui pour la première fois.

— Écrivez, greffier, la réponse de M. George Hubert, dit le magistrat à son scribe.

— Madame d'Orbeval, à qui précédemment appartenait cet hôtel, reprit le poëte, m'avait prié de venir chercher ici et de lui renvoyer un coffret placé dans le réduit secret que voici.

Et du geste il indiqua le panneau de boiserie encore à demi ouvert; puis il dit à l'intendant de plus en plus atterré de cette scène à laquelle il assistait silencieux :

— M. Guêpier, veuillez prendre et me remettre le coffret que j'ai laissé tomber dans ce couloir...

— Alors, ce couloir doit avoir deux issues? reprit le magistrat en voyant M. Guêpier se diriger vers la cachette. Greffier, accompagnez monsieur...

Le scribe suivit l'intendant, tandis que le magistrat, s'adressant au poëte :

— M. George Hubert, il m'est impossible de laisser sortir ce coffret d'ici sans m'être assuré de ce qu'il contient; je regrette cette formalité, mais elle est indispensable.

— Je m'y soumettrai donc, monsieur. Voici la clef que madame d'Orbeval m'a remise.

— Ah çà! M. le magistrat, dit Gilbert perdant patience, saurai-je enfin ce que vous venez faire ici? Nous sommes les maîtres de la maison, et fort étonnés de ce qui se passe chez nous, sous nos yeux, sans que vous nous ayez autrement

adressé la parole que pour nous demander nos noms.

— Je vais à l'instant, monsieur, procéder à votre interrogatoire, reprit sèchement l'homme de justice ; veuillez prendre patience.

— Comment ! notre interrogatoire ?

— Oui, votre interrogatoire, répondit le magistrat en appuyant sur ces mots.

Puis laissant les deux époux de plus en plus interdits et voyant M. Guêpier rentrer, apportant un coffret de marqueterie, le juge d'instruction l'ouvrit, et n'y trouvant qu'un portrait d'homme et un assez grand nombre de liasses de lettres, dit au poëte :

— Ce coffret ne renferme aucune valeur ; vous pouvez, monsieur, l'emporter et vous retirer, en voulant bien toutefois me laisser votre adresse.

— Mon adresse vous sera fort inutile, car je quitte Paris ce soir même, répondit le poëte avec un accent navré ; je demeure hôtel Voltaire, quai Voltaire.

— Il est bien juste que le génie demeure à l'enseigne du génie, reprit le magistrat du ton le plus gracieux.

— Monsieur, je vous salue, répondit le poëte en emportant le coffret.

Et il sortit comme était sortie Louise, abîmé

dans sa douleur et sans jeter un regard sur Gilbert et Gilberte, qui restèrent seuls avec M. Guêpier, le magistrat, son scribe et le commissaire de police.

Le juge d'instruction, après un moment de silence, dit à Gilbert :

— Monsieur, il est de notoriété publique que, depuis plusieurs mois, vous et madame votre épouse, vous vous livrez à des dépenses énormes.

— C'est, ma foi, vrai, M. le juge ; nous avons énormément dépensé, répondit Gilbert, non moins que sa femme étonné de ce début. Mais ce sont, il me semble, nos affaires, et nos dépenses ne regardent que nous.

— Vos dépenses, monsieur, ont, par leur exagération, enfin attiré l'attention de l'autorité.

— Vraiment ! l'autorité s'est occupée de nous ?

— Beaucoup, monsieur, et même beaucoup plus que vous ne le supposez probablement.

— L'autorité nous fait trop d'honneur ; mais que nous veut-elle ?

Le magistrat jeta sur les jeunes gens un regard pénétrant, et répondit lentement en pesant sur chaque mot :

— L'autorité demande, monsieur, que vous

fassiez connaître à la justice l'origine de la fortune immense dont vous jouissez.

Gilbert et Gilberte, ébahis de cette question, à laquelle ils s'attendaient si peu, mais dont ils ne s'inquiétaient nullement d'ailleurs, n'en prévoyant pas la portée, gardèrent cependant le silence durant quelques secondes, tandis que le magistrat échangeait avec le commissaire de police un regard significatif.

— Ah çà, Minette, reprit Gilbert, y comprends-tu quelque chose? Qu'est-ce que ça peut faire à l'autorité, de savoir de quelle manière nous sommes devenus riches?

— Que veux-tu ! on nous le demande, il faut le dire, c'est bien simple.

— Parbleu !

Et s'adressant au magistrat :

— Ainsi, monsieur, l'autorité veut tout bonnement savoir de quelle manière nous sommes devenus archimillionnaires?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! monsieur, nous avons fait un héritage, ce n'est pas plus malin que ça, répondit Gilbert d'un ton leste et dégagé. Aussi, parole d'honneur, je trouve incroyable que l'autorité dérange tant de monde, y compris nous deux Minette, pour venir s'informer d'une chose aussi naturelle.

— Pardi! ça saute aux yeux! ajouta Gilberte. Comment serions-nous riches si nous n'avions pas hérité?

— Ah! reprit le magistrat en attachant sur Gilbert et Gilberte son coup d'œil inquisiteur, ah! vous avez hérité?

— Parfaitement hérité.

— Et.. de qui? poursuivit lentement le magistrat. De qui avez-vous hérité?

— De qui?

— Oui.

— Parbleu! d'un de nos parents.

— Et ce parent, reprit le magistrat, comment s'appelait-il?

— Comment il s'appelait?

— Oui, quel était son nom? A quel degré vous était-il parent? où demeurait-il? quelle était sa profession? où est-il décédé?

A ces demandes brèves, précipitées, les deux époux gardèrent de nouveau le silence. Jamais, depuis leur enrichissement, pareilles questions ne leur avaient été adressées. Ils se trouvaient fort embarrassés d'y répondre. Gilberte, rougissant jusqu'au blanc des yeux, regardait avec inquiétude son mari; mais celui-ci, sa première surprise passée, semblait alors intérieurement sourire à une pensée très-drôle, car il continuait de ne pas comprendre la portée de l'in-

terrogatoire du magistrat. Celui-ci, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec le commissaire de police, rompit le premier le silence et reprit avec un accent sardonique :

— Il me paraît très-singulier que vous restiez si longtemps à vous rappeler le nom du généreux parent à qui vous devez, dites-vous, votre immense fortune ?

— Minette, tu vas rire, dit tout bas Gilbert à sa femme.

Et il ajouta tout haut avec un accent comiquement lamentable, en portant le bout de son doigt au coin de son œil comme pour y essuyer une larme absente :

— Ah ! M. le magistrat, c'est l'émotion qui m'étouffait et m'empêchait de vous répondre. Hélas ! je songeais à notre excellent oncle Galuchard... malheureusement décédé sur les bords du Mississipi, et qui nous a légué tous ses biens.

Gilberte, toujours joyeuse ou triste, selon les impressions de son mari, et qui, comme lui, trouvait la plaisanterie fort amusante, put à peine contenir un éclat de rire étouffé, tandis que Gilbert reprenait :

—Donc, M. le juge, voici les renseignements demandés : nous avons hérité de notre oncle paternel Galuchard. Nom de baptême, Borromée-Mathusalem ; âge, quatre-vingt-dix-sept ans et neuf

jours ; profession, ancien fabricant de bilboquets en gros pour l'étranger ; domicile et lieu de décès, les bords du Mississipi... et voilà !

— Et voilà ! reprit Gilberte en pouffant de rire. Brave oncle Galuchard, va !

L'homme le moins clairvoyant eût à l'instant reconnu que les deux jeunes gens mentaient et se moquaient en se donnant pour les héritiers de ce prétendu feu Galuchard. Le magistrat, rompu à son métier, ne pouvait être un instant dupe de cette fable grotesque. Aussi, échangeant avec le commissaire de police un regard qui semblait dire : « J'en étais sûr ! » reprit-il d'une voix sévère et menaçante :

— Il n'y a pas un mot de vrai dans l'histoire absurde que vous me contez. Prenez garde, car si vous n'établissez pas par des titres, par des pièces parfaitement authentiques et légales, de quelle façon les sommes énormes que vous dissipez follement depuis six mois sont parvenues en votre possession, la justice commencera d'abord par mettre le séquestre sur ces biens dont vous ne pouvez prouver la provenance légitime.

— Le séquestre ? reprit Gilbert en regardant sa femme. Qu'est-ce que c'est que ça, le séquestre, hein, Minette ?

— Connais pas, Bibi.

— En d'autres termes, poursuivit le magistrat, l'autorité prendra possession de tous vos biens jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment édifiée sur leur origine.

— Vraiment ? s'écria joyeusement Gilbert, l'autorité prendra tous nos biens ?

— Oui, reprit le magistrat, fort surpris de la joie du jeune homme ; oui, l'autorité mettra provisoirement le séquestre sur tout ce que vous possédez.

— Ah ! ma pauvre chérie ! entends-tu ce digne homme ? Quel service elle nous rend, cette excellente autorité !

— Vois donc, Gilbert, comme ça se rencontre ! nous qui voulions justement, d'après les avis de cette bonne madame Louise, nous débarrasser de ce qui nous reste de ce tas de millions qui nous ont valu tant de dégoûts, qui nous ont montré le monde sous un si vilain jour !

— Mais, c'est-à-dire que l'on ne peut pas être plus délicieusement aimable que l'autorité, car veux-tu que je t'avoue une chose ?

— Quoi donc ?

— J'étais décidé comme toi à nous contenter de nos deux mille cinq cents francs de rente, à reprendre gaiement le travail de nos états, et à

donner notre fortune à la ville de Paris, afin qu'elle fonde cette maison d'asile pour les vieilles gens de nos métiers ; mais enfin , qui sait ! au moment d'abandonner nos millions, nous aurions peut-être, malgré les chagrins qu'elle nous a causés, hésité à renoncer à une si grosse fortune.

— Oh ! moi, je n'aurais pas hésité un moment.

— Toi, à la bonne heure; car tu as une meilleure tête que la mienne, et encore...

— Oh ! sois tranquille, je me connais !

— Soit, mais enfin, si, au dernier moment, j'avais bien gentiment prié ma Minette adorée de me permettre de garder quatre ou cinq cent mille francs, au lieu de nous borner à notre petite rente, tu aurais peut-être cédé à ma prière, et nous retombions dans les soucis d'une demi-richesse ! Et puis, assez à notre aise pour rester oisifs, nous ne nous serions pas remis à notre cher travail, qui nous plaisait tant et qui va nous plaire davantage encore.

— Tu as peut-être raison, Bibi. Après tout, l'autorité vient à nous comme *mars* en carême. Il n'y a plus maintenant à reculer. Demandons à M. Guêpier nos cinquante mille francs, afin de nous assurer notre rente, et, ma foi, bonsoir la compagnie !

— Ah! si la maison dont madame Louise nous a parlé était à louer!

— Quel bonheur! nous nous y établirions dès demain.

— En emportant notre petit ménage d'autrefois.

Le magistrat, en homme expert, laissait Gilbert et Gilberte jaser fort à leur aise sans les interrompre ; il savait, depuis longtemps, combien la loquacité des prévenus aide à la besogne des juges instructeurs, tandis que rien n'est plus difficile à pénétrer qu'un accusé sobre de paroles ou retranché dans un silence imperturbable. Donc, le magistrat ne souffla mot pendant l'entretien des deux jeunes gens, épiant chaque mouvement de leur physionomie ; après quoi il résuma son jugement sur eux par ces mots qu'il dit à l'oreille du commissaire de police :

— Ce sont de rusés coquins !

— D'effrontés filous! reprit le commissaire ; le projet d'abandon de leur fortune n'est pas mal inventé.

— Oui, mais je suis un vieux renard qui évente le piége, répondit le magistrat. Du reste, d'après les antécédents déplorables qui forment le dossier de cet honnête ménage, et auxquels nous allons arriver tout à l'heure, l'on ne doit s'étonner de rien. Mais laissons-les parler.

— Ainsi, monsieur, reprit Gilbert en s'adressant au magistrat, il est entendu que si nous ne vous fournissons pas les titres qui prouvent que nous sommes les héritiers de feu Galuchard, notre excellent oncle, l'autorité prendra possession de nos biens ?

— Oui, ce sera la première formalité.

— Très-bien, nous y consentons.

— Oh! de grand cœur, ajouta Gilberte ; à condition que l'autorité emploiera nos biens à fonder une maison d'asile pour les lithographes et les fleuristes que l'âge et les infirmités empêcheront de travailler.

— Et là-dessus, serviteur, messieurs de l'autorité, bien des choses chez vous! reprit Gilbert en se disposant, ainsi que sa femme, à sortir du salon. Nous allons demander cinquante mille francs à M. Guêpier, notre intendant, et lui dire de vous remettre le fond de sa caisse.

— Bonsoir la compagnie ! Viens, Bibi, nous allons voir si la petite maison de l'avenue Méricourt est à louer. Il fait un temps charmant : vois donc ce beau soleil!...

— C'est dit, Minette, et cette jolie promenade vaudra bien celles que nous faisions en bâillant dans nos voitures.

Au moment où Gilbert, tenant sous son bras le bras de sa Gilberte qui sautillait de joie, se

dirigeait vers la porte, le commissaire de police, à un signe du magistrat, se mit debout au seuil du salon, et, montrant son écharpe, barra le passage aux deux époux en leur disant :

— Au nom de la loi, vous ne sortirez pas !

— Comment ! s'écria Gilbert, nous ne sortirons pas! Voilà qui est un peu fort de café ! Nous vous abandonnons tout ce que nous possédons, et vous voulez nous retenir ici? Ah çà ! nom d'un petit bonhomme ! est-ce que vous vous moquez du monde, à la fin ?

— Ne t'emporte pas, Gilbert, c'est un malentendu... tu vas voir, dit Gilberte ; n'est-ce pas, M. le juge?

— Il y a, en effet, un malentendu, répondit le magistrat avec ironie ; un très-grand malentendu ! Vous vous imaginez que tout est terminé par l'abandon forcé de votre fortune ? Il n'en va point ainsi ! Écoutez-moi bien. De deux choses l'une : ou les sommes énormes dont vous avez dissipé une partie vous appartenaient légitimement, et vous prouverez facilement la légitimité de cette possession ; ou bien cette preuve vous sera impossible à produire, et en ce cas la justice, dont je suis l'organe, sera autorisée à croire que vous vous êtes rendus maîtres de ces valeurs par des moyens frauduleux, peut-être même criminels, et alors... elle avisera...

— Nous, enrichis par des moyens criminels ! s'écria Gilbert avec stupeur et indignation. Ah çà ! est-ce que vous nous prendriez pour des voleurs, par hasard ?

— Nous sommes aussi honnêtes que vous, entendez-vous ! reprit Gilberte non moins indignée que son mari. Ah ! mais oui ! faites prendre des renseignements chez madame *Batton,* où j'ai fait mon apprentissage ; elle vous dira que vingt fois elle m'a confié des diamants pour des sommes de douze à quinze mille francs. Cela prouve peut-être que j'ai de la probité ! Allez encore aux renseignements chez M. Maurice, le marchand d'estampes pour qui travaille mon mari, et vous verrez si nous sommes de malhonnêtes gens. C'est indigne, un pareil soupçon !

Et la jeune femme, l'œil brillant, la joue empourprée, le sein bondissant d'une généreuse colère, ne se contenait plus. Ce fut cette fois à son mari de l'apaiser, en lui disant :

— Calme-toi, chérie, tout va s'éclaircir.

— Ah! vous avez l'audace d'invoquer vos antécédents ! reprit le magistrat d'une voix redoutable. Apprenez donc que la justice, avant de se décider à la grave démarche dont je suis chargé , s'est minutieusement informée de vos antécédents, et que les renseignements obtenus sur vous deux sont détestables.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Gilberte, qui devenait une lionne lorsque l'on attaquait sa probité et celle de son mari.

Et s'adressant à l'instructeur :

— Vous êtes une vieille bête !

— Mon Dieu oui, c'est vrai, Minette chérie, reprit Gilbert tâchant en vain de calmer sa femme. Mais ne te mets pas en colère, tu te fais du mal !

— Oser dire que nous avons mené une conduite détestable ! Si ça ne fait pas bouillir le sang dans les veines... Tiens, viens... sortons. Je ne me sens pas de colère !

Et la jeune femme se dirigea rapidement vers la porte du salon, suivie de son mari, qui l'accompagnait machinalement. Mais la porte fut de nouveau barrée par le commissaire de police, qui dit au greffier :

— Allez chercher nos hommes !

Puis, s'adressant à Gilberte, qu'il saisit par le bras :

— Madame, au nom de la loi, je vous arrête !

— Nom d'un petit bonhomme ! vous osez porter la main sur ma femme, vous ! s'écria Gilbert furieux en prenant au collet le commissaire de police. Ah ! mais, pas de ces jeux-là !

Et il repoussa vigoureusement l'homme de justice, qui, abandonnant le bras de Gilberte,

alla trébucher à quelques pas de là, tandis que le jeune homme, voyant le passage libre, disait à sa femme :

— Viens, sauvons-nous!

A ce moment, revint le greffier, accompagné de plusieurs agents de police. Le commissaire, les voyant entrer, leur cria, en leur désignant Gilbert et Gilberte :

— Empêchez-les de sortir, et s'ils bougent, mettez-leur les menottes.

XI

Gilbert et Gilberte, arrêtés dans leur hôtel et menacés des menottes s'ils tentaient la moindre résistance, restèrent immobiles, effrayés, se serrèrent l'un contre l'autre et commencèrent à vaguement entrevoir la gravité de leur position, surtout lorsque le magistrat eut dit à son scribe :

— Greffier, écrivez l'interrogatoire des prévenus, car maintenant ils sont sous la double prévention : 1° d'outrage et de violences envers

des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions; 2° de s'être rendus maîtres de valeurs considérables par des moyens illicites.

— Gilbert, mon Gilbert, dit la jeune femme effrayée, qu'est-ce que l'on va nous faire?

— Ne crains rien, chérie, nous n'avons rien absolument à nous reprocher, sinon que tu as appelé monsieur vieux menteur et vieille bête, et que j'ai bousculé le commissaire; en cela nous avons eu tort, mais je vais arranger la chose.

Puis s'adressant au magistrat :

— M. le juge...

— Vous parlerez lorsque je vous interrogerai, reprit sévèrement le magistrat en interrompant le jeune homme; et prenez garde d'empirer votre situation déjà si grave. Maintenant, ajouta-t-il en compulsant un dossier apporté par lui, accusé, répondez, et vous, greffier, écrivez les réponses des prévenus. Accusé Gilbert, vous demeuriez, il y a six mois, avec votre femme, rue de l'Université, n° 17?

— Oui, M. le juge.

— Vous travailliez pour le compte de M. Maurice, marchand d'estampes, boulevard Saint-Denis?

— Oui, monsieur.

— Après avoir vécu des fruits de votre travail,

et mené, ainsi que votre femme, une conduite assez régulière, lassé sans doute de la médiocrité de votre condition laborieuse, vous avez soudain changé d'existence. Votre vie est devenue extraordinairement mystérieuse, suspecte et problématique.

— Problématique ! tu entends, ma pauvre Minette ?

— Accusé, taisez-vous. Il est notoire que vous avez passé, ainsi que l'accusée, plusieurs nuits dehors de votre logis ?

— C'est vrai, monsieur, mais...

— Vous reconnaissez le fait ? Il demeure acquis à l'instruction ; vous vous expliquerez plus tard ; et d'ailleurs nous y reviendrons. Ce n'est pas tout : vous avez cherché, par de coupables usurpations de titres nobiliaires, à abuser de la crédulité de différentes personnes.

— Moi, M. le juge, reprit Gilbert avec stupeur, j'ai cherché à abuser quelqu'un ?

— Oui, entre autres, la portière de la maison où vous demeuriez. Ainsi, prétendant être un prince polonais déguisé, vous faisiez passer votre femme pour la fille d'un riche seigneur anglais. Ce sont là de ces mensonges qui dénotent toujours de très-mauvais desseins... On commence par éblouir ses dupes pour mieux les tromper.

— Mais, M. le juge, c'est une plaisanterie !

Figurez-vous que la mère Badureau, ne pouvant rien comprendre à ce qu'elle voyait chez nous, s'est imaginé que j'étais un prince polonais déguisé, et que ma femme était la fille d'un milord anglais ; alors... (histoire de rire : nous étions toujours très-gais dans ce temps-là...) nous avons laissé la mère Badureau dans son erreur.

— Greffier, reprit le magistrat, vous avez écrit la réponse du prévenu?

— Oui, monsieur.

— Accusé Gilbert, vous venez de faire un aveu des plus graves, vous avez dit *que la portière de votre maison* NE COMPRENAIT RIEN A CE QU'ELLE VOYAIT CHEZ VOUS !

— Sans doute, M. le juge, reprit Gilberte ; c'est bien simple : mon mari et moi nous...

— Prévenue, vous n'avez pas la parole ; vous répondrez quand je vous interrogerai. Accusé Gilbert, il est donc acquis à l'instruction que, depuis l'époque où vous avez commencé à passer, ainsi que votre femme, plusieurs nuits hors de votre demeure (nous arriverons tout à l'heure à ces excursions ténébreuses), votre domicile était le théâtre de faits si flagramment contradictoires avec la médiocrité de votre condition habituelle, que votre portière a cru voir en vous un prince polonais déguisé, et que, pour la perpétration de vos projets ultérieurs, vous

avez astucieusement entretenu ladite portière dans son erreur.

— Oui, monsieur... toujours histoire de rire... mais...

— Le fait est acquis, vous l'expliquerez plus tard. Ce n'est pas tout : après vous être audacieusement posé comme un des membres de la plus haute aristocratie polonaise, après avoir passé plusieurs nuits hors de votre domicile, tout à coup vous changez de rôle... vous n'êtes plus un prince polonais déguisé... votre femme n'est plus la fille d'un seigneur anglais...

— Allons! bon, et qu'est-ce que nous devenons alors ?

— Vous usurpez le nom d'un prestidigitateur honorable ; votre femme devient encore complice de cette nouvelle machination : vous vous donnez effrontément pour M. et madame Bosco.

— Ma parole d'honneur, si cette pauvre Minette n'était pas si triste, ce serait à crever de rire !... Mais c'est encore la mère Badureau qui...

— Accusé, taisez-vous et écoutez. Vous voici donc, vous et votre femme, ayant usurpé le nom de M. et madame Bosco. La combinaison était profondément habile et l'illusion possible, car il est prouvé que vous êtes d'une rare habileté

dans les tours de prestidigitation et les scènes de ventriloquie.

— Moi ! s'écria Gilbert exaspéré. Que le diable m'emporte si j'ai jamais joué du gobelet ou été ventriloque !

— Accusé, prenez garde ! les dépositions de la portière de votre dernière demeure sont formelles, sont accablantes à ce sujet.

— Parbleu ! je le crois bien, elle m'a vu changer une commode en chameau.

— Et une autre fois, ajouta Gilberte, restant invisibles pour la mère Badureau, nous lui avons parlé...

— Mais tout cela, reprit Gilbert, ne prouve pas que...

— Encore des aveux ! toujours des aveux ! reprit le magistrat d'un air triomphant.

Et interrompant Gilbert :

— Malgré vous, la vérité sort de vos lèvres coupables ; d'un côté, vous niez être versés tous deux dans l'art de la ventriloquie et de la prestidigitation, et de l'autre voici que vous avouez avoir parlé à ladite portière en vous rendant invisibles à ses yeux et avoir changé une commode en chameau ! N'est-il pas évident que de pareils tours d'adresse ne peuvent être exécutés que par des praticiens consommés dans l'art que vous prétendez ignorer ?

— Mais, M. le juge...

— Le fait est acquis, vous l'expliquerez plus tard. Je vous ferai seulement remarquer qu'il ressort de ceci une présomption des plus graves : il est avéré, par tous les renseignements pris au nom de la justice, que jamais vous n'avez laissé soupçonner aux personnes qui vous ont employés, vous accusé et vous accusée, aux travaux de vos états de lithographe et de fleuriste, que vous étiez si profondément habiles dans la ventriloquie et la prestidigitation.

— Parbleu ! je le crois bien, puisque ma femme et moi, je vous le répète, M. le juge, nous n'avons été ni joueurs de gobelets ni...

— Allons, vous retombez encore dans vos contradictions mensongères et flagrantes. Prenez garde !

— Mais, non d'un petit bonhomme ! c'est à devenir chèvre !... Quand je vous dis que...

— Accusé, taisez-vous !

— Oui, tais-toi, Gilbert ; tout à l'heure nous dirons la vérité, tout s'expliquera, et l'on nous laissera nous en aller.

— Les faits s'enchaînent et se déroulent parfaitement, reprit le magistrat ; votre existence est d'abord pleine de mystère, vous vous donnez pour ce que vous n'êtes point, et vous cachez ce que vous êtes avec une incroyable dissi-

mulation, témoin vos négations contradictoires au sujet de votre habileté comme joueur de gobelets et ventriloque. J'arrive à l'un des points capitaux de la prévention qui pèse sur vous... je veux parler de vos excursions nocturnes. Il est acquis à l'instruction que vous avez passé, vous et votre femme, plusieurs jours et plusieurs nuits hors de votre domicile.

— Oui, M. le juge, et c'est tout clair... car...

— Ce n'est point du tout clair : ces excursions nocturnes sont au contraire des plus ténébreuses ! vous les avez entourées d'un si profond mystère, de tant d'habiles précautions, que vous êtes parvenus à sortir de chez vous et à y rentrer, soit de jour, soit de nuit, à l'insu de la portière, à l'extrême vigilance de qui les locataires rendent cependant un hommage éclatant et unanime.

— Je me joins à eux pour chanter en chœur la vigilance de la mère Badureau : c'est un véritable cerbère, un argus, mais...

— Et ce cerbère, cet argus, ne vous aurait pas vus rentrer ou sortir de chez vous ? Toujours vous retombez dans un abîme de contradictions ! Revenons aux faits. Pour entrer ou sortir à l'insu de la portière, par quelle voie passiez-vous ?

— Par aucune, M. le juge... car...

— Quelle réponse! vous ne passiez par aucune voie! Eh bien, je vais vous le dire, moi, par où vous passiez!

— Ah! par exemple, je voudrais bien le savoir!

— Vous allez être satisfait. Après de longues investigations, après un examen attentif des localités, en s'entourant d'hommes compétents, la justice, d'induction en induction, a acquis la certitude que, au risque de vous tuer cent fois, vous sortiez, vous et votre femme, par la fenêtre de votre mansarde, et que, marchant sur la pente du toit avec une incroyable adresse...

— Ah! très-bien! s'écria Gilbert en haussant les épaules. Tu vas voir tout à l'heure, ma pauvre Minette, que nous aurons été couvreurs...

— Pourquoi pas danseurs de corde sans balancier? reprit Gilberte. Dame! pour marcher sur les toits sans se casser le cou, il faut avoir pratiqué cet état-là.

— Évidemment, une pareille adresse à marcher si périlleusement sur les toits sans tomber ne peut s'acquérir que par une longue pratique, reprit le magistrat. Cette réflexion a frappé la justice; vos antécédents sont déjà si ténébreux, si suspects, que l'instruction éclaircira sans doute cet autre mystère.

— Mais, M. le juge, ce mystère, nous allons d'un mot vous l'expliquer.

— Vous parlerez en temps et lieu. Toujours est-il que, après être sortis par la fenêtre de votre mansarde et avoir marché sur la pente rapide de la toiture, vous deviez arriver à un étroit chéneau de plomb, autre passage des plus dangereux sur lequel s'ouvrait la lucarne d'un grenier dépendant d'une maison voisine dont vous parveniez ainsi à gagner l'escalier. Cette maison ayant deux issues et plusieurs corps de logis, il vous était facile, sans être remarqués, d'en sortir ou d'y rentrer lors de vos excursions nocturnes. Ainsi s'explique parfaitement le mystère dont elles sont enveloppées, et cette explication est la seule possible.

— Mais, M. le juge, ça n'a pas le sens commun ! s'écria Gilbert avec un redoublement d'impatience : on est allé chercher midi à quatorze heures pour la chose la plus simple du monde...

— Oh ! tout vous paraît fort simple ! nous verrons tout à l'heure si cela est aussi simple que vous le prétendez.

— Vous en conviendrez vous-même, M. le juge, lorsque vous saurez la vérité, reprit Gilberte ; vous serez étonné d'avoir pu un instant nous croire coupables de vilaines choses, nous,

mon Dieu ! qui jamais n'avons fait ni tort ni mal à personne !

— Accusée Gilberte, n'espérez pas m'abuser par votre air naïf ! je connais mon monde ; taisez-vous ! Ainsi, pour moi, il est avéré que, durant ces excursions nocturnes entourées de tant de précautions, de mystères, de dangers, puisque plusieurs fois vous avez risqué votre vie en marchant sur les toits, vous perpétriez les machinations à l'aide desquelles vous êtes parvenus à vous rendre possesseurs de valeurs énormes. En effet, coïncidence frappante, après la dernière de ces excursions ténébreuses, vous quittez soudain votre modeste logis, vous achetez cet hôtel, et vous vous livrez à de si folles prodigalités que la justice finit par s'en émouvoir. Cependant elle n'agit qu'avec une extrême réserve ; avant de faire planer sur vous une prévention des plus graves, elle recherche vos antécédents, ces antécédents sont des plus fâcheux, et vous n'avez pu nier la majorité des charges accablantes qui en ressortent contre vous. De ce moment, la justice est fondée à véhémentement soupçonner que cette immense fortune dépensée par vous avec une sorte de frénésie ne vous appartient pas légitimement. Selon le bruit public, un énorme héritage vous a subitement enrichis ; c'est ce qu'il s'agit d'éclaircir, d'appro-

fondir ; cette mission m'est confiée. Je vous interroge sur l'origine de vos richesses ; alors, poussant la raillerie jusqu'au cynisme le plus révoltant, vous me répondez que ces biens immenses vous ont été légués par je ne sais quel oncle Galuchard, fabricant de bilboquets, et mort au Mississipi. Ah ! prenez garde, accusés, prenez garde ! Vous feignez de méconnaître votre situation ! elle est écrasante pour vous ! car si vous ne justifiez pas légalement, authentiquement, de l'origine de vos grands biens, non-seulement la justice mettra le séquestre sur eux, mais elle vous demandera un compte sévère des machinations frauduleuses, criminelles peut-être, à l'aide desquelles vous avez acquis ces richesses ; vous serez immédiatement conduits en prison ! une instruction criminelle sera dirigée contre vous, sans préjudice de l'action correctionnelle à l'endroit de vos injures et de vos violences contre des magistrats dans l'exercice de leurs fonctions ! Maintenant, accusé Gilbert, répondez : Persistez-vous à déclarer que vos richesses vous ont été transmises par héritage ?

— Non, monsieur.

— Ah !... enfin ! s'écria le magistrat triomphant ; vous l'avouez donc ?

— Oui, M. le juge : j'avouerai même que Minette et moi, nous avons eu tort de faire une

mauvaise plaisanterie en vous parlant de feu notre oncle Galuchard...

— Ce repentir est tardif, mais il n'est jamais trop tard pour dire la vérité; alors expliquez-moi comment ces valeurs énormes, qui se comptent par millions, se trouvent entre vos mains.

— Je vais vous l'apprendre, M. le juge.

— Et vous verrez, comme vous le disait mon mari, que rien n'est plus simple. Jamais de notre vie nous n'avons menti, et nous ne commencerons pas aujourd'hui. Quand Gilbert vous aura dit toute la vérité, M. le juge, vous serez le premier à reconnaître que nous sommes d'honnêtes gens, et alors vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de vous avoir manqué de respect quand vous nous avez accusés d'avoir eu une mauvaise conduite? A ce reproche je me suis emportée contre vous, M. le juge; j'ai eu tort, grand tort, car vous êtes un homme d'âge... Enfin, écoutez Gilbert, je ne vous demande que cela, et quand vous l'aurez entendu, je suis sûre que vous serez bon et indulgent pour nous.

— Quelle rusée coquine avec son petit air *sainte nitouche!* dit tout bas le commissaire au magistrat. C'est qu'on serait capable de se laisser prendre à sa voix doucereuse!

— Ce sont de grands coupables, si je ne me

trompe, répondit le magistrat. Ils ont un front d'airain ; ils feignent de se trouver fort à leur aise. Voyons un peu comment ils espèrent se tirer d'affaire.

Gilbert et Gilberte se voyaient déjà libres : il ne s'agissait pour eux que d'expliquer l'origine de leurs richesses. Le jeune homme, s'adressant donc au magistrat d'un air parfaitement sincère et rassuré :

— Voici, M. le juge, de quelle manière nous sommes devenus millionnaires, dit-il. Il y a environ six mois, un dimanche, en nous promenant, ma femme et moi, sur le boulevard Saint-Denis, nous avons acheté, à l'étalage d'un marchand ambulant, une petite bonne femme couleur de rose, et grosse comme le pouce. C'est à elle que nous devons nos richesses...

A ce début le magistrat, d'abord stupéfait, bondit sur son siége et s'écria :

— Quelle audace !... comment ! vous osez continuer vos cyniques et révoltantes plaisanteries ?...

— Mais, M. le juge, reprit Gilberte, mon mari vous dit la pure vérité... à preuve que la petite bonne femme nous a coûté cent sous ou cent dix sous, je ne me le rappelle pas au juste... Enfin, c'est un Auvergnat qui nous l'a vendue... il en voulait douze francs, et...

— Taisez-vous ! s'écria le magistrat de plus en plus persuadé, non sans raison d'ailleurs, que les accusés se moquaient de lui. Comment ! vous me dites que vous allez m'expliquer clairement l'origine de votre fortune, et vous venez me parler d'une petite bonne femme qui vous a coûté cent sous !

— Certainement, fit Gilbert, puisque c'est cette petite bonne femme qui, je vous le répète, nous a donné nos millions.

— Quoi ! reprit le magistrat abasourdi et ne pouvant croire à ce qu'il entendait, quoi ! c'est là l'explication que vous me donnez ?... mais vous voulez donc me mettre hors de moi !

— Ah çà, M. le juge, entendons-nous ! vous me demandez la vérité, je vous la dis, et elle vous met hors de vous... Ce n'est pourtant pas ma faute, à moi !

— Je vous jure que Gilbert vous dit la vérité, M. le juge ! Cette petite bonne femme était une Korrigan, une fée qui satisfaisait à tous nos désirs et nous donnait autant de millions que nous en voulions.

— Les entendez-vous ? s'écria le magistrat de plus en plus courroucé, en s'adressant au commissaire. Voilà maintenant qu'ils me répondent par des contes de la *Mère l'Oie !* par des contes de fées !

— Dame ! M. le juge, puisqu'une fée est venue à nous ! Cela nous a d'abord autant surpris que cela vous surprend ; mais ce que nous vous disons n'en est pas moins la vérité.

— Ainsi, accusés, vous persistez dans cette fable absurde? vous refusez d'expliquer comment vous vous trouvez possesseurs d'une fortune considérable ?

— Mais au contraire ! s'écria Gilbert ; nous vous l'expliquons, puisque c'est la Korrigan qui nous l'a donnée, cette fortune !

— Voyons jusqu'à quel point ira votre audace, reprit le magistrat avec une indignation contenue ; poursuivez.

— Après avoir acheté la petite bonne femme, qui semblait être fabriquée en une sorte de porcelaine, nous l'emportons, et, en arrivant chez nous, nous la plaçons sur notre cheminée. Mais voilà-t-il pas qu'elle s'anime, qu'elle saute, qu'elle parle !... Et puis elle se change en lumière, s'évanouit, et il ne reste d'elle que sa voix, qui nous dit, à mon mari et à moi : « Mes amis, je suis retenue dans ce monde-ci depuis deux mille ans et plus. Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorderai jusqu'à ce que vous vous trouviez assez satisfaits de votre sort pour me dire : Va-t'en Korrigan ! Alors seulement le charme qui me retient en ce

monde-ci sera rompu, et je pourrai aller rejoindre mes sœurs. »

— C'est absolument comme si vous entendiez la Korrigan, M. le juge. Aussi vous comprenez que n'ayant qu'à ordonner à la petite fée, nous lui avons demandé toutes sortes de choses, par exemple d'être le marquis et la marquise de Montlaur...

— Et nous l'avons été, nous sommes entrés dans leur vie : nous sommes devenus, moi marquise, et Gilbert marquis. Cela vous paraît peut-être extraordinaire, M. le juge? c'est pourtant vrai.

— Mais bientôt dégoûtés des grandeurs, nous avons voulu tâter de la gloire, et grâce à la Korrigan, j'ai été George Hubert, qui était ici tout à l'heure, et ma femme a été la baronne Poussard avant son mariage avec le général à qui, par mon ordre, la Korrigan a donné la colique toutes les fois qu'il a voulu se battre en duel. Vous avez entendu ce vieux spadassin me la reprocher, sa colique, M. le juge? Je ne le lui ai pas fait dire! cela doit vous prouver évidemment que nous vous racontons la vérité...

— Voilà comment nous sommes restés plusieurs jours et plusieurs nuits absents de chez nous, M. le juge, car lorsque nous étions le

marquis et la marquise de Montlaur, ou que nous étions George Hubert et Louise, mon mari et moi, nous ne pouvions être à la fois eux-mêmes et nous-mêmes, et nous trouver à la fois chez eux et chez nous.

— Aussi la mère Badureau s'est-elle imaginé d'abord que j'étais un prince polonais déguisé parce que je lui avais fait cadeau de deux mille francs; et plus tard, que nous étions M. et madame Bosco, à cause de nos disparitions qu'elle ne pouvait s'expliquer; sans compter quelques petits prodiges, que pour notre amusement particulier j'ordonnais à la Korrigan d'accomplir afin d'étonner la portière, entre autres la transformation d'une commode en chameau, lequel n'était point du tout une illusion de chameau, mais bel et bien un chameau, en chair et en os, aussi véritable que vous êtes, M. le juge, et sans comparaison, un véritable et respectable magistrat en chair et en os.

— Enfin, las de gloire comme nous avions été las des grandeurs, Gilbert et moi, nous avons tout bonnement demandé à la Korrigan dix millions qu'elle nous a donnés; puis, par bon cœur, nous avons renvoyé notre chère petite fée rejoindre ses sœurs.

— Et c'est ce qui reste de ces dix millions,

M. le juge, que nous voulions consacrer à une maison d'asile pour les ouvriers de nos états, ne nous réservant que deux mille cinq cents livres de rente.

— Parce que, de même que nous nous sommes lassés des grandeurs et de la gloire, Gilbert et moi, nous sommes lassés d'être millionnaires, car le bonheur n'est pas là pour nous! oh! non, allez, M. le juge! Voilà la vérité, toute la vérité. Nous abandonnons de bon cœur nos millions pour en faire profiter tant de pauvres vieilles gens de nos états. Notre seule ambition est maintenant de vivre bien tranquillement, bien heureusement, de notre travail et de notre petite rente. Cela vous prouve, M. le juge, que nous sommes de braves gens, et vous nous pardonnez, n'est-ce pas, d'avoir eu le tort de nous emporter, lorsque, avant de nous connaître, vous nous traitiez comme de malhonnêtes gens?

Le magistrat et le commissaire avaient à grand'peine écouté patiemment, et on le conçoit, ces naïves explications, échangeant entre eux des regards où se lisaient tour à tour la surprise, la colère et le mépris que leur inspiraient et cette fable, à leurs yeux si incroyablement extravagante, et l'impudence des deux époux qui débitaient cet amas d'impossibilités avec une

assurance imperturbable. Aussi lorsqu'ils eurent achevé leur récit, le magistrat reprit d'un air sardonique :

— Accusés, vous n'avez rien à ajouter ?

— Non, M. le juge.

— Signez votre interrogatoire.

— Oui, M. le juge.

Et ils allèrent apposer leurs noms, Gilbert et Gilberte, au bas du griffonnage du scribe.

— Ça va bien, dit tout bas le jeune homme à sa femme. L'on va nous relâcher, ma pauvre Minette.

— Dieu merci, Bibi ! Vois-tu, l'on gagne toujours à dire la vérité.

— Maintenant, M. le commissaire, reprit le magistrat, faites entrer l'intendant.

Le commissaire amena l'intendant, jusqu'alors enfermé dans une pièce voisine.

M. Guêpier entra pâle et interdit. Le magistrat s'adressant à lui :

— Monsieur, dit-il, vous étiez l'intendant de M. Gilbert ?

— Oui, monsieur.

— Pouvez-vous donner à la justice quelque éclaircissement sur l'origine de la fortune de vos maîtres ?

— M. le lithographe m'a dit que cette fortune provenait d'un héritage. La chose m'a paru si

naturelle que je ne me suis pas permis à ce sujet le moindre doute.

— A quelle somme se montaient les valeurs remises par les accusés entre vos mains, lorsque vous êtes entré à leur service?

— A dix millions, sans compter douze cent mille francs employés à l'achat de cet hôtel et à diverses dépenses.

— Combien vous reste-t-il en caisse?

— Sept millions soixante-neuf mille francs, placés en bons du trésor, en rente cinq pour cent, en actions de la banque de France, et trente-deux mille sept cents francs en espèces pour les dépenses courantes.

— Où se trouvent ces valeurs?

— Dans ma caisse, monsieur, gardée par les deux agents que vous avez, en arrivant, mis de planton à la porte de mon cabinet.

— M. le commissaire de police, dit à ce fonctionnaire le magistrat, vous allez accompagner M. l'intendant, mettre sous cachets ces valeurs et ces espèces ; nous transporterons le tout à la caisse des dépôts et consignations ; vous apposerez ensuite les scellés sur les portes des appartements et des dépendances de cet hôtel, et ils y resteront jusqu'à ce que l'administration ait envoyé ici des gardiens chargés du séquestre.

— Allons, monsieur, dit le commissaire à

M. Guêpier, veuillez me conduire à votre caisse.

— Un instant! dit vivement Gilbert, qui ne pouvait encore croire à son arrestation et à celle de sa femme. Nous voulons nous réserver cinquante mille francs pour l'achat de notre petite rente. N'oubliez pas cela, M. Guêpier, nom d'un petit bonhomme!

Le magistrat haussa les épaules et dit au commissaire :

— Vous avez mes instructions; je n'ai pas besoin d'ajouter que pas un centime ne doit être distrait de la somme que vous trouverez dans la caisse de l'intendant.

— C'est entendu, reprit le commissaire.

Et s'adressant à M. Guêpier :

— Allons, monsieur, ajouta-t-il.

— Ah! mes pauvres maîtres! dit l'intendant en suivant le commissaire, mes pauvres maîtres!

— Comment, M. le juge, reprit Gilbert, n'aurons-nous pas du moins nos cinquante mille francs pour acheter notre petite rente?

— Ah! ce n'est pas gentil! ajouta Gilberte, puisque nous abandonnons tout le reste.

Le magistrat se tournant vers les agents de police :

— Allez à la place la plus voisine chercher un fiacre, dit-il. Deux d'entre vous y monteront avec les accusés, et vous suivrez ma voiture jusqu'au dépôt de la préfecture de police.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

GILBERT

ET

GILBERTE

PAR

EUGÈNE SUE.

BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | **LEIPZIG.** J. P. MELINE.

1853

I

L'un des agents sortit pour exécuter l'ordre du juge d'instruction, tandis que Gilbert et Gilberte se regardaient avec stupeur et effroi. Ils avaient dit la vérité, si incroyable qu'elle fût, sur l'origine de leurs richesses; ils avaient compté sur la clémence du magistrat pour pardonner à un moment d'emportement, et ils se voyaient sur le point d'être conduits en prison. Gilbert s'écria :

— Mais, M. le juge, nous sommes innocents! nous vous avons expliqué comment la Korrigan...

— Assez! reprit le magistrat en interrompant

Gilbert avec dédain ; vous et votre complice vous simulez fort habilement, il est vrai, la folie...

— La folie !

— Mais je vous en préviens, cette ruse, vulgairement employée par un grand nombre de criminels, est éventée. Ne voulant pas expliquer la coupable origine de votre fortune, vous feignez d'être atteints d'aliénation mentale, en parlant de vos prétendus rapports surnaturels avec une fée... et autres absurdités révoltantes; je vous le répète, cette ruse est percée à jour ; l'instruction éclaircira le mystère dont vous vous entourez, et découvrira par quels moyens ces énormes valeurs se trouvent en votre possession. Vous les devez sans aucun doute au vol... et peut-être au meurtre !

— Nous des voleurs !

— Nous... des assassins ! s'écrièrent à la fois les deux époux pétrifiés d'épouvante et comprenant alors tout le danger de leur position.

Ils ne pouvaient expliquer la possession de leurs richesses que d'une façon incroyable, inadmissible et qui justifiait pleinement les préventions du magistrat à leur égard et les terribles soupçons qu'il faisait planer sur eux. Aussi, dans leur candide ignorance des choses de la justice, confondant l'*accusation*, le *jugement* et la *condamnation*, Gilbert et Gilberte, se sentant incapables

de prouver leur innocence, se voyaient déjà frappés de la peine ignominieuse infligée à celui qui vole, peut-être même frappés du supplice infligé à celui qui tue, puisqu'on les accusait de devoir leur fortune au vol, peut-être même au meurtre! Se jetant alors dans les bras l'un de l'autre, ils s'écrièrent en pleurant :

— On va nous mettre aux galères!

— On va nous envoyer à la guillotine!

M. Guêpier revenait en ce moment, accompagné du commissaire de police, porteur de plusieurs grandes enveloppes cachetées, contenant les différentes valeurs en titres et en billets de banque trouvées dans la caisse de l'intendant; enveloppes qu'il remit au magistrat, tandis que l'agent de police, chargé d'aller chercher une voiture, revenait en disant à l'homme de justice :

— Monsieur, le fiacre est en bas.

— Suivez-moi, dit le magistrat aux deux époux. N'essayez pas de résister, car je serais forcé de vous faire mettre les menottes.

Les malheureux ne songeaient pas à résister; ils n'espéraient plus même attendrir leur juge; ils comprenaient enfin que leurs relations surnaturelles avec la Korrigan, dont ils avaient fini par ne plus s'étonner, devaient paraître aux yeux de tous une fable absurde, inventée par

des coupables aux abois. Non, ils ne pensaient qu'à une chose, horrible pour eux dans leur commun malheur : à leur séparation possible.

Gilberte, pâle, le visage baigné de pleurs, tombant brisée aux pieds du magistrat, tendit vers lui ses mains suppliantes, et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

— M. le juge... nous vous avons dit la vérité... vous ne nous croyez pas... vous ne pouvez pas nous croire... nous le savons bien... vous ferez de nous ce que vous voudrez ; mais par pitié... oh ! par pitié, ne nous séparez pas !

— Depuis notre mariage, nous ne nous sommes jamais quittés, ajouta Gilbert non moins éploré que sa femme. Nous séparer... mon Dieu, ce serait nous faire mourir tout de suite !

— Vous irez, vous, dans la prison des hommes, répondit le magistrat en haussant les épaules, et votre femme ira dans la prison des femmes : c'est la règle. Allons... marchons.

Et se tournant vers le commissaire :

— Monsieur, faites mettre ici les scellés partout, dressez un inventaire, dont M. l'intendant sera responsable... Et vous, accusés, suivez-moi !

— M. le juge ! s'écria Gilbert en sanglotant, je vous le jure devant Dieu ! nous n'avons fait de tort à personne ! nous sommes innocents !...

— Korrigan..., murmura Gilberte dans le délire du désespoir, bonne petite fée... nous vous avons, par bonté de cœur, renvoyée près de vos sœurs... Si vous nous entendez des autres mondes où vous êtes... ayez pitié de nous! sauvez-nous, Korrigan!

— Korrigan! ayez pitié de nous!

La Korrigan ne répondit pas : elle avait pour jamais abandonné les deux jeunes gens... Mais en invoquant la fée dans ce moment suprême, Gilberte sentit se réveiller en elle sa foi à la perpétuité de la vie; foi qu'elle devait, ainsi que Gilbert, à la Korrigan. Aussitôt les traits de la jeune femme se transfigurèrent, ses pleurs se tarirent, ses yeux brillèrent, son front rayonna, et, enlaçant son mari dans ses bras, elle s'écria, frappée d'une idée subite :

— Mais nous sommes fous de nous désoler... Viens, ajouta-t-elle en lui montrant une des fenêtres du salon, située au premier étage, et alors ouverte; viens... allons-nous-en de cet affreux monde-ci!

— Oh! nous sommes sauvés! reprit Gilbert, partageant la foi et l'espoir de sa femme. Oui, mourons ensemble! Allons revivre ailleurs!

Et les deux époux, dédaigneux de la mort, imbus de la mâle et ingénieuse croyance de nos pères dans la résurrection des corps et des âmes,

perpétuellement renaissants dans les mondes inconnus où les méchants deviennent meilleurs et les bons meilleurs encore, de sorte que, dans ses migrations incessantes, l'impérissable humanité s'élève ainsi de sphère en sphère jusqu'à une perfection infinie comme celle de Dieu, les deux époux allaient s'élancer par la fenêtre, afin de quitter ce monde-ci, lorsqu'ils furent saisis par les agents de police, qui les séparèrent ; puis, suivant les pas des magistrats, ces hommes, tenant chacun par une main Gilbert et Gilberte, les entraînèrent hors du salon.

Les deux jeunes gens radieux, car ils conservaient l'espérance de mourir bientôt, le front serein, le sourire aux lèvres, traversèrent d'un pas tranquille et ferme leurs somptueux appartements.

— Chéri, disait Gilberte à son mari, lorsque ce soir minuit sonnera dans ta prison, va-t'en de ton côté, je m'en irai du mien, et un moment après nous nous retrouverons ensemble, et ensemble nous partirons pour ce merveilleux voyage à travers des mondes nouveaux, curieux et charmants, où nous irons revivre.

— C'est dit, chérie, répondait joyeusement Gilbert. A minuit sonnant, nous déménagerons tous deux gaiement de cet affreux monde-ci, où grandeurs, gloire et richesse ne nous laissent

au cœur que satiété, amertume ou dégoûts!

— Ainsi, à minuit, mon Gilbert!

— A minuit, ma Gilberte (1)!

— Les avez-vous entendus, monsieur? reprit à demi-voix le commissaire de police s'adressant au magistrat pendant que l'on faisait monter Gilbert et Gilberte dans le fiacre qui leur était destiné. Ils parlent de se tuer! il paraît que décidément il y a du sang dans leur affaire. Ils espèrent échapper, par le suicide, au supplice qu'ils méritent sans doute.

— Leur espoir sera trompé, répondit le magistrat. Les ordres seront donnés en conséquence : ils seront mis en cellule, et on leur enlèvera tout moyen d'attenter à leur vie; la justice aura son cours, et l'instruction dévoilera sans doute quelque sanglant mystère. Les renseignements pris sur eux, leur folie feinte, leurs projets de suicide, ne prouvent que trop que

(1) Quelle que soit notre opinion sur la question si controversée du *suicide*, acte innocent de nos jours au point de vue légal, puisque l'on ne fait plus de procès au cadavre, nous n'entendons point faire ici l'apologie du suicide; nous supposons simplement nos héros pénétrés de la foi qui, pendant des siècles, fut celle des Gaulois, nos pères, croyance dont le caractère primordial était un souverain mépris de la vie. — « Les Gaulois ne connaissent pas le mal de la mort; ils « sont persuadés que l'on ne meurt pas, » dit César dans ses Commentaires sur la guerre des Gaules. (De Bell. Gall., XVIII, § 2.)

c'est par un crime qu'ils se sont rendus maîtres de l'énorme fortune qu'ils dissipaient follement.

Gilbert et Gilberte, conduits par les agents de police, avaient descendu les degrés du vaste perron de l'hôtel, au milieu de leurs nombreux domestiques, consternés de l'arrestation de leurs maîtres, qu'ils adoraient. Les femmes de Gilberte sanglotaient, ainsi que Germain, le premier maître d'hôtel; d'autres serviteurs témoignaient de leurs regrets par de sourdes menaces contre les agents de police. et cinq ou six grands diables d'Anglais, taillés en hercules, et chargés du pansage des chevaux sous les ordres du piqueur Thompson, proposaient en mauvais français à leurs camarades d'aller prendre des fourches à l'écurie et de délivrer leurs maîtres par la force. Mais le nombre des sergents de ville imposa aux gens de l'hôtel, et empêcha toute manifestation hostile. Les deux époux s'aperçurent avec bonheur du touchant intérêt qu'ils inspiraient à leurs serviteurs, et la jeune femme, au moment où le fiacre allait se mettre en marche, avançant hors de la portière sa figure souriante et charmante, dit aux gens groupés sur le perron :

— Adieu, mes amis ! Nous vous avons rendus aussi heureux que nous l'avons pu. Nous en sommes récompensés en voyant votre chagrin

de nous quitter... Adieu... souvenez-vous de mon mari, Gilbert le lithographe, qui avait si bon cœur...

— Et surtout, rassurez-vous, mes amis, et ne nous plaignez pas, ajouta Gilbert en avançant sa tête auprès de celle de sa femme. Nous allons, Minette et moi, partir ce soir pour un charmant voyage... Adieu, mes amis... Souvenez-vous de ma femme, Gilberte la fleuriste, qui avait si bon cœur !

— En route! dit l'un des hommes de police, d'une grosse voix enrouée, au cocher de fiacre où se trouvaient les deux époux, en compagnie d'un autre agent placé sur le devant de la voiture. En route ! ils sont emballés... Tu *charges* pour le dépôt de la Conciergerie, mon vieux !

Le fiacre se mit en marche, tandis que les domestiques, rassemblés sur le perron de l'hôtel et presque tous pleurant, disaient d'une voix attendrie :

— Adieu, madame la fleuriste ! adieu, M. le lithographe !... Ah ! jamais, jamais nous ne retrouverons de si bons maîtres !

. . . . . .

II

Auguste Meunier et sa femme (ces deux envieux enrichis par Gilbert et Gilberte) occupaient, dans le haut de la rue Saint-Lazare, une petite maison de l'aspect le plus sombre. Cette demeure, adossée à un grand mur noirâtre, s'élevait au fond d'une cour où l'on entrait par une porte cochère flanquée de deux pavillons surbaissés. L'un avait autrefois servi de logement à un concierge, l'autre d'écurie ; mais Meunier ne possédait ni chevaux ni concierge. Nos deux envieux étaient devenus d'une avarice sordide, poussés par l'âpre et insatiable désir d'aug-

menter leur fortune déjà considérable, dans l'espoir de la voir un jour peut-être atteindre le chiffre de celle de leurs anciens amis.

Auguste et Juliette, afin d'assouvir leur dévorante soif de l'or, enduraient stoïquement les plus dures privations. Juliette suffisait aux soins du ménage, allant acheter tous les deux ou trois jours un pain, quelque peu de charcuterie, et remplir d'eau une cruche à la borne-fontaine voisine ; rapetassant ses vieilles hardes et celles de son mari, tenant ses écritures, et introduisant ses clients, annoncés par le bruit d'une sonnette communiquant de la porte cochère au rez-de-chaussée de la maison, seulement élevée d'un étage.

La clientèle de Meunier était assez nombreuse. En apparence, il faisait, comme on dit, l'escompte, mais en réalité il se livrait à une usure effrénée, afin d'augmenter sans cesse ses capitaux. Mis en rapport par ses anciennes relations avec un grand nombre de marchands, connaissant parfaitement *la place* de Paris selon l'expression consacrée, il ne prêtait qu'à bon escient son argent et à un intérêt exorbitant, spéculant particulièrement sur les terribles exigences des *fins de mois*, l'angoisse mensuelle des petits commerçants.

Ce n'était pas tout : Meunier, de connivence

avec d'autres entremetteurs placés dans un certain monde, prêtait de l'argent à des fils de famille, non pas à la légère, mais avec une circonspection extrême, et jamais sans des garanties de solvabilité tellement certaines, qu'il n'avait point encore *bu de bouillon,* ainsi qu'il disait dans son pittoresque langage. Il se tenait d'ailleurs très-habilement en garde à l'endroit des conséquences judiciaires que pouvaient avoir ses spéculations sévèrement qualifiées dans le code pénal, et grâce aux combinaisons familières à ses pareils, il savait parfaitement se sauvegarder de toutes poursuites pour délit d'usure.

Les deux avares se trouvaient en possession de leur maison, qu'ils occupaient seuls, ensuite d'une expropriation amenée par le non-payement d'un prêt hypothécaire fait par eux. Ils avaient d'abord hésité à rester possesseurs d'un immeuble d'un prix assez considérable au point de vue de leur avarice; mais cette petite maison isolée, située au fond d'une cour, entourée de hautes murailles, et dans laquelle l'on ne pouvait pénétrer que par une porte cochère, toujours soigneusement fermée et munie d'un guichet, à travers lequel Juliette, d'un œil soupçonneux, examinait les clients avant de les introduire; cette petite maison avait paru aux

deux époux réunir assez d'avantages pour qu'ils se décidassent à la conserver. Le rez-de-chaussée suffisait et au delà au logement des deux époux ; ils laissaient le premier étage inhabité. L'escalier qui y conduisait avait été muré pour plus de sûreté.

Rien ne peut donner une idée de la tristesse de cette demeure solitaire, dominée de tous côtés par les murs des maisons voisines, sorte de sépulcre où le soleil ne jetait ses rayons qu'en été ; mais, en hiver (et cette saison était venue), la noire humidité du brouillard ou le blanc linceul de la neige couvrait incessamment les pavés de la cour.

Il faisait nuit depuis peu de temps. Meunier et sa femme, retirés dans la chambre où ils couchaient, achevaient de dîner à la clarté d'une maigre chandelle. Malgré l'excessive rigueur du froid, l'on ne voyait pas une étincelle de feu dans la cheminée de cette vaste pièce, sombre et délabrée. La tenture de papier, décolorée par la vétusté, décollée çà et là par l'humidité, pendait en lambeaux à certains endroits. Un lit de fer, sans rideaux, garni d'une paillasse, d'un mince matelas, de draps sales et de l'une de ces grossières couvertures grises que l'on voit dans les casernes et les prisons, occupait le fond de la chambre. A côté de cette couche sordide, une

table de nuit boiteuse servait de dépôt à la panoplie de Meunier, composée d'une paire de pistolets à deux coups, chargés et amorcés, d'un long poignard et d'un fléau ou *casse-tête*. L'opportunité de cet arsenal s'expliquait par la présence d'une énorme caisse de sûreté, recouverte et doublée de fer, le meuble le plus apparent de cette chambre. Des nippes d'homme et de femme, qu'un chiffonnier eût hésité à ramasser, étaient appendues dans un coin à des portemanteaux, et au-dessous, sur le plancher, s'étalaient plusieurs paires de vieilles chaussures, racornies, éculées, crottées. Les fenêtres sans rideaux, comme le lit, et extérieurement défendues par d'épais barreaux de fer, étaient intérieurement garnies de volets renforcés de lames de tôle et percés de deux étroites meurtrières, à travers lesquelles Meunier pouvait faire feu en cas de tentative d'effraction. Le carrelage du sol, jadis rouge, mais alors d'une couleur terreuse, craquelé en vingt endroits, suintait l'humidité glaciale de cette demeure; humidité si intense, que la flamme jaunâtre de la chandelle placée sur la table à manger vacillait au milieu d'une sorte de brumeuse auréole. Sur cette table graisseuse on voyait une bouteille à demi remplie d'eau, deux assiettes fêlées, la moitié d'un pain de six livres, durci comme du biscuit de mer;

puis, formant *milieu*, un plat de faïence ébréché, contenant des bribes de charcuterie rance, dont l'exhalaison rendait plus nauséabonde encore l'odeur aigre et fétide répandue dans l'appartement.

Les deux avares, placés en face l'un de l'autre, recoquillés sur eux-mêmes, tremblaient de froid, quoique Meunier eût endossé par-dessus ses vêtements un vieux carrick jaunâtre, dont le collet relevé dépassait de beaucoup ses oreilles, cachées par un bonnet de soie noire, et que Juliette, en guise de capuchon, eût mis sur sa tête un vieux châle de tartan crasseux et déteint. Tous deux avaient le nez écarlate et les mains violettes. L'incurie de leur personne répugnait doublement, car ils étaient jeunes, et la figure de madame Meunier ne manquait pas de régularité ; mais l'ardente cupidité qui dévorait cette femme et son mari, les dures privations qu'ils s'imposaient, donnaient à leurs traits soucieux et amaigris une expression de sécheresse et de dureté repoussante. Les deux avares continuaient ainsi un entretien commencé :

— Nous, riches comme eux de dix millions ! disait Juliette avec un accent d'incrédulité ; c'est impossible !

— C'est très-possible au contraire, chère bonne. Comptons un peu, et tu vas voir. Nous

possédons, n'est-ce pas, à l'heure qu'il est, deux millions ? Je ne parle pas même des intérêts que nous leur avons fait *suer* depuis que j'escompte des valeurs. Donc, mettons deux millions, chiffre rond.

— Très-bien !

— Tu sais comme moi qu'une somme, grâce à ses intérêts capitalisés à cinq pour cent, est doublée en dix ans.

— Ensuite ?

— Donc nos deux millions étant placés à cinq pour cent et capitalisés, nous posséderons dans dix ans quatre millions au lieu de deux. Mais, comme je prête en moyenne à quinze, à dix-huit pour cent, en tablant au plus bas la capitalisation de ces intérêts à quinze pour cent, c'est donc cinq millions que nous posséderons dans dix ans ; lesquels cinq millions, capitalisés pendant dix autres années (en ne portant même le taux de leur intérêt qu'à cinq pour cent), nous constitueront une fortune de dix millions.

— C'est pourtant vrai ! Ainsi j'ai vingt-cinq ans, tu en as vingt-six, et avant l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, nous serons riches de dix millions ?

— Oui, ma bonne, et pour peu que nous vivions jusqu'à soixante ou soixante et dix ans, ce qui n'aurait rien d'étonnant, vu la vie sobre et

rangée que nous menons, juge un peu à quel chiffre énorme peut monter notre fortune.

— Auguste, en songeant à cela, j'ai une espèce d'éblouissement !... Dix millions !... quinze millions peut-être !...

— Ah ! dame ! voilà ce que c'est que l'ordre et l'économie !

Ce disant, Meunier, ne se trouvant sans doute qu'à demi rassasié, souffla dans ses doigts bleuâtres, engourdis par le froid, prit sur la table un couteau rouillé, afin de couper un morceau de pain vers lequel il allongea la main ; mais Juliette, sortant soudain de dessous son châle son bras osseux, étendit sur le pain ses maigres doigts aux ongles cerclés de noir, et dit à son mari d'une voix impérieuse et brève :

— Assez mangé ! nos six livres doivent durer jusqu'à après-demain.

— C'est vrai, répondit Meunier en hochant la tête et ramassant machinalement quelques miettes éparses autour de lui ; quelle femme d'ordre tu es !

Puis, tâchant de rire afin d'oublier sa faim, il reprit :

— Tu veilles sur le pain comme le dragon des Hespérides sur son trésor ! Cela me rappelle ce dîner au Café de Paris (jour fortuné où nous avons hérité notre premier million), cela me rappelle, dis-je, ce dîner au Café de Paris, où

tu veillais avec une si sévère sollicitude sur notre bouteille, afin que je n'en busse pas plus de la moitié... Hé! hé! hé! t'en souviens-tu?... C'est là que nous avons rencontré pour la première fois ce fameux Gilbert, qui, Dieu merci, en ce moment...

— Couchons-nous et éteignons notre chandelle qui brûle pour rien, reprit Juliette en se levant et interrompant son mari; nous aurons plus chaud dans notre lit, et on cause aussi bien sans y voir clair qu'à la lumière.

— Ah! chère bonne, je ne saurais trop te le répéter, t'en glorifier, tu es la femme d'ordre par excellence; tu as raison, couchons-nous et causons dans l'obscurité.

Meunier, après avoir inspecté les fermetures de la chambre, s'être assuré que ses pistolets étaient armés, commença de se déshabiller, tandis que sa digne compagne plaçait soigneusement dans un des tiroirs de la commode, servant de garde-manger, les bribes de la charcuterie rance et le restant de pain, afin de soustraire ces comestibles à la voracité des rats dont cette vieille maison était infestée; puis à peine Auguste fut-il au lit, que Juliette souffla prestement la chandelle en disant :

— Oh! moi, je me déshabille parfaitement bien sans y voir clair.

— Tu as raison, pas de gaspillage! reprit Auguste.

Et l'entretien des deux époux continua ainsi dans les ténèbres :

— A propos de ce *fameux* Gilbert et de sa non moins *fameuse* Gilberte, leur procès, dont parlent tous les journaux, ne finit donc pas? On tarde bien à les juger, nos chers *amis,* reprit Juliette avec un accent haineux. Te souviens-tu de ce souper qu'ils nous ont donné pour pendre la crémaillère de leur magnifique hôtel ?

— Si je m'en souviens? certes! et je m'en souviens avec délices, puisque sans l'atroce humiliation que ce luxe insolent nous a causée, nous ne serions pas, j'en suis certain, dans cette voie de prodigieux enrichissement où nous sommes aujourd'hui ! Car enfin, avoue-le, chère bonne, avant notre héritage, quand nous avions mille écus d'appointements, nous vivions comme de véritables prodigues en comparaison de notre vie actuelle; mais l'envie de devenir un jour peut-être aussi riches que ce fameux Gilbert qui nous écrasait de sa magnificence, nous a providentiellement donné le goût de l'ordre et de l'économie !

— Oh ! mes pressentiments ne me trompaient pas, va, Auguste, lorsque, après ce premier souper où ils nous avaient invités pour nous vexer,

je t'ai dit, la rage dans le cœur : « Patience, patience ! ils se donnent des airs de grands seigneurs, mais tôt ou tard il ne leur restera que les yeux pour pleurer ! Rira bien qui rira le dernier ! »

— C'est vrai, tu m'as dit cela, et en effet nous rions les derniers !

— Et nous rirons bien davantage quand ils seront envoyés aux galères comme des voleurs qu'ils sont, puisque ces millions dont ils étaient si fiers, ils les ont volés... Mais pourquoi donc tarde-t-on autant à les juger ?

— Mon huissier, qui lit les journaux de tribunaux, m'a dit que l'instruction se poursuivait toujours, mais que l'on n'avait pas encore trouvé assez de charges contre eux pour les mettre en jugement.

— Il faut que la justice soit fièrement bonasse alors ! reprit aigrement Juliette. Comment, ces malheureux-là, au moment de leur arrestation, ont manifesté l'intention de se suicider la nuit suivante, et cela ne suffirait pas à prouver combien ils sont coupables ?

— Heureusement, ils ont été veillés de si près, chacun dans sa prison, qu'ils n'ont pu accomplir leur dessein.

— Il n'en est pas moins vrai que leur projet de suicide montre qu'ils ont quelque crime à se

reprocher. Aussi j'en reviens là : comment la justice est-elle assez bonasse pour ne pas trouver de preuves contre eux?

— Elle en trouvera sans doute, chère bonne; espérons-le. Oh! je donnerais quelque chose pour assister à leur jugement, à leur ignominie! à eux qui se sont plu à nous humilier par leur luxe de grands seigneurs! luxe au milieu duquel ils affectaient un sans-gêne aussi insolent que s'ils avaient été habitués à cette existence princière, tandis que nous autres, dans les premiers temps de notre fortune inattendue, nous en étions quasiment honteux!

— Je suis comme toi, Auguste : je donnerais quelque chose pour jouir de leur honte, pour les voir sous mes pieds!

— Les impudents!... Quand on pense que, lorsque nous nous sommes brouillés avec eux, parce que, chaque fois que nous allions les voir, leur opulence nous souffletait, ils ont eu le front de nous dire : « Tenez, ne cherchez pas de prétextes; parlez franchement : avouez que vous enviez notre richesse, qu'elle est pour vous un crève-cœur, et que telle est la cause de votre rupture avec nous! » Ha, ha, ha! elle est belle maintenant ta richesse, fameux Gilbert!

— Ha, ha, ha! reprit Juliette avec un rire sardonique et méchant, elles sont fraîches, les

jolies toilettes que tu fais dans ta prison, fameuse Gilberte! toi qui étais toujours mise comme une duchesse!

— Ha, ha, ha! vous avez, à l'heure qu'il est, des premiers et des seconds maîtres d'hôtel qui vous servent des chauds-froids de canetons, n'est-ce pas?

— Et dans le préau de votre prison, vous vous promenez sans doute en voiture à quatre chevaux, conduits par votre premier cocher anglais! Ha, ha, ha!

Pendant quelques secondes, le rire strident et aigu des deux envieux, triomphants de haine, troubla seul le silence des ténèbres. Soudain à ces rires cruels se joignit le bruit de la sonnette, qui, de la porte cochère, communiquait au rez-de-chaussée. Dix heures à ce moment tintaient à une horloge lointaine.

— Qui peut venir maintenant? dit Juliette. Jamais nous ne recevons personne le soir.

— Eh bien, celui qui se trouve à notre porte y restera! Du diable si je me lève pour aller lui ouvrir! Sonne, mon gaillard, sonne!

— Sonne... sonne! En vérité je t'admire avec ton sang-froid! répondit aigrement Juliette. Et si l'on casse la sonnette?... Ah, mon Dieu! on va la casser! ajouta-t-elle avec crainte. Entends-tu cet infernal carillon?... On va tout briser!...

Un instant ! moi, je ne veux pas d'un pareil dégât... Je vais mettre fin à cela.

— Quelle femme d'ordre ! dit Auguste en sentant sa femme s'élancer hors de son lit. Mais tu vas t'enrhumer en traversant la cour : il neige. Laisse-moi aller à ta place.

— Mon Dieu, mon Dieu ! on va tout casser ! Encore des réparations ! Comme si ce n'était pas assez de celles de la toiture, à peine finies d'avant-hier ! s'écria Juliette avec angoisse en marchant dans l'obscurité pieds nus et cherchant à tâtons des allumettes pour allumer sa chandelle, tandis que le carillon redoublant d'activité devenait de plus en plus menaçant pour l'existence de la sonnette.

— Mais je te répète que tu vas t'enrhumer, chère bonne ! Je vais me lever.

— Ah, je les tiens ! s'écria Juliette.

Mais en vain elle frotta sur la table l'extrémité phosphorescente des allumettes : les cinq premières ne prirent pas feu.

— Cinq allumettes de perdues ! murmurait l'avaricieuse avec dépit. Il fait si humide ici ! mais du feu serait bien autrement coûteux que la perte de quelques allumettes... Enfin ! ajouta-t-elle en voyant l'étincelle jaillir cette fois.

Elle alluma la chandelle ; puis, s'accroupissant à terre, elle ramassa soigneusement les cinq

allumettes, qu'elle posa sur la table en disant à son mari :

— Tu les effileras par le bout ; elles te serviront de cure-dents ; toi qui en demandes toujours, tu pourras cette fois t'en régaler !

— Quelle femme d'ordre ! et qu'elle est prévenante ! s'écria Meunier.

Aussi, dans l'élan de son admiration, fit-il de nouveau un mouvement pour sortir du lit en disant :

— Non, chère bonne, je ne veux pas que tu sortes : tu peux avoir froid, tomber malade...

— Et si tu tombes malade, toi, répondit Juliette en passant à la hâte un jupon sale et chaussant de savates ses pieds nus ; oui, si tu es malade, qui est-ce qui fera l'escompte?

Puis jetant un cri d'effroi en entendant le carillon redoubler de violence :

— Ah ! de ce coup-ci, la sonnette ne résistera pas !...

Ces craintes furent trompées, mais la sonnerie continua, violente, précipitée. Juliette, s'enveloppant alors à la hâte d'un manteau rapiécé, souleva d'une main virile les crochets de fer qui assujettissaient la porte au dedans, tandis que Meunier lui criait :

— Et surtout n'ouvre pas ; vois et parle seulement à travers le judas... Mais quoi ! tu sors

sans lumière... tu risques de te heurter à l'échelle que ces maudits couvreurs ont laissée dans la cour!

— J'y prendrai garde... Je n'ai pas besoin de lumière : le vent ferait couler la chandelle ou l'éteindrait, et il faudrait encore perdre des allumettes pour la rallumer, reprit Juliette. Sois tranquille : je connais les êtres.

— A la bonne heure! mais défie-toi de cette diable d'échelle! cria Meunier à Juliette qui sortit précipitamment. Ah! quelle femme! quelle femme! répéta-t-il en se fourrant sous sa couverture afin d'échapper à la bise glaciale et pénétrante qui sifflait à travers la porte laissée ouverte par sa compagne. Sortir sans lumière, de crainte de voir couler sa chandelle, et utiliser des allumettes *ratées*, en faisant avec elles des cure-dents!... Ah! je l'avoue humblement, auprès de Juliette je ne suis qu'un dissipateur.

Puis prêtant l'oreille :

— Dieu merci, notre sonnette est sauvée!... cet infernal carillon a cessé... Mais qui peut venir ainsi sonner à cette heure?

Bientôt madame Meunier rentra en toute hâte. Elle était hideuse à voir : d'épais flocons de neige couvraient le vieux tartan dont elle avait à demi enveloppé sa tête, et qui laissait apercevoir quelques mèches de cheveux tombant

sur son visage bleui par le froid. Les traits empreints d'une détestable joie, cette mégère, en rentrant dans la chambre, s'écria d'une voix haletante :

— Auguste!... Auguste!... c'est le *fameux* Gilbert!...

— Que dis-tu? s'écria Meunier en se dressant sur son séant, Gilbert?

— Je l'ai vu par le judas, à la lueur de la lanterne de la rue... il a l'air d'un mendiant! il est en guenilles! il crève de faim!... Quel bonheur!

— Mais il s'est donc échappé de prison? Il faut le faire arrêter!... Que vient-il faire ici?

— « Madame Meunier, ouvrez-moi, par pitié! Je m'adresse à vous au nom de notre ancienne amitié! Je meurs de faim, de fatigue et de froid! » m'a-t-il dit.

« Moi, je lui ai répondu :

« — Attendez là... je vais aller parler à mon mari. Hein, Auguste, est-il assez aplati, assez écrasé, ce fameux Gilbert! Il faut le recevoir pour le mettre sous nos pieds! Allons-nous nous venger!

— Le laisser entrer? y penses-tu! Il vient peut-être pour nous voler? reprit Meunier en jetant un coup d'œil sur ses pistolets chargés. Il se sera pour sûr évadé de prison.

— Raison de plus. Faisons-le entrer chez nous, et pendant que, ne se défiant de rien, il causera avec toi, moi, j'irai chercher la garde.

— Tiens, c'est une bonne idée!

— Mais auparavant, nous aurons eu le bonheur de le mettre sous nos pieds, cet insolent qui nous a tant humiliés!

— C'est dommage que ça ne soit pas plus beau ici... pour le vexer davantage.

— Et ça donc? reprit Juliette en indiquant du geste la caisse de fer renfermant leur trésor; est-ce que ça ne vaut pas les plus beaux meubles?... Oh! il faudra ouvrir notre caisse devant lui pour que le cœur lui en saigne!

— Attends... je me lève aussi, reprit Auguste en endossant à la hâte quelques vêtements. Gilbert, malgré son air de mendiant, peut avoir fait cacher aux environs quelques bandits, qui, une fois la porte ouverte, entreraient de force avec lui, afin de nous voler et de nous assassiner. Je vais prendre mes pistolets sous mon carrick.

— C'est inutile, va! Il a l'air abattu, abîmé de chagrin et de misère... il pleurait en me disant : « C'est au nom de notre ancienne amitié que je viens à vous! »

— Il n'importe! pas d'imprudence! soyons sur nos gardes!

— Et surtout, dès qu'il sera entré, ayons l'air d'oublier notre brouillerie passée pour le mettre en confiance...

— Oui, car sans cela, il ne nous raconterait pas ses chagrins.

— Et quand il nous aura tout dit, nous l'écraserons sous notre mépris. Et puis, vois-tu! s'il s'est échappé de prison, il nous l'avouera, ne se défiant pas de nous, et alors nous le ferons arrêter... J'aurai l'air de sortir pour quelque chose, et je courrai au poste voisin chercher la garde.

— C'est ça, accueillons-le d'abord en ami, afin qu'il nous fasse ses confidences.

— Notre chandelle s'usera pendant cet entretien, mais nous pouvons, vu les circonstances, nous permettre ce luxe-là, et nous donner la comédie du fameux Gilbert devenu mendiant! Seulement, quel dommage que sa coquine de femme manque à la fête!

— Que veux-tu, chère bonne! il faut se contenter de ce que le ciel nous envoie. Allons, viens! reprit Meunier, qui, pendant cette conversation, s'était, ainsi que Juliette, complétement vêtu. Nous poserons la chandelle par terre, derrière la porte de la maison : sa lueur suffira pour guider jusqu'ici le fameux Gilbert.

Ce disant, les deux avares sortirent de la

chambre, Juliette portant le luminaire, qu'elle abritait avec sa main, et Auguste tenant sous son carrick ses deux pistolets armés. Au dehors, la nuit était profonde, la bise glaciale; la neige, tombant à gros flocons, formait une couche épaisse et cachait les pavés de la petite cour. Juliette laissa son flambeau près du seuil de la maison et suivit son mari. Celui-ci, s'approchant du judas pratiqué dans l'épaisse porte cochère, vit, à la lueur de la lanterne voisine, Gilbert abrité dans le renfoncement de la voussure de la porte. Meunier, prenant alors un ton apitoyé, dit à travers le guichet :

— Comment, c'est vous, mon pauvre Gilbert ?

— Meunier, par pitié ! ouvrez-moi ! répondit d'une voix navrée ce malheureux de qui les dents claquaient de froid. Vous êtes ma dernière espérance !

— Je vais vous ouvrir, mon bon ami; mais cette maison est isolée, nous craignons les rôdeurs de nuit; ne voyez-vous personne dans la rue ?

— Non, répondit Gilbert en grelottant sous ses haillons; vous pouvez vous assurer par vous-même qu'il n'y a personne dans la rue.

Meunier suivit ce conseil, et, la main sur la détente de l'un des pistolets qu'il tenait cachés

sous son carrick, il entre-bâilla suffisamment la porte, jeta au dehors un regard rapide ; après quoi, s'effaçant, il dit à Gilbert :

— Venez vite, mon pauvre ami, et prenez garde à l'échelle qui est là-bas près de la maison.

Gilbert entra, et le lourd battant de la porte cochère se referma pesamment.

Gilbert, suivant les pas de ses amis, arriva dans leur chambre, dont l'aspect sordide ne le frappa pas tout d'abord.

L'époux de Gilberte semblait arrivé au dernier terme de la douleur et de la misère. Coiffé d'une vieille casquette couverte de neige, vêtu d'une blouse presque en lambeaux, d'un pantalon souillé de boue tombant à peine à sa cheville, et laissant voir ses pieds demi-nus, violacés de froid, à demi enveloppés de chiffons débordant des chaussures éculées rattachées avec des ficelles ; le visage livide, la barbe longue et drue; ses cheveux collés aux tempes par l'humidité de la neige fondue , et les traits empreints d'un sinistre désespoir , ce malheureux eût apitoyé les cœurs les plus durs. Aussi les deux envieux échangèrent-ils un sourire de haine triomphante, en se montrant du regard cet homme qui, par son luxe princier, avait autrefois si cruellement excité leur envie.

Meunier, déposant avec précaution ses pistolets chargés sur sa table de nuit auprès de laquelle il se tint assis, car il se sentait peu rassuré par l'aspect effrayant de Gilbert, lui dit, au moment où celui-ci tombait anéanti sur une chaise :

— Eh bien! mon pauvre ami, vous avez donc décidément quitté votre magnifique hôtel?

— Et cette jolie madame Gilberte, ajouta Juliette, comment se porte-t-elle? J'espère qu'elle est toujours charmante, élégante et pimpante!

Les deux envieux, malgré leur résolution de cacher d'abord leurs méchants ressentiments, les trahissaient involontairement; mais, de leurs paroles, une seule parvint au cœur de Gilbert; ce fut le nom de sa femme. A ce nom, il poussa un cri déchirant, cacha sa figure entre ses mains et fondit en larmes.

Il se fit un silence de quelques instants.

Auguste et Juliette eurent ainsi le temps de réfléchir à la façon imprudente dont ils venaient d'ouvrir l'entretien, et de reconnaître que, dès leurs premiers mots, ils avaient failli dévoiler la secrète pensée de leur vilaine âme, risquant ainsi de refouler les confidences de leur hôte au lieu de les attirer par une feinte compassion. Meunier, adressant donc un signe d'intelligence

à sa femme, prit la main de Gilbert et lui dit d'une voix qu'il tenta de rendre affectueuse :

— Courage, mon pauvre ami, courage! Nous avons eu nos torts, vous avez eu les vôtres; mais aujourd'hui tout est oublié, parole d'honneur!

— Certainement ! reprit Juliette ; nous ne nous souvenons maintenant que des premiers jours de notre amitié.

— Voyons, cher ami, contez-nous vos peines.

— Ne nous cachez rien. Oh ! il faut nous dire tout, absolument tout... après quoi Auguste et moi nous aviserons aux moyens de vous être utiles, si nous le pouvons, mon bon M. Gilbert.

Rien de plus prompt à l'attendrissement et à la confiance qu'une âme désolée. Aussi l'infortuné, relevant son visage baigné de larmes, répondit avec effusion :

— Ah! mes amis, je ne m'étais pas trompé en comptant sur votre ancienne amitié pour nous...

Puis s'interrompant avec un sanglot :

— Mon Dieu, mon Dieu! je dis toujours *nous,* comme si ma petite Gilberte était là, près de moi, comme autrefois !... Mais non, non! elle n'y est plus! murmura-t-il d'une voix déchirante, elle n'y est plus!

— Et où est-elle donc? demandèrent à la fois les deux envieux; qu'est-elle donc devenue?

— Hélas ! je n'en sais rien!

Et les sanglots de Gilbert le suffoquaient.

— J'ignore où elle est à présent... Paris est si grand!... Où la chercher? où la trouver?... Un moment j'avais espéré que, ayant la même pensée que moi, elle serait aussi venue à vous; mais je m'étais trompé : vous ne l'avez pas vue?

— Hélas! non! répondit Juliette. Pauvre madame Gilbert!... à son âge et si gentille, seule ainsi dans ce grand Paris, éloignée de vous qui ne la quittiez jamais! Que peut-il lui être arrivé?... Rien que de penser à cela, on se forge toutes sortes d'idées noires et funèbres!... c'est effrayant!

— Oh! oui, c'est effrayant! reprit Gilbert en frissonnant.

Et il s'écria d'un air presque égaré :

— Ne me parlez pas de cela; je ne veux pas qu'on me parle de cela!... c'est trop affreux!

Puis, se reprenant, il ajouta d'un ton suppliant :

— Si, si, parlons de cela, mes *amis!* parlons de ma femme!... Pardon, ayez pitié de moi... je suis comme un fou... Ah! misère de moi!

Et il porta ses poings crispés à ses tempes.

— Misère de moi! c'est trop souffrir!

Auguste et Juliette savouraient cette douleur désespérée, buvaient ces larmes amères; mais leur soif de vengeance s'en irritait encore.

— Calmez-vous, mon bon Gilbert, reprit Meunier. Voyons, contez-nous vos peines... Nous savons, il est vrai, la plus grande de toutes probablement, votre séparation d'avec votre femme... mais ce n'est pas tout. Que vous est-il donc arrivé depuis cette fête à laquelle nous avons assisté dans votre magnifique hôtel?

— Vous savez, M. Gilbert, cette superbe fête?... Votre chère petite femme portait ce soir-là une éblouissante parure de rubis et de diamants... et une robe de... Mais, pardon, ajouta Juliette, nous étions convenus de ne pas parler de votre aimable compagne, afin de ne pas augmenter vos chagrins. C'est qu'aussi elle était, lors de cette fête-là, si charmante, si rayonnante, votre jolie Gilberte... que le souvenir m'en est toujours resté!...

Le malheureux, chaque fois qu'on lui parlait de sa femme, tressaillait aussi douloureusement qu'un homme blessé de qui l'on titillerait la plaie vive avec un fer brûlant. Cependant, surmontant cette douleur atroce et rassemblant ses forces épuisées, il répondit d'une voix oppressée :

— Vous ignorez, je le vois, que Gilberte et moi nous avons été arrêtés.

— Ah ! mon Dieu ! arrêtés !... Et pourquoi cela ?

— L'on nous a demandé l'origine de notre fortune : nous avons répondu la vérité. Elle était, je l'avoue, si invraisemblable, que l'on ne nous a pas crus. L'on ne pouvait pas nous croire. Conduits en prison, chacun dans une cellule séparée, nous étions convenus, ma femme et moi, de nous tuer ce soir-là au premier coup de minuit.

— Vous tuer !... mais c'est horrible !... Et pourquoi vous tuer ?

— Pour aller... *ailleurs*.

— Que voulez-vous dire, mon cher ami ? Expliquez-vous.

— C'est inutile : vous ne me comprendriez pas... Notre projet, dont malheureusement nous ne nous étions pas cachés, n'a pu être exécuté. En arrivant dans ma cellule, l'on m'a mis la camisole de force. Minuit a sonné... l'heure était passée... on traitait, dans sa cellule, ma femme de la même façon que moi. Le rendez-vous que nous nous étions donné pour nous en aller ensemble de cet odieux monde-ci étant manqué, nous n'avons pu convenir d'un autre départ, puisque, à dater de ce jour, jusqu'à celui où

nous avons été remis en liberté, nous avons toujours été renfermés, Gilberte à Saint-Lazare, moi à la Force. Aucune communication verbale ou écrite n'était possible entre nous, et l'on nous interrogeait séparément, afin que nous ne pussions pas concerter nos réponses...

— Ainsi vous avez été relâchés de prison?

— Oui, mes amis, après plusieurs mois passés au milieu des bandits. On nous avait accusés de devoir notre fortune au vol, peut-être même au meurtre ; mais, après de nombreux interrogatoires et les recherches les plus minutieuses sur notre compte, on a été forcé de reconnaître que nous n'avions ni volé ni tué, et nous avons été remis en liberté.

— Mais vos biens?

—Tout est encore provisoirement resté sous le séquestre ; on n'a pu trouver, il est vrai, aucun fait à notre charge, mais la justice demeure persuadée que nos biens appartiennent à d'autres qu'à nous, et elle les garde, afin de pouvoir les rendre un jour à ceux qu'elle suppose en être les maîtres légitimes.

— Du moins, reprit Meunier, la justice vous a laissé une fortune suffisante pour vivre, vous et votre femme?

— Non, l'on ne nous a rien laissé, absolu-

ment rien! répondit Gilbert avec accablement. Voilà pourquoi, malgré notre rupture, mes amis, et après beaucoup d'hésitations, je me suis résolu à venir à vous.

— Comment, M. Gilbert, dit Juliette avec un feint accent d'amitié blessée, vous avez hésité à venir à nous?

— Oh! c'est mal, ajouta Meunier, c'est très-mal!

— Je l'avoue, j'ai eu tort de douter de votre amitié, car, après tout, et peut-être encore mon reproche n'était-il pas fondé, si, autrefois, vous avez envié notre magnificence, hélas! aujourd'hui ce sentiment doit faire place à la compassion. Mais j'y songe, ajouta Gilbert en commençant à remarquer le misérable aspect de cette demeure et en jetant autour de lui un regard surpris; peut-être, mon Dieu! avez-vous aussi été frappés dans votre fortune?

— Oh! rassurez-vous! se hâtèrent de répondre à la fois les deux époux. Vous n'avez pas à nous plaindre! au contraire!

— Tant mieux, mes amis!... J'avais craint... que...

— Que nous fussions ruinés, parce que nous sommes pauvrement logés?... Non, non, rappelez-vous ce que nous vous disions autrefois, Juliette et moi : « Nous n'avons aucun goût pour

le luxe; nous sommes des gens d'ordre, nous autres! »

— Deux mots, mes amis, pour vous expliquer le service que je viens vous demander.

— Parlez, mon cher ami.

— L'instruction n'ayant pu trouver la moindre charge contre nous, on a été obligé de nous remettre en liberté. Ma première question est de demander au geôlier de la Force dans quelle prison se trouvait ma femme. Il me répond qu'elle était sans doute à Saint-Lazare. Je cours à Saint-Lazare, et là j'apprends que Gilberte a, dans la matinée, quitté cette maison, en compagnie d'une vieille femme, libérée comme elle, et qui se chargeait, me dit-on, de la conduire à l'endroit où j'étais détenu. Je reviens en hâte à la Force : ma femme n'y a pas paru. Cependant, je l'y attends assez longtemps; puis, lassé de l'attendre, je m'imagine qu'elle me cherche dans les autres prisons, où je me rends en hâte, espérant l'y rencontrer aux environs de l'une ou de l'autre! Vain espoir! Enfin, de guerre lasse, à la tombée de la nuit, je reviens à la Force : hélas! deux heures auparavant Gilberte s'y est présentée, mais, instruite de mon départ, elle a fondu en larmes en s'éloignant. Jugez, mes amis, de mon désespoir!

— Ah! nous en jugeons... nous le compre-

nons, nous l'apprécions : il devait être atroce! atroce!

— Que faire? que résoudre? Où et comment retrouver ma femme au milieu de l'immensité de Paris?

— Que d'horribles angoisses vous avez dû éprouver! hein?

— Vous deviez être cent fois plus malheureux qu'en prison, n'est-ce pas?

— Oh! oui, j'ai cruellement souffert, allez, mes amis! Du matin au soir, j'arpentais Paris, ne pouvant plus compter désormais que sur le hasard pour retrouver Gilberte. La nuit venue, brisé de fatigue, je me retirais dans quelque méchant garni, où je ne pouvais pas même dormir, tant j'étais bourrelé. Tantôt je me disais : « Ma femme, désespérée de ne pas me revoir, s'est peut-être décidée à sortir de ce monde-ci pour aller m'attendre ailleurs. »

— Si je vous comprends bien, vous craigniez qu'elle se fût suicidée?

— Oui, et j'étais sur le point de me débarrasser aussi de la vie. Mais bientôt je me disais : « Et si au contraire Gilberte, espérant me rejoindre, est restée en ce monde-ci, et que moi j'en sorte?... »

— Naturellement, ce n'était guère le moyen de vous rencontrer, mon pauvre ami!

— Je me résignais donc à vivre; mais de quelle vie! Lors de mon arrestation, je n'avais pas d'argent sur moi. Le seul objet de quelque valeur qui fût en ma possession était une paire de petits boutons de chemise en or et en rubis : je les vendis quarante francs. Je tirai encore une modique somme de la vente de mes habits, déjà fort usés par mon séjour en prison ; j'achetai les vêtements que vous voyez sur moi, et qui maintenant tombent en lambeaux. Dieu sait si je ménageais mes ressources ! Je couchais, moyennant quatre sous, dans d'horribles garnis, pêle-mêle avec des vagabonds et des voleurs ; je mangeais pour deux sous de pain et je buvais l'eau des fontaines.

— Ah ! mon cher Gilbert, ce n'était plus le temps des chauds-froids de canetons, servis dans des plats de vermeil par votre premier maître d'hôtel... hein ?

— Ce n'était plus le temps de votre superbe chambre à coucher, tendue de damas ponceau, avec son grand lit de bois doré, et ses trois fenêtres donnant sur votre beau jardin ! ajouta Juliette non moins méchamment que son mari.

Ces méchancetés, Gilbert ne les remarqua pas. Abîmé dans son désespoir, il vit dans l'évocation du souvenir de sa magnificence une comparaison assez naturelle entre le présent et le passé,

arrachée sans doute à ses amis par un touchant intérêt pour sa position du moment. Aussi reprit-il :

— Oui, ma chute a été cruelle! Jamais je n'avais connu cette misère affreuse où vous me voyez réduit! jamais je n'avais souffert du froid et de la faim! jamais je n'avais traîné dans la boue des ruisseaux mes pieds meurtris et presque sans chaussure! Mon travail, par bonheur, m'avait toujours mis à l'abri d'une pareille détresse. Mais, hélas! mes angoisses, mes souffrances sont doublées par cette pensée que sans doute ma femme les partage! Mon Dieu! elle aussi, elle a faim et grelotte sous ses haillons! elle aussi, elle me cherche, elle use ses pieds sur les pavés sans pouvoir me retrouver! Misère de moi! misère de moi!

Et de nouveau les sanglots de Gilbert éclatèrent.

— Eh! mais, j'y pense, mon pauvre ami, reprit Meunier, vous avez peut-être faim?

—Quel fâcheux contre-temps! se hâta d'ajouter Juliette; il ne nous reste pas une bouchée de pain à la maison, et il est si tard que toutes les boutiques sont fermées...

— Depuis hier soir... je n'ai bu que de l'eau, reprit Gilbert. En entrant chez vous, j'avais des tiraillements d'estomac douloureux... ils se sont

un peu calmés; l'émotion que m'a causée notre entrevue, la certitude où je suis maintenant d'être secouru par vous, mes amis, m'ont fait un peu oublier ma faim!

A ces mots, qui montraient l'espoir que Gilbert mettait en eux, les envieux échangèrent un regard d'ironie féroce, et Meunier reprit :

— Comment ne vous êtes-vous pas adressé, dans votre malheur, à tous ces gens du grand monde qui assistaient à vos fêtes? Car vous receviez chez vous des ducs, des princes, des marquis!

— Des princesses, des marquises, des duchesses! ajouta Juliette afin de rendre plus cruelle à leur hôte cette énumération aristocratique si dérisoire en ce moment. Est-ce que vous croyez que tout ce beau monde, qui jadis emplissait votre hôtel, vous aurait chassé comme un mendiant, mon pauvre M. Gilbert?

— Et puis, enfin, reprit Meunier, parmi tant de personnes que vous avez généreusement obligées de votre bourse, ne pouviez-vous pas recouvrer quelque chose?

— J'avais pensé d'abord à notre intendant, comblé par nous de libéralités; mais, en allant m'informer de lui à l'hôtel d'Orbeval, j'appris par les gardiens du séquestre que M. Guêpier

avait quitté Paris. Il me restait quelque espérance en madame de Saint-Marceau...

— Cette grande cantatrice qui chantait à vos admirables concerts, où l'on faisait de si bonne musique? dit Juliette. Mon Dieu, était-ce donc beau! On se serait cru à l'Opéra... Eh bien, madame de Saint-Marceau, que vous a-t-elle répondu?

— Nous lui avions prêté environ deux cent mille francs, afin de la mettre à même de se séparer de son mari, qui lui rendait la vie insupportable. Je me suis rendu chez cette dame, et là, malheureusement, j'ai appris que, le jour même où nous venions de lui rendre le service dont je vous parle, elle avait eu, avec M. de Saint-Marceau, une dernière entrevue si pénible, que, après une effroyable crise nerveuse, cette pauvre femme était tombée dangereusement malade. Les médecins, un moment, désespérèrent de la sauver. Cependant, elle ne mourut pas, mais resta très-souffrante et dut quitter Paris pour passer l'hiver en Italie et renoncer au théâtre, sinon pour toujours, du moins pour très-longtemps. Elle comptait nous rembourser sa dette sur ses appointements. La somme est donc perdue pour moi. Lorsque je me rendis chez madame de Saint-Marceau, je possédais encore une vingtaine de francs, grâce auxquels

je pouvais retarder d'humiliantes démarches dont la seule pensée me révoltait. Il y a cinq jours, après avoir, comme d'habitude, erré dans Paris à la recherche de Gilberte, j'ai été passer la nuit dans un mauvais garni de la rue de la Bibliothèque, et, pour la première fois, depuis plusieurs nuits, j'ai dormi profondément. Mon camarade de lit, profitant de mon sommeil, m'a volé le peu d'argent qui me restait. Le jour venu, je me suis réveillé sans un sou.

III

— Alors, avant de me décider à mendier, continua Gilbert, je me suis rendu chez le marchand qui me faisait autrefois travailler...

— Sans reproche, mon cher ami, interrompit Meunier, il me semble qu'à votre place cette pensée me serait venue plus tôt, afin de ménager du moins vos petites ressources, au lieu de vous amuser à flâner, ainsi désœuvré, sur le pavé de Paris.

— M'amuser à flâner désœuvré ! répéta Gilbert avec amertume. Hélas ! il le fallait bien. Sans cela, comment espérer de retrouver ma

femme ? Mon Dieu ! vous oubliez donc que je ne songeais pas à autre chose ? Et puis, d'ailleurs, bourrelé comme je l'étais, est-ce que j'avais la tête et l'esprit assez calmes pour me mettre tranquillement au travail ?

— C'est juste. Pardon, je ne pensais pas à cela.

— Hélas! cette incapacité de travail ne m'a été que trop tôt démontrée. M. Maurice, mon ancien patron, m'accueillit d'abord très-mal : la police était allée chez lui aux renseignements sur mon compte ; les journaux avaient retenti du bruit de mon arrestation, et quoiqu'il me vît en liberté, il conservait encore des doutes sur ma probité. Cependant, vaincu par mes prières, il consentit à me donner du travail chez lui, puisque j'étais sans asile. Je m'installe, une gravure sous mes yeux, ma pierre devant moi, mes crayons à mes côtés. Mais quelle torture ! Pendant que je suis assis là, me disais-je, peut-être le hasard m'aurait fait rencontrer Gilberte! Oh! cette idée, voyez-vous, m'obsédait sans relâche. Assis devant ma table, j'avais l'esprit à la recherche de ma femme. Je pleurais; les larmes, obscurcissant ma vue, me permettaient à peine de distinguer mon modèle. Mon crayon vacillait dans ma main ; je tremblais comme si j'avais eu la fièvre ; mes jambes tressaillaient

d'impatience. Être cloué là, immobile! Quand je ne pouvais espérer de retrouver ma femme qu'en errant dans les rues!

— Le fait est, mon pauvre ami, que ce devait être pour vous un fier supplice!

— Pourtant le travail seul pouvait vous donner du pain, et peut-être le moyen de vous remettre à la recherche de votre femme, ajouta Juliette. Vous avez raison, M. Gilbert, c'était une cruelle torture!

— Oui, c'était affreux, mes amis! Je ne pouvais rien faire; le temps se passait, j'attendais avec frayeur le retour de mon patron... Enfin il entre; mon sang ne fait qu'un tour.

« — Eh bien, me dit-il en s'approchant, où en sommes-nous?

« Et jetant les yeux sur ma pierre, il y voit le commencement d'une esquisse dont aurait eu honte un débutant.

« — Comment! s'écria-t-il courroucé, je pousse la pitié jusqu'à vous donner du travail, et voilà comment vous reconnaissez mes bontés! Vous me gâtez une pierre qu'il me faudra repolir!

« Alors je lui explique, en pleurant, pourquoi le travail me devenait impossible.

« — Je vous plains, me répondit-il, mais à cela je ne peux rien. Voilà vingt sous. Revenez

quand vous aurez l'esprit assez tranquille pour travailler. Je tâcherai de vous employer...

« Les vingt sous m'ont aidé à vivre pendant quatre jours. Afin de ménager cette dernière ressource, je n'ai couché dans un garni qu'une nuit sur deux ; les autres, malgré le froid, je les ai passées errant dans les rues, à chaque pas trébuchant de fatigue, de sommeil et de douleur, car, faute de bas et de bonnes chaussures, à force de marcher, mes pieds sont meurtris, saignants. Je les ai entortillés comme j'ai pu avec des chiffons que j'ai ramassés. Hier soir, il me restait un sou : j'ai acheté un morceau de pain ; j'ai passé la nuit sous la petite arche du pont Notre-Dame. Ce matin, à mon réveil, car j'avais fini par sommeiller engourdi par le froid, j'ai regardé la rivière... Sans mon incertitude sur le sort de ma pauvre Gilberte, je ne serais pas resté une minute de plus dans cet horrible monde-ci ! Ah ! si ma femme eût été avec moi, il y a longtemps que nous serions partis ! Enfin, je ne désespérais pas de la retrouver. Mes pieds endoloris pouvaient à peine me porter : je les ai frottés avec de la neige. Cela m'a un peu soulagé. Je me suis alors décidé, malgré ma répugnance, à aller tendre la main à l'un de ces gens du grand monde que nous recevions chez nous. Le prince de Marsan m'avait, dans le

temps, paru bon homme. Je vais frapper à la porte de son hôtel ; je demande à lui parler, à lui-même. Le concierge, voyant mes guenilles, me chasse de la cour avec mépris. Une pareille réception devait m'attendre partout ailleurs. Accablé de désespoir, je me couchai sur l'un des bancs de pierre placés de chaque côté de la porte de l'hôtel de Marsan, et replié sur moi-même, je restai là dans une sorte d'agonie, entendant parfois les passants dire de moi :

« — Voilà un ivrogne qui cuve son vin.

« Après quelques heures d'anéantissement, je ne sais comment ma pensée s'est arrêtée sur vous, mes amis. « La cause de notre brouille a été légère, me suis-je dit ; au fond, leur cœur est bon ; ils sont autrefois venus à nous, quand ils nous croyaient pauvres ; et aujourd'hui, j'en suis sûr, ils auront pitié de moi. » Lorsque j'ai pris cette résolution, il faisait nuit : je me suis traîné jusqu'à la demeure que vous occupiez lorsque nous nous fréquentions si souvent ; là, j'ai su votre adresse, et je suis venu... Telle est, mes amis, ma triste histoire. Quant à ce que j'attends de vous, le voici : quelques vêtements, des chaussures, un morceau de pain, le matin, avant que je me mette en course pour chercher Gilberte ; le soir, à mon retour, quelque chose à manger ; puis, pour la nuit, un matelas dans

un coin de votre maison... C'est peu pour vous... ce sera tout pour moi. Grâce à vous, je pourrai sans doute retrouver ma femme, et alors, mes amis, elle et moi, nous ne vous serons pas longtemps à charge... Nous irons vivre *ailleurs,* car nous avons assez de ce monde-ci ! »

Les deux envieux avaient écouté le récit de Gilbert avec une joie haineuse.

Juliette reprit, espérant porter un dernier coup à ce malheureux :

— Ainsi vous voilà réduit à l'aumône, vous autrefois si riche?... Avec quelle rage vous devez regretter votre immense fortune !

— Nous y avions volontairement renoncé avant que l'on vînt nous arrêter, répondit Gilbert en secouant mélancoliquement la tête. Nous voulions seulement nous assurer deux mille cinq cents livres de rente et reprendre notre vie d'autrefois.

— Renoncer volontairement à vos millions! s'écrièrent à la fois les deux avares ; c'est impossible !

— Vous cherchez à vous consoler en disant cela !

— Vous vous mentez à vous-même !

— Ah! mes amis, cette résolution ne vous surprendrait pas si vous saviez les soucis, les dégoûts, la satiété qui, chez ma femme et chez

moi, avaient succédé au premier enivrement de notre fortune! Je la regrette, non pour nous, mais pour les pauvres gens qu'elle aurait secourus : nous voulions l'abandonner à la ville de Paris ; elle se serait chargée d'employer utilement nos richesses. Ah! ce que je regrette amèrement, ce que ma pauvre Gilberte, si elle est encore en ce monde-ci, regrette comme moi, c'est cette modeste aisance, mêlée de travail ; cette vie paisible, occupée, où nous aurions peut-être trouvé le bonheur que nous avons si longtemps cherché là où il n'était pas pour nous! Oui, tel était notre dernier vœu : une modeste et laborieuse aisance dont plus que jamais je sens le prix, à cette heure où j'ai subi les humiliations, les douleurs d'une détresse affreuse que nous avions toujours ignorées, et dont en ce moment ma femme souffre aussi sans doute!

Cette pensée lui brisant de nouveau le cœur, Gilbert cacha son visage entre ses mains et sanglota en murmurant :

— Misère de moi! misère de moi!

Les deux envieux s'entre-regardèrent avec une expression de dépit courroucé. L'infortuné ne regrettait aucunement l'immense richesse dont il se voyait dépossédé; il n'ambitionnait qu'une modeste aisance. Les envieux, persuadés de la réalité de ce vœu, grâce à l'irrésisti-

ble accent de sincérité qui régnait dans les paroles de leur ami, s'exaspéraient contre lui : leur vengeance leur échappait ! c'est en vain qu'ils lui diraient :

« Tu es réduit à une misère atroce, toi jadis si magnifique ; nous sommes restés millionnaires, et nous jouissons de ton abaissement, de tes regrets furieux d'être dépouillé de tes grands biens ! »

Cette déception redoublant la haine d'Auguste et de Juliette, ils voulurent du moins frapper Gilbert à un endroit plus sensible que celui de la perte de sa fortune. Meunier recula la table de nuit, où il déposait ses armes, la plaça hors de la portée de Gilbert, dont il redoutait la prochaine indignation, prit un pistolet et s'approcha silencieusement de sa caisse de fer, qu'il ouvrit.

A ce bruit, Gilbert releva son visage baigné de larmes, qu'il tenait caché entre ses mains, et se trompa sur la pensée de Meunier, car, en le voyant ouvrir sa caisse, il lui dit dans l'effusion de sa reconnaissance :

— Non, non, généreux amis, je n'ai nullement besoin d'argent. Je vous le répète : quelques vêtements, des chaussures, un morceau de pain et un abri, voilà tout ce qu'il me faut, tant que je n'aurai pas retrouvé ma Gilberte.

Puis, remarquant seulement alors le pistolet que Meunier tenait, il ajouta fort surpris :

— A quoi bon cette arme que vous avez à la main, mon cher Auguste?

— Ne faites pas attention, mon cher Gilbert : c'est une simple mesure de précaution.

— Contre qui ?

— Contre vous peut-être, mon tendre ami !

— Contre moi !... que voulez-vous dire?...

— Vous voyez les valeurs contenues dans cette caisse?

Et il lui montrait du doigt, rangés sur des tablettes, de gros sacs gonflés d'écus, de nombreux rouleaux d'or, enveloppés de papier blanc et servant à maintenir sur ces tablettes de non moins nombreux paquets de billets de banque.

— Vous voyez ces richesses, poursuivit donc Meunier; elles ne constituent pas la dixième partie de notre fortune; elle est complétée par ces immenses valeurs de portefeuille, le meilleur papier de Paris, renfermé dans ces cartons : je vous les montrerai de loin, si vous voulez.

— Mais, encore une fois, s'écria Gilbert, qu'est-il besoin d'ouvrir cette caisse?

— Nous sommes si mal logés, voyez-vous, mon excellent ami, que peut-être, malgré nos affirmations, vous pourriez vous imaginer que

nous sommes à peu près aussi gueux que vous.

— Dieu merci, il n'en est rien, ajouta Juliette. Nos deux millions nous ont déjà rapporté plus de cent quatre-vingt mille francs. A la fin de l'année, ils nous auront rapporté plus de deux cent cinquante mille francs, et dans vingt ans nous serons riches de dix millions, juste la somme que vous possédiez lorsque vous nous écrasiez de votre luxe insolent! s'écria cette mégère, le visage hideux de haine triomphante.

Et ne pouvant contenir plus longtemps ses exécrables ressentiments, elle ajouta en éclatant d'un rire sardonique, tandis que Meunier refermait soigneusement sa caisse :

— Ah, ah, ah! les voilà aujourd'hui, traînant la guenille dans les ruisseaux et crevant de faim, ce *fameux* Gilbert, qui se donnait des airs de prince! et cette *fameuse* Gilberte, qui se donnait des airs de duchesse, avec ses falbalas et ses diamants! Oh! que je suis heureuse de les voir dans cette misère atroce! Mon Dieu! que je suis donc heureuse!

Ces derniers mots furent prononcés par Juliette avec un accent de si épouvantable sincérité que Gilbert ne put retenir un cri douloureux, tant la délicatesse de son âme était cruellement atteinte. Il comprenait alors que les deux envieux l'avaient en apparence cordiale-

ment accueilli, afin d'attirer sa confiance et de lui porter ensuite un coup doublement cruel, en l'insultant dans sa misère. Aussi, un moment accablé, il cacha sa figure entre ses mains pour ne plus voir Juliette et s'affaissa sur son siége en gémissant.

— Ah! seigneur Gilbert! reprit à son tour Meunier, toujours armé, se mettant pour ainsi dire sur la défensive et faisant signe à Juliette de se retrancher derrière lui; ah ! vous avez le front de venir nous demander l'aumône, après nous avoir insolemment humiliés par votre magnificence ! Ah! vous nous avez impudemment reproché d'être des envieux !... Vraiment, seigneur Gilbert, nous étions envieux de vos superbes voitures?... Eh bien ! maintenant, c'est vous qui enviez nos vieilles savates!... Ah! nous étions envieux de votre élégance et des ébouriffantes toilettes de votre femme?... Eh bien, maintenant, c'est vous qui enviez notre défroque !... Ah ! nous étions envieux de votre table somptueuse servie en vermeil?... Eh bien, maintenant, c'est vous qui enviez les miettes de notre pain !... Ah ! nous étions envieux de votre demeure princière?... Eh bien, maintenant, c'est vous qui enviez une poignée de paille pour vous coucher dans notre grenier!... Ah, ah, ah! c'est très-drôle! nous en rirons longtemps.

— Ah, ah, ah! nous en rirons toujours! reprit Juliette. Car, voyez-vous, seigneur Gilbert, c'est très-drôle, mais surtout très-bête à vous d'envier ainsi nos vieilles savates, parce que vous ne les aurez pas, nos vieilles savates!

— Ni un lambeau de notre défroque, seigneur Gilbert!

— Ni une miette de notre pain, seigneur Gilbert!

— Ni une poignée de paille dans notre grenier, seigneur Gilbert! Et vous allez vous retirer à l'instant, car si vous osiez vouloir rester chez nous et nous menacer, prenez garde! je suis armé... Oui, si vous ne sortez pas d'ici sur l'heure, ma femme va chercher la garde, et nous vous faisons arrêter, misérable mendiant!

Les craintes de Meunier étaient vaines. Gilbert ne s'emporta pas, ne menaça pas; brisé de fatigue, épuisé de besoin, il n'aurait pas même eu la force de se livrer aux mouvements violents de la colère, mais il n'en ressentait pas, non! Son coude sur son genou, son front dans sa main, il jeta sur les deux envieux, sans changer de position, un regard où se peignaient à la fois la tristesse, le dégoût, le dédain, nuancés cependant d'une sorte de compassion profonde, et il reprit d'une voix sourde:

— Ah! l'argent!... toujours l'argent!... Voilà

pourtant un homme et une femme que notre bon cœur a enrichis. Nous les avons faits deux fois millionnaires...

— Vous, s'écria Meunier, vous nous avez enrichis !... Quelle audace !

— Laisse-le donc dire ! reprit Juliette ; la tête déménage, la misère et la rage le rendent fou !

— .....Quel funeste cadeau, ma pauvre Gilberte et moi, nous leur avons fait, à ces gens-là, en leur donnant ces deux millions ! poursuivit Gilbert sans s'arrêter à l'interruption d'Auguste et de sa femme. Avant d'être enrichis par nous, cet homme et cette femme étaient bons. Cette bonté a même survécu, chez eux, aux premiers jours de leur richesse... Nous croyant pauvres, ils sont venus à nous ; mais, instruits de notre grande opulence, ils l'ont enviée. Cela devait être, je ne peux pas leur en vouloir. L'opulence excite, chez presque tous les hommes, une haineuse envie. Une fois entrée dans le cœur de ces deux malheureux, l'envie les a dénaturés, les a dépravés ! Elle a engendré la haine, l'avarice, la mauvaise foi ! Afin de thésauriser pour devenir aussi riches que nous, ils sont devenus fripons, usuriers ! ils se sont privés du nécessaire ! Presque vêtus de haillons, ils vivent dans l'ordure ! Ils ont perdu le sommeil, ils ne dor-

ment que d'un œil, dans la crainte d'être volés! Ils s'entourent d'armes, ils défendent leur repaire à grand renfort de verrous, de barres de fer ! Pauvres gens ! pauvres gens !... Quel triste cadeau nous leur avons fait, en leur donnant ces deux millions ! Ah ! l'argent ! l'argent !...

— Vois-tu, Juliette, ce gueux-là fait le fou pour pouvoir impunément nous injurier, reprit Meunier atteint au vif par les calmes et tristes paroles de Gilbert.

Et s'adressant à lui, furieux :

— Sors d'ici, mendiant, ou je te jette à la porte !

— Hélas ! ajouta Gilbert en secouant mélancoliquement la tête , vous ne comprenez pas ma mansuétude. C'est que, voyez-vous, le complet détachement de cet horrible monde-ci , et la certitude d'en sortir lorsqu'il nous répugne par trop, nous rendent très-compatissants... Et puis, de bons que vous étiez, je vous ai rendus méchants en vous enrichissant : c'est ma faute... J'ai étouffé sous ces deux maudits millions ce qu'il y avait de sentiments généreux dans votre âme, je vous ai à jamais privés de toutes sortes de douces émotions. Mon Dieu, oui ! Tenez, entre autres : avouez que ce jour où, au *Café de Paris,* touchés de la délicatesse de ma Gilberte, qui avait refusé de boire du vin de Cham-

pagne de peur de vous humilier, vous êtes venus cordialement nous offrir votre bourse ; avouez qu'alors vous ressentiez au cœur quelque chose de doux, de bon, que vous ne ressentez pas en ce moment, tant s'en faut ! Et cependant vous contentez votre haine ! et cependant vous triomphez à la vue de ma misère, à moi jadis si magnifique ! et cependant vous me chassez de chez vous, mourant de faim et de froid, par cette nuit d'hiver ! Eh bien ! malgré tout cela, non, vous n'êtes pas heureux... non, et au fond de l'âme, vous préférez ce bon mouvement qui, au *Café de Paris,* vous rapprochait de nous.

— T'en iras-tu ! s'écria Meunier exaspéré, car il s'avouait que Gilbert disait vrai : t'en iras-tu !

— Laisse-le donc divaguer ! s'écria Juliette, irritée du secret remords de son mari ; remords qu'elle devinait sans le partager, car jamais nous n'égalons les femmes ni en méchanceté ni en bonté. Ce va-nu-pieds veut faire le philosophe ! C'est un niais ! Comparer le plaisir que nous avons eu à lui offrir un prêt de quarante sous, au ravissement que nous éprouvons aujourd'hui en l'écrasant, ce fameux Gilbert, dont le luxe nous a tant de fois souffletés ! C'est stupide ! S'il disait qu'il manque à nos délices de ne pas voir, de nos yeux, la fameuse Gilberte comme

lui dans la boue, oh! à la bonne heure! il serait dans le vrai!

— Voilà un sentiment bien affreux! reprit Gilbert en secouant la tête. Pauvre Meunier! vivre avec une pareille femme! Allons, décidément, vous valez encore mieux qu'elle!... Et penser que vous étiez tous deux, au demeurant, d'assez bonnes gens avant la venue de ces deux maudits millions! Mais l'argent!... ah! l'argent!

Gilbert fit un mouvement pour se lever de dessus sa chaise et quitter la maison; mais ses pieds endoloris, ses jambes affaiblies ne purent le supporter : il trébucha et retomba sur son siége.

— Ce n'est pas, vous le voyez, la volonté de m'en aller d'ici qui me manque! ajouta-t-il avec un sourire navrant, et en essayant par un pénible effort de se soulever de nouveau. Meunier, votre bras, s'il vous plaît; votre bras, mon ancien ami! Aidez-moi du moins à me traîner jusqu'à la porte de votre maison!

A ces mots prononcés par Gilbert sans fiel, sans ironie et avec une résignation touchante, Meunier, malgré sa dureté, malgré sa haine, se sentit ému. Il baissa les yeux devant le regard de son hôte et hésita devant cette odieuse cruauté: « Donner l'appui de son bras à un ancien ami, presque hors d'état de se soutenir, afin de le

conduire hors de la demeure d'où on le chassait. »
L'avare chercha même dans sa poche une pièce de dix sous! mais Juliette, devinant l'émotion et la pensée généreuse de son mari, le saisit par le bras en lui disant d'une voix aigre :

— Éclaire-nous !... je me charge de le mener jusqu'à la porte... ce fameux Gilbert !

L'avare, confus de ce bon mouvement, ne répondit mot, baissa la tête, prit la chandelle, se disposant à marcher le premier.

— Et vos pistolets ? lui dit durement Juliette. S'il y avait dans la rue quelque malfaiteur embusqué, et qu'il voulût forcer la porte au moment où nous l'ouvrirons ?

Meunier alla vers la table de nuit, où étaient déposées ses armes, puis, un pistolet d'une main, le flambeau de l'autre, il se dirigea vers la porte de la chambre, tandis que Juliette disait à Gilbert :

— Allons, debout, debout! Si vous *faites* le fatigué, nous vous porterons sur une chaise.

Et elle tendit son bras osseux à son hôte ; celui-ci, grâce à un dernier effort, parvint à se soulever, s'appuya pesamment sur le bras de Juliette, qui ne fléchit point, et, avec son aide, se traînant plutôt qu'il ne marchait, il sortit de la chambre.

— Dites donc, madame Meunier, reprit-il en

cheminant lentement, nous nous donnions aussi le bras, ce beau soir où nous montions le perron de l'hôtel d'Orbeval pour pendre la crémaillère de notre nouvelle demeure.

— J'allais vous le dire... vous m'avez volé ce souvenir-là, reprit Juliette avec un dépit cruel. Vos gens, en grande livrée, vous attendaient rangés en haie, et vos deux suisses, hallebarde en main, ouvraient à deux battants la grande porte du vestibule. C'est malheureux, vous n'aurez pas de suisses ici pour ouvrir la porte qui va se refermer sur vous, fameux Gilbert!

— Je le sais bien, mon Dieu, je le sais bien, madame Meunier! mais laissez-moi vous dire une chose avant de nous quitter : vous avez prononcé tout à l'heure des mots si cruels, si naïvement cruels, que je suis forcé de reconnaître qu'il y a chez vous un fonds de mauvais naturel.

— Vraiment! vous croyez cela?

— Vraiment, je crois cela : mais je crois aussi que, sans l'envie qui vous a mordue au cœur, pauvre femme, et sans ces maudits millions, dont la fatale possession a développé de mauvais instincts sommeillant dans votre âme, ils y seraient probablement demeurés toujours assoupis. Oui, faute d'occasion de devenir une

méchante femme, vous seriez restée à peu près bonne. C'est pour vous dire que, en me séparant de vous, je vous pardonne, madame Meunier. Ces maudits millions ont, voyez-vous, causé tout le mal... Et pourtant, je vous le jure, en vous enrichissant, nous avons obéi à un mouvement généreux. Ah! si nous avions su alors comme à présent ce que c'est que l'argent... soyez tranquilles, allez ! vous ne seriez pas millionnaires! Il faut donc madame Meunier, nous pardonner comme je vous pardonne.

— Voyez donc, fameux Gilbert, quel temps affreux! s'écria Juliette, ne sachant que répondre, et exaspérée par la placidité de son hôte.

Et du doigt elle lui montrait, à travers la porte ouverte par Meunier, de blancs tourbillons de neige, fouettés par une bise glaciale au milieu des ténèbres :

— Quel froid noir! comme il neige ! ajouta-t-elle avec un accent de triomphe farouche, tandis que son mari, déposant son flambeau derrière la porte de la maison, se mit en devoir d'accompagner sa femme, lui disant :

— Prends bien garde à cette diable d'échelle que les couvreurs ont laissée près du grand mur...

— C'est bon... c'est bon! reprit sèchement Juliette; on n'est pas aveugle!

Et traversant la cour remplie de neige, elle

se dirigea, soutenant toujours les pas de Gilbert, vers la porte cochère, dont les pesants verrous furent tirés par Meunier; après quoi il l'entr'ouvrit prudemment.

Juliette, abandonnant alors le bras de Gilbert, lui dit avec un éclat de voix impitoyable :

— Bien le bonsoir, fameux Gilbert !

Et la porte se referma sur ce malheureux, qui, aveuglé par la neige, alla trébucher au milieu de la rue, où il glissa et tomba sur le pavé couvert de verglas. Alors, sentant ses forces l'abandonner il murmura d'une voix éteinte :

— O ma Gilberte ! je vais te devancer ou te rejoindre dans l'un de ces mondes inconnus où l'on va renaître... Mon seul regret est de partir seul pour ce voyage !

Au moment où la porte cochère s'ouvrit et se referma sur Gilbert, trois hommes à figures sinistres venaient de s'embusquer dans l'angle d'un mur avoisinant la demeure des deux avares.

IV

Les trois hommes cachés dans le renfoncement de la muraille, voyant Gilbert trébucher, puis tomber au milieu de la rue, en sortant de la maison des deux avares, et rester pendant quelques moments étendu sans mouvement sur le pavé, prirent ce malheureux pour un homme ivre. Ses haillons leur ôtèrent toute tentation de le voler, et ils se concertèrent à voix basse, se disant :

— On est encore éveillé dans la maison, puisque l'on vient d'en chasser cet ivrogne.

— Les gens éveillés s'endorment ; il n'est pas minuit ; il faut attendre.

— En nous faisant la courte échelle, nous escaladerons facilement le coin de muraille qui est entre le pavillon de gauche et la maison voisine.

— Et tu crois que la cheminée... ?

— Tu es plus gros que moi, et tu y passerais. Je l'ai examinée lorsqu'il y a six jours, j'ai été remettre des ardoises sur le toit. J'ai laissé exprès mon échelle dans la cour.

— Pourvu que ces gueux-là n'aient pas fait barrer l'intérieur de la cheminée!

— Silence! rencognons-nous. Voilà le pochard qui remue!

Gilbert, en effet, après quelques moments d'anéantissement, se remit sur son séant. La froideur de la neige sur laquelle il était tombé le ranima. Il rassembla ses esprits et se dit :

— Je ne mourrai pas encore cette fois-ci : allons jusqu'au bout, cherchons Gilberte jusqu'à ce que mes pieds ne puissent plus me porter... courage!... Mais que faire? où aller? Ah! jadis nous étions pauvres, mais nous avions du moins un abri! Oh! pauvre petite chambre où nous avons passé des jours si heureux, combien je te regrette!

Cette pensée amena dans l'esprit de Gilbert le

souvenir de la mère Badureau, bonne et honnête créature malgré ses excentricités.

—Allons frapper à sa porte, se dit-il soudain. Le jour où nous avons quitté la maison, j'ai enrichi cette brave femme en lui donnant cinquante mille francs enveloppés dans un papier qu'elle ne devait ouvrir que longtemps après, en prononçant certaines paroles cabalistiques. Hélas! nous étions si gais alors! Peut-être ne me refusera-t-elle pas ce que Meunier et sa femme viennent de me refuser : un asile et du pain!... Pourvu qu'elle soit restée portière de notre ancien logis! pourvu que celle-là aussi n'ait pas été dépravée par l'argent! Allons, un dernier effort pour me traîner, si je le peux, jusque-là!

Et Gilbert, se relevant péniblement, résolut de se rendre rue de l'Université.

Peu de temps après qu'il eut quitté les abords de la maison des avares, les trois hommes, embusqués jusqu'alors dans le renfoncement d'un mur, se mirent en devoir de l'escalader en se faisant, l'un à l'autre, la courte échelle.

Gilbert, se reposant presque tous les cent pas, car ses pieds endoloris lui causaient de vives souffrances, ne parcourut que très-lentement le long trajet qui sépare la rue Saint-Lazare de la rue de l'Université.

— Pourvu que madame Badureau soit encore portière de la maison ! se répétait-il avec angoisse, craignant la ruine de sa dernière espérance.

Enfin il arrive devant son ancien logis à une heure avancée de la nuit. Épuisé par ce dernier effort, il sonne à plusieurs reprises : la porte reste fermée. Le malheureux, désespéré, allait tomber d'épuisement au seuil de la maison, lorsque soudain s'ouvre une petite fenêtre donnant extérieurement sur la rue et intérieurement dans la soupente de la portière, et il entend la voix courroucée de celle-ci s'écriant :

— Si vous touchez encore à ma sonnette, malfaiteur que vous êtes, je crie au feu et à l'assassin !

— C'est moi, ma bonne madame Badureau... moi, Gilbert, votre ancien locataire ; ne reconnaissez-vous pas ma voix ?

— C'est vous, enfin ! Ah ! jour de Dieu, c'est bien heureux !... Attendez un moment ; je passe un jupon et une camisole, car, jeune homme... vous êtes un jeune homme. Ah ! vous pouvez vous vanter de m'avoir causé de fameux cauchemars ! ajouta la portière en refermant la petite fenêtre.

— Je suis sauvé ! se dit Gilbert, oubliant ses souffrances ; je trouverai là un abri, du repos,

et je pourrai me remettre à la recherche de ma pauvre femme !

Bientôt la porte cochère s'ouvrit. Gilbert la poussa, et, l'ayant refermée, se dirigea vers la loge, au seuil de laquelle se tenait madame Badureau, abritant sa chandelle de sa main ; mais à la vue de son ancien locataire hâve et pâle, vêtu de haillons, couvert de neige, en un mot méconnaissable, elle poussa une exclamation d'épouvante et s'écria :

— C'est un voleur !... il m'a trompée !... A la garde ! à l'assassin !

Gilbert, craignant que ces cris ne missent en émoi les habitants de la maison, se décida, non sans regret, à repousser la portière dans l'intérieur de sa loge, tout en disant :

— Reconnaissez-moi donc... regardez-moi bien... ne craignez rien... Au nom du ciel, calmez-vous !...

A chacune de ces paroles, la frayeur de madame Badureau s'apaisait, et, reculant à mesure que Gilbert avançait, elle élevait d'une main encore tremblante sa chandelle à la hauteur de la figure du nouveau venu afin de mieux l'envisager ; aussi, ne conservant plus aucun doute sur son identité, elle dit, d'un ton à la fois grondeur et soulagé, sans songer à s'étonner de la misérable apparence de son interlocuteur :

— Enfin, vous voilà donc ! vous êtes encore un joli garçon... avec vos *bri-bri,* vos *bra-bra,* vos *brou-brou,* et VOS CINQUANTE MILLE FRANCS, qui depuis tant de nuits m'ont empêchée de fermer l'œil et m'ont donné des rêves à m'hérisser les cheveux sur la tête !

Et, sans remarquer la surprise de Gilbert, elle s'élança vers sa soupente, y grimpa, bouleversa son lit, ses matelas, ses couvertures, y compris son chat ROBINET, dont elle se servait en guise d'édredon, et qui tomba du haut en bas en poussant un miaulement courroucé, auquel madame Badureau resta profondément insensible. Fouillant alors dans sa paillasse, elle retira de ses profondeurs un petit paquet enveloppé dans un vieux bas soigneusement ficelé ; puis *dégringolant* lestement, malgré son âge, l'escalier qui conduisait à sa soupente, elle remit à Gilbert stupéfait... le vieux bas, en disant avec un accent d'inexprimable allégement :

— Reprenez votre dépôt. Jour de Dieu ! vous m'ôtez un fameux poids de dessus *l'estomaque...* un poids de cinquante mille livres !...

Et, s'extasiant de ce jeu de mots, elle ajouta :

— Oh ! un calembour ! J'ai zévu bien des malheurs, mais c'est le premier que je me permets de ma vie. Ce que c'est pourtant que la joie, jeune homme !

Ces mots de l'honnête créature : *reprenez votre dépôt,* furent pour Gilbert une révélation. Madame Badureau, n'ayant pu croire au don d'une somme si considérable, relativement à son humble position, avait regardé comme confié à sa probité cet argent au sujet duquel son ancien locataire ne s'était autrefois expliqué que vaguement; et ce dépôt, elle le rendait intact, toute joyeuse d'être dégagée d'une pesante responsabilité.

Les larmes vinrent aux yeux de Gilbert.

— Ah ! pensait-il, combien à cette heure je regrette tant de largesses tombées entre des mains indignes ! j'aurais pu récompenser cette rare honnêteté... Mais après tout, cette somme, destinée dans ma pensée à madame Badureau, lui appartient; reprendre ce qu'elle regarde comme un dépôt, c'est presque la voler ! Non, non, jamais !... Et cependant, hasard étrange ! cet argent représente cette rente qui, jointe aux fruits de notre travail, devait nous assurer la modeste aisance où, grâce aux conseils de madame Louise, nous espérions enfin trouver le bonheur ! Et si je parvenais à rejoindre ma femme, qui sait si nous ne tenterions pas une dernière épreuve avant de quitter ce monde-ci... O espérance ! tu me fais dévier du droit chemin ! Je suis faible ! Je n'ai pas la force de m'é-

lever jusqu'à l'héroïsme du devoir absolu... Mais Gilberte ! Gilberte !... Ah ! du moins, je saurai de mon mieux reconnaître la probité de l'excellente créature qui me rend à l'espoir... à la vie !...

Ces réflexions s'étaient présentées à l'esprit de Gilbert avec la rapidité de la pensée, et il venait à peine de recevoir le dépôt des mains de la portière, que celle-ci lui dit :

— Vite... vite... jeune homme, comptez la somme et voyez si rien ne manque au magot : je veux en avoir le cœur net !

— Brave et digne femme, me faites-vous l'injure de croire que je doute de votre probité ?...

— Jeune homme, il faut que vous ayez le cœur fièrement dur !... vous devez supposer que la langue me démange, à cette fin de vous demander comment il se fait que vous courez les rues de Paris, par un temps où l'on ne mettrait pas un chien dehors, vêtu comme un mendiant. Je ne peux vous parler de cela et d'autres choses que lorsque vous aurez vérifié ce magot, ce qui me laissera l'esprit tranquille. Et vous ne le vérifiez pas !

— Soit, madame Badureau ; mais pendant que je compterai l'argent, puisque vous l'exigez, de grâce, donnez-moi un morceau de pain, un verre d'eau. Je meurs de faim, de soif et de

fatigue; je n'ai rien mangé depuis hier soir.

— C'est-y Dieu possible! s'écria la portière.

Et courant à un petit buffet, elle en tira une jatte de bouillon froid, un morceau de veau, du fromage, du pain, une demi-bouteille de vin, prit dans sa commode une serviette bien blanche, une timbale et un couvert d'argent dont elle ne se servait qu'aux grands jours, et avec empressement s'occupa de préparer cette réfection sur une petite table. Gilbert, déroulant le vieux bas, y trouvait le dépôt, entouré de cinq ou six enveloppes successives, composées de papier et de chiffons, toutes ficelées, reficelées avec des cordons de toutes natures. Madame Badureau, dans la crainte d'être volée, s'était naïvement ingéniée à sauvegarder du moins le contenu par le contenant. Enfin, il déroula le papier dans lequel il avait lui-même autrefois placé les cinquante billets de mille francs. Aucun d'eux ne manquait, ainsi qu'on le pense.

La possession de cette somme, si insignifiante auprès de l'énorme fortune dont il jouissait autrefois, causait à Gilbert une satisfaction profonde. Ce n'était plus cet éblouissement vertigineux, malsain pour l'âme et pour l'esprit, que donne la possession imprévue, imméritée, d'une fortune immense que l'on n'a point gagnée; ce n'était plus ce mirage étincelant, à travers le-

quel on ne voit que jouissances matérielles, désordonnées, sans autres limites que celles de la satiété ou de l'impossible. Non, dans cette somme, complément nécessaire de son labeur, Gilbert voyait cette modeste aisance qui permet le délassement après le travail, les nobles et salutaires plaisirs de l'intelligence, les distractions indispensables à l'homme longtemps occupé, une alimentation simple et salubre, un logis sans luxe, mais propre et riant, une garantie contre le chômage, une épargne qui permet d'obliger l'amitié ou de secourir l'infortune, et enfin le repos et la sécurité de la vieillesse. En un mot, dans cette laborieuse aisance, Gilbert voyait le bonheur, cet idéal si opiniâtrément, si instinctivement rêvé, cherché, convoité, parce qu'il est le but et la fin de l'humaine espèce, et que, moyennant éducation, travail et probité, l'homme a droit au bonheur renfermé dans ces modestes limites.

Est-il besoin de dire que, pour Gilbert, cette félicité n'existait que partagée avec sa Gilberte?

Il achevait de feuilleter les derniers billets de banque, lorsque madame Badureau s'approcha de lui, tenant le gobelet d'argent qu'elle venait de remplir de vin sucré.

— Jeune homme, lui dit-elle, le compte y est-il?

— Oui, madame Badureau ; je le savais avant d'avoir compté ces billets.

— Bon, maintenant je ne réponds plus, Dieu merci, du scélérat de magot, et à cette heure, avalez-moi ça, c'est du vin sucré, ça vous remettra l'*estomaque ;* je ne vous donnerai pas à manger tout de suite : ça vous ferait du mal; il faut rester sur votre faim, jusqu'à ce que le vin sucré ait fait son effet.

Gilbert suivit ce sage conseil et s'en trouva bien; ranimé, réchauffé par un breuvage réconfortant, il sentit diminuer les douloureuses contractions de son estomac affamé ; puis l'espérance et le revirement soudain de sa mauvaise fortune aidèrent puissamment à la cure commencée par madame Badureau. Celle-ci, voyant les traits de son ancien locataire se colorer légèrement, quoique parfois il frissonnât sous ses haillons couverts de givre et de neige, lui dit, frappée d'une idée subite :

— J'ai là, dans mon armoire, des effets presque neufs qui ont appartenu à défunt Badureau : il y a des chemises toutes blanches ; je vous prêterai une paire de chaussons de lisière; voulez-vous vous changer ? je vas vous donner les effets, et je regrimperai dans ma soupente. Mais ne craignez rien pour la convenance, jeune

homme : je fermerai mes rideaux, et je ne regarderai pas.

Gilbert accepta l'offre avec reconnaissance, et tandis que la portière regagnait prestement sa soupente, il put, grâce à la défroque de feu Badureau, qui se trouvait à peu près de sa taille, troquer ses guenilles pour des vêtements secs. Après cet échange, il éprouva autant de bien-être que de délassement.

— Est-ce fait? dit la voix de la digne femme, retranchée derrière ses rideaux ; puis-je revenir?

— Certainement, madame Badureau.

— Ah! jeune homme ! fit-elle en descendant de son échelle, si les voisins savaient qu'un joli garçon comme vous a fait sa toilette dans ma loge, quels cancans! Hé bien, quoi donc, après tout? est-ce que je ne suis pas libre de moi-même? Ah çà, maintenant, vous voilà séché; prenez quelques cuillerées de bouillon froid, une vraie gelée, comme vous voyez; deux doigts de vin par là-dessus, et dans un quart d'heure je vous permettrai une petite tranche de veau et quelques bouchées de pain.

— Quel bon cœur vous avez! reprit Gilbert en se conformant aux instructions que lui donnait madame Badureau avec une sollicitude

presque maternelle; quels soins vous avez de moi !

— Jeune homme, est-ce que vous n'êtes pas mon bienfaiteur ?

— Moi ?

— Et vos deux mille francs ?

— Quels deux mille francs ?

— Ceux que vous m'avez jetés, une nuit, par un des carreaux de ma loge, quand vous étiez un prince polonais déguisé, que vous avez même cassé d'un coup de poing, et que j'ai placés à la caisse d'épargne.

— C'est vrai, pensa Gilbert; j'avais oublié cette libéralité. Allons, cela me console un peu de ne pouvoir mieux récompenser la probité de cette excellente femme !

— Allez, jeune homme, j'ai *zévu* bien des malheurs, mais jamais celui d'être ingrate. J'ai donc placé vos deux mille francs à la caisse d'épargne. Ainsi, du moins, quand je ne serai plus bonne à garder une porte, chien de métier, c'est vrai !... mais où est attachée la chèvre, il faut qu'elle broute... je pourrai me retirer aux *Petits-Ménages,* au lieu de balayer les ruisseaux comme tant d'autres pauvres vieilles, avec une pelle attachée sur le dos en manière de guitare... Et encore bien heureuse est-on quand on peut

dans ses vieux jours travailler dans les ruisseaux !

— J'espère que, si je retrouve ma pauvre femme, vous aurez une retraite préférable à celle des Petits-Ménages.

— Comment! si vous retrouvez votre femme?... vous l'avez donc perdue?... Au fait, elle n'est pas avec vous, et ça me semble tout drôle de ne pas vous voir ensemble, vous qui n'alliez jamais l'un sans l'autre. Et puis enfin cette débine où vous êtes... tandis que vous saviez avoir cinquante mille francs ici en dépôt! Enfin, je n'y comprends rien !... je m'y perds !

— En peu de mots, voici notre triste histoire. Vous avez dû savoir que ma femme et moi nous avons été arrêtés, puisque vous avez été interrogée par la justice?

— Ne m'en parlez pas! j'en ai été aux cent coups! La première fois que le commissaire est venu ici me faire jaboter sur votre compte, j'ai dit tout ce que je savais sans penser à mal, d'autant plus que je croyais que le gouvernement envoyait aux renseignements sur vous, parce qu'il voulait vous décorer, jeune homme. Étais-je simple! Enfin, j'ai eu vingt fois sur le bout de la langue l'envie de déclarer au commissaire que j'avais le magot, tant il me cauchemardait! Mais

je me suis interrogée et je me suis répondu : Motus! Monsieur Gilbert, mon bienfaiteur, m'a dit : « Madame Badureau, prenez ce paquet; « vous l'ouvrirez dans quatre-vingt-dix jours, « en disant trois fois : *bri-bri, bra-bra, brou-* « *brou,* et vous verrez un tour comme vous « n'en avez jamais vu! » Mais à propos de ça, il faut que vous sachiez ce que j'ai fait. Le quatre-vingt-dixième jour venu, je dis trois fois : *bra-bra, bri-bri, brou-brou.* J'ouvre le paquet, qu'est-ce que j'y trouve? Cinquante mille francs! Le fait est que je n'avais jamais vu de tour de cinquante mille francs. Je crois d'abord que c'est une farce; je prends un billet, je m'en vas chez le changeur, mais il me garantit que le billet est bon. C'est alors que je me suis dit : « Motus! je n'y comprends rien du tout, « mais si mon bienfaiteur m'a remis cet argent, « c'est pour que je le lui garde. C'est embêtant, « mais c'est sacré. » Je dis que c'est embêtant, jeune homme, à cause de la peur qu'on a d'être volé. Plus tard j'ai appris que la justice vous voulait du mal. On m'a interrogée. J'ai répondu la vérité. Ensuite, j'ai su dans le quartier qu'on vous avait mis en prison avec votre dame, et qu'on vous accusait d'avoir volé vos richesses. « Monsieur et madame Gilbert seraient des vo-

leurs? Allons donc! je n'en crois pas un mot, de ce conte-là! » répétais-je à mes voisins. Tant que je vous ai sus en prison, je ne me suis pas étonnée de ce que vous ne veniez pas chercher votre argent, et je pensais à part moi que j'avais fièrement eu raison de ne pas parler à la justice du magot, qui serait pour vous une poire pour la soif. Mais quand on a appris dans le quartier que vous étiez relâché, je m'attendais chaque jour à vous voir, dans l'espérance que vous viendriez me délivrer de l'inquiétude que me causait votre satané dépôt. Enfin, vous l'avez repris, Dieu merci! Mais comment se fait-il donc, mon Dieu! que je vous revois déguenillé comme un mendiant et mourant de faim? ce qui me fait penser que vous pouvez maintenant manger cette petite tranche de veau. Mais ne vous pressez pas, jeune homme : ça vous serait malsain.

— Vous nous aviez bien jugés, ma femme et moi, en vous refusant à croire que nous étions des voleurs, ma bonne madame Badureau, répondit Gilbert en se réfectionnant. La justice a reconnu notre innocence; elle nous a remis en liberté tout en maintenant le séquestre sur notre fortune, dont nous ne nous soucions guère. Ma femme et moi nous étions enfermés dans deux

prisons différentes, sans avoir la moindre communication, de sorte que, libérés le même jour, nous n'avons pu nous rencontrer. Depuis ce temps-là je cherche ma pauvre Gilberte dans tout Paris.

— Allons, jeune homme, ne vous désespérez pas, reprit la portière, voyant les larmes venir aux yeux de Gilbert, qui s'interrompit de manger. Courage... vous la retrouverez votre jolie femme ; courage !...

— Ah ! maintenant que j'ai repris des forces et que l'argent ne me manque pas, je renais à l'espérance.

— Mais comment vous êtes-vous laissé réduire à mourir de faim, au lieu de venir me redemander le magot? Et puis d'ailleurs vous faisiez si gentiment vos tours de gobelets ! vous aviez de l'argent gros comme vous dans votre sac à la malice. Si vous vous étiez mis sur un théâtre, le tour du chameau était très-joli.

— Un jour je vous expliquerai pourquoi je n'ai pu recourir à cette ressource ; quant au dépôt..., répondit Gilbert en rougissant (car il mentait), sorti de prison presque sans argent, j'avais, dans le trouble, dans le chagrin que me causait l'éloignement de ma femme, oublié ce dépôt. Ce soir seulement, je m'en suis souvenu.

— Après tout, jeune homme, ça ne m'étonne pas... Quand j'ai zévu le malheur de perdre défunt Badureau, j'étais toute sens dessus dessous ; je ne me rappelais rien de rien. Enfin, Dieu merci ! à cette heure l'argent ne vous manque pas... et quand vous devriez courir tous les jours les quatre coins de Paris, il faudra bien que vous rencontriez votre petite dame.

— Ah ! si j'ai ce bonheur, madame Badureau, nous vous prendrons avec nous, si cela vous convient, et nous ne nous quitterons plus.

— Vraiment ! s'écria la portière toute joyeuse; qu'est-ce que vous me dites là ? Je serais votre concierge?

— Nous vivrons trop modestement pour avoir une concierge. Notre intention est de louer une petite maison, avec un jardin, dans la banlieue de Paris, et de continuer nos états de fleuriste et de lithographe ; vous aideriez ma femme dans les soins du ménage, et...

— Vous ne pouvez pas vous figurer comme ça me chausse, reprit la portière de plus en plus radieuse. Car enfin, depuis que vous m'avez donné (sans reproche) votre satané magot à garder, j'étais comme une ahurie; je ne laissais personne regarder seulement les carreaux de ma loge, je prenais tout le monde pour des vo-

leurs, je bougonnais les locataires, et l'un d'eux a eu la bassesse de me dénoncer au propriétaire. Ce monstre de dénonciateur s'appelle Godard. Il m'a accusée d'avoir dit qu'il était mort, pour me débarrasser d'un de ses amis, que je soupçonnais d'en vouloir à votre magot, parce qu'il s'obstinait à entrer dans ma loge. Le propriétaire m'a menacée de me flanquer à la porte, si je prétendais encore que ses locataires étaient morts. Alors, moi, outrée de cette menace, je l'ai appelé *vieux Pierrot!* Depuis ce moment-là, nous sommes très en froid. Aussi, jugez de ma joie, jeune homme, si je pouvais entrer chez vous et votre petite dame!

— Que je retrouve Gilberte, ma bonne madame Badureau, et nous ne nous quitterons plus. Mais dites-moi, le jour va bientôt paraître, je me sens tout à fait remis, je vais aller me faire raser, prendre un bain, puis, comme je suis hors d'état de marcher, je louerai un cabriolet à l'heure pour parcourir les rues de Paris.

— C'est une bonne idée : vous ferez ainsi deux ou trois fois plus de chemin, vous aurez donc deux ou trois chances de plus de rencontrer votre dame.

— Est-ce que la chambre que nous occupions ici est louée?

— Elle l'a été seulement pendant un terme; maintenant elle est vacante.

— Pouvez-vous ce matin quitter votre loge?

— Certainement; la mère Ramichon, la femme de ménage qui demeure là-haut, me remplacera.

— Voici ce que j'attends de votre obligeance : pendant que j'irai au bain et chez le barbier, veuillez vous rendre au Temple, m'acheter un peu de linge et un habillement complet, propre, mais pas trop cher; il faut ménager notre bourse. Vous ferez aussi apporter ici un lit de sangle, un matelas, des draps; je payerai le demi-terme pour loger dans notre ancienne chambre, jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma femme. Je partirai le matin; je ne rentrerai que le soir, et je vous donnerai les nouvelles de la journée.

— C'est dit, jeune homme. Gardez un moment la loge : je vais prévenir la mère Ramichon; elle me remplacera, et, avant huit heures du matin, vos commissions seront faites, et vous pourrez monter en cabriolet.

Madame Badureau, grâce à son activité, tint sa promesse : à huit heures, Gilbert, reposé, calmé, rafraîchi par le bain, proprement vêtu, montait dans un cabriolet de régie.

— Bourgeois, lui dit le cocher, où allons-nous?

— Où vous voudrez, mon brave, mais ne marchez pas trop vite, afin que je puisse bien regarder les passants.

— Bon! se dit le cocher. C'est un maniaque; mais il me prend à l'heure et veut que j'aille doucement : je ne me plains pas de la pratique!

V

Vers la fin de ce jour où Gilbert, grâce à la probité de madame Badureau, était rentré en possession de ses cinquante mille francs, deux femmes, l'une vieille et d'une figure repoussante, l'autre très-jeune et d'une figure charmante, quoique pâle et amaigrie, traînaient et poussaient une petite voiture à bras remplie de pommes, que la plus âgée des deux femmes vendait aux passants, tandis que sa compagne demeurait attelée dans les brancards, au moyen

de bretelles de cuir terminées par une courroie fixée à l'avant-train par un crochet et un anneau.

Cette jeune femme ainsi attelée était Gilberte.

Un mouchoir rouge à carreaux, noué en marmotte, couvrait ses beaux cheveux, dont on apercevait seulement deux bandeaux; sa camisole d'indienne dessinait sa taille élégante, et sa jupe de futaine, un peu relevée de côté par crainte de la boue, découvrait à demi sa jolie jambe et laissait voir son petit pied chaussé de bas bleus et de sabots. Malgré la pauvreté de ces vêtements, ils étaient si proprement ajustés, la beauté de la jeune femme offrait un charme si attrayant, que souvent les passants s'arrêtaient pour la contempler, ou achetaient quelques pommes afin d'adresser la parole à la jolie marchande.

Donc, Gilberte, attelée à sa charrette, s'épuisait, haletante, à gravir la montée rapide du boulevard qui s'étend depuis la porte Saint-Denis jusqu'aux environs du Gymnase. La pente était rude, le pavé rendu glissant par le verglas. La vieille femme, poussant la voiture par derrière, disait de temps à autre à Gilberte d'une voix grondeuse et enrouée :

— Hue donc! hue donc! feignante!

Mais les forces de la jeune femme étaient à

bout : essoufflée, brisée de fatigue, elle fut obligée de s'arrêter un moment, et, d'une main, s'appuyant au brancard, elle essuya, du revers de son autre main, son front que baignait la sueur, quoiqu'il fît un froid très-vif. Ainsi debout et immobile pendant quelques moments, elle profita de ce temps d'arrêt pour jeter çà et là, autour d'elle et sur les passants, des regards inquiets, avides, comme si elle eût cherché quelqu'un. Ses yeux rencontrèrent ainsi par hasard la voûte de la porte cochère où, près d'une année auparavant, nos deux jeunes gens, sortant de leur fameux dîner au Café de Paris, avaient acheté d'un Auvergnat la figurine de la Korrigan. A ce souvenir, mille pénibles pensées s'éveillèrent dans l'esprit de Gilberte ; elle ne put retenir ses larmes, qui coulèrent lentement sur ses joues marbrées par le froid, et elle tomba dans une rêverie profonde. Mais bientôt la vieille femme, sa compagne, lui cria d'une voix rauque et d'un ton courroucé :

— Ah çà ! t'es-tu assez reposée ?... Hue donc, feignante ! Hue donc !...

Et dans sa colère, la vieille, poussant violemment la charrette par derrière, lui imprima un mouvement si brusque, que le choc fit trébucher Gilberte et faillit la renverser ; mais, se raffermissant sur ses pieds sans proférer une

plainte, elle jeta au loin sur les passants un dernier regard chercheur ; puis, de chacune de ses mains reprenant le brancard de la petite voiture, elle continua de gravir péniblement la rapide montée.

Comment Gilberte était-elle devenue la compagne ou plutôt la bête de somme de la mère Maillart, marchande de pommes ambulante ? En peu de mots, nous le dirons.

Gilberte, durant sa captivité à Saint-Lazare, avait vécu dans l'isolement absolu de ses compagnes de prison. Indifférente au présent et absorbée par cette unique pensée, cette unique espérance, « rejoindre Gilbert après leur mise en liberté, puis partir gaiement avec lui pour ce voyage merveilleux et infini, à travers des mondes nouveaux et inconnus, où l'on va revivre incessamment. »

Cette foi inaltérable qu'elle devait à la Korrigan rendait Gilberte insoucieuse de ce qui se passait autour d'elle, et non moins insoucieuse de son avenir sur cette terre-ci qu'elle brûlait de quitter. Aussi faisait-elle continuellement, comme on dit, *des châteaux dans les autres mondes,* en proie à cette curiosité ardente et toujours inassouvie, particulière à ceux-là qui voient, dans ce qu'on appelle vulgairement *la mort,* le moment suprême et impatiemment dé-

siré où sera enfin satisfaite cette curiosité dévorante dont ils sont possédés.

L'on comprendra que, grâce à cette foi puissante, Gilberte, indifférente au présent et à l'avenir, vit passer comme un songe le temps de sa captivité. Une seule préoccupation attristait parfois ses rêveries à l'endroit des autres mondes : la crainte de ne pas rencontrer Gilbert au sortir de prison, toute communication verbale ou écrite ayant été, on le sait, interdite entre les deux époux.

Le jour de sa mise en liberté, la jeune femme s'étant informée auprès du directeur de sa prison du lieu de détention où était renfermé Gilbert, apprit qu'il était *probablement* détenu à la Force, et qu'il serait rendu à la liberté le jour même.

Gilberte attendait au greffe la levée de son écrou, lorsqu'elle fit connaissance de la mère Maillart, libérée de prison, après avoir été incarcérée comme prévenue de recel d'objets volés; mais, faute de preuves, et malgré de graves présomptions, on avait dû la relaxer. Détenue dans un autre quartier que Gilberte, elle la voyait au greffe pour la première fois; mais, frappée de la beauté de sa jeune compagne, la mère Maillart, faisant alors la bonne femme,

se posant en victime d'une erreur de la justice, offrit ses petits services à Gilberte. Celle-ci, apprenant que la mère Maillart avait été faussement accusée, crut à son honnêteté, se mit en confiance avec elle, et lui dit ingénument son vif désir d'aller retrouver son mari, libéré comme elle de prison, le même jour, après plusieurs mois de prévention.

— Soyez tranquille, vous le retrouverez, ma belle petite, répondit la mère Maillart d'un air parfaitement renseigné; les femmes sortent de prison le matin, de huit heures à midi, mais les hommes n'en sortent jamais que de deux à quatre heures; c'est la règle; je sais cela : j'ai un parent dans l'administration. Il n'est que dix heures; vous aurez donc tout le temps d'aller rejoindre votre mari. Mais j'y pense : voulez-vous que je vous accompagne ? Il me sera facile, par la protection de mon parent (qui est dans l'administration), de vous faire entrer dans la prison de votre époux, au lieu de rester à l'attendre dehors.

On juge de la joie de Gilberte : revoir son Gilbert quelques heures plus tôt! Touchée de l'obligeance de la vieille, elle accepta son offre avec empressement.

— Chère petite belle, demanda la mère Mail-

lart, dans quelle prison est-il, votre mari?

— On m'a dit qu'il devait être probablement à la Force.

— Il me semble cependant que vous venez de m'apprendre qu'il était mis en liberté après plusieurs mois de prévention?

— Oui, madame.

— Alors il est impossible qu'il soit à la Force; on vous a trompée : on n'écroue jamais les prévenus à la Force ; votre mari doit être à la Roquette ou à la Conciergerie, c'est la règle. Je sais cela par mon parent qui est dans l'administration.

— Pourtant, reprit Gilberte, l'on m'a dit que mon mari devait être à la Force. Quel malheur pour moi si, pendant que j'irai chercher dans une prison, il se trouvait dans une autre!

— Pauvre petite, vous m'intéressez; mais rassurez-vous, voilà ce que nous allons faire : il n'est que dix heures ; les hommes ne sont (je vous l'ai dit) mis en liberté qu'après deux heures. Nous avons donc, en sortant d'ici, le temps d'aller savoir à la Roquette et à la Conciergerie si votre mari y est incarcéré ; alors, par mes protections, je vous ferai arriver jusqu'à lui.

— Mais, madame, s'il est à la Force?

— C'est impossible, je vous le répète ; jamais, au grand jamais, on n'a écroué un prévenu dans

cette prison-là. Mais enfin, si par impossible cela était, nous pourrions encore arriver à la Force avant l'heure à laquelle on met les hommes en liberté.

L'assurance de la mère Maillart imposant à Gilberte, incapable d'imaginer d'ailleurs quel intérêt sa compagne avait à la tromper, elle crut à ses renseignements, qui ne manquaient pas d'une certaine vraisemblance, et les deux libérées sortirent de Saint-Lazare, Gilberte se félicitant de l'heureux hasard qui lui faisait rencontrer cette brave femme si prévenante.

— Celle-là, du moins, pensait Gilberte, ne s'intéresse pas à moi pour mon argent.

Il est inutile de dire que tout était mensonger dans les renseignements donnés par la mère Maillart. Elle avait un but odieux, mais fort simple : égarer les recherches de la jeune femme, afin de l'empêcher de retrouver son mari, qu'elle paraissait adorer, puis lui offrir un asile et l'amener ensuite à écouter d'abominables propositions.

Gilberte part donc de Saint-Lazare avec sa compagne, afin de se rendre à la Roquette, puis ensuite à la Conciergerie. Ces trajets à travers Paris sont considérables. La mère Maillart voulait gagner, ou plutôt perdre assez de temps pour que, selon son secret espoir, Gilbert, avant

l'arrivée de sa femme, eût quitté la Force, s'il y avait été rellement détenu.

Au bout d'une heure de marche, la vieille se sentit, disait-elle, défaillir; il fallut entrer dans un cabaret et y déjeuner : elle espérait griser Gilberte; mais celle-ci n'accepta qu'un verre d'eau et un morceau de pain, et voulut se remettre aussitôt en route.

— Soyez tranquille, ma petite belle, répondait toujours la mère Maillart, nous avons le temps...

Enfin l'on sortit du cabaret. La vieille se plaignait de ses cors aux pieds et n'avançait que lentement. L'on arrive à la Roquette : aucun prisonnier du nom de Gilbert n'y était détenu.

— Vous voyez bien, j'avais raison! il est à la Force! dit Gilberte désolée. Allons à cette prison!

— Assurons-nous d'abord qu'il ne se trouve pas à la Conciergerie, reprit la vieille : il doit y être, j'en suis certaine ; c'est le règlement.

— Non, non! reprit Gilberte, je ne sais quoi me dit qu'il est à la Force : je veux y aller!

— Soit! reprit la vieille; mais ne marchez pas si vite, pour l'amour de Dieu, chère petite belle! mes cors *m'élancent* comme si je marchais sur des épingles.

Gilberte, dans son impatience, fut tentée d'a-

bandonner sa compagne, mais elle n'osa, retenue par son bon cœur; puis enfin, il n'était pas encore deux heures, et, selon la mère Maillart, les détenus n'étaient mis en liberté qu'après cette heure. Enfin la jeune femme arrive à la Force, apprend que son mari a été, le matin même, remis en liberté. A ce coup cruel, Gilberte fut atterrée.

— C'est incroyable! s'écria la mère Maillart. Il faut que le règlement ait été changé depuis que mon parent est dans l'administration.

Retrouver Gilbert, telle fut dès lors l'unique pensée de Gilberte. Mais que devenir ainsi perdue dans Paris, sans argent, sans asile? Elle songea d'abord à se rendre auprès de madame Batton, espérant obtenir ainsi du travail, malgré les fâcheuses préventions que son incarcération avait pu laisser dans l'esprit de son ancienne patronne; mais la jeune femme fit la même réflexion que son mari et se dit :

— Ce n'est pas en restant douze à quinze heures dans une chambre que je retrouverai Gilbert; il doit me chercher, comme je le cherche : c'est donc en courant les rues de Paris durant la journée que je peux seulement espérer de le rencontrer par hasard.

Mais, pour courir les rues de Paris durant le jour, il faut avoir du moins du pain et un abri

assurés. Gilberte ne possédait ni l'un ni l'autre. Tantôt elle songeait à travailler pendant toute la nuit, longue en cette saison, et à consacrer le jour à la recherche de son mari; tantôt elle voulait s'adresser à madame de Saint-Marceau, qui devait aux deux époux une somme considérable. La mère Maillart, témoin et confident des perplexités de la jeune femme, lui dit :

— Ma chère petite belle, je ne suis qu'une pauvre marchande des quatre saisons, au printemps et en été; l'hiver, je vends des pommes, traînant comme je peux ma petite charrette à bras; j'ai conservé ma chambre, je vous offre de la partager. Il me reste quelques sous; tant que j'aurai un morceau de pain, vous n'en manquerez pas, car vous m'intéressez comme si vous étiez ma propre enfant! Venez loger chez moi, nous aviserons ensuite pour le mieux !

Gilberte, pénétrée de reconnaissance pour cette offre généreuse, voulut, avant de l'accepter, tenter, comme l'avait fait Gilbert, une démarche auprès de madame de Saint-Marceau. Elle se rendit chez elle, accompagnée de la mère Maillart, et apprit le départ de la célèbre cantatrice pour l'Italie. Ce départ ruinait le dernier espoir de la jeune femme, car, plus clairvoyante que son mari, elle pressentit avec quelle impitoyable cruauté elle eût été accueillie par les

époux Meunier. Elle accepta donc comme une bonne fortune inespérée la proposition de sa compagne. Tout en cheminant, elle lui dit, frappée d'une idée subite :

— Ma chère dame, avez-vous l'intention de reprendre votre commerce de marchande de pommes ?

— Certainement, chère petite; c'est mon gagne-pain en hiver, comme de vendre des quatre saisons en été. Aussi, dès demain, je vais aller au port Notre-Dame acheter de la marchandise, faire graisser les roues de ma petite charrette, ajuster ma bretelle de cuir et m'atteler...

— Pour vendre vos pommes, vous parcourez les rues de Paris?

— Il le faut bien! Aujourd'hui, je vais dans un quartier, demain dans un autre; mais j'étale surtout sur les boulevards, parce que c'est là qu'il passe le plus de monde...

— Et le soir, vous vendez aussi?

— Oui, quand le temps est beau, j'allume ma lanterne et quelquefois je ne *remise* qu'à dix ou onze heures.

— Ma chère dame, voulez-vous me rendre un service, pour lequel je vous bénirai toute ma vie?

— Lequel, chère petite?

— Vous êtes âgée : cela doit vous fatiguer

beaucoup de traîner, toute une journée durant, votre charretée de pommes ?

— Oh ! pour ça, oui, car souvent le soir j'ai les reins brisés et les jambes me rentrent dans le corps !

— Je ne suis, vous le voyez, ni bien grande ni bien robuste, mais je suis courageuse comme un lion ; prenez-moi avec vous, je traînerai votre charrette.

— Vous !

— Oui, moi ; et, pour tous gages, je vous demande un morceau de pain, un verre d'eau, quelqu'une de vos plus mauvaises pommes, et un asile dans votre chambre, où je dormirai très-bien sur une chaise.

— Allons donc ! vous, jeune et jolie comme un petit ange, vous atteler ? Ah bien oui ! Vous n'êtes pas faite pour ce métier-là... et si vous m'en croyez... je vous donnerai le moyen de...

— Mais figurez-vous donc, ma chère dame, que je n'ai qu'une pensée au monde : retrouver mon mari ! s'écria Gilberte au moment où la vieille allait lui donner d'infâmes conseils. Pour le rencontrer il me faut courir Paris, où de son côté il me cherche, j'en suis certaine. Eh bien ! justement votre métier me met à même de parcourir les rues du matin au soir, et souvent une partie de la nuit. J'ai donc la chance, ou ja-

mais je ne l'aurai, de rejoindre mon pauvre Gilbert.

— Mais, chère petite, vous ne savez pas comme c'est éreintant de tirer tout le jour à la bretelle!

— Bah! bah! on peut ce qu'on veut! J'ai du courage. Et puis, quand je serai trop fatiguée, vous me donnerez un coup de main en poussant par derrière. Oh! ma chère dame, ajouta Gilberte les larmes aux yeux, je vous en supplie, ne me refusez pas! Vous pouvez me donner le moyen de gagner mon pain et de chercher mon mari; sinon, que voulez-vous que je devienne? Je suis fleuriste de mon état, et quand même on me donnerait tout de suite de l'ouvrage, je ne pourrais travailler, je n'aurais pas la tête à ce que je ferais! je ne songerais qu'à Gilbert, tandis que, en traînant votre charrette, j'ai, je vous le répète, la chance de le retrouver.

Le courage, la résignation, l'accent convaincu de la jeune femme, prouvaient un amour si profond pour son mari, que la mère Maillart, malgré la grossièreté de son intelligence, comprit qu'il lui fallait, quant au présent, ajourner ses projets, comptant pour les réaliser sur la fatigue et sur les privations que devait endurer Gilberte dans son rude et nouveau métier. Puis elle était charmante : elle pourrait, par sa

jolie figure, attirer les chalands autour de la boutique ambulante de la marchande de pommes. Enfin, si corrompue que fût cette mégère, elle se sentit touchée, malgré elle, par la jeunesse, par la vaillance, par la douceur de sa compagne. Aussi, grâce à ce mélange d'espérances ignobles, de calcul personnel et de compassion véritable, la mère Maillart se rendit au désir de Gilberte, et elles arrivèrent dans le taudis que la vieille occupait avant sa captivité.

Gilberte, dès le lendemain, s'attela résolûment à la petite charrette, après avoir changé, pour des vêtements appropriés à sa condition présente, l'habillement qu'elle portait en sortant de prison.

Il fallut à la jeune femme, pendant les premiers jours de son *attelage*, l'incroyable énergie de son espoir et la courageuse résolution de sa volonté pour ne pas succomber à la fatigue écrasante à laquelle elle s'exposait, et dont elle ne ressentait la réaction que le soir, car, durant le jour, cherchant incessamment Gilbert du regard, elle oubliait tout, et entendait à peine les compliments, souvent grossiers, que l'on adressait à sa ravissante figure. Les prévisions de la mère Maillart s'accomplissaient : la beauté de la petite vendeuse de pommes, lors des fréquents stationnements de la charrette, attirait souvent

assez de chalands pour que la marchandise fût épuisée avant la nuit. Alors la vieille emmenait la voiture vide, et Gilberte restait jusqu'à une heure assez avancée de la soirée, toujours vainement à la recherche de son mari; puis, triste, mais non découragée, elle regagnait son logis.

Cependant un jour, bonheur inouï que nous n'essayerons pas de dépeindre, non plus que l'horrible déception dont il fut suivi, la jeune femme se vit au moment d'être récompensée de son vaillant dévouement.

C'était à la nuit tombante; la charrette stationnait à l'angle du boulevard du Temple, en face duquel se trouve une sorte de carrefour où aboutissent trois rues : celle du Faubourg-du-Temple, celle des Fossés-du-Temple et celle qui, se prolongeant derrière le Château-d'Eau, s'appelle la rue Samson. Gilberte, debout entre les brancards de sa voiture, jetait çà et là ses regards *chercheurs* autour d'elle, lorsque soudain elle pousse un cri : elle apercevait au loin son Gilbert, misérablement vêtu. Elle tend les bras en avant, s'élance pour courir à lui, mais elle est retenue par ses bretelles de cuir que terminent une courroie et un anneau engagé dans un crochet fixé à l'avant-train de la charrette. Cette violente et brusque tension arrête l'élan de Gilberte; elle veut se faire entendre de son mari,

tout en se hâtant de dégager l'anneau du crochet d'avant-train; mais l'émotion, mais les larmes étouffent sa voix, et, dans sa précipitation désespérée à se débarrasser de ses bretelles, elle les enchevêtre tellement, qu'elle ne parvient à se délivrer de ses liens qu'au bout de quelques minutes. Alors elle s'élance, elle arrive au carrefour où de loin elle venait d'apercevoir entrer Gilbert... Il avait disparu !... Laquelle des trois rues avait-il suivie? Impossible de le deviner : leurs angles saillants et rentrants s'opposaient à ce que la vue pût les embrasser dans toute leur étendue; d'ailleurs, la nuit devenait de plus en plus sombre. La jeune femme, illusion ou réalité, crut se rappeler que son mari semblait se diriger vers la rue du Faubourg-du-Temple.

— Courons! se dit-elle; il n'a que quelques minutes d'avance sur moi !

Et, au risque d'être écrasée par les voitures, elle se précipite, haletante, à la recherche de Gilbert. Vaine tentative! elle ne l'aperçoit plus! Désolée d'abord, mais songeant bientôt que, grâce à son ambulant et rude métier, cette rencontre, infructueuse ce jour-là, pouvait se renouveler avec succès et combler ainsi son unique vœu, la jeune femme sentit son espoir se raffermir, son courage redoubler. Cependant, elle

devait être encore cruellement éprouvée ; elle avait jusqu'alors, par l'opiniâtre dévouement de son amour, assez imposé à la mère Maillart pour que celle-ci ajournât ses ignobles conseils ; mais cédant à l'appât d'une somme d'argent que lui offrait un des locataires de la maison qu'elle occupait, la vieille eut avec Gilberte l'entretien suivant, le lendemain du jour où celle-ci avait de loin entrevu son mari.

— Ma chère petite, dit la mère Maillart en prenant un accent patelin et caressant, décidément ça me fend par trop le cœur de vous voir, jeune et gentille comme vous l'êtes, attelée à notre charrette comme un cheval de porteur d'eau.

— Je ne me plains pas de ma peine ; hier, j'ai entrevu mon Gilbert.

— C'est un hasard.

— Oui, mais grâce à un autre hasard, je le rencontrerai encore, et cette fois, je ferai si bien que je l'atteindrai !

— C'est peu probable ; moi, je crois, voyez-vous, qu'il y aurait un moyen certain de retrouver votre mari, sans rester dans les brancards à vous éreinter douze à quinze heures par jour.

— Quel est ce moyen ?

— Tenez, chère petite, quand on a perdu son chien (soit dit sans comparaison), comment s'y

prend-on pour le retrouver? On l'affiche, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien! moi, à votre place, je ferais placarder sur tous les murs de toutes les rues de Paris d'énormes affiches, imprimées en lettres grosses comme le pouce, et on y lirait : *Madame Gilbert attend M. Gilbert, telle rue, tel numéro.* Votre mari, qui, dites-vous, court aussi Paris à votre recherche, lirait immanquablement une de ces affiches, et vous le verriez vous arriver un beau matin. Qu'est-ce que vous dites de cela, hein, mignonne?

— Je dis, mère Maillart, que si bizarre qu'il paraisse, le moyen serait bon s'il était possible.

— Et pourquoi ne le serait-il pas?

— Est-ce qu'il ne faudrait pas payer les affiches, payer les hommes qui les placarderaient dans tous les quartiers de Paris? Ce sont là des dépenses que je ne peux pas faire, vous le savez.

— Bon!... Ainsi, ce n'est que l'argent qui vous manque?

— Rien que cela.

— Hé bien! chère petite belle, dites un mot, et vous aurez autant d'argent qu'il vous en faudra, pour les affiches et pour autre chose encore.

— Je ne vous comprends pas.

— Est-ce que vous n'avez jamais, en descendant ou en montant les escaliers, remarqué M. Soufflot?

— Qu'est-ce que c'est que M. Soufflot?

— Le locataire du premier étage de notre maison; un homme sur le retour, mais très-propret, toujours en beau linge, avec une chaîne à breloques; il a une bonne, de l'argenterie; enfin ce digne homme est tout ce qu'il y a de plus respectable, de meilleur au monde... c'est la crème des bonnes gens.

— Ensuite, mère Maillart?

— Figurez-vous que ce cher homme vous a vue plusieurs fois sortir, attelée à notre charrette. Ce matin, en remontant avec mon lait, j'ai rencontré ce brave M. Soufflot sur son palier. Il m'a dit : « Ma chère dame, je suis si peiné de voir la charmante personne qui vous accompagne s'atteler à une charrette, que si cette personne consentait à me payer de retour, car je l'adore, je lui assurerais un joli petit sort : il y a au second une belle chambre à louer; je la lui ferais très-gentiment meubler en noyer, il y aurait une pendule sur la cheminée. »

Puis, s'interrompant, la vieille hocha la tête et ajouta :

— Hein, ma petite! Être meublée en noyer!

avoir une pendule! sans compter que ce digne M. Soufflot vous mènerait, j'en suis sûre, promener en fiacre! Ah! ah! c'est ça, chère mignonne, qui vous ferait ouvrir de grands yeux!

Gilberte, malgré sa tristesse, malgré l'ignominie des propositions de la vieille, trouva, en se souvenant de son opulence passée, les offres splendides et séductrices de M. Soufflot si plaisantes, qu'elle ne put s'empêcher de sourire. La mère Maillart, se trompant à l'expression de ce sourire, s'écria triomphante :

— J'en étais sûre, ma petite; vous ne pouviez résister à un ameublement de noyer et à une pendule!

— C'est sans doute très-tentant; mais ça n'a pas de rapport avec ces affiches dont vous me parliez tout à l'heure.

— Hé... les affiches viendront après; acceptez d'abord les offres de M. Soufflot, payez-le de retour; vous le mènerez par le nez!

— Merci, mère Maillart, répondit Gilberte en se levant, sans même se sentir courroucée de cette offre honteuse. Merci, je ne mange pas de ce pain-là!

— Chère mignonne, réfléchissez donc...

— Voilà huit heures... le temps est beau, partons...

— Mais je vous dis que M. Soufflot est un

homme d'âge. Il est fou de vous ; vous tirerez de lui tout ce que vous voudrez !

— Mère Maillart, écoutez-moi bien : vous m'avez donné un asile et du pain ; je m'acquitte envers vous de mon mieux ; je traîne votre charrette, et vous m'avez dit que la petite marchande de pommes aidait à la vente de la marchandise ; je fais votre ménage, je balaye votre chambre : c'était un vrai taudis, et, maintenant, grâce à moi, elle est propre et rangée. Le soir, quand nous rentrons, je raccommode votre linge, et les jours où le temps est trop mauvais pour que nous puissions sortir, je savonne vos nippes et les miennes ; je suis enfin votre servante, en retour de quoi vous me logez et vous me nourrissez. Je ne me plains pas de mon sort : je ferai de mon mieux pour que vous me gardiez près de vous ; ceci entendu, vous pouvez maintenant, si ça vous amuse, me parler tant que vous voudrez de votre M. Soufflot, de ses meubles de noyer et de sa pendule... cela m'est fort égal, parce que je n'ai au monde qu'une pensée : retrouver mon Gilbert, et je le retrouverai !

— Tu n'es qu'une feignante, une meurt-de-faim ! s'écria la vieille exaspérée.

Car, connaissant la résolution de Gilberte, elle voyait échouer ses ignobles projets.

— Tu ne gagnes pas le pain que tu manges !

— Pardon, mère Maillart, je le gagne et je m'en vante !

— Sors d'ici, vagabonde ! je te remets sur le pavé où je t'ai ramassée...

— Soit ! je ne peux pas rester de force chez vous.

— Non, mais, au fait, tu y resteras ! et je te rendrai, vois-tu, la vie si dure et ton pain si amer, qu'il faudra bien que tu écoutes M. Soufflot.

— Nous verrons cela, mère Maillart ; voilà huit heures et demie... le temps est beau, dépêchons-nous de partir.

Quoique furieuse contre Gilberte, la vieille sentait ce qu'elle eût perdu en la quittant, et cette perte, la somme d'argent proposée par M. Soufflot pouvait seule la compenser aux yeux de l'infâme entremetteuse. Elle s'était habituée aux services de la jeune femme, qui lui épargnait les soins de son ménage et la peine de traîner sa charrette ; celle-ci attirait les acheteurs par sa gentillesse, et, à force d'ordre et de propreté, elle rendait habitable le taudis commun. La mère Maillart garda donc Gilberte auprès d'elle ; mais, fidèle à son espérance de la voir suivre ses abominables conseils, elle lui rendit la vie si dure, et le pain qu'elle mangeait si amer, qu'il fallut le courage héroïque de la jeune femme et

son inébranlable espoir de retrouver son mari, pour endurer une position pareille. Une seule fois la mère Maillart s'oublia jusqu'à vouloir frapper Gilberte; mais la jeune femme, leste et résolue, se saisit de son épaisse bretelle de cuir et signifia nettement à la vieille qu'elle la sanglerait de coups de lanière si elle osait une seconde fois la menacer. Renonçant dès lors à toute tentative de sévices, la mère Maillart se dédommagea de cette contrainte en injuriant sa compagne, ainsi qu'elle l'injuriait encore ce jour où Gilberte traînait péniblement la petite charrette sur le boulevard Saint-Denis, tandis que la vieille lui criait brutalement :

— Hue donc, feignante! hue donc!

Lorsque la nuit s'approcha, la neige recommençant de tomber comme la veille, la marchande, n'espérant plus rien vendre, donna l'ordre à sa compagne de rebrousser chemin et de regagner leur logis, situé dans le faubourg du Temple. Elles arrivèrent ainsi aux environs de la porte Saint-Denis, à cette même pente du boulevard rapide et glissante qu'il avait fallu gravir et qu'il fallait à cette heure redescendre. Aussi, se roidissant de toutes ses forces dans le brancard, afin de résister à l'impulsion de la charrette, Gilberte s'écria en tournant la tête vers sa compagne :

— Mais retenez donc la voiture, mère Maillart!... Elle m'entraîne!... il y a du verglas!... je vais tomber!

— Hue donc! répondit la vieille, hue donc, feignante!

Bientôt la jeune femme, incapable de résister plus longtemps à l'entraînement de la voiture, tomba sur le pavé en jetant un cri d'épouvante... Elle voyait un cabriolet s'arrêter brusquement si près d'elle, que quelques pas encore et elle était foulée sous les pieds du cheval... Mais à ce cri d'effroi succéda une exclamation dont nous n'essayerons pas de rendre l'accent inexprimable...

Cette exclamation était celle-ci :

— Gilbert!

Puis, incapable de résister à la violence de son émotion, la jeune femme s'évanouit, et Gilbert, sautant d'un bond hors du cabriolet, la releva et l'emporta dans ses bras.

VI

Lorsque Gilberte sortit de son évanouissement, après avoir failli être écrasée sous les roues de ce cabriolet hors duquel Gilbert était sauté d'un bond pour recevoir sa femme entre ses bras, elle ouvrit les yeux et se vit dans le petit salon d'un café placé à l'angle du boulevard et de la rue Saint-Denis. Elle était étendue sur un canapé où on l'avait transportée; son mari, agenouillé près d'elle, soutenait sa tête, et, à côté de lui, imbibant un mouchoir du

contenu d'un flacon de spiritueux, se trouvait Louise, vêtue de deuil et portant le bonnet des veuves.

A peine Gilberte eut-elle complétement repris ses sens qu'elle se jeta au cou de son Gilbert et le couvrit de larmes, de baisers. Les deux époux, dans leurs étreintes passionnées, ne prononçaient que ces mots d'une voix entrecoupée :

— Enfin !... te voilà !...

— Je te retrouve !... je te vois !...

Louise, profondément émue, pleurait en contemplant les deux jeunes gens.

— Non, se disait-elle, non, ils n'ont pu se rendre coupables d'une action déshonorante ! Des cœurs si naïfs, si tendres, si courageusement dévoués l'un à l'autre, ne sauraient être pervertis ! Et cependant un inexplicable mystère plane encore sur l'origine de leur fortune !

— Ma pauvre femme adorée ! murmurait Gilbert fondant en larmes. Toi, mon Dieu ! toi, attelée à une charrette !

— Oh ! j'étais bien certaine qu'en faisant ce métier-là, qui me donnait du pain, tôt ou tard je te rencontrerais dans les rues de Paris.

— Ainsi, c'est pour me chercher que tu te résignais à...

Le digne garçon ne put achever : sa voix

s'éteignit dans ses pleurs, et il ne put que murmurer :

— Elle ! elle ! attelée à une charrette ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Une fois déjà je t'avais aperçu de loin, près le boulevard du Temple.

— Il y a huit jours à la tombée de la nuit?

— Justement. Je ne m'étais pas trompée! Quelle rue as-tu prise?

— La rue des Fossés-du-Temple.

— Et moi, j'ai couru après toi dans la rue du Faubourg-du-Temple! Aussi je t'ai perdu; mais cette fois-ci... oh ! cette fois, je te tiens !... je ne te perdrai plus! ajouta la jeune femme en serrant dans une nouvelle étreinte son époux contre son sein. Et toi, dans ton cabriolet, tu me cherchais aussi ?

Puis, regardant plus attentivement son mari :

— Mon Dieu... comme tu es pâle et maigri ! tu as donc bien souffert, pauvre chéri ?

— Oui... je n'ai pas toujours eu un cabriolet pour aller à ta recherche!... ce n'est que depuis ce matin... Car tu ne sais pas... je...

— Et madame Louise qui est là et à qui je ne dis rien !... s'écria la jeune femme en interrompant son mari. Pardon, madame... mais vous comprenez... dans le premier moment de joie... on perd la tête... et puis, j'y songe maintenant...

par quel heureux hasard êtes-vous près de nous ?

— Au moment où votre mari vous relevait évanouie, je passais sur le boulevard ; ma voiture s'est arrêtée devant la foule assemblée ; j'ai avancé la tête à la portière... je vous ai reconnue, madame Gilberte, je suis descendue de voiture, espérant vous être utile, et je vous ai accompagnée dans cette maison où l'on vous a transportée...

— Tant de bonté ne m'étonne pas de votre part, répondit Gilberte.

Puis, remarquant alors seulement les vêtements noirs de la jeune femme, elle s'écria :

— Ah ! mon Dieu, madame ! vous êtes en grand deuil... avec un bonnet de veuve ?

— C'est vrai ! je ne l'avais pas remarqué, reprit Gilbert. Est-ce que le général... Poussard ?...

— Le général est mort, répondit Louise ; j'ai accompli mon devoir envers lui jusqu'à la fin, je l'ai entouré de soins jusqu'à son dernier jour, je l'ai ramené de l'Anjou à Paris, où j'ai appelé près de lui les plus célèbres médecins... mais leur science a échoué devant l'aberration de l'esprit du général, mortellement frappé de la prédiction que vous lui aviez faite, M. Gilbert, dans un moment de triste plaisanterie...

— Quoi! madame Louise... le général, toutes les fois qu'il a voulu boire ou manger... a eu la colique?

— Par suite d'une étrange réaction du moral sur le physique, en vertu de laquelle, selon les médecins, l'on finit souvent par ressentir certains maux dont l'on s'est longtemps préoccupé, effrayé, il est arrivé que le général, d'autant plus alarmé de votre prédiction qu'une précédente menace s'était déjà réalisée, éprouvait, au moment de boire ou de manger, de telles angoisses, de telles appréhensions, que sa santé s'altéra rapidement. Il y a un mois... il est mort, au milieu d'une effrayante agonie; il croyait voir, dans son délire, le spectre des nombreuses victimes de ses duels... Ses derniers moments ont été horribles!... horribles!...

— Ma foi, si feu le général Poussard n'avait pas été un spadassin féroce, je regretterais une plaisanterie qu'il a prise trop au sérieux; mais enfin, il est mort... n'en parlons plus.

— Et M. Hubert, madame Louise? dit Gilberte; quand il va savoir que vous êtes veuve, quelle sera sa joie!

— M. George Hubert voyage, je crois, en Écosse, répondit la jeune veuve.

Puis elle poursuivit avec une pénible anxiété :

— De grâce, plus un mot de M. George Hubert ni de moi. Parlons de vous, je vous en prie.

— Eh bien! madame, vous nous retrouvez au même point où nous étions lorsque vous nous conseilliez d'abandonner notre fortune et de vivre de notre travail et de notre petite rente. Si ma Gilberte est de mon avis, avant d'aller chercher le bonheur ailleurs qu'ici-bas, nous essayerons encore de le trouver en suivant votre conseil. La justice a mis le séquestre sur nos biens; nous voilà, Minette et moi, pour toujours réunis. Nous avons grande envie de travailler. J'ai là (et il tira de sa poche un portefeuille), j'ai là de quoi nous acheter deux mille cinq cents francs de rente, et la petite maison de l'avenue Méricourt est peut-être encore à louer.

— Que dis-tu? s'écria Gilberte, tu as de quoi nous acheter des rentes?

— J'ai cinquante mille francs, sauf ce que j'ai dépensé aujourd'hui pour m'habiller des pieds à la tête, prendre un bain, et payer les heures de course de trois cabriolets que j'ai pris depuis ce matin; car, lorsque je t'ai rencontrée, ma pauvre Minette, j'avais déjà mis deux chevaux sur les dents.

— Mais cet argent dont tu parles...

— Figure-toi que, à bout de ressources, de-

puis ma sortie de prison, hier soir, mourant de faim, pouvant à peine me traîner, je me suis décidé à aller chez Meunier.

— Un moment j'y avais aussi pensé, mais je me suis dit : Ces gens-là ont trop mauvais cœur, ils seront sans pitié !

— Parlez-vous d'un M. Meunier, banquier fort riche ? reprit vivement Louise en interrompant Gilbert. Ne demeure-t-il pas rue Saint-Lazare ?

— Oui, madame. Est-ce que vous le connaissez ?

— Ce M. Meunier habite non loin de mon notaire. Tantôt je me suis rendue chez ce dernier pour quelques affaires relatives à la succession du général, et j'ai appris que cette nuit un vol considérable avait eu lieu chez M. Meunier.

— Eux si avares ! s'écria Gilbert. Quel coup écrasant !

— Ce vol a été, dit-on, commis avec une audace extraordinaire, poursuivit Louise. Les voleurs se sont introduits par la cheminée, au moyen d'une échelle de couvreur laissée à dessein dans la cour. M. Meunier et sa femme, surpris durant leur sommeil, ont été garrottés dans leur lit. Tout ce qu'ils possédaient leur a été volé, car leur fortune était, dit-on, tout en-

tière en argent, billets de banque et valeurs de portefeuille.

— Ah! Gilberte, il y a une Providence!

— Oui, reprit Louise, car les auteurs de ce vol audacieux ont été arrêtés presque aussitôt le crime commis; ils ont fait les aveux les plus complets; mais on n'a retrouvé en leur possession ni l'argent ni les billets de banque, et ils avaient détruit toutes les valeurs de portefeuille, de sorte que M. Meunier est complétement ruiné.

— Ah! madame, la Providence a fait d'une pierre deux coups. Les voleurs ont été découverts, Meunier et sa femme ont été punis, justement punis, car ces avares, ces envieux, après avoir été nos amis, ont eu le courage, hier, de me chasser de leur maison par un temps affreux, de me refuser un asile et de me railler sur ma misère!

— Ah! reprit Louise, c'est odieux!

— Ce sont de si mauvais cœurs, ajouta Gilberte, que je pressentais qu'ils seraient impitoyables. Mon dernier espoir était dans madame de Saint-Marceau, à qui nous avions prêté près de deux cent mille francs.

— Ah! mon Dieu! tu ne sais pas? la pauvre femme est morte!

— Que dis-tu?

— Tantôt, en entrant dans un café pour manger un morceau, j'ai parcouru un journal, et j'y ai lu, aux nouvelles d'Italie, « que la célèbre cantatrice madame de Saint-Marceau était morte à Naples, où les médecins l'avaient envoyée pour rétablir sa santé. »

— Mourir à la fleur de l'âge et dans tout l'éclat de son talent ! reprit Louise. Pauvre madame de Saint-Marceau !

— Sa mort devra éternellement peser sur la conscience de son mari, dit Gilbert. Il l'a tuée par son indigne conduite envers elle. Mais, Minette, pour en revenir à mon récit, repoussé par Meunier, j'eus l'idée d'aller m'adresser à madame Badureau. J'arrive à notre ancien logis, je sonne; elle m'ouvre, me reconnaît, et ses premiers mots sont : « Vous êtes encore un joli garçon avec vos cinquante mille francs ! — Quels cinquante mille francs ? » Te rappelles-tu que, avant de quitter notre mansarde pour l'hôtel d'Orbeval, j'ai remis un paquet ficelé à la mère Badureau ?

— Oui, en lui disant de prononcer quelques mots, lorsqu'elle ouvrirait ce paquet, au bout de je ne sais combien de jours.

— Ce papier contenait cinquante billets de mille francs : c'était une surprise et un don que je voulais lui faire. Mais, ne s'expliquant pas

une pareille générosité, elle a considéré cette somme comme un dépôt et me l'a fidèlement remise.

— Brave et honnête femme! Pourtant, selon notre intention, cet argent lui appartient; peut-être avons-nous tort de le lui reprendre?

— J'ai d'abord partagé ton scrupule, mais je me suis dit : Grâce à cette somme, nous pouvons essayer, selon le conseil de madame Louise, de trouver dans une vie laborieuse et modestement aisée le bonheur que, jusqu'ici, nous n'avons trouvé nulle part. Et puis, nous avons autrefois donné deux mille francs à madame Badureau; elle les a placés; ils suffiront à lui assurer, m'a-t-elle dit, dans sa dernière vieillesse, un asile aux Petits-Ménages. De plus, je lui ai proposé de la prendre avec nous : elle a accepté cette proposition avec joie. Croyez-vous, madame Louise, vous dont le cœur est si délicat, que, en de pareilles circonstances, nous puissions conserver ces cinquante mille francs, sans manquer à la probité, sans être ingrats envers la digne créature qui a regardé cette somme comme un dépôt sacré?

— Cette honnête femme doit à votre libéralité un asile pour ses vieux jours; elle accepte avec reconnaissance votre offre de la garder près de vous. Il me semble que, dans la position ex-

trême où vous vous trouvez, vous pouvez rentrer en possession de cette somme.

— Alors notre joie est complète, madame; votre approbation lève nos derniers scrupules, reprit Gilberte. Nous pourrons donc, après tant de traverses, tant de chagrins, tant de déceptions, essayer d'être heureux en ce monde-ci! Mais vous, madame, ne ferez-vous pas aussi le bonheur de M. George Hubert? N'êtes-vous pas maintenant veuve et libre?

—J'étais libre aussi avant d'épouser le général, répondit Louise avec un mélange de mélancolie et de fermeté. J'étais libre aussi lorsque je suis venue à George Hubert, et j'ai refusé, j'aidû refuser sa main; aujourd'hui, je la refuserais encore!

— Quoi! s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens, vous aurez le courage de...

— J'ai toujours eu le courage d'accomplir ce que je considère comme mon devoir, et ce devoir, je l'accomplirai jusqu'à la fin; mais, de grâce, ne parlons pas de moi, parlons de vous.

— Mon Dieu! lorsque M. George Hubert saura que vous êtes veuve... il voudra...

— Cet entretien m'est pénible, très-pénible... je vous l'assure, répondit la jeune veuve en interrompant Gilberte d'un ton si pénétré que, craignant de la blesser ou d'augmenter son chagrin, les deux époux n'osèrent pas insister

au sujet du poëte. Ils se turent, et Louise poursuivit ainsi :

— Je vous laisse dans des conditions de bonheur plus favorables encore que celles où vous vous trouviez avant vos cruelles épreuves...

— Pourquoi plus favorables, madame?

— Avant d'arriver au comble de l'opulence, vous aviez vécu pauvrement, mais du moins à l'abri de cette affreuse détresse dont vous avez dernièrement souffert, M. Gilbert. Vous ignoriez cette vie rude et pénible à laquelle vous vous êtes courageusement résignée, madame Gilbert, dans l'espoir de retrouver votre mari. Ainsi, vous aurez connu par expérience les amères déceptions de l'extrême richesse et les douleurs de l'extrême misère. La modeste aisance dont vous jouirez vous semblera donc doublement précieuse, comparée à l'une ou à l'autre de vos deux existences passées.

— C'est vrai ! nous n'avions pas songé à cela, ma Gilberte. C'est le cas de dire : A quelque chose malheur est bon...

— Oui, car, lorsque nous serons dans notre heureux petit ménage et que nous nous souviendrons que tu as failli mourir de faim et de froid, mon pauvre Gilbert, errant sans asile dans Paris, et que moi je traînais une charrette dans la boue et dans la neige, partageant

le taudis d'une horrible vieille de qui j'étais la servante, avec quelles délices nous jouirons de notre aisance !

— Chose triste à penser, madame Louise, reprit Gilbert : faut-il donc, pour trouver le point milieu du vrai bonheur en ce monde-ci, avoir connu tour à tour et par soi-même les angoisses de la dernière misère... et la vanité des grandeurs, des richesses et de la gloire ?

— Hélas ! oui. Voilà pourquoi le plus grand nombre des hommes, à qui manque cette expérience, ne se trouvent jamais satisfaits de leur sort ou ne savent pas l'apprécier à sa juste valeur. Mais, avant de nous séparer, ma franchise m'impose une question... indiscrète peut-être...

— Parlez... oh ! parlez, madame Louise ; nous vous répondrons sincèrement.

— La loyauté, la bonté, la délicatesse, se révèlent à chacune de vos paroles ; aussi m'est-il impossible de comprendre ce mystère étrange qui plane sur l'origine de votre fortune... Je l'avoue, lorsque, en ma présence, un magistrat est entré chez vous, parlant de la possibilité d'une instruction criminelle...

— Vous nous avez pris pour de malhonnêtes gens ?...

— Non, mais, sans aller jusque-là, j'ai senti s'élever en moi de fâcheuses préventions contre

vous ; et, sans le trouble où m'avaient jetée vos révélations sur le secret le plus important de ma vie, sans la présence inattendue de M. George Hubert, j'aurais tâché d'approfondir ce qu'il pouvait y avoir de faux ou de vrai dans l'accusation formée contre vous. Cette accusation est d'ailleurs abandonnée, votre mise en liberté prouve votre innocence ; vos biens, dont vous vouliez faire un si généreux usage, restent sous le séquestre ; mais enfin, de ces biens quelle était donc l'origine ?

— Madame Louise, vous ignorez naturellement ce que c'est qu'une Korrigan ?

— Autant qu'il m'en souvient, et selon la tradition, ce sont de gentilles petites fées qui se plaisent à peigner leurs cheveux blonds au bord des fontaines.

— Comment ! madame Louise, vous savez ce que c'est qu'une Korrigan ?...

— Vous en avez vu aussi ?

— Ah ! vous nous croirez alors, vous !

— Je n'ai pas vu de Korrigan, reprit Louise en souriant, puisque ce sont des êtres imaginaires ; mais ces petites fées sont une des plus charmantes fictions de la mythologie celtique ou gauloise. M. George Hubert, pendant longtemps, s'est livré à de profondes études sur les temps primitifs de notre histoire ; je partageais

ces études ; elles nous charmaient et nous instruisaient des mâles croyances de nos pères, qui, persuadés, selon la religion druidique, que l'on ne mourait jamais, étaient ainsi délivrés du mal de la mort. Cette foi si consolante, si salutaire, nous ravissait, M. George Hubert et moi, et nous tendions de toutes les forces de notre intelligence et de notre âme vers cette sublime croyance.

— Il serait vrai, madame ! vous croyez, ainsi que nous, que l'on va revivre ailleurs, et toujours renaître de monde en monde jusqu'à l'infini ?

— Vous vous êtes donc occupés de ces questions si abstraites ? reprit Louise fort surprise. Auriez-vous donc lu les admirables pages de Jean Reynaud sur le druidisme ?

— Jean Reynaud ?

— Oui, c'est l'une des plus hautes intelligences, l'un des plus nobles caractères de ce temps-ci.

— Nous le croyons tel, si vous le jugez tel, madame Louise ; vous vous connaissez en grands esprits et en grands cœurs !... Mais nous sommes deux pauvres ignorants qui n'avons pas cherché dans des livres notre foi à l'éternité de la vie.

— Cette foi, où l'avez-vous donc puisée ?

— La Korrigan nous l'a donnée.

— Quelle Korrigan?

— Tenez, madame Louise, au risque de passer, ma femme et moi, à vos yeux, pour des fous, je vous dirai que nous avons vu une Korrigan, oui... une véritable Korrigan. Grâce à elle, nous pouvions, en un temps, tout ce que nous voulions. Ainsi, voulant tâter des grandeurs, nous avons été, ma femme et moi, le marquis et la marquise de Montlaur.

— Ensuite, voulant tâter de la gloire, nous avons été M. George Hubert, nous avons été vous-même, madame Louise. Voilà comment j'ai su votre secret... J'ai imaginé l'histoire du rêve, afin de ne pas vous effrayer.

— Enfin, dégoûtés de la vie de grand seigneur et de la gloire, croyant trouver le bonheur dans une grande fortune, nous avons demandé à la Korrigan des millions qu'elle nous a donnés; après quoi nous lui avons rendu sa liberté, car elle devait rester près de nous jusqu'à ce que nous fussions assez satisfaits de notre sort pour la renvoyer.

— Mais jusqu'à son départ nous avons pu tout ce que nous avons voulu. C'est ainsi que Gilbert a donné la colique à défunt le général Poussard, toutes les fois qu'il a voulu se battre en duel.

— Voilà, madame Louise, la pure vérité. Vous ne pouvez pas nous croire ; la justice ne le pouvait pas non plus ; ce que nous vous disons nous paraîtrait à nous-mêmes impossible, insensé, si nous ne l'avions pas vu ; mais enfin... cela est !

— Je vous sais incapables de railler ou de mentir, et tout me prouve que vous jouissez de votre raison, reprit Louise après un moment de stupeur. La révélation de ce secret, que moi seule pouvais savoir... votre première menace au sujet du général, si étrangement accomplie... tout cela est incompréhensible à mon esprit, et il m'est non moins impossible de vous accuser de mensonge que de vous croire !

— Quoi qu'il en soit, reprit Gilberte, vous nous regardez comme d'honnêtes gens ?

— Pouvez-vous en douter !

— Alors, madame Louise, donnez-nous encore une preuve d'intérêt...

— Laquelle ?

— Nous sommes plus que jamais résolus à suivre vos conseils, mais qui sait si nous n'aurons pas encore à vous en demander ? Permettez-nous, si vous devez habiter Paris, d'aller vous faire de temps à autre une petite visite le dimanche...

— Si j'avais dû rester ici, j'aurais été la pre-

mière à désirer continuer des relations qui ont pour moi un grand charme, mais avant peu j'aurai quitté Paris... et je ne sais si jamais j'y reviendrai!

— Où allez-vous donc demeurer?

— Je l'ignore... je n'ai pas de projets arrêtés, mais je veux vivre dans une retraite absolue...

— Ah! voilà qui gâte notre belle journée!... ne plus vous voir!... vous à qui nous devrons peut-être le bonheur de notre vie, madame Louise...

— Les éléments de ce bonheur étaient en vous : je vous ai seulement aidés à les découvrir.

— Mon Dieu... et nous ne pourrons pas même savoir de vos nouvelles?

— Il me serait, je vous le répète, très-pénible d'être privée de tous rapports avec vous, répondit la jeune veuve en réfléchissant.

Puis elle ajouta :

— Si vous voulez m'écrire, adressez vos lettres à mon notaire, dont voici l'adresse. (Et elle donna une carte à Gilbert.) Faites-lui connaître votre demeure, et, par son intermédiaire, nous pourrons facilement correspondre. Maintenant, adieu!... reprit Louise d'un air pensif. Tous deux, à votre insu, vous aurez exercé une puissante influence sur ma vie, en révélant à

M. George Hubert un secret... qui devait toujours rester ignoré de lui, et en amenant, par une prédiction étrange, l'événement qui m'a rendue veuve. Ces faits, vous les attribuez à des causes surnaturelles, dont ma raison ne peut admettre la réalité ; ces faits auront-ils des conséquences bonnes ou mauvaises pour la destinée de M. George Hubert et pour la mienne ? Dieu seul le sait ; mais quoi qu'il arrive, je conserverai toujours de vous le meilleur souvenir... Adieu... encore adieu, ajouta Louise avec une vive émotion, en embrassant tendrement Gilberte à plusieurs reprises.

Puis, tendant la main à Gilbert, qui la serra respectueusement, elle quitta les deux époux.

Ceux-ci montèrent en fiacre et se firent conduire à leur ancienne et pauvre demeure, où ils voulurent loger provisoirement jusqu'à leur établissement dans la petite maison de l'avenue Méricourt, ou dans tout autre logis situé hors barrière et à proximité de Paris.

VII

ÉPILOGUE.

Trois années environ s'étaient écoulées depuis l'accomplissement des faits précédents.

Ce soir-là, l'on représentait à la Comédie-Française une œuvre nouvelle. La salle était comble ; la famille royale tout entière assistait à cette *solennité littéraire*. Le rideau venait de se baisser après le quatrième acte, au milieu de bravos enthousiastes, et, selon l'usage, les spectateurs profitèrent de l'entr'acte pour échanger leurs impressions sur le drame que l'on jouait,

ou leurs observations sur certaines personnes très-connues dans ce que l'on est convenu d'appeler LE MONDE. L'entretien suivant était spécialement consacré à ces dernières remarques, car ceux qui les faisaient, hommes et femmes, étaient plus mondains que lettrés, quoiqu'ils eussent largement accordé leur part d'applaudissements à la pièce nouvelle.

Deux femmes très-élégantes, l'une d'un âge mûr, l'autre fort jeune, et trois hommes debout derrière ces *merveilleuses,* qui occupaient les places de devant de l'une des loges au-dessous desquelles se trouve le balcon, avaient donc l'entretien suivant :

— Je vous le disais bien, madame la duchesse, c'est M. de Baudricourt. J'étais certain de ne pas me tromper ; je l'ai reconnu tout à l'heure, au moment où il n'a pu s'empêcher de s'avancer du fond de son obscure loge de baignoire, lors de la magnifique scène du quatrième acte, où mademoiselle Rachel a été si admirable.

— En vérité, c'est à n'y pas croire. Après son odieuse conduite envers cette malheureuse madame d'Orbeval, avoir l'audace de venir ici s'afficher publiquement avec cette danseuse espagnole qu'il amène d'Italie... C'est affreux !

— Affreux ! Voilà qui est, d'honneur, fort

singulier, reprit le duc. Ah çà! est-ce que, par hasard, Baudricourt était marié avec madame d'Orbeval?

— Eh! monsieur, s'il eût été son mari, son indigne conduite aurait eu du moins une excuse...

— Ma chère amie, voilà des principes, permettez-moi de vous le dire, fort étranges!

— Mais non, mon cher duc... Madame, si j'interprète bien ses paroles, pense, avec raison, que Baudricourt ayant accepté les sacrifices que lui a faits madame d'Orbeval, il est doublement coupable d'avoir si cruellement rompu avec elle...

— C'est évident!

— Selon moi, reprit la jeune femme, madame d'Orbeval est très-justement punie. Après le scandaleux éclat de sa conduite, elle ne mérite aucune pitié!

— Ma chère Alix, dit la duchesse, soyez plus charitable; vous n'étiez pas encore entrée dans le monde lorsque madame d'Orbeval en sortait; et si vous aviez été, comme moi, son amie, vous la plaindriez, je vous l'assure! Songez-y donc : avoir renoncé à sa famille, à la société, à la plus grande existence possible, pour se vouer à une affection que l'on croit éternelle, et, après plusieurs années de bonheur, être indi-

gnement abandonnée pour qui ?... pour une danseuse de bas étage !

— Danseuse de bas étage tant que vous voudrez ! reprit le duc, qui tenait en ce moment sa double lorgnette approchée de ses yeux ; je la vois en ce moment à merveille, cette grande diablesse. Elle a de superbes yeux noirs, brillants comme des charbons ardents, des dents perlées qu'elle montre en riant de tout son cœur. Ses lèvres, d'un rouge de sang, font un singulier contraste avec son teint mat et olivâtre Et puis, quels épais sourcils, aussi noirs que ses magnifiques cheveux ! une véritable crinière frisée ! ils tombent jusque sur son corsage. Elle est faite au tour ! quelle taille ! et avec cela une main d'enfant. On dit que c'est une bohémienne, cela ne m'étonne point.

— Ne trouvez-vous pas aussi, monsieur, une circonstance atténuante pour l'indigne conduite de M. de Baudricourt, dans cette belle excuse : que cette fille est une bohémienne ?

— Ma foi, ma chère, on dit qu'une fois que l'on est sous le charme ou plutôt sous la griffe de ces créatures-là, il est très-difficile de s'en dépêtrer. Il faut qu'il en soit ainsi : ce pauvre Baudricourt aura été fasciné, ensorcelé, car je le tiens pour le plus galant homme qui soit au monde ; oui, s'il a brusquement rompu avec

madame d'Orbeval, rupture, selon moi, tellement inouïe, que je n'y croirais point, si je ne le voyais pas là, c'est que ce pauvre garçon aura été, je le répète, ensorcelé par cette grande diablesse.

— Vous allez maintenant, monsieur, plaindre M. de Baudricourt. Tenez, vous êtes fou! c'est odieux, ce que vous dites là !

— Ah! madame, votre curiosité va être enfin satisfaite! reprit l'autre personne placée derrière la duchesse. Voici que l'on ouvre la porte de cette loge des secondes de face, inoccupée jusqu'ici, quoique la salle soit comble, et qu'il y ait du monde jusque dans les couloirs.

— Oh! mon Dieu! s'écria la comtesse Alix; mais les deux hommes qui entrent dans cette loge sont ivres! En voilà un qui a failli tomber dans le parterre !

— Bon ! c'est Montlaur avec son fidèle Saint-Marceau!... Pauvre Montlaur!... Voilà pourtant comme il est tous les soirs, et souvent aussi le matin !

— Quand on se trouve dans un pareil état, l'on ne sort pas du cabaret où l'on a dîné.

— Ils vont certainement se faire mettre à la porte. Tout le monde les regarde.

— Ah! les voilà qui saluent le public en lui envoyant des baisers !

— C'est révoltant, des hommes de bonne compagnie causer un tel scandale, se donner ainsi en spectacle !

— Que voulez-vous, madame la duchesse ! le chagrin...

— Comment ! le chagrin ?

— Je connais Montlaur depuis dix ans, madame. Avant son malheureux duel avec Saligny, c'était l'homme le plus heureux du monde ; magnifique sans prodigalité, réglant sa fortune à merveille, ayant la meilleure maison de Paris, vivant au mieux avec madame de Montlaur.

— M. de Surville, je vous en prie, ne prononcez pas le nom de cette femme-là. Elle est devenue, par ses déréglements, la honte de sa famille et de notre société. Dieu merci, elle a quitté la France avec ce misérable petit comédien dont elle s'était affolée. Fasse le ciel qu'elle ne revienne jamais !

— Si j'ai prononcé le nom de madame de Montlaur, madame la duchesse, c'est que sa conduite, qui, à bon droit, vous révolte, a causé le plus cruel chagrin à son mari. Quoiqu'il fût séparé de corps et de biens avec la marquise, elle n'en portait pas moins son nom, et ce nom elle le déshonorait publiquement par les liaisons les plus basses. Aussi Montlaur, profondément affecté, a commencé de se griser pour s'étour-

dir, et ce vice est malheureusement devenu pour lui une habitude.

— Une habitude que Saint-Marceau partage, s'il ne la favorise pas, l'effronté parasite ! Il s'est accroché à ce pauvre Montlaur, loge chez lui, ne le quitte pas d'un moment, vit à ses dépens, et lui emprunte tout l'argent qu'il joue.

— Je ne comprends pas qu'un homme salue M. de Saint-Marceau. Après avoir ruiné sa malheureuse femme, il l'a fait mourir de désespoir.

— Je puis vous assurer, madame la duchesse, que Saint-Marceau est de tout point fort mal vu. Quant à moi, je ne lui rends jamais son salut.

— Mais c'est scandaleux ! voyez donc quel tapage M. de Montlaur et son ami font dans cette loge ! on commence à les huer.

— Voici tout le parterre debout.

— Allons, Montlaur recommence à envoyer des baisers à la foule.

— Ah ! la porte s'ouvre, un monsieur en noir entre et parle à Saint-Marceau, qui paraît avoir conservé plus de sang-froid.

— C'est sans doute un commissaire de police qui les engage à sortir.

— Dieu merci ! ils l'écoutent : les voilà partis.

— Ma chère, dit soudain à demi-voix le duc à sa femme, les voyez-vous parmi les spectateurs du balcon qui s'étaient levés en entendant le

tapage des deux ivrognes. Les reconnaissez-vous ?

— Qui cela ?

— La fleuriste et le lithographe.

— Ne me parlez pas de ces gens-là ! reprit la duchesse avec une impatience hautaine ; c'est encore un des hauts faits de ce M. de Saint-Marceau, d'avoir eu l'inconcevable idée de patronner de pareilles *espèces !*

— Ma foi, ma chère, ils avaient la meilleure table de Paris ; et puis enfin n'êtes-vous pas allée chez eux comme tant d'autres ?

— J'ai eu ce malheur-là, il est vrai, et je suis restée avec ma courte honte !

— Ma chère Alix, vous n'étiez pas encore entrée dans le monde, lorsque deux aventuriers, se faisant ridiculement appeler M. le lithographe et madame la fleuriste, ont ouvert leur maison sous le patronage de M. de Saint-Marceau. Homme de la société, quoiqu'il eût épousé une femme de théâtre, il se chargea, non-seulement des invitations de ces gens-là, mais de les faire accepter, ces invitations, ce qui n'était guère facile ; car enfin, si ces inconnus avaient pris un nom étranger, passe encore ! on va chez un étranger, ni plus ni moins que l'on irait en Angleterre ou en Italie, sans considérer pour cela l'Angleterre ou l'Italie comme étant de votre société ; mais aller chez des espèces qui se fai-

saient un titre impertinent de leur ancien métier, voilà qui était parfaitement ridicule et souverainement inconvenant!

— Cependant, chère duchesse, le duc disait tout à l'heure que vous étiez allée chez ces gens-là.

— Eh! mon Dieu, oui! par faiblesse, et j'en rougis! C'est cette insupportable princesse de Marsan qui, malgré moi, m'a débauchée! M. de Saint-Marceau avait eu l'art d'attacher premièrement le grelot à cette belle princesse ainsi qu'au prince, car celui-là, pourvu qu'il dîne à ravir, irait, je crois, dîner chez un bourreau; de même que la princesse, pourvu que l'on fasse danser, valser, pirouetter ses quarante-cinq ans et son embonpoint, irait au bal chez je ne sais qui. Aussi M. de Saint-Marceau lui avait-il garanti, s'il vous plaît, à cette grosse corybante, autant de contredanses et de valses qu'elle en voudrait, *à valoir* sur M. le lithographe, comme disent nos gens d'affaires. Au prince et à la princesse M. de Saint Marceau adjoignit le ragoût de cette écervelée de madame de Bellefontaine, qui, à l'endroit des fêtes, quelles qu'elles soient, où qu'elles soient, montre environ autant de judiciaire et de réserve dans son choix qu'un papillon de nuit au vis-à-vis des bougies. Cette folle attirait nécessairement dans son orbite M. de

Blainville et sa pauvre femme, puisqu'il avait la cruauté de la traîner partout où se trouvait madame de Bellefontaine, dont il s'occupait alors plus qu'ouvertement. Ce noyau, formé de gens du meilleur et du plus grand monde, comme vous le voyez, chère Alix, attira d'autres personnes. L'on se disait : « Après tout, puisque l'on va là, pourquoi n'irions-nous point ? » Ce fut l'histoire des moutons de Panurge ; beaucoup d'hommes et de femmes de notre société sautèrent le fossé à la queue-leu-leu et coururent à l'ancien hôtel d'Orbeval, où *ces espèces,* grâce à l'intendant de la pauvre comtesse, tenaient véritablement une excellente maison. J'étais, cela va sans dire, restée étrangère à ces belles équipées qui me révoltaient, lorsque la princesse arrive un matin chez moi et entreprend de me décider à assister aux fêtes de l'hôtel d'Orbeval. Je hausse les épaules en la priant de me laisser tranquille et de ne pas m'impatienter ; elle insiste en me disant : « Mais venez donc, ma chère ! Toute notre société va là ! C'est très-amusant ! on y entend la meilleure musique de Paris ! on y danse jusqu'à six heures du matin ! on y soupe à outrance ! tout est servi avec une incroyable magnificence, et cela n'engage à rien, mais à rien du tout, envers les maîtres de la maison, que personne ne reçoit et à qui l'on ne

dit pas quatre paroles dans la soirée. On les appelle madame la fleuriste et M. le lithographe ; mais, le dos tourné, l'on pouffe de rire ; leur maison n'est autre chose qu'un délicieux casino dont ils font splendidement les frais, exclusivement pour notre société, car vous sentez bien que M. de Saint-Marceau ne leur permettrait jamais d'oser inviter chez eux quelqu'un qui ne fût pas des nôtres. Voyons ! de quoi vous offusquez-vous? Est-ce que, lorsque vous êtes aux eaux d'Aix ou de Baden, vous n'allez pas au casino? Est-ce que vous recevez chez vous les gens qui font les frais du casino? Pas du tout ! Eh bien ! c'est ici absolument la même chose : l'hôtel d'Orbeval est notre Casino, ma chère. » Enfin, que vous dirai-je? cette insupportable princesse me rabâcha tant et tant de son casino (et il y avait, après tout, assez de justesse dans sa comparaison), que je fis comme les autres bêtes moutonnières ; je sautai le fossé. Que voulez-vous, chère Alix ! *ces espèces* donnaient de ravissantes fêtes de printemps ; le moment d'aller dans nos terres ou aux eaux n'était point encore venu, toutes les maisons où l'on reçoit étaient fermées : je me décidai donc comme tant d'autres à cette sottise, mais je fus bientôt et très-justement punie de ma faiblesse.

— Que vous est-il donc arrivé, chère duchesse?

— Je comptais me rendre un soir à une fête de nuit qui devait avoir lieu à notre *casino d'Orbeval*, comme nous disions, lorsque je vois la princesse arriver chez moi, aussi cramoisie, aussi furieuse, aussi suffoquée que si elle eût manqué douze contredanses. « Vous ne savez pas, ma chère? me dit cette hurluberlue ; la fête de ce soir n'a pas lieu ! ces manants ferment leur maison, sous cet impertinent prétexte qu'ils nous ont, pour leur argent, assez vus danser et souper, et que cela ne les amuse plus du tout, mais du tout! Conçoit-on pareille insolence? — Voilà qui nous punit fort justement de notre bassesse, dis-je à madame de Marsan, et je n'oublierai jamais que c'est à vos comparaisons de casino et autres sornettes que j'aurai dû ma part de cette indigne humiliation. »

— Un pareil procédé, de la part de *ces espèces,* devenait, chère duchesse, d'une grossièreté inouïe !

— Mais vous n'êtes pas au bout : ces gens-là étaient des voleurs... ou l'équivalent!

— Ah ! mon Dieu !

— Ils avaient pris, on ne sait où, et on l'ignore encore, l'argent qu'ils dépensaient : la police s'en est mêlée ; ils ont été mis en prison ; il est vrai qu'on les a ensuite relâchés, mais leurs biens sont restés sous la main de la justice...

— J'ai entendu dire, ajouta le duc, que le temps de *prescription,* comme ils appellent cela, je crois, était arrivé, et qu'il ne serait pas impossible qu'on leur rendît cette immense fortune que personne ne réclame.

— Cela m'est fort indifférent, mais toujours est-il qu'il est exorbitant que tant de personnes de notre société, et moi la première, nous soyons allées chez des gens qui ont été traduits en justice ! Et voilà, chère Alix, jusqu'où peut mener l'oubli de la bienséance et du respect de soi !...

— Madame la duchesse, reprit tout bas M. de Surville, êtes-vous curieuse de voir la femme de George Hubert ?

— Certainement... Où donc est-elle ?

— Justement entre le lithographe et la fleuriste... Tenez, à ce moment elle retourne la tête : elle doit être bien heureuse et bien fière du succès de ce soir !

— Mais c'est qu'elle est fort belle, cette madame George Hubert ! répondit la duchesse en lorgnant ; mais c'est qu'elle a vraiment fort bon air !... c'est incroyable !...

— Elle est mise avec une simplicité pleine de bon goût, ajouta la comtesse Alix. Mais comment est-elle liée avec *ces espèces* dont vous

parliez, chère duchesse? Tenez, la voici qui cause encore avec ces gens-là!

— Vous devez penser, chère Alix, que la femme d'un écrivain ne saurait être très-difficile sur le choix de ses connaissances.

— Mais il me semble vous avoir entendu dire que M. George Hubert était autrefois très-bien accueilli dans le monde?

— Sans doute. Malheureusement, depuis longtemps il est devenu très-sauvage. Nous ne le voyons plus, et c'est grand dommage, car, malgré son manque de naissance, et beaucoup de roideur dans le caractère, il était parfois fort aimable et toujours d'excellente compagnie.

— Peut-être, maintenant qu'il est marié, reviendra-t-il dans le monde?

— Je crains, au contraire, qu'il ne soit complétement perdu pour nous; sa femme ne pouvant être reçue dans notre société, nous ne le reverrons plus.

— Pourquoi donc ne recevrait-on pas madame George Hubert, chère duchesse?

— Comment, pourquoi? Mais parce que, si l'on reçoit M. George Hubert en sa qualité de grand poëte, il n'y a pas le moindre prétexte pour recevoir sa femme... une bourgeoise!

— C'est vrai, chère duchesse. En vérité, je ne sais à quoi je pensais en parlant ainsi!

Pendant l'entretien précédent, Gilbert et Gilberte se trouvaient au balcon, ayant entre eux deux Louise, assise à cette même place où, plusieurs années auparavant, elle avait assisté la première fois au triomphe et la seconde fois à la défaite de son poëte. La physionomie des trois amis révélait un bonheur profond, et le ressentiment de l'éclatant succès du nouveau drame de l'illustre écrivain, succès cher à leur cœur à tant de titres.

Gilberte, plus que jamais charmante, était mise avec une élégante simplicité. Son Gilbert, joyeux comme en ses plus beaux jours, continuait, selon l'expression de sa femme, à n'avoir pas l'air marié du tout, si l'on en jugeait d'après les tendres œillades qu'il jetait de temps à autre à Gilberte, dont il était séparé par madame George Hubert.

— Ma chère Louise, dit soudain la jeune femme à son amie en se penchant à son oreille, écoutons, écoutons. Je vois là, près de nous, un groupe se former autour du vieil habitué, vous savez? celui qui, lors de cette malheureuse soirée, prenait si généreusement la défense de M. George Hubert.

— Oui, je m'en souviens, reprit Louise; mais aujourd'hui, je l'écouterai sans crainte.

Et la jeune femme, ainsi que ses deux amis,

prêtèrent une attention croissante aux paroles du vieil habitué, fidèle à la place qu'il occupait à l'angle du balcon.

— Tenez, messieurs, dit le vieil habitué, il y a quelques années, ici, à cette même stalle, j'assistais à la chute mémorable du dernier drame que George Hubert ait écrit avant celui-ci. Je dis chute mémorable, parce que c'est le seul échec que cet illustre écrivain ait jamais subi.

— Et l'échec fut, dit-on, monsieur, des plus rudes et des mieux mérités, interrompit un des voisins du vieil habitué.

— Rude, oui, mais, selon moi, peu mérité. L'opinion publique, si souvent extrêmement capricieuse et passionnée dans sa sympathie ou sa malveillance, et que vous voyez aujourd'hui enthousiaste de George Hubert, s'était alors déchaînée contre cet homme illustre, de qui le caractère est aussi élevé que le talent. On lui imputait à crime le suicide d'un malheureux enfant qu'il avait voulu sagement détourner d'une fausse vocation pour la poésie. L'on accusait encore George Hubert d'avoir enlevé une riche héritière pour les beaux yeux de sa cassette. Enfin, que vous dirai-je, messieurs? depuis quarante ans j'assiste à des premières représentations, et jamais je n'ai été témoin d'une

chute plus scandaleuse, plus outrageante pour un écrivain : ce fut pour notre poëte une sorte d'exposition au pilori, aussi cruelle qu'elle était inique.

— Mais la pièce était, à ce qu'il paraît, détestable...

— Détestable! non, messieurs : elle renfermait de rares beautés de style, de grandes pensées; mais l'œuvre était froide, monotone; tranchons le mot, ennuyeuse. L'élan, le mouvement, l'invention manquaient.

— C'est cependant par l'originalité, par la puissance de l'invention que George Hubert est si remarquable.

— Mon Dieu! messieurs, si je ne craignais de sembler vouloir ériger ma stalle de spectateur en chaire de professeur d'art dramatique, je vous dirais en quelques mots...

— Parlez, monsieur, parlez, de grâce! nous avons le plus grand plaisir à vous entendre.

— Je voudrais savoir le nom de ce brave homme-là, dit tout bas Gilbert à Louise; il a une excellente et noble figure avec ses grands cheveux blancs. Si nous l'invitions à souper ce soir?...

— Y penses-tu, Gilbert? l'inviter sans le connaître!... mais écoute-le donc...

— Messieurs, reprit le vieil habitué à ses voi-

sins groupés autour de lui, tandis que Louise, Gilberte et Gilbert continuaient de ne pas perdre une seule de ses paroles; messieurs, vous avez sans doute lu, il y a quelque temps, dans les journaux cette nouvelle : « Notre illustre poëte, M. George Hubert, vient d'épouser la veuve de M. le général Poussard, l'un des glorieux débris, etc., etc. »

— Ce devait être ce fameux duelliste qui a tué dix ou douze personnes en duel ?

— Oui, messieurs, c'était lui-même. Or, remarquez une chose qui bientôt vous paraîtra fort contradictoire : je vous parlais tout à l'heure de cette héritière, riche à millions, disait la calomnie, et enlevée par notre grand poëte dans un but d'ignoble cupidité...

— En effet, monsieur, vous nous rappeliez ce fait.

— Or, cette riche héritière (qui, par parenthèse, avait à peine deux cent mille francs de fortune) n'est autre chose que madame Poussard, que notre poëte a épousée...

— Ah bah !

— C'est fort curieux.

— De grâce, monsieur, continuez!

— Mon notaire est par hasard le notaire de madame Poussard. Je n'ai pas d'ailleurs l'honneur de la connaître personnellement ; mais j'ai

ainsi souvent entendu parler d'elle. Cela vous expliquera, messieurs, comment je suis instruit de certains détails intimes, dont j'userai sans scrupule, puisqu'ils sont aussi honorables pour M. George Hubert que pour la femme si éminemment distinguée qu'il vient d'épouser.

— Chère Louise, entendez-vous ce digne homme? dit tout bas Gilberte à son amie. Moi, je suis comme Bibi, j'en raffole, de ce bon vieillard!

— Je vous en conjure, Gilberte, répondit l'épouse du poëte en rougissant, prenez garde d'attirer l'attention sur nous! Si j'étais reconnue, quel serait mon embarras!

— Allons, Louise, ne grondez pas; je serai bien sage, je ne serai plus bavarde.

— Voici, messieurs, reprit le vieil habitué, ce qui va vous paraître sans doute contradictoire : savez-vous quelle fut, à mon avis du moins, et je ne me trompais pas, savez-vous quelle fut la cause réelle de la chute de ce drame dont nous parlions tout à l'heure?

— Non, monsieur.

— Cet échec fut dû à l'influence de la longue liaison de M. George Hubert avec l'héritière dont nous parlions, liaison de notoriété publique en ce temps-là, et dont je peux ainsi parler sans indiscrétion.

— Mais comment cette influence fut-elle funeste au génie du grand poëte, monsieur?

— Excusez-moi, messieurs, si j'emploie une expression triviale, que j'ai, lors de la chute de ce drame, entendu prononcer à cette même place où nous sommes; cette expression est dans sa vulgarité d'une extrême justesse : en un mot, la liaison dont nous parlons avait rendu M. George Hubert *pot-au-feu*.

— Très-bien, nous comprenons.

— Selon vous, monsieur, notre poëte se serait acoquiné, allangui, éteint dans cette liaison casanière, lui qui, selon ses biographies, avait l'habitude d'une vie mobile et animée ?

— C'est cela même, messieurs, et comme je le disais alors : George Hubert, homme de *réflection* avant tout, a *réfléchi* dans cette œuvre la douce et paisible monotonie de sa vie : existence calme et reposée qui, retenez bien ceci, messieurs, contrariait réellement ce besoin d'activité, de diversité, qu'il éprouvait encore malgré lui à cette époque, mais qu'il sacrifiait à l'amour. Aussi l'œuvre en question se ressentit de ces deux tendances contraires : elle fut bâtarde, sans élan, sans passion. N'en parlons plus. Maintenant, messieurs, que pensez-vous du drame de ce soir?

— C'est magnifique!

— Jamais George Hubert ne s'était élevé à cette hauteur!

— C'est un succès étourdissant !

— Les autres succès de George Hubert pâlissent auprès de celui-là !

— N'avons-nous pas vu, à la fin du quatrième acte que l'on vient de jouer, la famille royale se lever tout entière dans un mouvement d'enthousiasme ?

— Et ce Provençal qui, placé là au-dessous de nous, au parterre, s'est dressé debout sur sa banquette, si transporté d'admiration, qu'il n'a pu crier que : *Tron de l'air !* après quoi il a eu une attaque de nerfs, et on l'a emporté...

— Madame Louise, dit tout bas Gilbert en riant, c'est l'enragé Marseillais du café de la Grainette. Vous souvenez-vous? il a enfoncé la porte d'un coup de pied quand j'étais George Hubert, pour venir me déclarer qu'il serait désormais mon ex-fanatique.

— Pauvre homme! répondit Louise ; il n'a pu tenir rigueur au nouveau chef-d'œuvre de George Hubert !

— Il est capable d'être venu exprès de Marseille ici pour assister à cette première représentation, ajouta Gilberte ; mais voilà ce digne homme qui parle ; écoutons.

— Ainsi donc, messieurs, reprit le vieil habi-

tué, jusqu'à présent du moins (et, entre nous, je tiens de messieurs les comédiens que le cinquième acte est à la hauteur des quatre premiers), jusqu'à présent le succès de la nouvelle œuvre de George Hubert est incontesté.

— Et incontestable. Il n'y a qu'un cri dans toute la salle : C'est admirable!

— Eh bien! messieurs, savez-vous à qui doit revenir une bonne part de ce triomphe éclatant?

— A qui donc?

— A madame George Hubert!

— Comment? à elle qui, avant d'être la femme du général Poussard, avait eu sur le génie de George Hubert une si fâcheuse influence?

— Oui, messieurs.

— Cela, en effet, monsieur, semble fort contradictoire.

— Et cependant, messieurs, rien de plus naturel.

— Expliquez-nous cela, monsieur. Vous piquez fort notre curiosité.

— Lors de sa première liaison avec notre grand poëte, cette dame voulut, quoiqu'elle l'aimât éperdument, le rendre à cette existence indépendante où il avait jusqu'alors puisé les éléments de ses succès ; elle eut le rare courage d'épouser le général Poussard, pour qui elle ne

ressentait aucune affection ; celui-ci ne fut d'ailleurs pour elle qu'un père, et elle se conduisit envers lui, jusqu'à sa mort, comme la plus digne des filles.

— Ce dévouement à George Hubert est héroïque !

— Sublime !

— Une pareille femme mérite autant de respect que d'admiration !

— Certes, messieurs ; car ces sentiments, je les éprouve pour madame George Hubert, quoique je n'aie pas l'honneur, je vous l'ai dit, de la connaître personnellement.

— Chère Louise, dit tout bas Gilberte à la femme du poëte, nous ne sommes pas les seuls à vous aimer, à vous admirer !

— Ah ! mes amis, répondit en soupirant madame George Hubert, il est pénible, pour la pudeur de l'âme, de voir les actes de notre vie intime, notre pensée secrète, ainsi livrés à la curiosité publique ; mais il faut se résigner : le rayonnement du génie met forcément en lumière, si obscurs qu'ils soient, les dévouements qu'il inspire !

— Monsieur, permettez, reprit l'un des interlocuteurs du vieil habitué ; voici qui me semble encore contradictoire : cette dame, lors de sa première liaison avec notre illustre écrivain,

liaison que j'appellerais un véritable mariage, s'était, dites-vous, convaincue que cette existence paisible et casanière entravait le développement du génie de George Hubert; comment alors, une fois devenue veuve, a-t-elle consenti à l'épouser?

— Monsieur a raison : c'était retomber dans cette vie de pot-au-feu dont la courageuse femme avait voulu, dans son dévouement, affranchir le poëte.

— Aussi vous disais-je, messieurs, qu'il y avait contradiction, mais qu'elle existait seulement à la surface.

— Comment donc cela?

— Le voici : et d'abord, messieurs, sachez que George Hubert, dès avant le veuvage de madame Poussard, instruit par un singulier hasard de l'héroïque dévouement de cette dame, voulut, en homme de cœur, l'épouser lorsqu'elle fut libre, car il l'aimait plus que jamais.

— Je le crois bien! c'était de l'adoration qu'elle devait inspirer après son sacrifice héroïque!

— Oui, messieurs, mais la jeune veuve refusa d'épouser George Hubert.

— Elle refusa?

— Ah! c'est pousser par trop loin l'amour du sacrifice!

— C'est l'exagérer !

— C'est presque ridicule !

— Voilà bien les femmes! elles ne savent garder un juste milieu ni dans le bien ni dans le mal.

— Elles poussent tout à l'extrême !

— Il leur faut, avant tout, l'excentrique !

— Faire parler d'elles !

— Forcer, coûte que coûte, l'admiration !

— Permettez, messieurs, reprit le vieil habitué, permettez... vous êtes, ce me semble, sévères dans votre appréciation de la conduite de madame George Hubert... Veuillez, je vous prie, répondre à cette question : à quoi s'était jusqu'alors sacrifiée cette dame ?

— A la gloire de notre grand écrivain.

— A merveille ! Or, voici ce qu'a dit M. George Hubert à la jeune veuve, après être parvenu, non sans de longues recherches, à découvrir la retraite où elle vivait : « Lors de votre mariage, dont j'ignorais le secret et courageux motif, j'ai cru que vous ne m'aimiez plus ; j'ai essayé de vous oublier en cherchant dans de nouveaux travaux une distraction à mes chagrins ; mais bientôt, instruit du véritable mobile d'une conduite dont j'avais d'abord été indigné, l'amour, le regret, le désespoir, remplissant mes tristes jours, n'y ont plus laissé de place pour l'étude,

pour l'inspiration. Aujourd'hui vous êtes libre; ne me dites pas que l'influence de la vie domestique serait de nouveau funeste à mon talent. Non ! durant ces derniers temps, les années ont modifié, presque transformé mon caractère : avec la maturité de l'âge sont venus pour moi des goûts, des besoins autres que ceux de ma jeunesse ; en un mot, si vous m'épousez, j'écrirai, je le sens, un chef-d'œuvre. Si vous me refusez votre main, je le jure, je brise à jamais ma plume. Votre sacrifice sera inutile; il n'aura fait que notre malheur à tous deux ! » Or, j'ajouterai, messieurs, que la menace du poëte n'était pas vaine; il eût d'ailleurs voulu reprendre ses travaux qu'il n'en aurait eu ni moralement ni physiquement le pouvoir. Mon notaire. de qui je tiens tous les détails précédents, et auquel George Hubert s'est souvent adressé pour le supplier de l'aider à vaincre la résistance de la jeune veuve, m'a dit qu'il lui faisait peine à voir. Ce n'était plus que l'ombre de lui-même; son désespoir morne, profond, était effrayant.

— Pauvre George Hubert !

— Sans doute madame Poussard se montrait héroïque, une vraie Spartiate ; mais enfin, monsieur, avec ce bel héroïsme-là, l'on peut faire le malheur des gens !

— Oui, mais les femmes se disent : « J'ai fait

quelque chose d'extraordinaire, de... très-fort ! »

— Moi, à la place de George Hubert, j'aurais planté là madame Poussard et son stoïcisme.

— Enfin, la vie de ménage n'a heureusement pas eu, comme autrefois, une fâcheuse action sur le talent de George Hubert ; car à en juger du moins par ces quatre premiers actes, jamais son génie ne s'était élevé à cette hauteur.

— Et voici pourquoi, messieurs, reprit le vieil habitué : « Si vous refusez ma main, je brise à jamais ma plume ! Si vous m'épousez, j'écris un chef-d'œuvre ! » avait dit George Hubert. Enfin, après de longues hésitations, la jeune veuve céda.

— C'est parbleu fort heureux !

— C'était bien la peine de se faire tant prier !

— Oui, mais on a l'agrément de voir à ses pieds un homme de génie, suppliant, désolé !

— Ah ! les femmes ! les femmes ! il faut toujours qu'on les conjure à mains jointes d'accorder ce qu'elles brûlent de donner !

— Évidemment, c'était pour madame Poussard une position superbe que d'épouser George Hubert, mais il fallait se faire longtemps prier...

— Messieurs, reprit le vieil habitué, vous vous méprenez, je vous l'assure, à l'endroit des motifs de la détermination de cette dame. Tou-

jours est-il que nous lui devons un chef-d'œuvre ; car enfin, George Hubert a tenu parole : il a épousé madame Poussard et il a écrit un chef-d'œuvre !... Maintenant, deux mots encore, car l'on commence de reprendre sa place pour le cinquième acte : non, le mariage n'a point nui au génie de notre illustre écrivain ; il lui a donné, au contraire, un nouvel et magnifique élan. Encore une contradiction ! direz-vous peut-être, messieurs, en songeant au passé. Cependant, permettez : il y a, n'est-ce pas, environ quatre ans que George Hubert a subi l'échec dont nous parlions tout à l'heure ? Croyez-vous que quatre ans, surtout à l'époque de la vie où est arrivé George Hubert (il a maintenant dépassé la quarantaine), n'apportent pas une profonde modification dans le caractère, dans les habitudes d'un homme et dans l'expression de son talent ? Tant que notre poëte a été jeune, cette vie, tour à tour nomade, aventureuse, qui se réfléchissait si merveilleusement dans ses œuvres, était pour ainsi dire nécessaire au développement de son génie ; mais est venu l'âge mûr, et avec lui sont venues des pensées plus recueillies, des aspirations plus contenues, des goûts plus sédentaires : transformation qui s'est traduite par le caractère mâle, sobre et puissant de l'œuvre de ce soir ; œuvre d'un tout autre

aspect que celles de sa jeunesse. Celles-ci ressemblent, selon moi, à de luxuriants paysages, accidentés, touffus, verdoyants, éclatants de lumière et de soleil : les torrents écumants, les bois ombreux, les âpres montagnes, les vastes horizons, charment notre œil de leurs beautés diffuses. A la vue de cette nature riche, variée, vivace, nous voudrions nous égarer sous ces frais ombrages, côtoyer ce torrent, gravir cette montagne, et celle-là encore, et ces autres que l'on aperçoit là-bas à l'extrême horizon. Nous nous sentons jeunes, ardents, prêts à entreprendre un voyage infini à travers tant de sites pittoresques. Mais l'œuvre de ce soir, la première de l'âge mûr du poëte et de sa seconde manière (puisque la maturité de l'âge modifie toujours profondément chez les grands maîtres, et pour la continuité de leur gloire, le caractère premier de leur talent), l'œuvre de ce soir me rappelle l'aspect d'une magnifique gravure anglaise que je remarquais hier dans une boutique des boulevards : figurez-vous, messieurs, la cour intérieure de ces vieux châteaux gothiques encore si nombreux en Écosse, et assez semblable à la cour d'un cloître ; le soleil à son déclin jetait ses derniers rayons sur une fontaine environnée de fleurs, point central de cette cour entourée de galeries ogivales déjà noyées d'ombre ; à travers

l'un de leurs arceaux, l'on découvrait au loin les cimes de quelques montagnes aux lignes simples et sévères, derrière lesquelles le soleil allait bientôt disparaître. Assis près de la fontaine, le front penché dans sa main, un livre sur ses genoux, un beau lévrier couché à ses pieds, un homme d'un âge mûr contemplait avec un doux recueillement sa jeune femme allaitant un enfant. L'aspect de ce tableau m'inspirait une émotion grave et tendre; j'aurais voulu finir mes jours dans ce noble asile où tout respirait la paix, le charme, la grandeur sereine du foyer domestique!... Eh bien, messieurs, cette impression, le drame de ce soir la réveille en moi. Je me résume : les premiers ouvrages de George Hubert reflétaient l'ardeur aventureuse et les adorables témérités de la jeunesse ; sa dernière œuvre reflète le calme, la force et la majesté de l'âge mûr. Mais le rideau se lève, messieurs ; voyons si, comme on l'assure, ce cinquième acte est à la hauteur des premiers.

Ce disant, le vieil habitué reprit sa place avec empressement, et ses voisins l'imitèrent.

Est-il besoin de dire avec quel intérêt Gilbert et Gilberte écoutèrent l'entretien précédent ? Quant à Louise, douée d'une exquise délicatesse, elle se sentait cruellement blessée de l'indiscrète publicité donnée aux actes de sa vie intime,

actes si diversement et souvent si faussement interprétés par ces inconnus qui, à côté d'elle, parlaient d'elle, et, après avoir exalté son dévouement pour le poëte, la blâmaient, l'accusaient d'exagérer ses principes, de viser à l'héroïsme, de mettre au prix des prières désespérées de George Hubert un mariage qu'elle brûlait, disait-on, de conclure ! Mais à ces blessures de l'âme, elle se résignait. Il en devait être ainsi ; elle le savait : c'était là une des amertumes inséparables de la gloire de l'homme qu'elle adorait, et dont la curiosité publique s'occupait avidement ; tout ce qui se rattachait à lui était mis, si cela se peut dire, hors la loi de la discrétion commune, par ses ennemis ou par ses amis connus et inconnus. Ces derniers, tels que le vieil habitué, ne pouvaient résister à cet orgueil (si flatteur pour le poëte) de se montrer instruits des moindres particularités de l'existence de cet homme illustre, car, ainsi que Louise venait de le dire à Gilberte : *Le rayonnement du génie met toujours en lumière, si obscurs qu'ils soient, les dévouements qu'il inspire.* Louise possédait, au plus haut degré, cette ombrageuse pudeur morale, encore plus douloureusement susceptible que la pudeur physique. Aussi, que l'on juge de ce qu'elle ressentit à la fin de cette soirée, qui valut cependant à

George Hubert le plus éclatant des triomphes !

Il faudrait épuiser le vocabulaire admiratif pour rendre l'impression produite par le cinquième acte du nouveau drame : elle fit pâlir les précédents succès du poëte, et le rideau se baissa au milieu d'un tonnerre d'applaudissements ou de cris frénétiques demandant l'auteur.

Le rideau se releva ; mais alors il se passa un incident très imprévu et dû à la précipitation des machinistes. Au moment où ceux-ci, sans attendre l'ordre du régisseur, se hâtaient de faire remonter la toile vers les frises, les spectateurs aperçurent au fond du théâtre George Hubert, entouré, pressé, soulevé par un groupe de comédiens en costume et de gens de lettres admis sur la scène, qui, tour à tour, le serraient dans leurs bras, ne remarquant point, au milieu de leur enthousiasme, qu'ils se trouvaient alors en vue du public.

A ce moment, une voix haletante, entrecoupée par le paroxysme d'une admiration touchant au délire, s'éleva du milieu du parterre et cria :

— George Hubert ! *tron de l'air !* Nous voulons qu'il paraisse !... George Hubert !... George Hubert !...

— Minette, c'est l'enragé Marseillais ! dit Gilbert à sa femme. Il paraît que ce brave fanatique

de notre ami est guéri de son attaque de nerfs.

C'était en effet le digne Marseillais. Ses cris produisirent un effet électrique ; toute la salle répéta comme lui, au milieu d'applaudissements prolongés :

— George Hubert !... qu'il paraisse !... George Hubert !...

Instruit par ce tumulte de la levée intempestive du rideau, le groupe de comédiens et d'hommes de lettres qui entouraient le poëte, entendant la salle l'appeler à grands cris, s'opposèrent à l'effort qu'il fit pour rentrer dans la coulisse, et entreprirent de l'amener, malgré lui, sur le devant de la scène, afin de satisfaire aux vœux du public. Résister plus longtemps et se débattre contre cette violence si cordiale, si honorable, eût été de la part de George Hubert une chose ridicule et de mauvais goût ; aussi, sacrifiant sa modestie et son sincère éloignement de tout ce qui pouvait le mettre en évidence, il se résigna.

Ce fut alors un noble, un touchant tableau !

Un autre poëte de ce temps-ci, et celui des comédiens qui avait joué le rôle le plus important de l'œuvre nouvelle, prirent chacun par la main George Hubert, et le conduisirent lentement sur le devant de la scène.

Un religieux silence succéda soudain au tu-

multe, et par un mouvement spontané, tous les spectateurs se levèrent respectueusement ; puis, après ce muet et solennel hommage rendu au génie, de nouveaux tonnerres d'applaudissements ébranlèrent les voûtes de la salle, au milieu de ces cris mille fois répétés :

— Bravo, George Hubert !... c'est sublime !... Bravo ! bravo ! George Hubert !...

Le grand poëte, pâle, profondément ému, s'inclinant, déclina par un geste l'insigne honneur d'une pareille ovation, et se retira. Le rideau était baissé, que les applaudissements, les cris, les bravos retentissaient encore.

Essayer de dépeindre les sensations de Louise, de Gilbert et de Gilberte, à quoi bon ?... On les devine.

A peine le rideau fut-il baissé, que la compagne du poëte dit à Gilbert :

— Vite, vite, votre bras ! Allons, selon notre promesse, attendre George au rendez-vous convenu.

Gilbert, donnant le bras à Louise, à côté de qui marchait Gilberte, quitta le balcon, et les trois amis eurent à traverser un large couloir, régnant derrière les loges du premier rang, d'où sortait alors une foule élégante. Quelqu'un, parmi cette foule, dit à demi-voix en désignant Louise du regard :

— Voilà madame George Hubert !

Ces mots circulèrent de bouche en bouche, et soudain la foule, s'écartant avec déférence, s'ouvrit devant Louise ; les hommes la saluèrent avec respect, et grand nombre de femmes s'inclinèrent légèrement.

Louise, douée d'un tact exquis, n'était pas de celles-là qui, portant arrogamment le nom illustre qu'elles doivent à leur mari, se drapent dans sa gloire comme dans un vêtement voyant, fait pour attirer les yeux ; non, elle poussait au contraire si loin sa délicate réserve à ce sujet, que si, par goût, elle n'eût préféré les toilettes les plus simples, les moins susceptibles d'être remarquées, elle les eût adoptées depuis son mariage avec le poëte. Elle traversa donc cette foule brillante d'un pas hâté, rougissante, timide, et comme ployant sous ce grand nom auquel s'adressaient les hommages dont on l'entourait.

Une seule femme ne partagea pas ce sentiment général de sympathie et de respect envers la compagne du célèbre écrivain : ce fut cette fière duchesse qui, durant l'entr'acte, s'entretenant avec sa jeune amie, la comtesse Alix, lui racontait avec une impertinence aristocratique ses déconvenues à l'endroit de ce qu'elle appelait le *casino d'Orbeval*. Au moment où Louise

passait devant la duchesse, en s'appuyant sur le bras de Gilbert, celui-ci entendit la grande dame dire d'un air hautain et railleur à la comtesse, en faisant allusion aux marques de déférence prodiguées à madame George Hubert :

— En vérité, ma chère, je me demande ce que l'on pourrait faire de plus au passage d'une princesse du sang. Toutes ces flagorneries-là sont parfaitement ridicules !

— Pardon, madame la duchesse, lui dit Gilbert en la regardant fixement ; mais quelque chose de parfaitement ridicule, car cela n'avait aucune excuse, c'étaient les flagorneries de ceux-là qui venaient dans le temps festoyer à notre hôtel !

La duchesse, pourpre de dépit, tourna brusquement le dos à Gilbert, et celui-ci continua de traverser les groupes avec Louise et Gilberte, qui riait comme une folle de la repartie de son mari.

Bientôt les trois amis, sortant du théâtre, gagnèrent la place du Palais-Royal et montèrent dans un fiacre qui, par leur ordre, alla stationner au coin de la rue de Valois, où George Hubert devait venir les rejoindre, en sortant du Théâtre-Français par l'issue spécialement réservée aux comédiens.

La voiture venait à peine de s'arrêter lorsque Gilbert poussa la portière laissée entr'ouverte, et s'écria tout joyeux :

— Voici notre ami George et sa gloire ! l'un portant l'autre !

Le poëte, presque au même instant, se précipita dans la voiture; puis il saisit et baisa les mains de sa femme, et ses premiers mots furent ceux-ci :

— Ah, Louise ! ah, mes amis ! quelle soirée ! quelle torture !... combien j'ai souffert !...

Et se jetant sur le siége de devant, il resta un moment muet et comme brisé, essuyant la sueur dont sa figure pâle et altérée était baignée. Il tremblait de cette espèce de tressaillement convulsif qui succède aux violentes commotions nerveuses. Enfin, après quelques instants de silence, il reprit d'une voix faible :

— Je suis anéanti !... Cela tue ! cela tue !

— George ! s'écria Gilbert de plus en plus inquiet, que vous est-il donc arrivé ? Quel malheur vient troubler votre succès inouï, sans pareil ?

— Ah ! mes amis ! reprit le poëte avec une expression d'angoisse indéfinissable, j'avais dit à Louise : « Sois ma femme et j'écrirai un chef-d'œuvre. »

— Oui, reprit Louise avec ivresse ; et ce chef-

d'œuvre est salué par des acclamations unanimes, mon glorieux George!

— Et si on l'eût sifflé, ce chef-d'œuvre! murmura le poëte d'une voix où palpitait encore l'écho de ses angoisses passées.

On eût dit qu'il frémissait d'épouvante au souvenir d'un péril de mort auquel il venait d'échapper.

Ces mots : « Et si on l'eût sifflé, ce chef-d'œuvre ! » résumaient les terribles anxiétés, les tortures morales auxquelles George Hubert venait d'être en proie durant cette représentation, jusqu'au moment où son succès devait être assuré.

— Oh ! la gloire! pensaient Gilbert et Gilberte. Après une ovation sans égale dans les fastes du théâtre, ce grand poëte revient auprès d'une épouse adorée, auprès d'amis dévoués. Hélas ! les premiers mots qu'il prononce sont les mots : *Souffrance, Torture*. Oh ! la gloire, la gloire !

— George! mon George!... je comprends ce ce que tu as dû souffrir, répondait Louise, émue jusqu'aux larmes, en serrant passionnément les mains de son mari entre les siennes. Grâce à Dieu, maintenant nous n'avons plus qu'à jouir de ton succès !

— Et ce succès, nous allons le fêter de notre mieux, dit gaiement Gilbert. Mes amis, je vous

en conjure, ne faites pas attendre le souper de la mère Badureau : elle serait comme une lionne, et Minette et moi n'oserions affronter ses terribles regards... Ah ! nom d'un petit bonhomme, je crois que j'ai fait un vers !... Ce que c'est que d'aller en fiacre avec Apollon !

— Bourgeois, demanda le cocher à Gilbert, où allons-nous ?

— Avenue Méricourt, près la barrière des Invalides, répondit Gilbert ; et bon train !

La petite maison située dans l'avenue Méricourt, dont Louise avait autrefois parlé à Gilbert et à Gilberte, s'était par hasard trouvée vacante, à l'époque où les deux époux, grâce au dépôt de cinquante mille francs conservé par la probité de madame Badureau, purent se constituer un revenu de deux mille cinq cents francs, en conservant même environ mille écus d'excédant, la rente s'étant trouvée très au-dessous du pair lors de leur achat. Cette dernière somme, judicieusement employée, leur servit à parfaitement *monter*, comme on dit, *leur ménage*. Ils devaient à leur pratique de la vie somptueuse, combinée avec leur bon goût naturel, des habitudes d'élégance et de recherche très-conciliables avec une modeste existence, et qui en sont l'un des plus grands charmes. N'est-il pas charmant d'avoir à peu de frais « ce que tout le monde pourrait

avoir, et ce que presque personne ne sait avoir. »

Alors Gilbert et Gilberte, ne voulant consacrer que cinq cents francs à leur loyer, s'étaient bien gardés d'aller se loger à Paris au quatrième étage, dans quelque rue sombre et triste, souvent infecte, privée d'air et de soleil, n'ayant pour horizon que des toitures et des cheminées; non, Gilbert et Gilberte s'étaient, pour ce même prix de cinq cents francs, logés hors barrière, et leur demeure offrait à l'œil un aspect enchanteur. Elle se composait d'un rez-de-chaussée surmonté d'un grenier en partie mansardé; le jardin avait au plus cent toises carrées, mais une simple haie de clôture le séparait d'autres jardins, de sorte que leurs grands arbres semblaient être de leur dépendance. Les murailles nues et froides de la maisonnette furent extérieurement garnies d'un treillage peu coûteux, et entourées d'une plate-bande dans laquelle, à la fin de l'hiver, les deux jeunes gens plantèrent des chèvrefeuilles de l'Inde, des jasmins, des rosiers grimpants (*semper-virens*) et des lierres d'Écosse. Une douzaine de francs suffirent à l'achat de ces plantes, qui en deux ou trois ans couvrirent complétement la maisonnette, en été d'un réseau de feuillage et de fleurs odorantes, en hiver d'un manteau de verdure. Devant

la porte d'entrée, Gilbert, au moyen de quelques baliveaux de chêne achetés sur pied quarante à cinquante sous pièce, et de plusieurs bottes de longues tiges de châtaignier, construisit, aidé d'un charpentier dont il paya les journées, une rotonde rustique à toiture de chaume, attenante à la porte d'entrée de la maison, et servant de salon et de salle à manger durant la belle saison. Les panneaux de treillage de châtaignier, séparés par des piliers de chêne brut, et couverts, ainsi que les murailles, de plantes grimpantes, formaient un rideau de verdure, impénétrable aux rayons du soleil. Pendant l'été, rien de plus ombreux, de plus frais, de plus parfumé que ce salon rustique. La porte qu'il abritait conduisait à une petite antichambre, à gauche de laquelle se trouvaient une salle à manger et une cuisine; celle-ci communiquait par un escalier avec la chambre mansardée occupée par madame Badureau. Une table à manger, un buffet, une étagère et des chaises de bois de noyer bien luisant, des rideaux de coutil rayés de bleu et de blanc, bordés d'un galon de laine rouge; un poêle de faïence dans sa niche, brillant comme de la porcelaine : tel était l'ameublement de cette pièce, dont le plancher disparaissait sous une toile cirée simulant le jonc, objet peu dispendieux, gai à l'œil et facile

à conserver d'une extrême netteté. Un papier imitant le coutil d'une tente, pareil à celui des rideaux, couvrait les murailles : enfin, les portes et le bois de la fenêtre, peints couleur de noyer naturel, s'harmonisaient avec l'ameublement. Venait ensuite la cuisine, domaine de madame Badureau. Sous ses mains actives, le cuivre des casseroles étincelait comme de l'or bruni, et le fer-blanc des cafetières et autres ustensiles miroitait comme de l'argent. La faïence et la verrerie, très-simples, d'un prix très-minime, mais choisies avec goût, remplissaient un dressoir de bois blanc, et leur éclatante propreté, l'art de leur disposition sur chaque tablette, leur donnaient l'apparence de l'étalage d'un marchand.

A droite du petit vestibule se trouvaient l'atelier et la chambre à coucher.

L'atelier, éclairé par deux fenêtres donnant sur le jardin, semblait être à la fois un lieu de travail, un salon et un musée. La tenture de papier vert disparaissait presque entièrement sous un grand nombre de cadres de bois blanc verni, imitant le citronnier à s'y méprendre, et renfermant sous leurs verres les meilleures lithographies de Gilbert, et un choix d'excellentes gravures anciennes, achetées à peu de frais par lui, aux étalagistes ambulants, lors de ses promenades du dimanche avec sa femme.

Dans l'un des angles de l'atelier se dressait, sur son large socle de bois, une épreuve en plâtre de cet inimitable chef-d'œuvre de l'art grec : la *Vénus de Milo;* dans l'autre angle, et lui faisant pendant, l'on voyait une épreuve du *Petit Joueur de flûte*, autre merveilleux chef-d'œuvre, attribué à Phidias. Ces deux statues, coûtant à l'atelier de moulage du Louvre environ quarante francs, offraient à l'œil ravi absolument le même aspect que les originaux, d'un prix inestimable. Sur une étagère de bois de chêne verni, appuyée à la muraille du fond de l'atelier, était rangée une collection de statuettes et de moulages de médailles, de coupes de la Renaissance ou de camées antiques, de la plus grande beauté. Le tout, en soufre ou en plâtre, enduit d'une eau cuivrée, valait au plus cent cinquante francs ; cependant, abstraction faite de la matière, cette collection avait absolument la même valeur artistique que les originaux sur lesquels on l'avait modelée, et dont le prix eût dépassé un million.

Au-dessus de cette étagère, une panoplie disposée avec goût attirait les yeux. Elle se composait d'un magnifique casque du moyen âge, d'un immense bouclier et de deux masses de combat ; ces armes, merveilles de l'art florentin (le bouclier représentait le combat des Lapithes et

des Centaures en ronde bosse), étaient en carton-pierre, enduit d'une légère couche de mine de plomb, et avaient absolument l'apparence du fer ciselé. Leur valeur vénale ne s'élevait pas à deux louis, et les originaux, dont ils ne différaient en rien par le fini précieux du travail, eussent coûté cinquante mille francs. L'ornementation de la cheminée se composait d'un bloc de bois d'ébène, renfermant le mouvement d'une pendule et surmonté de la *Polymnie*, autre prodige de la statuaire grecque, figure coulée en fonte de zinc, ainsi que les deux vases *médicis* dont était accostée la pendule, ornements très-peu dispendieux, et, sauf le poids, réunissant l'aspect, la sonorité, la patine des plus beaux bronzes. Deux bouquets de fleurs artificielles, chefs-d'œuvre de Gilberte, imitant la nature à s'y tromper, placés sous verres dans les vases médicis, égayaient de leurs nuances vives et riantes la sévérité artistique de la garniture de la cheminée, se reflétant dans une glace entourée d'une simple bordure noire. De chaque côté de cette glace, enchâssées dans un petit cadre de velours rouge, brillaient deux médailles d'argent obtenues, l'une par Gilbert pour deux lithographies admises à l'exposition du Louvre, l'autre par Gilberte, lors de l'exposition de l'industrie, en récompense des deux mer-

veilleux bouquets de fleurs placés dans les vases médicis.

Au milieu de l'atelier, une table ronde, recouverte d'une housse de tapisserie due à l'aiguille de Gilberte, était chargée d'albums lithographiques, et au milieu s'élevait, rempli d'une gerbe de fleurs du jardin, l'un de ces beaux vases de grès rougeâtre, entouré de feuilles de vigne d'un vert d'émeraude, véritable objet d'art, d'une élégance aussi exquise que son prix était minime. Entre les deux fenêtres, un corps de bibliothèque en chêne poli, d'une extrême simplicité, renfermait un choix de bons livres, modestement cartonnés. Seules, les œuvres de George Hubert, *données par l'auteur,* se faisaient remarquer par leur reliure magnifique. Enfin, dans l'embrasure de chacune des deux fenêtres, se trouvaient la table de travail de Gilberte et la table de travail de son mari, toutes deux garnies des objets nécessaires à la profession des deux époux. Çà et là, disséminés dans l'atelier, quelques fauteuils et siéges, recouverts d'une élégante tapisserie façonnée par Gilberte, complétaient l'ameublement. Été comme hiver, un tapis couvrait le plancher. Les rideaux des fenêtres, en damas de laine vert tendre, de même nuance que la tenture, et bordée d'un large galon noir, se relevaient par de pareilles torsa-

des, rattachées à des patères tournées en chêne. Les deux jeunes gens avaient possédé tant et tant d'or, qu'ils éloignaient de leurs regards la moindre dorure.

Tel était l'aspect matériel de cet atelier. Dans sa simplicité extrême (le tapis seul pouvait être regardé comme un objet dispendieux), il empruntait uniquement à l'art, le plus noble, le plus exquis et le moins coûteux des luxes. Mais, pour animer cette charmante retraite, pour lui donner son caractère moral, il fallait la présence de Gilbert et de Gilberte occupés de leurs travaux, ou, le soir, veillant au coin du paisible foyer, à la clarté de leur lampe.

L'on entrait de l'atelier dans la chambre à coucher, dont la croisée s'ouvrait aussi sur le jardin. Rien de plus simple, de plus frais et de plus coquet que ce sanctuaire de l'amour des deux époux : une délicieuse étoffe perse, fond gris-perle, à dessins roses et blancs, valant au plus quinze sous le mètre, et moins coûteuse qu'une tenture de papier vulgaire, couvrait les murailles et le plafond, ainsi radié de quatre larges tuyaux d'étoffe qui, partant de ses angles, venaient aboutir à une bouffette servant de milieu. Là était suspendue par des chaînettes de bronze une petite lampe d'albâtre servant de veilleuse. Un support de bois de chêne poli,

gracieusement contourné, soutenait, élégamment drapés, les rideaux du large lit de fer, complétement caché sous une housse de perse pareille à la tenture, ainsi que l'étaient deux portières abaissées masquant l'entrée de deux cabinets de toilette entourés d'armoires.

Gilbert et Gilberte, au lieu d'acheter assez chèrement des meubles d'acajou, d'un aspect morne et d'une vilaine forme, avaient acquis moyennant un prix modique une commode, une chiffonnière et un secrétaire du temps de Louis XV, en marqueterie de bois exotique, rose et vert, qui charmaient la vue. La table à coiffer de Gilberte (toilette à la duchesse, s'il vous plaît!) se composait d'une table de bois blanc aux coins arrondis, recouverte d'une housse d'étoffe perse et surmontée d'un miroir ovale entouré de longs voiles de mousseline blanche à dix ou quinze sous l'aune. En face de cette toilette se trouvait une causeuse, et Gilberte, pendant ses soirées, avait soigneusement ouvragé pour ce sanctuaire quatre jolies chaises de tapisserie fond blanc, semé de bouquets de roses reliés avec des rubans bleus. Le plancher disparaissait sous un tapis pareil à celui de l'atelier. Enfin, sur la cheminée, surmontée d'une glace aux bords perdus dans le plissement de l'étoffe, l'on voyait une pendule à figures et deux

petits groupes formant candélabres, le tout en biscuit de Sèvres, d'un blanc mat ; ornementation fort dédaignée de nos jours, sans doute à cause de son bas prix, quoique les modèles de ces moulages soient presque tous dus au gracieux talent de Houdon, l'un des plus charmants sculpteurs du siècle dernier.

Le jardin, d'environ cent toises carrées, planté, à l'un de ses angles, d'un quinconce d'acacias et de tilleuls, était consacré à l'agrément. Aux abords d'une petite pelouse qui s'étendait devant la rotonde rustique, l'on voyait quelques corbeilles de rosiers *remontants* et de fleurs vivaces, amoureusement cultivées par les deux jeunes gens. Profitant de l'expérience acquise durant leur somptueuse résidence à l'hôtel d'Orbeval, lorsqu'ils voyaient procéder *leurs jardiniers,* ils avaient réservé un coin de terrain, et là ils semaient en plate-bande, puis ils *repiquaient* et élevaient en *pots* des fleurs de chaque saison, qu'ils transplantaient ensuite, à demi fleuries, dans les corbeilles de la pelouse, ainsi toujours garnies de plantes fraîches et nouvelles comme les jardinières dont on pare les appartements.

La journée de Gilbert et de Gilberte était invariablement employée : en hiver, ils se levaient avec le jour ; la jeune femme mettait la cham-

bre à coucher en ordre, époussetait les meubles, balayait le tapis. Ces soins minutieux, d'une propreté recherchée, poussée jusqu'au scrupule, elle ne voulait les confier à personne. Gilbert, de son côté, donnait pareillement ses soins à l'atelier, pendant que madame Badureau s'occupait de l'antichambre, de la salle à manger et de la cuisine. A neuf heures, on déjeunait. Madame Badureau servait, mais *s'attablait* avec les deux époux; patriarcal usage conservé dans beaucoup de *petits ménages,* et qui rend familiales et douces les relations du maître et du serviteur. Après déjeuner, Gilbert se mettait à sa table de travail, Gilberte à la sienne. A midi, tous deux se promenaient dans leur jardin, afin de reposer leur vue, fatiguée par une longue contention, et après une demi-heure de *récréation*, ils reprenaient leur besogne jusqu'à la tombée de la nuit, si hâtive en hiver. Alors, quelle que fût l'intempérie de la saison, trouvant même un certain charme à braver la pluie ou la neige, afin de jouir, à leur retour, de la douce quiétude du foyer, ils sortaient, gagnaient les larges trottoirs brillamment éclairés qui bordent la Seine du côté du pont d'Iéna, se promenaient jusqu'à six heures, revenaient au logis, et faisaient leur toilette pour dîner. Chacun quittait ses vêtements humides ou mouillés,

pour endosser une moelleuse robe de chambre, fort simple, mais d'une coupe gracieuse ; Gilberte donnait un tour à ses cheveux, se coiffait d'un joli bonnet, chaussait de mignonnes pantoufles ; Gilbert se coquetait aussi de son mieux, et l'on dînait sobrement mais gaiement, à la tiède châleur du poêle ; après quoi, l'on rentrait dans l'atelier. Un bon feu flambait à l'âtre ; les volets et les rideaux, soigneusement fermés, défendaient de la bise du dehors ; une lampe répandait sa joyeuse clarté sur les statues, sur les gravures, sur les livres de la bibliothèque, objets d'art et de littérature, auxquels nos deux jeunes gens demandaient les pures et nobles jouissances de leur soirée, jouissances inépuisables et toujours nouvelles ! Tantôt ils consacraient une heure à admirer sous les plus piquants et les plus vigoureux aspects de lumière et d'ombre, grâce à la disposition de l'abat-jour de la lampe, les statues grecques, ces chefs-d'œuvre où l'on découvre incessamment d'exquises beautés, à mesure que l'œil se familiarise avec l'étude de ces merveilles ; tantôt ils s'adonnaient à l'examen des coupes, des médailles ou des camées antiques, reproduits par un moulage si délicat, si parfaitement exact, qu'il égale le fini précieux de l'original ; tantôt les gravures les captivaient ; ils analysaient, approfondissaient la pensée de

leur composition dont les moindres détails, comme dans l'œuvre de Greuze, par exemple, sont autant de petits poëmes; puis à ces plaisirs artistiques succédait la lecture des écrivains anciens et modernes. Les deux jeunes gens ressentaient une prédilection singulière pour la Fontaine et pour Molière, ces deux immortels génies d'une grandeur si simple, d'une profondeur si naïve, et si admirablement humains qu'ils sont accessibles à toutes les intelligences. Gilbert et Gilberte, en vrais gourmets, ne lisaient jamais en une soirée qu'une longue fable ou une comédie; mais avec quelle savante sensualité ils la savouraient, ils la dégustaient! Gilberte excellait dans la lecture des fables empreintes d'un caractère ingénu, fin, touchant et charmant; Gilbert excellait dans la lecture des comédies de Molière, qui souvent faisaient rire aux larmes madame Badureau, car celle-ci, son service terminé, venait rejoindre les deux jeunes gens, et s'occupait de raccommoder le linge de la maison; soins auxquels l'aidait Gilberte, lorsqu'elle ne s'occupait pas de sa tapisserie, ou d'une commande pressée, en écoutant la lecture faite par son mari. Puis venaient de longues causeries sur le temps passé, source intarissable de souvenirs piquants et variés. C'étaient encore de longs entretiens où se construisaient, ainsi

qu'on le pense, d'innombrables châteaux dans les autres mondes, car, bien que Gilbert et Gilberte n'eussent plus aucune hâte de quitter ce monde-ci, leur dévorant désir de voir et de savoir, à l'endroit de ces sphères merveilleuses où l'on va revivre, selon leur croyance, restait toujours inassouvi ; de sorte que, sans désirer positivement la mort, ils l'auraient vue allègrement arriver, avec un sentiment d'inexprimable curiosité. Enfin, à dix heures, ils regagnaient leur chambre.

Le dimanche, ils partaient, comme ils disaient, pour leur cher Paris, visitaient les différents musées, remplis de trésors presque inconnus des Parisiens; ils dînaient ensuite dans un de ces cabarets exclusivement fréquentés par la petite propriété, et où l'on fait, à peu de frais, une excellente chère; ils terminaient leur soirée au spectacle; l'omnibus les ramenait jusqu'à la barrière, et de là ils regagnaient bravement à pied leur logis. Une fois par semaine, ils laissaient à madame Badureau la complète disposition de sa journée et de sa soirée, afin qu'elle pût se récréer ou aller voir ses amies. La digne femme, habituée par son ancienne condition de portière à une vie très-sédentaire, profitait rarement de ce jour de vacance ; mais lorsqu'elle en profitait, c'était une sorte de petite fête pour les

jeunes gens. Gilberte s'occupait ce soir-là du dîner ; Gilbert l'aidait dans ses fonctions culinaires, et Dieu sait quels fous rires s'ensuivaient.

La belle saison venue, la culture du jardinet variait les plaisirs des deux époux. Ils se levaient à cinq heures, et après les soins donnés à l'intérieur de la maison, ils jardinaient, plantaient, arrosaient ou palissaient les plantes grimpantes jusqu'à neuf heures. On déjeunait alors sous la rotonde rustique, et l'on se remettait au travail jusqu'à l'heure accoutumée ; après quoi nos deux jeunes gens, au lieu de borner leur promenade, comme dans l'hiver, aux environs de leur demeure, poussaient jusqu'aux Champs-Élysées ou aux boulevards, qui, durant l'été, offrent un si charmant coup d'œil. Ils ne rentraient que vers huit heures, jardinaient encore quelque peu, puis dînaient sous la rotonde rustique remplie d'ombre, de fraîcheur et de parfums. Ensuite ils lisaient, ils causaient, jouissant ainsi délicieusement de la sérénité nocturne jusqu'à l'heure habituelle du coucher.

Telle était la vie simple, paisible, occupée, intelligente et surtout heureuse de Gilbert et de Gilberte. Les prévisions de Louise se réalisèrent. Ne travaillant plus pressés par le besoin, ils perfectionnèrent leurs travaux avec une patiente ardeur, les caressèrent avec amour, et le succès

dépassa leur attente. Une excellente lithographie de Gilbert, admise aux honneurs du Louvre, obtint, nous l'avons dit, une médaille d'argent, et Gilberte en obtint une autre pour un merveilleux bouquet de fleurs naturelles envoyé à l'exposition de l'industrie. Leurs productions peu nombreuses, mais d'un art et d'un goût achevés, leur valurent un gain très-supérieur à leur gain d'autrefois. Ils avaient annuellement évalué les fruits de leur travail à quinze cents francs : il dépassa toujours ce chiffre, et il atteignit, dans une seule année, à près de deux mille cinq cents francs. Ce surcroît leur permit de soulager quelques infortunes réelles et modestes. Ils purent aussi se procurer quelques jouissances de confort intérieur et augmenter leur petite épargne.

Ces deux cœurs si pareils, si merveilleusement faits, comme on dit, l'un pour l'autre, se suffisant à eux-mêmes, s'isolaient dans leur bonheur. Jadis si cruellement déçus dans leurs affections, ils n'avaient formé aucune nouvelle liaison, mais ils voyaient assidûment George Hubert et sa femme. Ceux-ci, depuis leur mariage, ayant voulu revenir habiter dans l'avenue Méricourt, cette maison jadis témoin de leur amour et de leurs chagrins, se trouvèrent ainsi voisins de Gilbert et de Gilberte.

Le poëte, instruit par sa compagne des sages conseils qu'elle avait donnés aux deux jeunes gens, et de leur confidence au sujet de leurs relations supernaturelles avec une Korrigan, mais ne pouvant ni les croire, ni les accuser de mensonge, ni les regarder comme des fous ou comme de mauvais plaisants, éprouvait à leur égard ce singulier attrait, toujours inspiré, sinon par le merveilleux, du moins par l'incompréhensible et le mystérieux.

George n'en pouvait douter, quoiqu'il lui fût impossible de se rendre compte et raison de ce fait incroyable : Gilbert était, comme il le disait, entré dans sa vie, à lui George Hubert !

Gilbert ne lui avait-il pas raconté, avec une exactitude stupéfiante, les plus secrètes pensées de son cœur, les plus vagues aspirations de son âme, les plus intimes évolutions de son esprit, à lui, poëte, durant cette matinée où, au moment d'entrevoir une idée longtemps cherchée, mais brusquement interrompue par Louise, il perdit le fil conducteur de cette idée ?

Gilbert ne lui avait-il pas raconté, précisé, avec une fidélité de détails non moins stupéfiante, ses angoisses fiévreuses, à lui, George Hubert, ses amères défaillances, ses émotions dévorantes durant la représentation de ce drame dont la chute fut si outrageante ?

Par quel phénomène psychologique Gilbert s'était-il ainsi trouvé un jour en communion absolue de pensée, d'impressions, avec lui, George Hubert? Aussi le poëte, forcé de se rendre à l'évidence du fait, épuisait en vain son esprit à la recherche de la cause incompréhensible de ce fait, sa raison se refusant d'accepter comme possible l'intervention surnaturelle de la Korrigan.

Le singulier attrait que les deux époux inspiraient au poëte et à sa compagne se compliquait encore d'une sorte de charme étrange : Gilbert et Gilberte n'étaient point impunément entrés dans la vie du marquis et de la marquise de Montlaur, ni dans la vie de George Hubert et de Louise ; si peu de temps qu'ils eussent été ces différents personnages, ils avaient conservé d'eux quelque chose dans leur langage, dans leurs habitudes, dans leur manière d'être, de voir, de sentir.

Ainsi Gilbert et Gilberte, maîtres de l'hôtel d'Orbeval, usant de leur prodigieuse fortune avec une aisance parfaite, et ne se trouvant nullement étourdis de leur luxe princier, témoignaient la ressouvenance de leur position de grands seigneurs, alors qu'ils étaient marquis et marquise ; ainsi parfois encore leur langage coloré, poétique, élevé, contrastant avec le lan-

gage souvent vulgaire et plaisamment déluré qu'ils devaient à l'humilité de leur condition première, témoignait d'une autre réminiscence de ce temps où ils étaient George Hubert et Louise.

Enfin, leur propre vie de millionnaires, à l'expérimentation de laquelle ils devaient une profonde connaissance des hommes et des choses, connaissance si rare chez la jeunesse; leur foi inébranlable à la perpétuité de la vie, foi à laquelle tendaient de plus en plus le poëte et sa compagne, donnaient un attrait d'une puissante originalité à l'entretien des deux époux, et ajoutaient au charme de leur naturel exquis et de leur excellent caractère. Aussi, à part même ce qu'il y avait d'inconcevable dans certaines parties de leur existence, ce mélange d'expérience et de candeur, d'élévation et de vulgarité de langage, leur gaieté, leur inaltérable bonne humeur, leur touchant amour, leur extrême intelligence de l'art, la parfaite élégance de leur modeste aisance, rendant leur commerce et leurs relations infiniment chers et agréables à George Hubert et à Louise, il se passait peu de jours sans que les deux couples, demeurant à peu de distance l'un de l'autre, allassent se visiter. Or, il avait été convenu entre eux, ce soir-là, qu'après la représentation du

nouveau drame, George Hubert et sa femme souperaient chez nos jeunes gens.

Ce souper, ainsi qu'on le pense, devenait pour madame Badureau une importante affaire, quoiqu'il se composât simplement d'un excellent bœuf à la mode, entouré de gelée, d'un beau chapon rôti, d'une salade, d'une crème au chocolat confectionnée par Gilberte et de fruits de la saison.

Madame Badureau, en attendant l'arrivée des convives, jetait un dernier coup d'œil sur le couvert, mis dans la salle à manger d'été, car la soirée était douce et d'une sérénité délicieuse.

Une lampe de bronze éclairait intérieurement cette rotonde, et, selon le gracieux usage adopté par Gilberte, quelques branches flexibles de lierre et de clématite fleurie, enroulées aux chaînes de suspension de la lampe et retombant çà et là, cachaient à demi son globe de verre dépoli, formant ainsi le plus charmant des abat-jour. La lumière donnait un éclat presque métallique à la verdure des plantes grimpantes enlacées au treillage ou enroulées autour des piliers rustiques de la porte. Les fleurs de rosier, de jasmin et de chèvrefeuille, se balançant comme autant de bouquets aériens agités par une légère brise nocturne, répandaient leurs

suaves senteurs dans cette salle à manger d'été. En son milieu se trouvait la table couverte d'une nappe de damas de coton d'une blancheur éblouissante, et servie à très-peu de frais avec un bon goût et une élégance qui faisaient oublier la somptuosité. Une corbeille de joncs valant au plus *dix sous,* et occupant le point central en manière de surtout, contenait des fleurs du jardin groupées avec art par Gilberte et mélangées de feuilles de vigne et de rameaux de lierre.

Les assiettes, en faïence d'imitation anglaise, fond blanc, à dessins vert tendre des plus réjouissants à l'œil, et d'un prix presque aussi minime que la faïence commune, étaient accostées d'un verre à pied d'une jolie forme et d'un couvert d'argent aussi brillant que s'il sortait de chez l'orfévre, car madame Badureau n'avait pas sa pareille pour l'entretien de l'argenterie. Le vin, fraîchement décanté de ses laides bouteilles noirâtres et ternes, remplissait des carafes de verre d'une clarté limpide et y brillait de tout l'éclat du rubis; des salières de cristal fondu, ornées d'un simple anneau d'argent, à l'aide duquel on pouvait les soulever, complétaient l'orfévrerie de table du ménage. Dans une encoignure de la rotonde, l'on voyait symétriquement rangés sur les tablettes d'une étagère de

bois de chêne les assiettes et les couverts nécessaires à la desserte, car Gilbert et Gilberte avaient conservé de leur opulence passée ce luxe de propreté qui consiste à changer de fourchette et de couteau aussi souvent que d'assiette, et d'user du linge blanc à chaque repas. Ce *grand luxe* se bornait à une lessive un peu plus fréquente (madame Badureau et Gilberte *coulaient* la lessive) et à l'achat *au poids* d'une douzaine de couverts complets, plus une demi-douzaine de fourchettes; le tout de la valeur d'environ quatre cents francs. Nos jeunes gens ne mangeaient que de deux ou trois mets au plus à leur dîner. Cette argenterie leur suffisait donc, et au delà. Ces détails minutieux, trop minutieux peut-être, prouveront du moins à quel degré de bon goût et de propreté recherchée l'on peut atteindre, sans sortir des limites d'une modeste aisance.

Madame Badureau, pendant que le chapon rôtissait, vint donc donner un dernier coup d'œil à la table, afin de s'assurer que rien ne manquait au service. La digne femme n'avait pas le sens poétique extrêmement développé; cependant elle se livra au monologue suivant :

— Est-ce joli! est-ce gai! est-ce frais! est-ce aimable à l'œil! cette petite table avec sa corbeille de fleurs au milieu, son linge blanc

comme la neige, son argenterie, ses verres, ses carafes brillantes à s'y mirer! et ce couvert si propret, mis dans cette salle de verdure, qui embaume par cette belle nuit d'été, avec la lune qui se lève là-bas sur les hauteurs de Meudon!... Non! mon jeune homme et sa dame, quand ils avaient des millions et des *milliasses*, et des hôtels, et des domestiques, et tout le tremblement; non, mon jeune homme et sa dame ne pouvaient avoir une table plus gentiment servie! un meilleur bœuf à la mode! un meilleur chapon! une meilleure salade! une meilleure crème! de meilleures pêches et une meilleure compagnie! puisqu'il vient souper ici ce grand, ce fameux George Hubert, qui, malgré mon âge et mon sexe, m'a donné autrefois l'envie de le suivre!... Mais j'entends une voiture... c'est eux!... courons leur ouvrir! Ils arrivent juste à temps, car mon scélérat de chapon est cuit à point!

Madame Badureau se hâta d'aller ouvrir à ses maîtres une petite porte à claire-voie perdue dans la charmille.

Bientôt les deux couples entrèrent dans le jardin.

— Bonsoir, ma bonne madame Badureau, dit gaiement le poëte. Ne grondez pas Gilbert, car si nous sommes en retard, c'est ma faute.

— M. George Hubert, et la pièce de ce soir? demanda madame Badureau avec anxiété; ça a-t'y réussi? le public est quelquefois si canaille!

— Succès étourdissant! madame Badureau, reprit Gilbert. Notre ami George a été obligé de paraître sur la scène. Jamais je n'ai vu un pareil enthousiasme.

— M. George Hubert! s'écria l'ex-portière, oubliant dans l'élan de son admiration cette pudique réserve, l'un des plus charmants attraits de son sexe; tant pis! faut que je vous embrasse! voilà assez longtemps que j'en meurs d'envie!

— De grand cœur, madame Badureau! reprit le poëte en se prêtant à l'accolade de la meilleure grâce du monde. Jamais je n'aurai embrassé plus honnête et plus excellente femme!

— J'ai embrassé le fameux George Hubert! J'adore mes deux jeunes gens! ils m'ont fait oublier les malheurs que j'ai *zévus!* Il n'y a pas sur la terre une créature plus heureuse que moi! s'écria la digne femme avec un mélange d'émotion et d'exaltation grotesque, mais partant d'un sentiment si sincère, que les larmes lui vinrent aux yeux.

Puis, rougissant de cette faiblesse, elle reprit en s'enfuyant :

— Et mon chapon, que j'oublie! il est capa-

ble, pour me jouer un tour, de se laisser brûler, le gredin! Jeunes gens, je vas mettre le bœuf à la mode sur la table. Vous commencerez toujours par là.

George et Louise, Gilbert et Gilberte, suivant la petite allée sablée, s'approchèrent de la rotonde rustique.

— Ah! mes amis, dit le poëte, quelle charmante idée vous avez eue de nous faire souper sous cette tonnelle de verdure!... C'est ravissant!... ce petit couvert si coquet... ce silence, ces fleurs embaumées, cette nuit magnifique, ce frais jardin que la lune commence à éclairer... encore une fois, c'est ravissant!

— Je ne sais s'il est à cette heure beaucoup de personnes qui soupent, reprit Louise, mais je défie la plus folle opulence de pouvoir rivaliser avec ce tableau vraiment enchanteur que nous avons sous les yeux.

— Mon Dieu, madame Louise, répondit Gilbert, cela se résume à ceci : « Avoir ce que tout le monde pourrait avoir et ce que personne ne sait avoir dans notre modeste condition. »

— Parce que tout le monde n'a pas et ne peut pas avoir votre expérience des choses, mon cher Gilbert; cette thèse, nous la développerons en philosophant après souper.

— C'est dit, George, nous philosopherons,

nom d'un petit bonhomme! C'est dimanche, nous pouvons, Minette et moi, ne nous coucher qu'au jour et nous lever tard!

— A table! ma chère Louise, reprit Gilberte, en prenant avec une douce familiarité le bras de la compagne du poëte. Je me sens très en train de vous donner l'exemple en faisant honneur à notre petit souper.

— A table! répétèrent Gilbert et George; à table!

Les deux couples s'attablèrent et soupèrent délicieusement au milieu de la verdure et des fleurs, par cette nuit tiède, sereine, embaumée, encore embellie par la radieuse clarté de la lune qui se leva bientôt.

Après le souper, les deux couples d'amis, Gilbert et Gilberte, George et Louise, philosophèrent donc, comme avait dit le poëte, jouissant de la beauté de la nuit, réunis sous la rotonde rustique; mais cette philosophie fut troublée par un incident fort étrange. L'entretien durait encore, et déjà les étoiles commençaient de pâlir à l'orient; une lueur rose, presque imperceptible, annonçait le retour de l'aurore, si hâtive à la fin du mois de juin.

— Oui, disait George Hubert, cette foi des Gaulois, nos ancêtres, à la perpétuité de la vie... âme et corps, cette foi était sublime! Elle déli-

vrait l'homme de la peur de la mort corporelle; arrière-pensée fatale, qui empoisonne les plus nobles ressentiments. Vous chérissez un père, une mère, une sœur, une épouse... un tendre attachement vous lie à un ami... mais toujours, à l'horizon de notre courte vie, se dresse l'impitoyable spectre de la mort, qui, à un moment donné, changé en deuil, en désespoir, ces adorables jouissances du cœur! Sans doute certaines théogonies nous promettent la renaissance des âmes; mais le corps... si intimement lié à l'âme, qu'il réagit sur elle, comme elle réagit sur lui... le corps dévolu à une éternelle destruction, ne renaîtrait pas? « Erreur! pensaient nos pères; l'homme n'est pas qu'esprit, il est aussi matière. L'esprit est immortel, le corps doit l'être aussi! »

— Guenille si l'on veut; ma guenille m'est chère! »

a dit notre Molière, ajouta Gilbert; et il avait fièrement raison! Car enfin, avec quelle ingratitude on la traite, cette prétendue guenille, cette enveloppe humaine à qui l'art grec a dû l'inspiration de ses divins chefs-d'œuvre! Oui, lorsque notre âme quitte le corps, pour aller, selon la croyance des Gaulois, en animer un nouveau, on semble lui dire, à cette guenille, à cette chrysalide de l'une de nos trans-

formations infinies : « Va pourrir à jamais en terre! va, vilaine! tu n'es que néant, ordure, bonne à engraisser les charniers! voici enfin l'âme, pour l'éternité, dégagée de toi, maudite! et désormais l'âme sera toujours nue comme un petit saint Jean! »

— En effet, ce qui concourt surtout à ce déplorable effroi de la mort, reprit Louise, c'est l'appareil lugubre dont on entoure les trépassés; regrets funèbres, noires draperies! Or, comme le dit George, l'âme est si étroitement unie, confondue avec le corps, que la pensée de l'éternelle destruction de notre enveloppe charnelle doit impressionner les esprits les plus fermes.

— Nos pères, les Gaulois, se faisaient, au contraire, de la fin de cette vie la plus riante image, ajouta le poëte. Te souviens-tu, Louise, de ce ravissant tableau reproduit par Jean Reynaud, d'après un chant druidique? Ce sont des barques remplies d'enfants, de jeunes filles, de femmes, d'hommes jeunes ou vieux, revêtus d'habits éclatants et couronnés de fleurs. Tous, rayonnants d'allégresse et de curiosité, voguant dans l'espace où gravitent les astres, quittent un monde pour entrer dans un autre. Quelle charmante image de ce qu'on appelle la mort!

— Et puis, reprit Gilberte, nous avons lu,

avec Bibi, que les anciens brûlaient les défunts. A la bonne heure! voilà qui me va! un beau bûcher, une flamme brillante, qui monte vers le ciel, et après un peu de cendre blanche. Mais ces affreux croque-morts! cette bière! ce trou noir! cette terre humide! fi! fi! Ah! que c'est laid! cela suffirait à vous dégoûter de mourir!

— Sans compter que les morts finiront par forcer les vivants de déménager, ajouta Gilbert. Les cités de tombes augmentent chaque jour leurs murailles d'enceinte aux dépens des cités de maisons. Quoiqu'on le paye au poids de l'or, l'on ne vend plus de terrain a perpétuité; on logerait merveilleusement cent vivants avec le prix de la glaciale demeure d'un défunt. Or, je ne comprends vraiment point pourquoi, ainsi que le dit Minette, l'on ne brûle point les morts.

— Vous avez, ma foi! raison, mon cher Gilbert, reprit George. Cette destruction par le feu a du moins quelque chose de noble pour l'enveloppe que nous quittons. Elle se dissout ainsi dans les flammes et remonte vers les cieux en brillants atomes; sa décomposition souterraine, au contraire, me semble humiliante pour la créature que Dieu a faite, dit-on, à son image. Les gentilshommes réclamaient l'honneur de mourir par le glaive, regardant la

potence comme une honte. Moi, je dirais : « Brûlez mon corps ; mais ne l'enterrez pas. »

— Savez-vous aussi, George, ce que je trouve d'admirable dans la foi que nous a donnée la Korrigan? reprit Gilbert : c'est cette pensée, surtout chère à nous autres, gens laborieux, ennemis déclarés de l'oisiveté, « que l'homme renaît incessamment pour continuer à l'infini l'utile activité de sa vie morale et matérielle ; je dis utile, parce que Dieu n'a pu créer l'homme qu'à des fins d'utilité. »

— Rien n'est plus vrai, reprit le poëte, l'essor de l'humanité, visible et invisible, est infini. L'humanité, en ce monde-ci et hors de lui, ne s'améliore, ne s'élève que par des transformations successives, incessantes. Eh! mon Dieu! tenez, mes amis, je vois un exemple de cette loi divine dans votre histoire à tous deux. Oui, vous êtes une preuve vivante de ce que l'on peut gagner à des transformations successives : vous étiez bons, et vous êtes devenus meilleurs encore, durant vos pérégrinations à travers d'autres conditions que votre condition primitive. Ainsi, après avoir été longtemps lithographe et fleuriste, vivant pauvrement et honnêtement du fruit de vos labeurs, vous avez été, dites-vous, *moi*, George Hubert, et Louise... (et en vérité, vous nous avez donné à l'appui de

votre affirmation des détails tellement intimes, tellement secrets, sur ma femme et sur moi, qu'ils sont inexplicables, à moins de les attribuer à la mystérieuse puissance d'un agent encore inconnu, ayant peut-être quelque analogie avec le magnétisme, aujourd'hui encore à son berceau); toujours est-il que, selon vous, vous et votre femme vous avez été tour à tour grand seigneur et grande dame, poëte de quelque renom et femme stoïque. Enfin, ceci est un fait évident, vous avez été millionnaires, puis enfin misérables et réduits à la dernière détresse. Eh bien! croyez-vous que si vous étiez restés lithographe et fleuriste, vous auriez acquis cette profonde et rare connaissance des hommes et des choses, ce dédain des vanités si enviées du vulgaire, cette conscience des tourments, des déceptions inséparables de ce qu'on appelle la gloire; ce mépris sincère des richesses, cette noble aversion des ignominies que presque fatalement l'opulence traîne après soi, ce besoin des pures jouissances de l'esprit, et, par suite, cet incroyable développement intellectuel qui vous permet à cette heure de philosopher, d'aborder les plus hautes questions qu'il soit donné à l'homme d'agiter, sinon de résoudre, vous, vous que le hasard avait déshérités des bienfaits de l'instruction? croyez-vous enfin que vous eus-

siez acquis cette *sagesse* qui procède de l'*expérience* et le *bonheur* qui procède de la sagesse? Oui, vous avez été sages, profondément sages, vous et votre femme, mon cher Gilbert, car, pour parler votre langage, et en admettant une impossibilité, si vous étiez tous deux restés dans notre vie à Louise et à moi, vous seriez, il est vrai, aussi heureux que nous le sommes ; mais ce bonheur, au lieu d'être, comme le vôtre, rempli d'une quiétude absolue, serait, par la nature même des choses, çà et là exposé à de rudes atteintes !... Vous avez été, dites-vous, moi-même, mon cher Gilbert; vous m'avez du moins raconté avec une inconcevable fidélité mes angoisses, mes tortures, lors de la représentation de ce drame qui subit un si éclatant échec. Eh bien ! ce soir, mes amis, ce soir, le croiriez-vous? ces angoisses, ces tortures ont été plus poignantes encore que par le passé ! oui, car j'avais dit à Louise : « Épouse-moi, et j'écris un chef-d'œuvre ! »

— Pauvre grand poëte ! reprit Gilbert avec une tendre commisération. En effet, ce soir, après un véritable triomphe, en revenant auprès de votre femme et de nous, vos amis, encore enivrés de ce succès inouï, vos premières paroles ont été *souffrance* et *torture!* et je me disais à part moi : Oh ! la gloire! la gloire !

— Allez, mes amis, en cela plus heureux que Louise et moi, vous goûtez les divines jouissances de l'intelligence, sans éprouver les anxiétés dévorantes de ceux-là qui, comme nous autres poëtes, s'épuisent à vous les procurer, ces jouissances !

—En cela aussi plus heureux que nous, ajouta Louise, vos amours charmants, abrités par une douce obscurité, ne sont pas traînés au grand jour et livrés à la curiosité publique ! Vous n'éprouverez jamais ce que j'ai éprouvé ce soir, je vous l'ai dit, lorsque des inconnus, si bienveillants qu'ils se soient montrés pour George et pour moi, s'entretenaient hautement de nos sentiments les plus intimes ! Non, non, mes amis ! vous ne connaîtrez jamais cette peine indicible pour une femme, de voir lever le voile pudique et sacré dont elle entoure pieusement les plus chères affections de son cœur ! Si vous saviez ce que j'ai souffert en entendant colporter, discuter, apprécier légèrement, faussement, par des étrangers, comme le serait une nouvelle publique, ma résolution d'épouser George ! résolution que j'avais prise dans le saint recueillement de ma conscience, après des nuits d'insomnie, après des journées de réflexions profondes, presque redoutables, car mon avenir et celui de George dépendaient de cette décision

solennelle ; ah ! contre ces souffrances, nous ne nous révoltons pas ! elles ressortent de la nature même des choses... elles sont l'une des fatales conséquences de la gloire, qui à peine les compense ! nous les subissons avec fermeté, mais heureux, oh ! bien heureux sommes-nous de penser que vous ne les connaîtrez jamais !

— Et cependant, madame Louise, votre existence, à vous et à ce cher George, est un paradis, comparée à celle où nous sommes aussi entrés, ou dans lesquelles nous avions fièrement envie d'entrer ! car enfin, si nous étions restés, Minette et moi, dans la vie du marquis et de la marquise de Montlaur, je vous le demande, que serais-je à cette heure ?... un malheureux homme que le chagrin a conduit à l'abrutissante dégradation de l'ivresse. Et ma pauvre Gilberte, que serait-elle ?... une de ces femmes désordonnées dont on ne prononce le nom qu'avec dégoût et pitié. Si nous étions entrés dans la vie de madame de Saint-Marceau et de son mari, comme nous en avions fort envie, ma femme serait morte de chagrin, à la fleur de l'âge, après une lente agonie, et forcée de renoncer à cet art qui lui donnait la richesse et la gloire, tandis que moi je serais ce qu'est M. de Saint-Marceau, un vil et effronté parasite ! Enfin, si nous étions entrés dans la vie de ma-

dame d'Orbeval et de M. de Baudricourt, ainsi que nous en avons eu un moment la pensée, tentés par le bonheur idéal dont jouissaient alors ces deux amants, dans leur délicieuse retraite du lac d'Annecy, nous serions à cette heure, moi, sous la griffe d'une grande drôlesse de saltimbanque que tout le monde se montrait ce soir au théâtre, en s'indignant de la conduite de M. de Baudricourt. Et...

— ... Et madame Gilbert, reprit George Hubert, serait, en ce moment, retirée dans un couvent d'Italie, où, en proie à une sorte de fanatisme qui touche à la folie, elle expierait quelques années de bonheur dans d'horribles austérités...

— Mon Dieu, M. George, reprit Gilberte, vous qui connaissez si intimement madame d'Orbeval et M. de Baudricourt, comment vous expliquez-vous leur rupture? Des gens jusqu'alors si dévoués l'un à l'autre!

— Mes amis, je ne saurais vous expliquer ce qui est, je crois, même inexplicable pour M. de Baudricourt. J'ai vu dernièrement ici la femme de confiance de madame d'Orbeval, qu'elle a renvoyée en assurant largement son avenir, car la pauvre comtesse, cette femme autrefois si élégante, si recherchée, se traîne maintenant pieds nus sur la dalle de sa cellule, et se couche

dans la cendre avec un cilice de crin sur la peau.

— Mais c'est affreux !

— Hélas ! oui, ma chère madame Gilberte. Mais pour en revenir à la rupture des deux amants, la femme de confiance m'a raconté le fait; il est d'une effrayante simplicité; le voici : Baudricourt et la comtesse avaient momentanément quitté leur chère retraite pour faire une excursion en Italie; ils arrivent à Venise aussi amoureux que jamais. Un soir, ils ont la fantaisie d'entrer dans je ne sais quel petit théâtre où une troupe de bohèmes d'Espagne donnait une représentation. L'une de ces filles danse un pas andalous qui dure à peine dix minutes; M. de Baudricourt semble fort indifférent à cette danseuse, ne l'applaudit même pas; il prétexte une migraine, prie madame d'Orbeval de vouloir bien rentrer avec lui à leur hôtel, en ressort quelques moments après, emportant ses lettres de crédit, court à dix heures du soir chez son banquier, se fait compter cinquante mille francs, retourne au théâtre, détermine, chose des plus faciles, cette danseuse à partir la nuit même de Venise avec lui, et écrit à madame d'Orbeval ces seuls mots : « Je suis un misérable fou, je vous quitte, je ne mérite même pas votre pitié. Oubliez-moi ! »

— Mais alors cet homme, ainsi qu'il le disait dans sa lettre, était véritablement fou ! s'écria Gilberte. N'êtes-vous pas de mon avis, Louise ?

— C'était, en effet, du vertige, car d'après ce que m'en a raconté George, M. de Baudricourt avait été jusqu'alors un honnête et galant homme, dans toute l'acception du mot.

— Et un homme d'infiniment d'esprit, ajouta le poëte, d'un jugement exquis, d'un caractère ferme et d'un cœur excellent. Aussi, j'en suis certain, tôt ou tard M. de Baudricourt éprouvera l'impression d'un homme sobre que l'on aurait enivré malgré lui, et qui sortirait avec stupeur, dégoût et effroi de son ivresse involontaire.

— Quel abîme que le cœur humain ! reprit Gilbert ; la conduite de M. de Baudricourt est insensée, atroce, et pourtant je la comprends !

— Comment, monstre que vous êtes ! s'écria gaiement Gilberte. Entendez-vous, mes amis, ce M. Bibi qui comprend une pareille abomination ?

— Minette, je comprends parfaitement que notre ami George fasse des chefs-d'œuvre comme celui de ce soir, et cependant je serais aussi incapable d'écrire un chef-d'œuvre que d'imiter la déplorable escapade de M. de Baudricourt.

— A la bonne heure, chéri ; mais je soutiens

que sa conduite est incompréhensible, voilà mon caractère!

— Oh! oh! madame Gilberte, reprit en riant le poëte, ceci, de votre part, n'est ni juste, ni charitable, ni reconnaissant!

— Que voulez-vous dire, M. George?

— Vous vous refusez à admettre la possibilité de mon récit, et Louise et moi nous admettons, sans le comprendre, ce fait bien autrement et terriblement inexplicable, à savoir que, vous et Gilbert, *vous avez été nous-mêmes,* après *avoir été* le marquis et la marquise de Montlaur.

— Quant à cela, M. George, c'est très-différent.

— Bon! reprit Gilbert. Voilà notre éternelle discussion sur la réalité du pouvoir de la Korrigan, qui va recommencer. D'ailleurs, nous vivrions cent ans et plus qu'elle durerait toujours, cette discussion. Tant mieux! nous sommes du moins certains d'avoir ainsi toujours sous la main un sujet de controverse.

— Et moi qui justement oubliais, mon cher Gilbert, de vous apprendre une nouvelle importante! dit le poëte en se frappant le front. Il paraît certain que vos biens vous seront rendus.

— Ah bah! vraiment?

— J'ai rencontré ce matin un magistrat haut placé. « Vous connaissez M. Gilbert, m'a-t-il

dit. Vous pouvez lui apprendre une chose qui le comblera de joie. Voici bientôt le terme de la prescription arrivé en ce qui touche ces valeurs énormes placées sous le séquestre, et que personne ne réclame ; il est évident que maintenant, pour ceux qui en étaient détenteurs, possession vaudra titre, et que ces biens seront prochainement rendus à M. Gilbert. »

— Ah ! chéri ! s'écria Gilberte les larmes aux yeux, en sautant au cou de son mari, quel bonheur pour les pauvres vieilles gens de nos états !

Cet élan fut si naïf, les mots qui l'accompagnaient furent prononcés avec une telle sincérité, que Louise et George, profondément émus, se regardèrent en silence.

— Oh ! ma Gilberte ! reprit le jeune homme les yeux humides, en serrant avec une tendresse passionnée sa femme entre ses bras, quel cœur que le tien ! comme toujours, il vaut mieux que le mien !

— Que veux-tu dire?

— Tenez, mes amis, reprit Gilbert, je vais être franc : eh bien ! lorsque, tout à l'heure, George m'a appris que nos millions nous seraient restitués, ma première pensée a-t-elle été spontanément généreuse comme celle de ma femme ? Hélas ! non.

— Fi, le vilain ! il dit cela pour me flatter à

ses dépens, reprit Gilberte ; ne le croyez pas, mes amis !

— Pauvre chérie, te flatter ! ajouta Gilbert avec un accent d'amour inexprimable. Est-ce que tu as besoin d'être flattée? Non, non, je vous dis la vérité, mes amis; lorsque George m'a parlé de la restitution de notre fortune, malgré moi, j'ai ressenti une espèce d'éblouissement, en nous voyant sur le point de redevenir immensément riches ! de même que, lorsque, autrefois, selon le sage conseil de madame Louise, nous nous étions résolus d'abandonner nos biens à la ville de Paris, j'avais ressenti une sorte de serrement de cœur ! Certes, la cupidité n'est et n'était pour rien dans ces deux ressentiments ! Le bonheur inaltérable que nous devons depuis plusieurs années à notre modeste aisance et à notre travail me rend, plus que jamais, l'ennemi mortel de ces maudits millions, à qui nous avons dû tant de chagrins ; mais enfin, que voulez-vous, mes amis ! l'homme est ainsi fait, que ce diable d'argent lui cause toujours plus ou moins de vertige ! Maintenant, ce vertige est passé ; je dis comme ma Gilberte : « Quel bonheur pour les pauvres vieilles gens de nos états ! » Oh ! oui, ce sera pour eux un grand bonheur ! nous savons ce qu'ils doivent souffrir, à en juger par cette misère atroce dont

nous avons enduré les tourments lorsque, ma femme et moi, nous nous cherchions dans l'immensité de Paris ! Et encore, nous étions jeunes ! nous étions soutenus par l'espérance de nous retrouver un jour, et par la certitude de bientôt partir ensemble de ce monde-ci, où nous nous trouvions trop malheureux. Aussi, après ma Gilberte, je le répète : « Notre fortune nous est rendue ; quel bonheur pour les pauvres vieilles gens de nos états ! » Mais cette généreuse pensée t'est venue à toi la première, ma femme adorée !

— Bons cœurs ! dit soudain la douce voix de la Korrigan au milieu du silence qui avait suivi les dernières paroles de Gilbert, bons cœurs !

— La Korrigan ! s'écrièrent à la fois les deux époux avec un étonnement et une joie qui tenaient du délire, la petite fée !

Peindre la surprise de George et de Louise serait impossible. Aux premiers mots prononcés par cette voix dont l'ineffable mélodie n'avait rien d'humain, ils avaient levé les yeux vers le ciel, d'où elle semblait descendre ; puis, muets de stupeur, ils se demandaient du regard s'ils n'étaient pas les jouets d'une illusion. Gilbert, devinant leur pensée, reprit en riant :

— Je gage qu'aussi sceptique que notre brave Badureau, qui dort à cette heure du sommeil

des justes, vous croyez, mes amis, que je fais le ventriloque.

— Je crois que cette voix n'a rien d'humain, s'écria le poëte palpitant; je crois qu'il se passe ici quelque chose de surnaturel.

— Parbleu! fit Gilbert d'un ton dégagé, c'est tout simple.

— Oh! chère Louise, reprit Gilberte, si la Korrigan voulait se montrer à vous, vous verriez comme elle est gentille! Je vais lui demander de se faire voir. Peut-être qu'elle ne nous refusera pas.

Et élevant la voix, Gilberte ajouta, au grand étonnement de Louise et de George :

— Chère petite fée, nous vous en supplions, Gilbert et moi, montrez-vous à nos amis, nous vous le demandons en grâce, puisque nous n'avons plus le pouvoir de vous commander.

— Soyez satisfaits, mes amis, répondit la douce voix, soyez satisfaits, car George et Louise, ainsi que vous, sont bons!

Alors, phénomène nouveau, la présence de la petite fée ne se révéla plus par le doux et soudain éclat d'une lueur argentée, mais par un incommensurable rayon de clarté sidérale, qui, éblouissante à l'endroit où apparut le petit corps rose et diaphane de la Korrigan, allait, diminuant l'intensité de sa traînée lumineuse, se

fondre dans l'orbe diamanté de l'une des étoiles encore visibles à l'orient.

— Voilà notre chère Korrigan! s'écria Gilberte, joyeuse et attendrie jusqu'aux larmes. La voyez-vous, Louise? la voyez-vous? Comme elle est gentille!

— Eh bien, mon cher George, reprit Gilbert fort à son aise, car il se trouvait en pays de connaissance, croirez-vous enfin aux Korrigans?

— Ah! jeunes gens, dit tout à coup la voix essoufflée de madame Badureau accourant dans l'intérieur de la rotonde rustique. C'est pas gentil à vous! Vous refaites des tours de gobelet, comme quand vous étiez M. et madame Bosco, et vous ne m'invitez pas? C'est la clarté de la chose qui m'a réveillée là-haut, dans ma chambre, où je dormais sur une chaise, tout habillée, pour être plus tôt prête ce matin.

— Nom d'un petit bonhomme! Vous venez à propos! s'écria Gilbert triomphant, car il voyait déjà l'indomptable incrédulité de madame Badureau confondue cette fois par la surnaturelle apparition. Que dites-vous de ce merveilleux prodige?

— Ça? reprit intrépidement la sceptique en clignotant ses paupières devant le rayon lumineux, quoiqu'il fasse papilloter les yeux, le tour est joli, très-joli!... mais... connu!

— Hein ! fit Gilbert pétrifié. Comment?... vous dites?...

— Je dis : connu !... puisque j'ai vu ce tour-là sur le pont Neuf.

— Sur le pont Neuf?

— Pardi ! dans une des petites boutiques qui sont au-dessus de la rivière : ils appellent ce tour-là... la lumière élep... élie... ah ! j'y suis : *élécrique*. C'était un grand diable de rayon, comme celui que je vois là ; ça vous éblouissait à l'endroit où il commençait, et puis, ça s'en allait finir en queue de poisson, et à perte de vue, dans les étoiles, toujours comme celui-là. Seulement, dans l'autre lumière élep... élac... satané nom, va ! dans l'autre lumière élécrique, il n'y avait pas, ainsi que dans celle-ci, une petite bonne femme qui gigottait ; mais j'avais déjà vu des petites bonnes femmes dans ce genre-là, et en verre, qui dansaient au bout des jets d'eau, ce qui est la même chose, si ce n'est que celle-ci gigotte au milieu de la lumière. C'est égal, le tour est gentil... mais connu !

— Korrigan ! s'écria Gilbert exaspéré, redevenez invisible, je vous en conjure, car je crois, nom d'un petit bonhomme ! que je battrais notre excellente Badureau, tant son incrédulité me met hors de moi et me rend féroce !

— Sois satisfait, répondit la voix avec un ac-

cent de douce malice; je t'épargnerai l'horrible crime où tu crains de te laisser entraîner.

Et le rayon, s'amoindrissant peu à peu, disparut, ainsi que la Korrigan, au milieu des premières lueurs de l'aurore, où il se perdit.

— Ah! bon! dit madame Badureau, ayant entendu la voix de la fée redevenue invisible; vous allez, jeune homme, recommencer à faire le ventriloque comme autrefois!... Connu!... Je m'en vas ranger ma cuisine, car voilà qu'il fait jour.

Et l'indomptable sceptique rentra dans l'intérieur de la maison, tandis que George et Louise, l'œil fixe, le cou tendu, la respiration suspendue, incapables de prononcer une parole, croyaient rêver.

— Korrigan, reprit Gilberte, vous n'êtes donc pas allée rejoindre vos sœurs?

— Si, mes amis, répondit la voix; mais, du monde où je suis, j'entends, je vois, je sais ce qui se passe en ce monde-ci, et de là-haut, j'ai assisté aux épreuves que vous avez vaillamment subies, braves et bons cœurs!

— Hélas! Korrigan, Gilberte et moi, nous vous avons appelée à notre secours lors de l'un des moments les plus critiques de notre vie.

— Oui, lorsque l'on vous conduisait en prison, répondit la voix; j'ai entendu votre appel.

— Et vous n'êtes pas venue à notre secours, bonne petite fée, vous qui nous aviez toujours protégés!

— Il ne m'était plus permis de venir à vous; mais aurais-je eu le pouvoir de vous secourir que j'aurais laissé votre destinée s'accomplir. Ces cruelles épreuves devaient être l'un des éléments de votre bonheur à venir, en vous rendant plus douce et plus chère encore la modeste et laborieuse aisance où vous avez enfin trouvé le bonheur, répondit la voix. Et puis, je vous avais donné la foi à l'éternité de la vie, et ceux-là pour qui la mort n'existe pas se rient de l'adversité, quittent ce monde-ci sans regrets, y fussent-ils aussi profondément heureux que vous l'êtes, Gilbert et Gilberte.

— Korrigan, vous savez tout, vous connaissez l'avenir qui nous est réservé, à nous et à nos amis. Pouvez-vous maintenant nous le révéler, cet avenir?

— Oui. Votre vie, à vous, Gilbert et Gilberte, s'écoulera paisible, heureuse, occupée, ainsi qu'elle s'est écoulée depuis quelques années. Vos biens vous seront rendus, et, dédaigneux de ces richesses qui vous ont causé tant de soucis, vous accomplirez votre généreuse résolution envers les pauvres gens de vos états. Arrivant enfin au terme d'une riante vieillesse, vous

partirez gaiement ensemble pour aller revivre ailleurs...

— Oh! bénie soyez-vous, Korrigan!

— Mais George?

— Mais Louise?

— Toujours dignes l'un de l'autre, reprit la voix, George et Louise connaîtront, durant quelques années encore, les nobles tourments de la gloire, les mâles angoisses du génie; puis, le grand poëte ayant accompli pour l'enseignement de l'humanité la tâche pénible et sainte imposée par Dieu à ses privilégiés, en retour de la divine intelligence dont il les a doués, le grand poëte goûtera le victorieux repos du vieil athlète après une longue carrière de luttes et de triomphes. Coulant leurs jours près de vous, dans le charme d'une inaltérable amitié, George et Louise, ayant foi comme vous à la perpétuité de la vie, quitteront allègrement ce monde-ci, pleins d'espérance et de curiosité!

Au moment où la fée parlait ainsi, le soleil se leva radieux; ses premiers rayons, pénétrant sous la rotonde de verdure, émaillée de fleurs encore humides de la rosée nocturne, semblèrent entourer d'une vermeille auréole les deux couples d'amis.

— Bons cœurs! murmura la voix de la Korrigan en s'affaiblissant de plus en plus, à mesure

qu'elle remontait vers le ciel. Gilbert et Gilberte... George et Louise... vous êtes BONS... heureux vous serez!...

Et la douce voix de l'invisible fée se perdit dans l'espace en répétant :

— Heureux vous serez... Vous êtes BONS... heureux vous serez !

POST-FACE.

AUX LECTEURS.

Notre conte fantastique est terminé.

Nous sera-t-il permis de faire ressortir de ce récit la pensée morale et philosophique qui l'a inspiré?

Peut-être, résumée ainsi, et dégagée des incidents et des fictions de la fable, cette pensée, selon notre espoir, paraîtra-t-elle offrir quelque utilité pratique.

Les sages, les penseurs de tous les temps ont diversement formulé, mais unanimement reconnu cette vérité :

Le bonheur est dans la médiocrité.

Seulement il était arrivé, il devait arriver ceci :

Cet axiome, glorification de la médiocrité,

axiome radicalement vrai, profondément moral, répété par tout le monde jusqu'à la vulgarité, n'est pratiqué par personne, ou du moins ne l'est volontairement, sciemment, que par un petit nombre de gens placés dans des conditions spéciales et fort rares.

Expliquons-nous :

Nous avons connu des hommes qui, après avoir joui, usé, abusé de toutes les superfluités d'une extrême opulence, finissaient par lui préférer une vie des plus simples, et, autant par satiété que par une saine appréciation des choses, trouvaient un grand charme dans la médiocrité.

Nous avons connu des hommes d'un génie illustre. Parmi ceux-là, cruellement éprouvés par ces angoisses, par ces déceptions, par ces chagrins, par ces calomnies, par ces capricieux revirements de l'opinion publique, par ces curiosités indiscrètes jusqu'à la tyrannie, par ces fiévreux et épuisants labeurs, inséparables de la gloire des arts ou des lettres ; parmi ceux-là, disons-nous, les uns nous avouaient, avec l'indubitable sincérité d'un cœur honnête, qu'ils ne trouvaient jamais dans un succès éclatant, si au-dessus qu'il fût de leur mérite, la compensation de leurs soucis, au moment de l'éclosion de chaque œuvre ; et ils déploraient la fatalité qui

les poussait à poursuivre une carrière à la fois douloureuse et chère. D'autres, plus logiques, plus absolus, arrivés au comble d'une renommée européenne, renonçaient complétement à l'art, préférant désormais passer leurs jours dans la quiétude et le repos.

Vers la fin de la Restauration, alors qu'il existait encore ce qu'on appelait des gens de cour, nous avons connu de très-grands seigneurs qui, fatigués, dégoûtés de leur brillante existence de courtisans, allaient terminer leurs jours dans quelque terre isolée, au fond d'une province, et là vivaient avec bonheur de la vie simple et agreste d'un fermier dans l'aisance.

Nous avons connu des hommes politiques, admirables intelligences, nobles cœurs, tout-puissants orateurs, pleins de foi, de dévouement à leur cause, ennoblis par la persécution, jouissant d'une immense et légitime popularité, honorés même de leurs adversaires, et nous les avons vus renoncer avec une satisfaction profonde, avec un allégement inexprimable, au fardeau des affaires publiques, et retourner avec délices dans leur retraite.

Mais ces gens opulents, mais ces grands seigneurs, mais ces hommes illustres par le génie, mais ces politiques célèbres, n'étaient arrivés, ne pouvaient, ne devaient arriver à ce sage et

philosophique détachement des vanités humaines, qu'à cette condition primordiale : d'avoir expérimenté par eux-mêmes le néant de ces vanités si enviées de la foule.

Oui, ce sage et heureux détachement de la gloire, des grandeurs ou des richesses, ne pouvait s'accomplir qu'en raison des déceptions, de l'ennui, de la satiété dont elles sont presque toujours suivies.

Or, est-il concevable, est-il possible que le vulgaire, voyant, du fond de sa misère ou de son obscurité, miroiter, à ses yeux éblouis, tant de brillantes existences au faîte de l'édifice social, ne les envie point?

Est-il concevable, est-il possible que le vulgaire croie les sages sur parole, et qu'il ne désire pas ardemment *d'être ceux-là* de qui la condition lui semble représenter la somme de toutes les félicités imaginables ?

Non, non, répétons-le : il faut absolument *avoir vécu de la vie* de ceux de qui l'on ambitionne le sort, pour *savoir ainsi par soi-même* si ce sort est réellement désirable, et s'il ne nous trompe point par son séduisant mirage.

C'est cette moralité : *la sagesse acquise par l'expérience personnelle,* que nous avons tenté de mettre en action, et si un tel vœu nous eût été permis, nous aurions espéré que, entrant,

avec Gilbert et Gilberte, dans la vie de certains personnages dont la condition semble généralement très-enviable, le lecteur, expérimentant tour à tour, et si cela se peut dire, par lui-même, les richesses, les grandeurs et la gloire, ces trois points culminants de l'ambition humaine, arriverait, ainsi que nos héros par la pratique, par la sensation, par le ressentiment de ces existences diverses, à cette heureuse et inébranlable conviction :

Que le vrai bonheur consiste dans une modeste aisance sanctifiée par le travail,

Embellie par l'amour et par l'amitié,

Poétisée par le bon goût,

Charmée par l'intelligence des arts,

Rehaussée par les nobles jouissances de l'esprit,

Purifiée par la conscience du juste et du bien,

Et, par-dessus tout, guérie du mal de la mort par une foi divine à la perpétuité de la vie.

En un mot : cette existence paisible, souriante, laborieuse, élégante, où, après tant d'orages, Gilbert et Gilberte ont trouvé le bonheur ; cette existence doit être, selon nous, le moyen terme, le nécessaire, auquel doit tendre la saine et légitime ambition de chacun. Nous sommes persuadé que la solution pacifique des grands problèmes sociaux qui agitent le monde réalisera souverainement un jour, pour le plus

grand nombre, cet idéal du nécessaire, en cela qu'il satisfait à toutes les nécessités de l'âme, de l'esprit et du corps.

N'est-il pas vrai que, dans un état social basé sur ces divins principes : la justice et l'humanité, toujours la législation et les institutions économiques tendront à ceci : « Que d'abord le nécessaire, c'est-à-dire la vie du corps, de l'âme et de l'intelligence, soit assuré à chacun, moyennant éducation, travail et probité, parce qu'ensuite le superflu naîtra forcément d'un état de choses où chacun, jouissant du nécessaire, tendra virtuellement, en raison de la loi du progrès infini de l'humanité, à rechercher les superfluités. »

Mais si le corps social procure à l'universalité de ses membres les moyens de s'assurer le nécessaire par leur travail, là s'arrête sa mission collective; c'est à l'individu, c'est à celui qui désire le superflu, de s'ingénier à le gagner par des expédients honnêtes, par sa valeur personnelle, sans léser en quoi que ce soit l'intérêt général ou particulier ; de la sorte le superflu acquis par lui, et dont il dispose à son gré, devient une possession aussi légitime que le nécessaire.

Quant à cette question si controversée :

A quelles limites s'arrête le nécessaire?

A quelles limites commence le superflu?

Nous ne prétendons point la résoudre d'une

manière absolue ; nous dirons seulement, comme terme de comparaison :

Le superflu, pour Gilbert et pour Gilberte, c'était cette opulence première où ils ne trouvaient que dégoûts, déceptions et mépris de l'humanité.

Le nécessaire, pour Gilbert et pour Gilberte, c'était ce point milieu où ils ont trouvé le bonheur, après avoir expérimenté l'extrême opulence et l'extrême misère.

Et à ce sujet un mot encore.

L'on a beaucoup blâmé, dans un certain temps, la surexcitation imprimée, dit-on, aux appétits matériels et immodérés des masses. Plus que personne, nous blâmerions aussi une pareille surexcitation, contre laquelle nous protesterions au besoin par ce livre.

Certes, rien de plus détestable pour un peuple que de tout sacrifier à l'immodération de ses appétits matériels. Dans ce honteux commerce, il perdrait sa dignité, sa conscience, son indépendance ; il vendrait son droit d'aînesse pour un plat de lentilles.

Mais autant nous nous indignerions contre un peuple avide de superflu, autant nous accepterions comme juste et sacrée son aspiration au nécessaire. Et pour en revenir à notre point de comparaison, nous pensons que le nécessaire légitime, possible, auquel tout homme labo-

rieux, honnête, moralisé, développé par l'éducation, devrait pouvoir prétendre, serait cette modeste aisance, dont nous avons peint le tableau. Or, au moment où il la désire, si cet homme a faim, s'il a froid, s'il est épuisé par un travail écrasant et ingrat, s'il est dégradé par l'ignorance, subjugué par la misère, ne manque-t-il point alors véritablement du nécessaire? ses appétits en le désirant ne sont-ils pas légitimes? et n'est-ce pas au législateur d'aviser, dans sa sagesse, à les satisfaire selon les limites du juste et du possible?

Ah! ceux-là qui, selon nous, feraient réellement preuve, et honteuse preuve d'appétits immodérés, seraient ces gens insatiables qui, n'ayant jamais connu les douleurs de la pauvreté, dédaigneraient l'existence modeste et assurée dont ils pourraient jouir grâce à leur patrimoine ou à leur travail, et ne rêveraient que luxe, fausse grandeur, oripeaux, fainéantise salariée ou agiotages aventureux, et, pour arriver à leur but, feraient litière de leur dignité, de leur honneur.

Depuis bientôt trente ans, et sous tous les régimes, les honnêtes gens qui n'attendent rien de l'État se sont élevés contre le chiffre exorbitant et constamment accru du budget; nous pensons (et nous ne parlons ici que de 1815 à 1848),

nous pensons que rien n'a plus puissamment contribué au développement de ces basses et sordides convoitises à l'endroit du superflu obtenu par l'intrigue ou par l'avilissement, que la création de ces sinécures, véritables prébendes d'oisiveté, où les chanoines du budget de ces temps-là se prélassaient dans l'impudeur de leur paresse, dans l'effronterie de leur inutilité! C'était, ce nous semble, aux gouvernements d'alors de donner eux-mêmes l'exemple de la modération dans les appétits, en refrénant premièrement la voracité des fonctionnaires. Leur influence, leur autorité, devaient s'assurer, se manifester, s'exercer en raison de leur mérite, de leurs services, et non point du tout en raison du chiffre de leurs gages. Mais loin de là, un haut fonctionnaire de cette époque eût rougi de la modeste existence de Gilbert et de Gilberte; il fallait à monsieur le haut fonctionnaire et à madame sa femme un hôtel, des laquais, des voitures, une table ouverte à des subordonnés ou à des créatures, à seule fin que monsieur le haut fonctionnaire et madame sa femme fussent incessamment flagornés par une parasite séquelle.

En surexcitant continuellement ainsi l'appétit de ces fanatiques du droit au budget, qui n'était point le droit au travail, tant s'en faut! les gou-

vernements d'alors favorisaient les plus mauvais instincts, et leur satisfaction entraînait de funestes conséquences.

Donc, nous le répétons en terminant : à défaut d'une éducation morale et rationaliste donnée à tous, l'expérience seule (chez les natures saines et bonnes, comme celles de Gilbert et de Gilberte) peut amener le détachement ou le désabusement raisonné, réfléchi, des vanités. Aussi, nous nous féliciterons du plus pur et du plus doux des succès, si, par impossible, après avoir vaguement souhaité quelqu'une de ces positions brillantes, exceptionnelles, point de mire de tous les regards, en cela qu'elles semblent résumer la somme de toutes les félicités de l'esprit ou de la matière, l'un de nos lecteurs, un seul désormais, initié aux secrètes amertumes de ces existences enviées, instruit, expérimenté, en compagnie de Gilbert et de Gilberte, bornait sa légitime ambition à désirer leur modeste et laborieuse aisance, s'il ne la possédait point; en appréciait le charme, s'il la possédait; et surtout demeurait, comme nos deux héros, à jamais guéri du mal de la mort.

Annecy-le-Vieux (Savoie), 17 juillet 1852.

FIN.